



Collection complète des oeuvres de J.J. Rousseau

Jean-Jacques Rousseau

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Collection complète des oeuvres de J.J. Rousseau

lyE Recueil de réflexions «Se d'obfervations , fans ordre , ôc prefque fans fuite , fut commencé pour complaire à une bonne mère qui fait penfer. Je n'avois d'abord projette qu'un Mémoire de quelques pages : mon fujet m'entraînant malgré moi , ce Mémoire devint infenfiblement une efpèce d'ouvrage, trop gros, fans doute, pour ce qu'il contient, mais trop petit pour la matière qu'il traite. J'ai balancé longtems à le publier; & fouvent il m'a fait fentir, en y travaillant , qu'il ne fuffit pas d'avoir écrit quelques brochures pour favoir compofer un livre. Après de vains efforts pour mieux faire, je crois devoir le donner tel qu'il eft , jugeant qu'il importe de tourner l'attention publique de ce côté-là ; & que , quand mes idées feroient mauvaifes , fi j'en fais naître de bonnes à d'autres , je n'aurai pas tout-à-fait perdu mon tems. Un homme qui , de fa retraite , jette fes feuilles dans le public , fans preneurs , fans parti qui les défende , fans favoir même ce qu'on en penfe ou ce qu'on en dit , ne doit pas craindre que , s'il fe trompe , on admette fès erreurs fans examen.

Je parlerai peu de l'importance d'une bonne éducation; je ne m'arrêterai pas non plus à prouver que celle qui efl en ufage eft mauvaife ; mille autres l'ont fait avant moi , & je n'aime point à remplir un livre de chofes que tout le monde fait. Je remarquerai feulement , que depuis des tems infinis il n'y a qu'un cri contre la pratique établie , fans que perfonne s'avife d'en propofer une meilleure. La Littérature & le favoir de notre fiècle tendent beau-

coup plus h détruire qu'à édifier. On censure d'un ton de maître;
pour propo- Traict de tÉduc. Tome I. A

u PRÉFACE.

fer , il en faut prendre un autre , auquel la hauteur philofo-
phique fe complaît moins. Malgré tant d'écrits , qui n'ont , dit-on
, pour but que l'utilité publique , la première de toutes les utilités
, qui eft Part de former des hommes , eft encore oubliée. Mon fu-
jet étoit tout neuf après le livre de Lock, & je crains fort qu'il ne le
foit encore après le mien.

On ne connoît point l'enfance ; fur les faufiès idées qu'on en a
.-plus on va , plus on s'égare. Les plus fages s'attachent à ce qu'il
importe aux hommes de favoir , fans confidérer ce que les enfans
font en état d'apprendre. Ils cherchent toujours l'homme dans
l'enfant, fans penfer à ce qu'il eft avant que d'être homme. Voilà
l'étude a laquelle je me fuis le plus appliqué, afin que, quand
toute ma méthode feroit chimérique & fauffe , on pût toujours
profiter de mes obfervations. Je puis avoir très-mal vu ce qu'il
faut faire ; mais je crois avoir bien vu le fujet fur lequel on doit
opérer. Commencez donc par mieux étudier vos élevés ; car très-
affûrément vous ne les connoiffèz point. Or, fi vous lifez ce livre
dans cette vue , je ne le crois pas fans utilité pour vous.

A l'égard de ce qu'on appellera la partie fyflc'matique, qui n'eft
autre chofe ici que la marche de la nature, c'eft-là ce qui déroute
le plus le Lecteur; c'eft auffi par-là qu'on m'attaquera fans doute;
& peut-être n'aura-t-on pas tort. On croira moins lire un Traité
d'Éducation, que les rêveries d'un vifionnaire fur l'éducation.
Qu'y faire ? Ce n'eft pas fur ks idées d'autrui que j'écris; c'eft fur
les miennes. Je ne vois point comme les autres hommes, il y a

long-temps qu'on me l'a reproché. Mais dépend-il de moi de me don-

PREFACE. m

ïier d'autres yeux , & de m'affècler d'autres idées ? Non. Il dépend de moi de ne point abonder dans mon fens , de ne point croire être feul plus fage que tout le monde ; il dépend de moi , non de changer de fèntiment , mais de me défier du mien : voilà tout ce que je puis faire , & ce que je fais. Que fi je prends quelquefois le ton affirmatif , ce n'efl point pour en imposer au Lecteur ; c'efl pour lui parler comme je penfe. Pourquoi propoferois - je par forme de doute ce dont , quant à moi , je ne doute point ? Je dis exactement ce qui fe pane dans mon efprit.

En expofant avec liberté mon fèntiment , j'entends fi peu qu'il fafiè autorité , que j'y joins toujours mes raifons , afin qu'on les pèle & qu'on me juge : mais quoique je ne veuille point m'obfliner à défendre mes idées , je ne me crois pas moins obligé de les propofèr; car les maximes fur lefquelles je fuis d'un avis contraire à celui des autres , ne font point indifférentes. Ce font de celles dont la vérité ou la faufiété importe à connoître , & qui font le bonheur ou le malheur du genre humain.

Proposez ce qui efl faifable, ne cefiè-t-on de me répéter. C'efl: comme fi l'on me difoit : propofez de faire ce qu'on fait , ou du moins , propofez quelque bien qui s'allie avec le mal exiflant. Un tel projet , fur certaines matières , efl beaucoup plus chimérique que les miens : car dans cet alliage le bien le gâte , & le mal ne fe guérit pas. J'aimerois mieux fuivre en tout la pratique établie que d'en prendre une bonne à demi : il y auroit moins de contradiction dans l'homme; il ne peut tendre a la fois à deux buts oppo-

fés. Pères & mères, ce qui eſt faifable eſt ce que vous voulez faire. Dois-je répondre de votre volonté?

En toute eſpèce de projet, il y a deux chofes à confidérer:

A ij

PRÉFACE

premièrement, la bonté abſolue du projet; en fécond lieu, la facilité de l'exécution.

Au premier égard , il ſuffit , pour que le projet ſoit admit ſible & praticable en lui-même, que ce qu'il a de bon Toit dans la nature de la chofe ; ici , par exemple , que l'éducation propoſée ſoit convenable à l'homme , & bien adaptée au cœur humain.

La féconde confidération dépend des rapports donnés dans certaines ſituations : rapports accidentels à la chofe , leſquels , par conféquent , ne ſont point néceſſaires , & peuvent varier à l'infini. Ainſi telle éducation peut être praticable en Suède & ne l'être pas en France ; telle autre peut l'être chez les bourgeois , & telle autre parmi les grands. La facilité plus ou moins grande de l'exécution dépend de mille circonſtances , qu'il eſt impoſſible de déterminer autrement que dans une application particulière de la méthode à tel ou à tel pays , à celle ou à telle condition. Or, toutes ces applications particulières n'étant pas eſſentielles à mon ſujet, n'entrent point dans mon plan. D'autres pourront ſ'en occuper , ſ'ils veulent , chacun pour le pays ou l'état qu'il aura en vue. Il me ſuffit que , par-tout où naîtront des hommes , on puiſſe en faire ce que je propoſe; & qu'ayant fait d'eux ce que jepropoſe , on ait

fait ce qu'il y a de meilleur &c pour eux - mêmes & pour autrui. Si je ne remplis pas cet engagement 9 j'ai tort fans doute: mais fi je le remplis, on auroit tort aulU d'exiger de moi davantage; car je ne promets que cela.

EMILE

LIVRE PREMIER

X Out eft bien , fortant des mains de l'auteur des chofes : tout dégénère entre les mains de l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre , un arbre à porter les fruits d'un autre : il mêle & confond les climats, les élémens , les faifons : il mutile fon chien, fon cheval, fon efclave : il bouleverfe tout, il défigure tout : il aime la difformité, les monftres : il ne veut rien, tel que l'a fait la nature ; pas même l'homme : il le faut dreffer pour lui , comme un cheval de manège ; il le faut contourner a fa mode, comme un arbre de fon jardin.

Sans cela , tout iroit plus mal encore , & notre efpèce ne veut pas être façonnée a demi. Dans l'état où font déformais les chofes, un homme abandonné dès fa naiffance à lui-même parmi les autres , feroit le plus défiguré de tous. Les préjugés, l'autorité, la néceffité , l'exemple, toutes les inftitutions fociales dans lefquelles nous nous trouvons fubmergés , étoufferoient en lui la nature, & ne mettroient rien à la place. Elle y feroit comme un arbriffeau que le hazard fait naître au milieu d'un chemin, & que les paftans font bientôt périr en le heurtant de toutes parts & le pliant dans tous les fens.

C'EST a toi que je m'adrefle, tendre & prévoyante mère (i),

(i) La première éducation efl celle éducation appartient inconreftablement qui importe le plus; & cette première aux femmes : fi l'Auteur de la Na-

6 Traité

qui fus t'écarter de la grande roure , & garantir l'arbrifTeau naiffânt du choc des opinions humaines. Cultive , arrofe la jeune plante avant qu'elle meure ; fes fruits feront un jour tes délices. Forme de bonne heure une enceinte autour de l'ame de ton enfant : un autre en peut marquer le circuit; mais toi feule y dois pofer la barrière.

On façonne les plantes par la culture, & les hommes par l'éducation. Si l'homme naiffait grand & fort, fa taille & fa force lui feroient inutiles, jufqu'à ce qu'il eût appris a s'en fervir : elles lui feroient préjudiciables , en empêchant les autres de fonger à

ture eût voulu qu'elle appartînt aux hommes , il leur eût donné du lait pour nourrir les enfans. Parlez donc toujours aux femmes , par préférence , dans vos Traités d'Education ; car , outre qu'elles font à portée d'y veiller de plus près que les hommes, & qu'elles y influent toujours davantage , le fuccès les intérefte aufli beaucoup plus , puifque la plupart des veuves fe trouvent prefque à la merci de leurs enfans , & qu'alors ils leur font vivement fentir, en bien ou en mal, l'effet de la Minière dont elles les ont élevés. Les loix, toujours û occupées des biens & fi peu des perfonnes parce qu'elles ont pour objet la paix & non la vertu, ne donnent pas afflz d'autorité aux mères. Cependant leur état ell plus sûr que celui des pères ; leurs devoirs l'ont plus pénibles ; leurs foins importent plus au bon ordre de la famille ; générale-

ment elles ont plus d'attachement pour les enfans. Il y a des occasions ou nu fils qui manque de refpeâa fon père , peut, M quelque forte, être ex-

curé : mais fi , dans quelque occasion que ce fût, un enfant étoit affez dénaturé pour en manquer à fa mère, à celle qui l'a porté dans fon fein , qui l'a nourri de fon lait , qui durant des années, s'est oubliée elle-même pour ne s'occuper que de lui , on devrait fe hâter d'étouffer ce milerable, comme au monflre indigne de voir le jour.

Les mères, dit -on, gâtent leurs enfans. En cela , fans doute , elles ont tort ; mais moins de tort que vous , peut-être , qui les dépravez. La mère veut que fon enfant foit heureux, qu'il le foit des-a-préfent. En cela elle a raifon : quand elle le trompe fur les moyens, il faut l'éclairer. L'ambition, l'avarice, la tyrannie, la fauffe prévoyance des pères, leur négligence , leur dure iifenfibilié , font cent fois plus fuiettes aux enfans, que l'aveugle tendrffe des mères. Au refle, il faut expliquer le fens que je donne à a nom de mère; & c'eft ce qui fera fait ci-après.

de v Éducation. 7

L'affifter (2); & abandonné à lui-même, il mourroit de misère avant d'avoir connu fes befoins. On fe plaint de l'état de l'enfance; on ne voit pas que la race humaine eût péri , fi l'homme n'eût commencé par être enfant.

Nous naiffons foibles, nous avons befoin de forces : nous naiffons dépourvus de tout, nous avons befoin d'affiftance : nous naiffons ftupides , nous avons befoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naiffance & dont nous avons befoin étant grands, nous eft donné par l'éducation.

Cette éducation nous vient de la nature, ou des hommes, ou des choses. Le développement interne de nos facultés & de nos organes , est l'éducation de la nature : l'usage qu'on nous apprend à faire de ce développement, est l'éducation des hommes; & l'acquis de notre propre expérience sur les objets qui nous affectent , est l'éducation des choses.

Chacun de nous est donc formé par trois sortes de Maîtres. Le Disciple, dans lequel leurs diverses leçons se contrarient, est mal élevé, & ne fera jamais d'accord avec lui-même : celui dans lequel elles tombent toutes sur les mêmes points, & tendent aux mêmes fins, va seul à son but, & vit conséquemment. Celui-là seul est bien élevé.

Or, de ces trois éducations différentes, celle de la nature ne dépend point de nous; celle des choses n'en dépend qu'à certains égards ; celle des hommes est la seule dont nous soyons vraiment les maîtres : encore ne le sommes-nous que par supposition; car qui est-ce qui peut espérer de diriger entièrement les discours & les actions de tous ceux qui environnent un enfant ?

Si-TÔT donc que l'éducation est un art, il est presque impossible qu'elle réussisse, puisque le concours nécessaire à son succès ne dépend de personne. Tout ce qu'on peut faire à force de soins , est

(2^e) Semblable à eux à l'extérieur, d'état de leur faire entendre le besoin & privé de la parole, ainsi que des qu'il nuroit de leurs secours, & rien d'idées qu'elle exprime , il leroit hors en lui 11e leur manifesterait ce besoin»

d'approcher plus ou moins du but, mais il faut du bonheur pour l'atteindre.

Quel est ce but? C'est celui même de la nature; cela vient d'être prouvé. Puisque le concours des trois éducations est nécessaire à leur perfection, c'est sur celle à laquelle nous ne pouvons rien qu'il faut diriger les deux autres. Mais peut-être ce mot de nature a-t-il un sens trop vague : il faut tâcher ici de le fixer.

La nature, nous dit-on, n'est que l'habitude. Que signifie cela? N'y a-t-il pas des habitudes qu'on ne contracte que par force & qui n'étouffent jamais la nature? Telle est, par exemple, l'habitude des plantes dont on gêne la direction verticale. La plante mise en liberté garde l'inclinaison qu'on l'a forcée à prendre : mais la sève n'a point changé pour cela sa direction primitive, & si la plante continue à végéter, son prolongement redevient vertical. Il en est de même des inclinaisons des hommes. Tant qu'on reste dans le même état, on peut garder celles qui résultent de l'habitude & qui nous font le moins naturelles; mais sitôt que la situation change, l'habitude cesse & le naturel revient. L'éducation n'est certainement qu'une habitude. Or, n'y a-t-il pas des gens qui oublient & perdent leur éducation? D'autres qui la gardent? D'où vient cette différence? S'il faut borner le nom de nature aux habitudes conformes à la nature, on peut s'épargner ce galimatias.

Nous naissons sensibles, & dès notre naissance nous sommes affectés de diverses manières par les objets qui nous environnent. Sitôt que nous avons, pour ainsi dire, la conscience de nos sensations, nous sommes disposés à rechercher ou à fuir les objets qui produisent, d'abord selon qu'elles nous font agréables ou déplaisantes; puis selon la convenance ou disconvenance que nous trou-

vons entre nous & ces objets , & enfin félon les jugemens que nous en portons fur l'idée de bonheur ou de perfection que la raison nous donne. Ces difpofitions s'étendent & s'affièrmiflent h mefure que nous devenons plus fenfibles & plus éclairés : mais, contraint par nos habitudes, elles s'altèrent plus ou moins par nos opinions. Avant cette altération, elles font ce que j'appelle en nous la nature. C'fcST

De r Ê d u c a t i o n. p

C'EST donc à ces difpofitions primitives qu'il faudroit tout rapporter; & cela fe pourroit, fi nos trois éducations n'étoient que différentes : mais que faire quand elles font oppofées ? quand , au lieu d'élever un homme pour lui-même, on veut l'élever pour les autres ? Alors le concert efl impoffible. Forcé de combattre la nature ou les inflitutions fociales, il faut opter entre faire un homme ou un citoyen ; car on ne peut faire à la fois l'un & l'autre.

Toute fociété partielle , quand elle efl étroite & bien unie ; s'aliène de la grande, Tout patriote efl dur aux étrangers : ils ne font qu'hommes, ils ne font rien a fes yeux (3) Cet inconvéniènt efl inévitable, mais il efl foible. L'efTentiel efl d'être bons aux gens avec qui l'on vit. Au-dehors le Spartiate étoit ambitieux, avare, inique : mais le défintérefTement , l'équité, la concorde régnioient dans fes murs. Défiez-vous de ces cofmopolites qui vont chercher au loin dans leurs livres des devoirs qu'ils dédaignent de remplir autour d'eux. Tel Philofophe aime les Tartares pour être difpenfé d'aimer fes voifins.

L'HOMME naturel efl tout pour lui : il efl l'unité numérique, l'entier abfolu, qui n'a de rapport qu'à lui-même ou a fon femblable. L'homme civil n'efl qu'une unité fraffionnaire qui tient au

dénominateur , & dont la valeur est dans son rapport avec l'entier, qui est le corps social. Les bonnes institutions sociales sont celles qui savent le mieux dénaturer l'homme, lui ôter son existence absolue pour lui en donner une relative, & transporter le moi dans l'unité commune ; en sorte que chaque particulier ne se croie plus un, mais partie de l'unité, & ne soit plus sensible que dans le tout. Un citoyen de Rome n'étoit ni Caius , ni Lucius; c'étoit un Romain : même il aimoit la patrie exclusivement à lui. Régulus se prétendoit Carthaginois, comme étant devenu le bien de ses maîtres. En sa qualité d'étranger il refusoit de siéger au Sénat de Rome, il fallut qu'un Carthaginois le lui ordonnât. Il s'indignoit

(O Attila les guerres des Républiques - Rois est modérée, c'en leur paix qui sont-elles plus cruelles que celles sont terrible, des Monarchies. Mais c'est la guerre des

Traité de VÉduc, Tome I. B

io Traité

qu'on voulût lui ravir la vie. Il vainquit, & s'en retourna triomphant mourir dans les supplices. Cela n'a pas grand rapport, ce me semble, aux hommes que nous connoissons.

Le Lacédémonien Pédarète se présente pour être admis au Conseil des trois cents; il est rejeté. Il s'en retourne tout joyeux de ce qu'il s'est trouvé dans Sparte trois cents hommes valant mieux que lui. Je suppose cette démonstration sincère , & il y a lieu de croire qu'elle l'étoit. Voilà le citoyen.

Une femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, & attendoit des nouvelles de la bataille. Une Ilote arrive ; elle lui en demande en tremblant.... Vos cinq fils ont été tués.... Vil esclave, t'aie de deman-

dé cela ? Nous avons gagné la vidoire. ... La mère court au Temple & rend grâces aux Dieux. Voilà la citoyenne.

Celui qui dans l'ordre civil veut conferver la primauté des fen-timens de la nature, ne fait ce qu'il veut. Toujours en contradic-tion avec lui-même, toujours flottant entre fes penchans & fes de-voirs , il ne fera jamais ni homme ni citoyen; il ne fera bon ni pour lui ni pour les autres. Ce fera un de ces hommes de nos jours ; un François, un Anglois, un bourgeois, ce ne fera rien.

Pour être quelque chofe , pour être foi-même & toujours un, il faut agir comme on parle; il faut être toujours décidé fur le parti qu'on doit prendre, le prendre hautement & le fuivre toujours. J'attends qu'on me montre ce prodige pour favoir s'il eft homme ou citoyen, ou comment il s'y prend pour être a la fois l'un & l'autre.

De ces objets nécessairement oppofés viennent deux formes d'inftitutions contraires; l'une publique & commune, l'autre particulièr & domeftique.

Voulez-vous prendre une idée de l'éducation publique ? Liifez la république de Platon. Ce n'est point un ouvrage de politique, comme l<.- penfent ceux qui ne jugent des livres que par leurs titres. C'est le plus beau Traité d'éducation qu'on ait jamais fait.

de v Éducation. ii

Quand on veut renvoyer au pays des chimères, on nomme l'inftitution de Platon. Si Lycurgue n'eût mis la Tienne que par écrit, je la trouverois bien plus chimérique. Platon n'a fait qu'épu-rer le cœur de l'homme; Lycurgue l'a dénaturé.

L'institution publique n'existe plus, & ne peut plus exister : parce qu'où il n'y a plus de patrie , il ne peut plus y avoir de citoyens. Ces deux mots , patrie & citoyen , doivent être effacés des langues modernes. J'en fais bien la raison , mais je ne veux pas la dire ; elle ne fait rien à mon sujet.

Je n'envisage pas comme une institution publique ces ridicules établissements qu'on appelle Collèges (4.). Je ne compte pas non plus l'éducation du monde, parce que cette éducation tendant à deux fins contraires, les manque toutes deux .elle n'est propre qu'à faire des hommes doubles, paroissant toujours rapporter tout aux autres, & ne rapporte int jamais rien qu'à eux seuls. Or, ces démonstrations étant communes à tout le monde , n'abusent personne. Ce sont autant de foins perdus.

De ces contradictions naît celle que nous éprouvons sans cesse en nous-mêmes. Entraînés par la nature & par les hommes dans des routes contraires, forcés de nous partager entre ces divers (c'est-à-dire) impulsions , nous en suivons une composée qui ne nous mène ni à l'un, ni à l'autre but. Ainsi combattus & flottans durant tout le cours de notre vie , nous la terminons sans avoir pu nous accorder avec nous, & sans avoir été bons ni pour nous, ni pour les autres.

Reste enfin l'éducation domestique ou celle de la nature. Mais que deviendra pour les autres un homme uniquement élevé pour lui ? Si peut-être le double objet qu'on se propose pouvoit se réunir

r4 II y a dans l'Académie de Genève J'exhorte l'un d'entr'eux à publier le

& dans l'Université de Paris des Projets de réforme qu'il a conçus. L'on

feffleurs que j'aime , que j'eftime beau- fera peut être enfin tenté de guérir le

coup , & que je crois très capables de mal, en voyant qu'il n'eft pas fans

bien instruire la jeuneffe, s'ils n'é- remède, toient forcés de fuivre l'ufage établi.

B ij

12 Traité

nir en un feul , en ôtant les contradictions de l'homme , on oteroit un grand obftacle à fon bonheur. Il faudroit, pour en juger, le voir tout formé; il faudroit avoir obfervé fes penchans, vu fes progrès, fuivi fa marche : il faudroit, en un mot, connoître, l'homme naturel. Je crois qu'on aura fait quelques pas dans ces recherches après avoir lu cet écrit.

Pour former cet homme rare, qu'avons-nous à faire? Beaucoup , fans doute; c'eft d'empêcher que rien ne foit fait. Quand il ne s'agit que d'aller contre le vent, on louvoie ; mais fi la merefl forte & qu'on veuille relider en place, il faut jeter l'ancre. Prends garde, jeune pilote , que ton cable ne file ou que ton ancre ne laboure, & que le vaifleau ne dérider avant que tu t'en fois apperçu,

Dans l'ordre focial, où toutes les places font marquées, chacun doit être élevé pour la fienne. Si un particulier formé pour là place en fort , il n'eft plus propre à rien. L'éducation n'eft utile qu'autant que la fortune s'accorde avec la vocation des parens; en tout autre cas elle eft nuifible à l'élévé, ne fût-ce que par les préjugés qu'elle lui a donnés. En Egypte où le fils étoit obligé d'embraffer l'état de fon père , l'éducation du moins avoit un but affu-

ré ; mais parmi nous , où les rangs feuls demeurent, & où les hommes en changent fans cefTe , nul ne fait, fi , en élevant fon fils pour le fien , il ne travaille pas contre lui.

Dans l'ordre naturel les hommes étant tous égaux, leur vocation commune eft l'état d'homme, & quiconque eft bien élevé pour celui-là ne peut mal remplir ceux qui s'y rapportent. Qu'on deftine mon élevé à l'épée , à l'églife, au barreau , peu m'importe. Avant la vocation des parens la nature l'appelle à la vie humaine. Vivre eft le métier que je lui veux apprendre. En fortant de mes mains, il ne fera, j'en conviens , ni magiftrat, ni foldat, ni prêtre: il fera premièrement homme; tout ce qu'un homme doit être, il (aura l'être au befoin tout auffi bien que qui que ce foit, & la fortune aura beau Je faire changer de place, il fera toujours à la fin. Occupai te ,/ortt/na , atque cepi : omnique aditus tuus interilui, ut ././ me ajpiran non pojfes (5).

(5) Tufcul. V.

de r Éducation. i \$

NOTRE véritable étude eft celle de la condition humaine. Celui d'entre nous qui fait le mieux fupporter les biens & les maux de cette vie , eft à mon gré le mieux élevé : d'où il fuit que la véritable éducation confifte moins en préceptes qu'en exercices. Nous commençons à nous inftruire en commençant à vivre; notre éducation commence avec nous ; notre premier précepteur eft notre nourrice. Auffi ce mot éducation avoit-il chez les Anciens un autre fens que nous ne lui donnons plus : il fignifioit nourriture. Educit objietrix, dit Varron ; educat nutrix , injituit pœdagogus t docet magijôr (6). Ainfi l'éducation, l'inftitution , l'infttruction font trois chofes auffi différentes dans leur objet ,

que la gouvernante, le précepteur & le maîtr-e. Mais ces distinctions font mal entendues ; & pour être bien conduit , l'enfant ne doit fuivre qu'un feul guide.

Il faut donc généraliser nos vues , & confidérer dans notre élevé l'homme abftrait, l'homme expofé a tous les accidens de la vie humaine. Si les hommes naiffoient attachés au fol d'un pays, fi la même faifon duroit toute l'année, fi chacun tenoit à fa fortune de manière a n'en pouvoir jamais changer, la pratique établie feroit bonne a certains égards; l'enfant élevé pour fon état, n'en forçant jamais, ne pourroit être expofé aux inconvéniens d'un autre. Mais vu la mobilité des chofes humaines ; vu l'efprit inquiet & remuant de ce fiecle qui bouleverfe tout a chaque génération , peut-on concevoir une méthode plus infenfée que d'élever un enfant comme n'ayant jamais à fortir de û chambre, comme devant être fans ceffe entouré de fes gens? Si le malheureux fait un feul pas fur la terre, s'il defcend d'un feul degré, il eft perdu. Ce n'eft pas lui apprendre à fupporter la peine.; c'eft l'exercer à la fentir.

On ne fonge qu'a conferver fon enfant ; ce n'eft pas affez : on doit lui apprendre a fe conferver étant homme, à fupporter les coups du fort , à braver l'opulence & la misère , h vivre , s'il le faut , dans les glaces d'Islande ou fur le brûlant rocher de Malte. Vous avez beau prendre des précautions, pour qu'il ne meure pas;

(6) Non. Marcell,

i4 Traité

il faudra pourtant qu'il meure : & quand fa mort ne feroit pas l'ouvrage de vos foins, encore feroient-ils mal entendus. Il s'agit moins de l'empêcher de mourir, que de le faire vivre. Vivre, ce n'eft pas refpirer; c'eft agir; c'eft faire ufage de nos organes, de

nos lens , de nos facultés, de toutes les parties de nous-mêmes qui nous donnent le sentiment de notre existence. L'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté le plus d'années ; mais celui qui a le plus senti la vie. Tel s'est fait enterrer à cent ans , qui mourut dès sa naissance. Il eût gagné de mourir jeune ; au moins eût il vécu jusqu'à ce temps-là.

TOUTE notre existence consiste en préjugés ferviles; tous nos usages ne font qu'assujettissement, gêne & contrainte. L'homme civil naît, vit, & meurt dans l'esclavage : à sa naissance on le coud dans un maillot; à sa mort on le cloue dans une bière; tant qu'il garde la figure humaine, il est enchaîné par nos institutions.

On dit que plusieurs Sages-Femmes prétendent, en pétrifiant la tête des enfans nouveaux- nés, lui donner une forme plus convenable : & on le souffre! Nos têtes feroient mal de la façon de l'Auteur de notre être : il nous les faut façonnées au - dehors par les Sages-Femmes, & au- dedans par les Philosophes. Les Caraïbes font de la moitié plus heureux que nous.

» A peine l'enfant est-il sorti du sein de la mère, & à peine » jouit-il de » la liberté de mouvoir & d'étendre ses membres , qu'on » lui donne de nouveaux liens. On l'emmaillotte , on le couche la » tête fixée & les jambes allongées, les bras pendans à côté du » corps; il est entouré de linges & de bandages de toute espèce , > qui ne lui permettent pas de changer de situation. Heureux , Si » on ne l'a pas ferré au point de l'empêcher de respirer, & si on » a eu la précaution de le coucher sur le côté, afin que les eaux » qu'il doit rendre par la bouche, puissent tomber d'elles-mêmes ; » car il n'auroit pas la liberté de tourner la tête sur le côté pour » en faciliter l'écoulement (7) ».

(7, Hift. Nat. T. IV. p. 190. in-ia.

de r Education. *\$?

L'ENFANT nouveau-né a befoin d'étendre & de mouvoir fes membres , pour les tirer de l'engourdifTement, où , raffemblés dans un pelotton, ils ont refté fi long-temps. On les étend, il eft vrai: mais on les empêche de fe mouvoir; on afujettit la tête même par des têtieres : il femble qu'on a peur qu'il n'ait l'air d'être en vie.

Ainsi l'impulfion des parties internes d'un corps qui tend a. l'accroiffement, trouve un obftacle infurmontable aux mouvemens qu'elle lui demande. L'enfant fait continuellement des efforts inutiles qui épuifent fes forces ou retardent leur progrès. Il étoit moins à l'étroit, moins gêné , moins comprimé dans l'amnios , qu'il n'eft dans fes langes : je ne vois pas ce qu'il a gagné de naître.

L'inaction, la contrainte où l'on retient les membres d'un enfant , ne peuvent que gêner la circulation du fang , des humeurs , empêcher l'enfant de fe fortifier, de croître , & altérer fa conftitution. Dans les lieux où l'on n'a point ces précautions extravagantes, les hommes font tous grands, forts, bien proportionnés (8). Les pays où l'on emmaillotte les enfans font ceux qui fourmillent de boflus, de boiteux , de cagneux, de noués , de rachitiques , de gens contrefaits de toute efpèce. De peur que les corps ne fe déforment par des mouvemens libres , on fe hâte de les déformer en les mettant en preffe. On les rendroit volontiers perclus, pour les empêcher de s'eftropier.

Une contrainte (i cruelle pourroit-elle ne pas influer fur leur humeur , ainfi que fur leur tempérament ? Leur premier fenti-

ment est un sentiment de douleur & de peine : ils ne trouvent qu'obstacles à tous les mouvemens dont ils ont besoin : plus malheureux qu'un criminel aux fers, ils font de vains efforts, ils s'irritent , ils crient. Leurs premières voix, dites-vous, font des pleurs; je le crois bien : vous les contrariez dès leur naissance; les premiers dons qu'ils reçoivent de vous, font des chaînes; les premiers traitements qu'ils éprouvent, font des tourmens. N'ayant rien de libre que la voix , comment ne s'en feroient-ils. pas pour se plaindre 1 Us

(8) Voyez la note ic.

16 Traité

crient du mal que vous leur faites : ainsi garottés vous crieriez plus fort qu'eux.

D'où vient cet usage déraisonnable? D'un usage dénaturé. Depuis que les mères, méprisant leur premier devoir , n'ont plus voulu nourrir leurs enfans, il a fallu les confier à des femmes mercenaires, qui, se trouvant ainsi mères d'enfans étrangers pour qui la nature ne leur doit rien, n'ont cherché qu'à s'épargner de la peine. Il eût fallu veiller sans cesse sur un enfant en liberté : mais quand il est bien lié, on le jette dans un coin sans s'embarrasser de ses cris. Pourvu qu'il n'y ait pas des preuves de la négligence de la nourrice, pourvu que le nourrisson ne se casse ni bras ni jambes, qu'il importe au surplus qu'il périsse, ou qu'il demeure infirme le reste de ses jours ? On confie ses membres aux dépens de son corps ; & , quoiqu'il arrive , la nourrice est excusée.

Ces douces mères, qui débarrassées de leurs enfans, se livrent gaiement aux amusemens de la ville, favent-elles cependant quel traitement l'enfant dans son maillot reçoit au village? Au moindre

tracas qui furvient, on le fufpend à un clou comme un paquet de hardes : & tandis que fans fe prefler la nourrice vague à fes affaires, le malheureux refte ainfi crucifié. Tous ceux qu'on a trouvés dans cette fituation, avoient le vifage violet : la poitrine fortement comprimée ne laiflant pas circuler le fang , il remontoit à la tête ; & l'on croyoit le patient fort tranquille, parce qu'il n'avoit pas la force de crier. J'ignore combien d'heures un enfant peut refier en cet état fans perdre la vie : mais je doute que cela puiffè aller forr loin. Voilà, je penfe, une des plus grandes commodités du maillot.

On prétend que les enfans en liberté pourroient prendre de mauvaifes fituations, & fe donner des mouvemens capables de nuire h la bonne conformation de leurs membres. C'eft-Ia un de ces vains raifonnemens de notre fauffe fageffe , & que jamais aucune expérience n'a confirmée. De cette multitude d'enfans qui , chez des peuples plus fencls que nous , font nourris dans toute la liberté de leurs membre;, on n'en voit pas un feul qui fe blcfie , ni s'eftropie : ils ne (âuroient donner à leurs mouvemens la force qui peut les reiulro

dangereux.

de v Éducation. 17

dangereux, & quand ils prennent une fituation violente, la douleur les avertit bientôt d'en changer.

Nous ne nous fommes pas encore avifés de mettre au maillot les petits des chiens, ni des chats; voit-on qu'il réfulte pour eux quelque inconvénient de cette négligence ? L&s enfans font plus lourds ; d'accord : mais a proportion ils font auffi plus foibles. A peine peuvent-ils fe mouvoir : comment s'eftropieroient-ils ? Si

on les étendoit fur le dos, ils mourroient dans cette fituation , comme la tortue, fans pouvoir jamais fe retourner.

Non contentes d'avoir cette d'allaiter leurs enfans, les femmes ceflent d'en vouloir faire; la conféquence eft naturelle. Dès que l'état de mère eft onéreux , on trouve bientôt le moyen de s'en délivrer tout-à-fait : on veut faire un ouvrage inutile, afin de le recommencer toujours, & l'on tourne au préjudice de l'efpèce, l'attrait donné pour la multiplier. Cet ufage, ajouté aux autres caufes de dépopulation , nous annonce le fort prochain de l'Europe. Les fciences , les arts , la philofophie & les mœurs qu'elle engendre , ne tarderont pas d'en faire un défert. Elle fera peuplée de bêtes féroces ; elle n'aura pas beaucoup changé d'habitans.

J'ai vu quelquefois le petit manège des jeunes femmes qui feignent de vouloir nourrir leurs enfans. On fait fe faire prefTer de renoncer a cette fantaifie : on fait adroitement intervenir les époux, les Médecins, fur-tout les mères. Un mari qui oferait confentir que fa femme nourrit fon enfant, feroit un homme perdu. L'on en feroit un afTuflin qui veut fe défaire d'elle. Maris prudents, il faut immoler à la paix l'amour paternel. Heureux qu'on trouve à la campagne des femmes plus continentes que les vôtres! Plus heureux fi le temps que celles-ci gagnent , n'eft pas deftiné pour d'autres que vous!

Le devoir des femmes n'eft pas douteux : mais on difpute fi , dans le mépris qu'elles en font, il eft égal pour les enfans d'être nourris de leur lait ou d'une autre ? Je tiens cette queftion , dont les Médecins font les Juges, pour décidée au fouhait des femmes; & pour moi , je penferois bien auffi qu'il vaut mieux que l'en-Traité de VEduc. Tome I. C

fant fuce le lait d'une nourrice en fanté, que d'une mère gâtée, s'il avoir quelque nouveau mal à craindre du même fang dont il eft formé.

Mais la queftion doit-elle s'envifager feulement par le côté phyfique , & l'enfant a-t-il moins befoin des foins d'une mère que de famammelle? D'autres femmes, des bêtes mêmes pourront lui donner le lait qu'elle lui refufe : la follicitude maternelle ne fe fupplée point. Celle qui nourrit l'enfant d'une autre, au lieu du fien, eft une mauvaife mère; comment fera-t-elle une bonne nourrice? Elle pourra le devenir, mais lentement; il faudra que l'habitude change la nature; & l'enfant mal foigné aura le temps de périr cent fois , avant que fa nourrice ait pris pour lui une tendrefle de mère.

De cet avantage même réfulte un inconvéniement, qui feul devoit ôter à toute femme fenfible le courage de faire nourrir fon enfant par une autre : c'eft celui de partager le droit de mère ou plutôt de l'aliéner; de voir fon enfant aimer une autre femme, autant & plus qu'elle ; de fentir que la tendrefle qu'il conferve pour fa propre mère eft une grâce , & que celle qu'il a pour fa mère adoptive eft un devoir : car où j'ai trouvé les foins d'une mère, ne dois - je pas l'attachement d'un fils f

La manière dont on remédie à cet inconvéniement, eft d'infpirer aux enfans du mépris pour leur nourrice, en les traitant en véritables fervantes. Quand leur fervice eft achevé, on retire l'enfant, ou l'on congédie la nourrice; à force de la mal recevoir, on la rebute de venir voir fon nourricon. Au bout de quelques années , il ne la voit plus, il ne la connoît plus. La mère qui croit fe fubfti-

tuer h elle, & réparer fa négligence par fa cruauté, fe trompe. Au lieu de faire un tendre fils d'un nourricon dénaturé, elle l'exerce h l'ingratitude; elle lui apprend a méprifer un jour celle qui lui dorfha la vie, comme celle qui l'a nourri de fon lait.

Combien j'infitcrois fur ce point , s'il étoit moins décourageant de rebattre en vain des fujets utiles! Ceci tient à plus da cliefes qu'on ne penfe. Voulez-vous rendre chacun a fes premiers ' /oirs : commencez par les mères; vous ferez étoinés des cl

gemens que vous produirez. Tout vient fucceflîvement de cette première dépravation : tout l'ordre moral s'altère; le naturel s'éteint dans tous les cœurs ; l'intérieur des maifons prend un air moins vivant ; le fpeclacle touchant d'une famille naiflante n'attache plus les maris, nimpofe plus d'égards aux étrangers; on refpecte moins la mère dont on ne voit pas les enfans; il n'y a point de réfidence dans les familles ; l'habitude ne renforce plus les liens du fang ; il n'y a plus ni pères, ni mères , ni enfans, ni frères, ni fœurs ; tous fe connoiffent a peine : comment s'aimeroient - ils ? Chacun ne fonge plus qu'a foi. Quand la maifon n'eft qu'une trifte folitude , il faut bien aller s'égayer ailleurs.

Mais que les mères daignent nourrir leurs enfans, les mœurs vont fe réformer d'elles-mêmes, les fentimens de la nature fe réveiller dans tous les cœurs; l'État va fe peupler; ce premier point, ce point feul va tout réunir. L'attrait de la vie domeftique eft le meilleur contre-poifon des mauvaifes mœurs. Le tracas des enfans, qu'on croit importun , devient agréable ; il rend le père & la mère plus néceffaires , plus chers l'un à l'autre, il refTerre entr'eux le lien conjugal. Quand la famille eft vivante & animée , les foins domeftiques font la plus chère occupation de la femme & le plus doux amufement du mari. Ainfi de ce feul abus corrigé réful-

teroit bientôt une réforme générale; bientôt la nature auroit repris tous ses droits. Qu'une fois les femmes redeviennent mères , bientôt les hommes redeviendront pères & maris.

Discours superflus ! l'ennui même des plaisirs du monde ne ramené jamais à ceux-là. Les femmes ont cessé d'être mères ; elles ne le feront plus; elles ne veulent plus l'être. Quand elles le voudroient , à peine le pourroient-elles : aujourd'hui que l'usage contraire est établi , chacune auroit à combattre l'oppression de toutes celles qui l'approchent , liguées contre un exemple que les unes n'ont pas donné , & que les autres ne veulent pas fuivre.

Il se trouve pourtant quelquefois encore de jeunes personnes d'un bon naturel, qui , fur ce point osant braver l'empire de la mode & les clameurs de leur sexe , remplirent avec une vertueuse

C ij

intrépidité , ce devoir si doux que la nature leur impose. Puissent leur nombre augmenter par l'attrait des biens destinés à celles qui s'y livrent! Fondé sur des conséquences que donne le plus simple raisonnement, & sur des observations que je n'ai jamais vu démenties, j'ose promettre à ces dignes mères un attachement solide & confiant de la part de leurs maris , une tendresse vraiment filiale de la part de leurs enfans , l'estime & le respect du public , d'heureuses couches sans accident & sans fuite, une santé ferme & vigoureuse , enfin le plaisir de voir un jour imiter par leurs filles , & citer en exemple à celles d'autrui.

Point de mère, point d'enfant. Entre eux les devoirs sont réciproques ; & s'ils sont mal remplis d'un côté , ils seront négligés de l'autre. L'enfant doit aimer sa mère avant de favoir qu'il le doit. Si la voix du sang n'est fortifiée par l'habitude & les soins , elle

s'éteint dans les premières années, & le cœur meurt, pour ainsi dire, avant que de naître. Nous voilà dès les premiers pas hors de la nature.

On en fait encore par une route opposée, lorsqu'au lieu de négliger les soins de mère, une femme les porte à l'excès ; lorsqu'elle fait de son enfant son idole ; qu'elle augmente & nourrit sa faiblesse pour l'empêcher de la sentir, & qu'espérant le soustraire aux lois de la nature, elle écarte de lui des atteintes pénibles, sans songer combien, pour quelques incommodités dont elle le préserve un moment, elle accumule au loin d'accidens & de périls sur sa tête, & combien c'est une précaution barbare de prolonger la faiblesse de l'enfance sous les fatigues des hommes faits. Thétis, pour rendre son fils invulnérable, le plonge, dit la Fable, dans l'eau du Styx. Cette allégorie est belle & claire. Les mères cruelles dont je parle, font autrement : à force de plonger leurs enfans dans la mollesse, elles les préparent à la souffrance, elles ouvrent leurs pores aux maux de route espèce, dont ils ne manqueront pas d'être la proie -étant grands.

Où la nature, & fuivez la route qu'elle vous trace. Elle exerce continuellement les enfans ; elle endure leur tempérament

t'ai) 2.1

III

'1/1/ J.B Smmut.Slais .

,J,r,l;i p!-'')'lc ' i poin ruoi la contrariez-vous

de r Education. si

par des épreuves de toute espèce ; elle leur apprend de bonne heure ce que c'est que peine & douleur. Les dents qui percent leur donnent la fièvre; des coliques aiguës leur donnent des convulsions ; de longues toux les suffoquent; les vers les tourmentent; la pléthore corrompt leur sang; des levains divers y fermentent, & causent des éruptions périlleuses. Presque tout le premier âge est maladie & danger : la moitié des enfans qui naissent , périt avant la huitième année. Les épreuves faites, l'enfant a gagné des forces, & si-tôt qu'il peut user de la vie , le principe en devient plus affermé.

Voilà la règle de la nature. Pourquoi la contrariez -vous ? Ne voyez-vous pas qu'en pensant la corriger vous détruisez son ouvrage , vous empêchez l'effet de ses loix > Faire au - dehors ce qu'elle fait au-dedans , c'est, félon vous , redoubler le danger; & au contraire c'est y faire diversion, c'est l'exténuer. L'expérience apprend qu'il meurt encore plus d'enfans élevés délicatement que d'autres. Pourvu qu'on ne passe pas la mesure de leurs forces, on risque moins à les employer qu'à les ménager. Exercez - les donc aux atteintes qu'ils auront à supporter un jour. Endurcissez leur corps aux intempéries des saisons , des climats, des élémens ; à la faim, à la soif, à la fatigue; trempez- les dans l'eau du Styx. Avant que l'habitude du corps soit acquise , on lui donne celle qu'on veut sans danger : mais quand une fois il est dans la confiance, toute altération lui devient périlleuse. Un enfant supportera des changemens que ne supporteroit pas un homme : les fibres du premier, molles & flexibles, prennent sans effort le pli qu'on leur donne; celles de l'homme, plus endurcies, ne changent plus qu'avec violence le pli qu'elles ont reçu. On peut donc rendre un

enfant robuste sans exposer sa vie & sa fanté ; & quand il y auroit quelque risque, encore ne faudroit-il pas balancer. Puisque ce sont des risques inséparables de la vie humaine, peut-on mieux faire que de les rejeter sur le temps de sa durée où ils sont le moins défavorables ?

Un enfant devient plus précieux en avançant en âge. Au prix de sa personne se joint celui des soins qu'il a coûtés ; à la perte de sa vie se joint en lui le sentiment de la mort. C'est donc sur-tout

12 Traité

à l'avenir qu'il faut songer en veillant à sa conservation ; c'est contre les maux de la jeunesse qu'il faut l'armer , avant qu'il y soit parvenu : car si le prix de la vie augmente jusqu'à l'âge de la rendre utile , quelle folie n'est-ce point d'épargner quelques maux à l'enfance en les multipliant sur l'âge de raison ? Sont-ce là les leçons du maître ?

Le sort de l'homme est de souffrir dans tous les temps. Le soin même de sa conservation est attaché à la peine. Heureux de ne connaître dans son enfance que les maux physiques ! maux bien moins cruels, bien moins douloureux que les autres, & qui bien plus rarement qu'eux nous font renoncer la vie. On ne se tue point pour les douleurs de la goutte ; il n'y a guères que celles de l'âme qui produisent le désespoir. Nous plaignons le sort de l'enfance, & c'est le nôtre qu'il faudroit plaindre. Nos plus grands maux nous viennent de nous.

En naissant, un enfant crie ; sa première enfance se passe à pleurer. Tantôt on l'agite, on le flatte pour l'apaiser ; tantôt on le menace , on le bat pour le faire taire. Ou nous faisons ce qu'il lui plaît, ou nous en exigeons ce qu'il nous plaît : ou nous nous

foumttons à fes fantaïfies, ou nous le fou mettons aux nôtres : point de milieu, il faut qu'il donne des ordres, ou qu'il en reçoive. Ainfi fes premières idées font celles d'empire & de fervitude. Avant de favoir parler , il commande; avant de pouvoir agir, il obéit; & quelquefois on le châtie avant qu'il puiffe connoître fes fautes ou plutôt en commettre. C'eft ainfi qu'on verfe de bonne heure dans l'on jeune cœur les paillons qu'on impute enfuite à la nature, & qu'après avoir pris peine à le rendre méchant, on fe plaint de le trouver tel.

Un enfant paſſe fix ou fept ans de cette manière entre le? mains des femmes , viéline de leur caprice & du lien : 6V après lui avoir fait apprendre ceci & cela; c'eſt-à-dire , après avoir chargé Ci mémoire ou de mots qu'il ne peut entendre, ou de chofes qui ne lui font bonnes a rien ; après avoir étouffé le naturel par les paſſions qu'on .1 fait naître, on remet cet être faélice entre les mains d'un précepteur, lequel achevé de développer les germes artificiels qu'il

trouve déjà tout formés , & lui apprend tout, hors à fe connoître, hors à tirer parti de lui-même, hors à favoir vivre & fe rendre heureux. Enfin quand cet enfant efclave & tyran , plein de fcience & dépourvu des fens , également débile de corps & d'ame , eſt jerté dans le monde ; en y montrant fon ineptie , fon orgueil & tous fes vices , il fait déplorer la miſère & la perverſité humaines. On fe trompe ; c'eſt-là l'homme de nos fantaïfies : celui de la nature eſt fait autrement.

Voulez- VOUS donc qu'il garde fa forme originelle : confervez-la dès l'inſtant qu'il vient au monde. Si-tôt qu'il naît, emparez-vous de lui, & ne le quittez plus qu'il ne ſoit homme : vous ne réuſſirez jamais fans cela. Comme la véritable nourrice eſt la

mère, le véritable précepteur est le père. Qu'ils s'accordent dans l'ordre de leurs fondions ainsi que dans leur système : que des mains de l'un l'enfant passe dans celles de l'autre. Il fera mieux élevé par un père judicieux & borné, que par le plus habile maître du monde ; car le zèle suppléera mieux au talent , que le talent au zèle.

Mais les affaires, les fondions, les devoirs?.... Ah! les devoirs: sans doute le dernier est celui de père (9)? Ne nous étonnons pas qu'un homme dont la femme a dédaigné de nourrir le fruit de leur union, dédaigne de l'élever. Il n'y a point de tableau plus charmant que celui de la famille; mais un seul trait manqué défigure tous les autres. Si la mère a trop peu de fantaisie pour être nourrice, le père aura trop d'affaires pour être précepteur. Les enfants, éloi-

(9) Quand on lit dans Plutarque qu'il lui-même à ses petits-fils a écrit que Caton le Censeur, qui gouverna Rome, a nager, les élèves des Sciences Rome avec tant de gloire, éleva lui-même ces, & qu'il les avait sans cesse autour même son fils dès le berceau , & avec de lui, on ne peut s'empêcher de rire un tel soin, qu'il quittoit tout pour des petites bonnes gens de ce temps-ci prêtent quand la nourrice, c'est-à-dire là qui s'amusaient à de pareilles niaiseries , la mère , le remuait & le lavait: feries; trop bornés, sans doute, pour quand on lit dans Suétone qu'Auguste favorisait vaquer aux grandes affaires de son état, maître du monde, qu'il avait con- grands hommes de nos jours, qu'il & qu'il réglait lui-même, enlei-

24 Traité

gnés , dispersés , dans des pensions , dans des couvents , dans des collèges, porteront ailleurs l'amour de la maison paternelle,

ou, pour mieux dire, ils y rapporteront l'habitude de n'être attachés à rien. Les frères & les sœurs se connaîtront à peine. Quand tous feront rassemblée en cérémonie, ils pourront être fort polis entr'eux ; ils se traiteront en étrangers. Si -tôt qu'il n'y a plus d'intimité entre les parens , si-tôt que la société de la famille ne fait plus la douceur de la vie, il faut bien recourir aux mauvaises mœurs pour y suppléer. Où est l'homme assez stupide pour ne pas voir la chaîne de tout cela?

Un père, quand il engendre & nourrit des enfans, ne fait en cela que le tiers de sa tâche. Il doit des hommes à son espèce , il doit à la société des hommes sociables, il doit des citoyens à l'État. Tout homme qui peut payer cette triple dette, & ne le fait pas, est coupable, & plus coupable, peut-être, quand il la paye à demi. Celui qui ne peut remplir les devoirs de père , n'a point droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain qui le dispensent de nourrir ses enfans, & de les élever lui-même. Lecteurs , vous pouvez m'en croire : je prédis à quiconque a des entrailles & néglige de ses faibles devoirs , qu'il versera longtemps sur sa faute des larmes amères, Se n'en fera jamais consolé.

Mais que fait cet homme riche, ce père de famille si affairé, & forcé, félon lui, de laisser ses enfans à l'abandon? Il paye un autre homme pour remplir ses devoirs qui lui sont à charge. Ame vénale! crois-tu donner à ton fils un autre père avec de l'argent ? Ne t'y trompe point . ce n'est pas même un maître que tu lui donnes; c'est un valet. Il en formera bientôt un fécond.

On raisonne beaucoup sur les qualités d'un bon gouverneur. La première que j'en exigerois , (& celle-là seule en suppose beaucoup d'autres,) c'est de n'être point un homme à vendre. Il y a des métiers si nobles qu'on ne peut les faire pour de l'argent sans

fe montrer indigne de les faire : tel est celui de l'homme de guerre; tel est celui de l'instituteur. Qui donc élèvera mon enfant?... Je

te

de v Éducation. 25

te l'ai déjà dit; toi-même.... Je ne le peux. ... Tu ne le peux.! Fais- toi donc un ami. Je ne vois point d'autre ressource.

Un gouverneur! ô quelle âme sublime! En vérité, pour faire un homme, il faut être ou père, ou plus qu'homme soi-même. Voilà la fonction que vous confiez tranquillement à des mercenaires !

Plus on y pense, plus on aperçoit de nouvelles difficultés. Il faudroit que le gouverneur eût été élevé pour son élevé , que les domestiques eussent été élevés pour leur maître , que tous ceux qui l'approchent eussent reçu les impressions qu'ils doivent lui communiquer ; il faudroit, d'éducation en éducation, remonter jusqu'on ne fait où. Comment se peut-il qu'un enfant soit bien élevé par qui n'a pas été bien élevé lui-même ?

Ce rare mortel est-il introuvable ? Je l'ignore. En ces temps d'avilissement, qui fait à quel point de vertu peut atteindre encore une âme humaine? Mais supposons ce prodige trouvé. C'est en considérant ce qu'il doit faire, que nous verrons ce qu'il doit être. Ce que je crois voir d'avance est qu'un père, qui sentiroit tout le prix d'un bon gouverneur, prendroit le parti de s'en passer ; car il mettrait plus de peine à l'acquiescer qu'à le devenir lui-même. Veut-il donc se faire un ami ? Qu'il élève son fils pour l'être; le

voilà dispensé de le chercher ailleurs, & la nature a déjà fait la moitié de l'ouvrage.

Quelqu'un dont je ne connois que le rang, m'a fait proposer d'élever son fils. Il m'a fait beaucoup d'honneur sans doute; mais, loin de se plaindre de mon refus, il doit se louer de ma discrétion. Si j'avois accepté son offre, & que j'eusse erré dans ma méthode, c'étoit une éducation manquée : si j'avois réusli, c'eût été bien pis. Son fils auroit renié son titre ; il n'eût plus voulu être Prince.

Je suis trop pénétré de la grandeur des devoirs d'un précepteur, je sens trop mon incapacité pour accepter jamais un pareil emploi de quelque part qu'il me soit offert; & l'intérêt de l'amitié même ne feroit pour moi qu'un nouveau motif de refus. Je crois qu'après

Traite de VÊJuc. Tome I. D

26 Traité

avoir lu ce livre , peu de gens feront tentés de me faire cette offre, & je prie ceux qui pourroient l'être de n'en plus prendre l'inutile peine. J'ai fait autrefois un suffisant effai de ce métier, pour être assuré que je n'y suis pas propre; & mon état m'en dispenserai , quand mes talents m'en rendroient capable. J'ai cru devoir cette déclaration publique à ceux qui paroissent ne pas m'accorder assez d'estime pour me croire sincère & fondé dans mes résolutions.

HORS d'état de remplir la tâche la plus utile, j'offrirai du moins effayer de la plus aisée. A l'exemple de tant d'autres, je ne mettrai point la main à l'œuvre, mais à la plume; & au lieu de faire ce qu'il faut, je m'efforcerai de le dire.

Je fais que, dans les entreprises pareilles à celle-ci, l'auteur „ toujours à son aide dans des systèmes qu'il eût dispensé de mettre en pratique, donne sans peine beaucoup de beaux préceptes impossibles à fuivre, & que, faute de détails & d'exemples, ce qu'il dit même de praticable relie sans usage, quand il n'en a pas montré l'application.

J'ai donc pris le parti de me donner un élevé imaginaire, de me supposer l'âge, la fanté, les connoissances, & tous les talens convenables pour travailler à son éducation, de la conduire depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui où, devenu homme fait, il n'aura plus besoin d'autre guide que lui-même. Cette méthode me paroît utile pour empêcher un auteur qui se défie de lui de s'égarer dans des visions; car dès qu'il s'écarte de la pratique ordinaire, il n'a qu'à faire l'épreuve de la sienne sur son élevé; il sentira bien-tôt, ou le lecteur sentira pour lui, s'il suit le progrès de l'enfance, & la marche naturelle au cœur humain.

Voilà ce que j'ai tâché de faire dans toutes les difficultés qui se font présentées. Pour n*; pas grossir inutilement le livre, je me suis contenté de poser les principes dont chacun devoit sentir la vérité. Mais quant aux règles qui pouvoient avoir besoin de preuves, je les ai toutes appliquées à mon Emile ou à d'autres exemples, & j'ai fait voir, dans des détails très-étendus, comment ce que

. blifbis, pouvoit être pratiqué : tel est du moins le plan que je
de l'Éducation. 27

me suis proposé de fuivre. C'est au Lecteur à juger si j'ai réuffi.

Il est arrivé de-là que j'ai d'abord peu parlé d'Emile , parce que mes premières maximes d'éducation , bien que contraires à celles qui sont établies, sont d'une évidence à laquelle il est difficile à tout homme raisonnable de refuser son consentement. Mais à mesure que j'avance, mon élevé, autrement conduit que les vôtres n'est plus un enfant ordinaire ; il lui faut un régime exprès pour lui. Alors il paraît plus fréquemment sur la scène , & vers les derniers temps je ne le perds plus un moment de vue, jusqu'à ce que quoiqu'il en dise, il n'ait plus le moindre besoin de moi.

Je ne parle point ici des qualités d'un bon gouverneur ; je les suppose, & je me suppose moi-même doué de toutes ces qualités. En lisant cet ouvrage, on verra de quelle libéralité j'usé envers moi.

Je remarquerai seulement, contre l'opinion commune, que le gouverneur d'un enfant doit être jeune , & même aussi jeune que peut l'être un homme sage. Je voudrais qu'il fût lui-même enfant s'il étoit possible; qu'il pût devenir le compagnon de son élevé, & s'attirer sa confiance en partageant ses amusements. Il n'y a pas assez de choses communes entre l'enfance & l'âge mûr, pour qu'il se forme jamais un attachement bien solide à cette distance. Les enfans flattent quelquefois les vieillards; mais ils ne les aiment jamais.

On voudroit que le gouverneur eût déjà fait une éducation. C'est trop : un même homme n'en peut faire qu'une : s'il en falloit deux pour réussir , de quel droit entreprendroit-on la première.

Avec plus d'expérience on feroit mieux faire; mais on ne le pourroit plus. Quiconque a rempli cet état une fois assez bien pour en sentir toutes les peines, ne tente point de s'y rengager: &

s'il l'a mal rempli la première fois, c'est un mauvais , préjugé pour la féconde.

Il est fort différent, j'en conviens, de fuivre un jeune homme durant quatre ans , ou de le conduire durant vingt-cinq. Vous donnez un gouverneur h votre fils déjà tout formé; moi je veux qu'il en ait un avant que de naître. Votre homme à chaque lustre peut changer

D ij

28 Traité

d'élève ; le mien n'en aura jamais qu'un. Vous distinguez le précepteur , du gouverneur; autre folie : distinguez-vous le disciple , de l'élève ? Il n'y a qu'une science à enseigner aux enfans ; c'est celle des devoirs de l'homme. Cette science est une, &, quoi qu'ait dit Xénophon de l'éducation des Perfes , elle ne se partage pas. Au reste, j'appelle plutôt gouverneur que précepteur le maître de cette science ; parce qu'il s'agit moins pour lui d'instruire que de conduire. Il ne doit point donner de préceptes, il doit les faire trouver.

S'il faut choisir avec tant de soin le gouverneur, il lui est bien permis de choisir aussi son élève, sur-tout quand il s'agit d'un modèle à proposer. Ce choix ne peut tomber ni sur le génie , ni sur le caractère de l'enfant, qu'on ne connoît qu'à la fin de l'ouvrage, & que j'adopte avant qu'il soit né. Quand je pourrais choisir, je ne prendrais qu'un esprit commun, tel que je suppose mon élève. On n'a besoin d'élever que les hommes vulgaires; leur éducation doit seule fervir d'exemple à celle de leurs semblables. Les autres s'élèvent malgré qu'on en ait.

Le pays n'est pas indifférent à la culture des hommes; ils ne font tout ce qu'ils peuvent être que dans les climats tempérés. Dans les climats extrêmes le défavantage est visible. Un homme n'est pas planté comme un arbre dans un pays pour y demeurer toujours, & celui qui part d'un des extrêmes pour arriver à l'autre, est forcé de faire le double du chemin que fait, pour arriver au même terme , celui qui part du terme moyen.

Que l'habitant du pays tempéré parcoure fucceffivement les deux extrêmes , son avantage est encore évident : car bien qu'il soit autant modifié que celui qui va d'un extrême à l'autre, il s'éloigne pourtant de la moitié moins de sa constitution naturelle. Un François vit en Guinée & en Laponie ; mais un Nègre ne vivra pas de même à Tprnéa, ni un Samoyède au Bénin. Il paroît encore que l'organisation du cerveau est moins parfaite aux deux extrêmes. Les Nègres ni les Lapons n'ont pas les sens des Européens. Si je veux donc que mon élève puisse être habitant de la terre, je le prendrai

dans une zone tempérée, en France , par exemple , plutôt qu'ailleurs. Dans le Nord , les hommes souffrent beaucoup pour un fol ingrat; dans le Midi, ils souffrent peu pour un fol fertile. De là naît une nouvelle différence qui rend les uns laborieux & les autres contemplatifs. La société nous offre en un même lieu l'image de ces différences entre les pauvres & les riches. Les premiers habitent le fol ingrat, & les autres le pays fertile.

Le pauvre n'a pas besoin d'éducation ; celle de son état est forcée; il n'en fauroit avoir d'autre : au contraire, l'éducation que le riche reçoit de son état , est celle qui lui convient le moins, & pour lui-même & pour la société. D'ailleurs, l'éducation naturelle doit rendre un homme propre à toutes les conditions humaines : or, il

est moins raisonnable d'élever un pauvre pour être riche , qu'un riche pour être pauvre ; car à proportion du nombre des deux états , il y a plus de ruinés que de parvenus. Choisissons donc un riche : nous ferons sûrs au moins d'avoir fait un homme de plus, au lieu qu'un pauvre peut devenir homme de lui-même.

Par la même raison, je ne ferai pas fâché qu'Emile ait de la naissance. Ce fera toujours une victime arrachée au préjugé.

Emile est orphelin. Il n'importe qu'il ait son père & sa mère; Chargé de leurs devoirs, je succède à tous leurs droits. Il doit honorer ses parents, mais il ne doit obéir qu'à moi. C'est ma première ou plutôt ma seule condition.

J'Y dois ajouter celle-ci, qui n'en est qu'une fuite, qu'on ne nous ôtera jamais l'un à l'autre que de notre consentement. Cette clause est essentielle, & je voudrais même que l'élève & le gouverneur se regardassent tellement comme inséparables , que le sort de leurs jours fût toujours entre eux un objet commun. Si- tôt qu'ils envisagent dans l'éloignement leur séparation, f.-tôt qu'ils prévoient le moment qui doit les rendre étrangers l'un à l'autre, ils le font déjà : chacun fait son petit système à part , & tous deux , occupés du temps où ils ne feront plus ensemble , n'y restent qu'à contrecœur. Le disciple ne regarde le maître que comme Tenfigne & le

30 Traité

fléau de l'enfance; le maître ne regarde le disciple que comme un lourd fardeau dont il brûle d'être déchargé : ils aspirent de concert au moment de se voir délivrés l'un de l'autre, & comme il n'y a jamais entre eux de véritable attachement, l'un doit avoir peu de vigilance, l'autre peu de docilité.

Mais quand ils se regardent comme devant parler leurs jours ensemble , il leur importe de se faire aimer l'un de l'autre, & par cela même ils se deviennent chers. L'élève ne rougit point de fuivre, dans son enfance , l'ami qu'il doit avoir étant grand; le gouverneur prend intérêt à des foins dont il doit recueillir le fruit, & tout le mérite qu'il donne à son élève est un fonds qu'il place au profit de ses vieux jours.

Ce traité, fait d'avance, suppose un accouchement heureux, un enfant bien formé, vigoureux & sain. Un père n'a point de choix & ne doit point avoir de préférence dans la famille que Dieu lui donne : tous ses enfans sont également (es enfans ; il leur doit à tous les mêmes foins & la même tendresse. Qu'ils soient estropiés ou non, qu'ils soient languissans ou robustes , chacun d'eux est un dépôt dont il doit compte à la main dont il le tient, & le mariage est un contrat fait avec la nature au (si bien qu'entre les conjoints.

Mais quiconque s'impose un devoir que la nature ne lui a point imposé, doit s'affaiblir auparavant des moyens de le remplir; autrement il se rend comptable, même de ce qu'il n'aura pu faire. Celui qui se charge d'un élève infirme & valétudinaire, change sa fonction de gouverneur en celle de garde-malade; il perd, à forger une vie inutile, le temps qu'il destinait à en augmenter le prix; il s'expose à voir une mère éplorée lui reprocher un jour la mort d'un fils qu'il lui aura long- temps conservé.

Je ne me chargerois pas d'un enfant maladif & cacochyme, dût-il vivre quatre-vingts ans. Je ne veux point d'un élève toujours inutile à lui-même & aux autres, qui s'occupe uniquement à se conserver , & dont le corps nuise à l'éducation de l'ame. Que ferois-je en lui prodiguant vainement mes foins, finon doubler la

perte de la fociété, & lui ôter deux hommes pour un? Qu'un autre,
a

mon défaut , fe charge de cet infirme, j'y confens , & j'approuve fa chanté; mais mon talent à moi n'eft pas celui-là : je ne fais point apprendre à vivre à qui ne fonge qu'à s'empêcher de mourir.

Il faut que le corps ait de la vigueur pour obéir a l'ame : un bon ferviteur doit être robuste. Je fais que l'intempérance excite les paffions ; elle exténue aulli le corps à la longue ; les macérations, les jeûnes produifent fouvent le même effet par une caufe oppofée. Plus le corps eft foible, plus il commande; plus il eft fort, plus il obéir. Toutes les paffions fenfuelles logent dans des corps efféminés ; ils s'en irritent d'autant plus qu'ils peuvent moins les fatisfaire.

Un corps débile affoiblit l'ame. Delà l'empire de la médecine, art plus pernicieux aux hommes que tous les maux qu'il prétend guérir. Je ne fais, pour moi, de quelle maladie nous guériffent les Médecins : mais je fais qu'ils nous en donnent de bien funeftes ; la lâcheté , la pufillanimité , la crédulité, la terreur de la mort: s'ils guériffent le corps, ils tuent le courage. Que nous importe qu'ils fassent marcher des cadavres ? Ce font des hommes qu'il nous faut, & l'on n'en voit point fortir de leurs mains.

La Médecine eft à la mode parmi nous ; elle doit l'être. C'eft l'amufement des gens oilifs & défoëvrés, qui , ne fâchant que faire de leur temps, le paffent à fe conferver. S'ils avoient eu le malheur de naître immortels , ils feroient les plus miférables des êtres. Une vie qu'ils n'auroient jamais peur de perdre, ne feroit pour eux d'aucun prix. Il faut a ces gens-là des Médecins qui les

menacent pour les flatter , & qui leur donnent chaque jour le seul plaisir dont ils soient susceptibles, celui de n'être pas morts.

JE n'ai nul dessein de m'étendre ici sur la vanité de la Médecine. Mon objet n'est que de la considérer par le côté moral. Je ne puis pourtant m'empêcher d'observer que les hommes font sur son usage les mêmes sophismes que sur la recherche de la vérité. Ils supposent toujours qu'en traitant un malade on le guérit , & qu'en cherchant une vérité on la trouve : ils ne voient pas qu'il faut balancer l'avantage d'une guérison que le Médecin opère, par la mort de cent malades qu'il a tués, & l'utilité d'une vérité dé-

32 Traité

couverte, par le tort que font les erreurs qui passent en même temps. La Science qui instruit & la Médecine qui guérit sont fort bonnes, sans doute; mais la Science qui trompe & la Médecine qui tue sont mauvaises. Apprenez-nous donc à les distinguer. Voilà le nœud de la question : si nous savions ignorer la vérité , nous ne ferions jamais les dupes du mensonge; si nous savions ne vouloir pas guérir malgré la nature , nous ne mourrions jamais par la main du Médecin. Ces deux abstinences feroient sages ; on gagneroit évidemment à s'y soumettre. Je ne dispute donc pas que la Médecine ne soit utile à quelques hommes; mais je dis qu'elle est funeste au genre humain.

On me dira, comme on fait sans cesse, que les fautes sont du Médecin , mais que la Médecine en elle-même est infaillible. A la bonne heure ; mais qu'elle vienne donc sans le Médecin : car tant qu'ils viendront ensemble , il y aura cent fois plus à craindre des erreurs de l'artiste, qu'à espérer du secours de l'art.

Cet art menfonger, plus fait pour les maux de l'efprit que pour ceux du corps , n'eff pas plus utile aux uns qu'aux autres : il nous guérit moins de nos maladies qu'il ne nous en imprime l'effroi. Il recule moins la mort qu'il ne la fait fentir d'avance ; il ufe la vie au lieu de la prolonger : & quand il la prolongeroit, ce feroit encore au préjudice de l'efpce ; puifqu'il nous ôte à la fociété par les foins qu'il nous impofe , & a nos devoirs par les frayeurs qu'il nous donne. C'eft la connoiffance des dangers qui nous les fait craindre : celui qui fe croiroit invulnérable, n'auroit peur de rien. A force d'armer Achille contre le péril, le Poète lui ôte le mérite delà valeur : tout autre a fa place eût été un Achille au même prix.

VOULEZ-VOUS trouver des hommes d'un vrai courage? Cherchez-les dans les lieux où il n'y a point de Médecins , où l'on ignore les conféquences des maladies , & où l'on ne fonge guères h la mort. Naturellement l'homme fait fou ffrir confhiment, & meurt en paix. Ce font les Médecins avec leurs ordonnances, les Philofophes avec leurs préceptes , les Prêtres avec leurs exhortations , qui l'avili/T'em de cceur, & lui font déffjpprendre à mourir.

Qu'on

Qu'on me donne donc un élevé qui n'ait pas befoin de tous ces gens-la, ou je le refuse. Je ne veux point que d'autres gâtent mon ouvrage : je veux l'élever feul , ou ne m'en pas mêler. Le fage Locke, qui avoit paffé une partie de fa vie à l'étude de la Médecine, recommande fortement de ne jamais droguer les enfans, ni par précaution, ni pour de légères incommodités. J'irai plus loin, & je déclare que n'appellant jamais de Médecin pour moi, je n'en appellerai jamais pour mon Emile, à moins que fa vie ne foit dans un danger évident ; car alors il ne peut pas lui faire pis que de le tuer.

Je fais bien que le Médecin ne manquera pas de tirer avantage de ce délai. Si l'enfant meurt, on l'aura appelle trop tard ; s'il réchappe, ce fera lui qui l'aura fauve. Soit : que le Médecin triomphe ; mais fur-tout qu'il ne foit appelle qu'à l'extrémité.

Faute de favoir fe guérir, que l'enfant fâche être malade ; cet art fupplée à l'autre, & fouvent réuflit beaucoup mieux ; c'eft l'art de la nature. Quand l'animal eft malade, il fouffre en filence & (e tient quoi : or on ne voit pas plus d'animaux languiflans que d'hommes. Combien l'impatience, la crainte, l'inquiétude, & fur-tout les remèdes ont tué de gens que leur maladie auroit épargnés, & que le temps feul auroit guéris ! On me dira que les animaux vivant d'une manière plus conforme à la nature , doivent être fujets à moins de maux que nous. Hé ! bien , cette manière de vivre eft précifément celle que je veux donner à mon élevé ; il en doit donc iirer le même profit.

La feule partie utile de la Médecine eft l'hygiène. Encore l'hygiène eft-elle moins une fcience qu'une vertu. La tempérance & le travail font les deux vrais Médecins de l'homme : le travail aiguiffé fbn appétit, & la tempérance l'empêche d'en abufer.

Pour favoir quel régime eft le plus utile a la vie & à la fanté , il ne faut que fivoir quel régime obfervent les peuples qui fe portent le mieux, font les plus robuftes , & vivent le plus long temps. Si par les obfervations générales on ne trouve pas que l'ulage de la Médecine donne aux hommes une fonte plus ferme ou une plus longue vie ; par cela même que cet art n'eft pas utile, il eft nuuiible ;

Traité de l'Edite, Tome I, E

puifqu'il emploie le temps , les hommes & les chofes a pure perte. Non-feulement le temps qu'on pafle à conferver la vie étant perdu pour en ufer, il l'en faut déduire; mais quand ce temps eft employé a nous tourmenter, il eft pis que nul, il eft négatif; & pour calculer équitablement, il en faut ôter autant de celui qui nous refte. Un homme qui vit dix ans fans Médecins, vit plus pour lui-même & pour autrui , que celui qui vit trente ans leur victime. Ayant fait l'une & l'autre épreuve, je me crois plus en droit que perfonne d'en tirer la conclufion.

Voila mes raifons pour ne vouloir qu'un élevé robuste & fain, & mes principes pour le maintenir tel. Je ne m'arrêterai pas à prouver au long l'utilité des travaux manuels & des exercices du corps pour renforcer le tempérament & la fanté; c'eft ce que perfonne ne difpute : les exemples des plus longues vies fe tirent prefque tous d'hommes qui ont fait le plus d'exercice, qui ont fupporté le plus de fatigue & de travail (10) Je n'entrerai pas , non plus , dans de longs détails fur les foins que je prendrai pour ce feul objet. On verra qu'ils entrent fi néceffairement dans ma pratique, qu'il fufEt d'en prendre l'efprit pour n'avoir pas befoin d'autre explication.

Avec la vie commencent les beibins. Au nouveau né il faut une nourrice. Si la mère confent a remplir fon devoir, à la bonne

(10) En voici un exemple tiré des „ il s'eft toujours nourri de végétaux,

papiers Anglois, lequel je ne puis m'em- „ & ua mangé de la viande que dans

pécher de rapporter, tant il offre de „ quelques repas qu'il donnoit à fa

réflexions a faire relatives à mon fujet. „, famille. Son ufage a toujours été

„ Un particulier nommé Patrice „ de le lever & de fe couclier avec le

„ Oneil, né en 1647, vient de fe re- „ Soleil, à moins que les de-voirs ne

„ marier en 1760 pour la feptieme „ l'en aient empêché. 11 eft à prélent fois. Il fervit dans les Dragons la „ dans fa cent treizième année, en-

dix-feptieme année du règne de „, tendant bien, fe portant bien, &

„ Charles II, & dans ilifférens corps „, marchant fans canne. Malgré fon

„, jufqu'en 1740 qu'il obtint fon con- „ grand :lge , il ne rifle pas un feul

„, gé. Il a fait toutes les Campagnes „, moment oïff, & tous les Diman-

„ du Roi Guillaume & du Duc de „, ches il va à l'a ParoiTe, accompa-

„, Marlboroug. Cet homme n'a ja- „, gné de fesenfans, petits-enfansj fil

», mais bu que de la bieno ordinaire; „, arrière petits enfant.

heure ; on lui donnera fes directions par écrit : car cet avantage a fon contre-poids & tient le gouverneur un peu plus éloigné de fon élevé. Mais il eft à croire que l'intérêt de l'enfant, & l'ef-

time pour celui a qui elle veut bien confier un dépôt fi cher, rendront la mère attentive aux avis du maître; & tout ce qu'elle voudra faire, on eft sûr qu'elle le fera mieux qu'une autre. S'il nous faut une nourrice étrangère, commençons parla bien choifir.

Une des misères des gens riches eft d'être trompés en tout. S'ils jugent mal des hommes , faut-il s'en étonner? Ce font les riches qui les corrompent; &, par un juſte retour, ils fentent les premiers le défaut du feul inftrument qui leur foit connu. Tout eft mal fait chez eux, excepté ce qu'ils y font eux-mêmes, & ils n'y font prefque jamais rien. S'agit-il de chercher une nourrice, on la fait choifir par l'accoucheur. Qu'arrive-t-il de-là? Que la meilleure eft toujours celle qui l'a mieux^ payé. Je n'irai donc pas confulter un accoucheur pour celle d'Emile; j'aurai' foin de la choifir moi-même. Je ne raifonnerai peut-être pas là-deffus fi difertement qu'un chirurgien; mais a coup sûr je ferai de meilleure foi, & mon zèle me trompera moins que fon avarice.

Ce choix n'eft point un fi grand myſtère ; les règles en font connues : mais je ne fais fi l'on ne devroit pas faire un peu plus d'attention à l'âge du lait auffi -bien qu'à fa qualité. Le nouveau lait eft tout-à-fait féreux ; il doit prefqu'être apéritif pour purger les reſtes du meconiom épaiffi dans les inteſtins de l'enfant qui vient de naître. Peu-à-peu le lait prend de la confiſtance, & fournit une nourriture plus folide à l'enfant devenu plus fort pour la digérer. Ce n'eft sûrement pas pour rien que dans les femelles de toute eſpèce la nature change la confiſtance du lait félon l'âge du nourriiTon.

Il faudroit donc une nourrice nouvellement accouchée à un enfant nouvellement né. Ceci a fon embarras, je le fais : mais fi-tôt qu'on fort de l'ordre naturel , tout a fes embarras pour bien

fiirc. Le feul expédient commode eft de faire mal; c'eft aufli celui qu'on choifit.

Il faudroit une nourrice auffi faine de cœur que de corps : l'in-

E ij

56 Traité

tempérie des paffions peut , comme celle des humeurs , altérer fon laif de plus s'en tenir uniquement au phyfique , c'eft ne voir que la moitié de l'objet. Le lait peut être bon, & la nourrice mauvaife ; un bon caraflère eft auffi effentiel qu'un bon tempérament. Si l'on prend une femme vicieufe, je ne dis pas que fon nourriflon contractera fes vices, mais je dis qu'il en pâtira. Ne lui doit -elle pas, avec fon lait, des foins qui demandent du zèle, de la patience , de la douceur, de la propreté? Si elle eft gourmande, intempérante , elle aura bien -tôt gâté fon lait; fi elle eft négligente ou emportée , que va devenir à fa merci un pauvre malheureux qui ne peut ni fe défendre , ni fe plaindre ? Jamais , en quoi que ce puiffe être, les médians ne font bons a rien de bon.

Le choix de la nourrice importe d'autant plus, que fon nourriflon ne doit point avoir d'autre gouvernante qu'elle , comme il ne doit point avoir d'autre précepteur que fon gouverneur. Cet ufage étoit celui àes anciens , moins raifonneurs 6c plus fages que nous. Après avoir nourri des enfans de leur fexe, les nourrices ne les quittoient plus. Voila pourquoi dans leurs pièces de théâtre la plupart des confidentes font des nourrices. Il eft impoffible qu'un enfant qui pafTe fuceflivement par tant de mains différentes , foit jamais bien élevé. A chaque changement il fait de fecrettes comparaifons qui tendent toujours à diminuer fon eftime pour ceux qui le gouvernent , & conféquemment leur autorité fur lui.

S'il vient une fois h pcnfèr qu'il y a de grandes perfonnes qui n'ont pas plus de raifon que des enfans , toute l'autorité de l'âge eft perdue , & l'éducation manquée. Un enfant ne doit connoître d'autres fupérieurs que fon père & fa mère , ou , à leur défaut , fa nourrice & fon gouverneur : encore eft-ce déjà trop d'un des deux; mais ce partage eft inévitable, & tout ce qu'on peut faire pour y remédier, tñ que les perfonnes des deux fexes qui le gouvernent, foient fi bien d'accord fur fon compte, que les deux ne foient qu'un pour lui.

Il faut que la nourrice vive un peu plus commodément, qu'elle prenne des alimens un peu plus fubfrantiels , mais non qu'elle change tout à (.lit de manière de vivre ; car un changement prompt & total, même de nul en mieux, eft toujours dangereux pour la

de r Éducation. 37

fanté; & puifque fon régime ordinaire l'a IaifTé, ou rendu faine & bien conftituée , à quoi bon lui en faire changer ?

Les payfannes mangent moins de viande & plus de légumes que les femmes de la ville; ce régime végétal paroît plus favorable que contraire à elles & a leurs enfans. Quand elles ont des nourri/Tons bourgeois, on leur donne des pot-au-feux, perfuadé que le potage & le bouillon de viande leur font un meilleur chyle & fournirent plus de lait. Je ne fuis point du tout de ce fentiment, & j'ai pour moi l'expérience, qui nous apprend que les enfans ain-fi nourris, font plus fujets à la colique & aux vers que les autres.

Cela n'eft guères étonnant, puifque la fubftance animale en putréfaction fourmille de vers; ce qui n'arrive pas de même à la fubftance végétale. Le lait, bien qu'élaboré dans le corps de l'ani-

mal, est une substance végétale (n); son analyse le démontre- il tourne facilement à l'acide, &, loin de donner aucun vertige d'alcali volatile, comme sont les substances animales, il donne, comme les plantes, un sel neutre essentiel.

Le lait des femelles herbivores est plus doux & plus salutaire que celui des carnivores. Formé d'une substance homogène à la fiente, il en conserve mieux sa nature, & devient moins sujet à la putréfaction. Si l'on regarde à la quantité, chacun voit que les farineux sont plus sains que la viande ; ils doivent donc faire aussi plus de lait. Je ne puis croire qu'un enfant qu'on ne sevreroit point trop tôt, ou qu'on ne sevreroit qu'avec des nourritures végétales & dont la nourrice ne vivoit aussi que de végétaux , fut jamais sujet aux vers.

Il se peut que les nourritures végétales donnent un lait plus prompt à s'aigrir; mais je suis fort éloigné de regarder le lait aigre comme une nourriture mal-saine : des peuples entiers, qui n'en ont

(11) Les femmes mangent du pain, à examiner celui des espèces qui ne

des légumes, du laitage : les femelles peuvent abondamment se nourrir que de

des chiens & des chats en mangent chair, s'il y en a de telles; de quoi je

suffit; les louves mêmes paillent. Voilà doute, des fucs végétaux pour leur lait; relie

Traité

point d'autre, s'en trouvent fort bien; & tout cet appareil d'abforbans me paroît une pure charlatanerie. Il y a des tempéramens auxquels le lait ne convient point, & alors nul abforbant ne le leur rend fupportable; les autres le fupportent fans abforbans. On craint le lait trié ou caillé; c'eft une folie, puifqu'on fait que le lait fe caille toujours dans l'eftomac. C'eft ainfi qu'il devient un aliment allez folide pour nourrir les enfans , & les petits des animaux ; s'il ne fe cailloit point, il ne feroit que palier, il ne les nourriroit pas(iz). On a beau couper le lait de mille manières, ufer de mille abforbans, quiconque mange du lait digère du fromage; cela elt fans exception. L'eftomac eft fi bien fait pour cailler le lait, que c'eft avec l'eftomac de veau que fe fait la préférence.

Je penfe donc qu'au lieu de changer la nourriture ordinaire des nourrices, il fuffit de la leur donner plus abondante, & mieux choifie dans fon efpèce. Ce n'eft pas par la nature des alimens que le maigre échauffe. C'eft leur affaifonnement feul qui les rend malfains. Réformez les règles de votre cuifine; n'ayez ni roux ni friture; que le beurre, ni le fel , ni le laitage ne palTent point fur le feu • que vos légumes cuits à l'eau ne foient affiifonnés qu'arrivant tout chauds (ur la table : le maigre, loin d'échauffer la nourrice lui fournira du lait en abondance & de la meilleure qualité (13). Se pourroit-il que le régime végétal, étant reconnu le meilleur pour l'enfant, le régime animal fût le meilleur pour la nourrice? Il y a de la contradiction h cela.

C'est fur-tout dans les premières années de la vie, que l'air agit fur la conftitution des enfans. Dans une peau délicate & molle, il pénètre par tous les pores, il affecte puifTamment ces

corps naiffjns , il leur laiffe des imprcflions qui ne s'effacent point. Je ne fe-

f i:) Bien que les fucs qui nous nout- (13") Ceux qui voudront difeuter

riifent foient en liqueurs, ils doivent plus au long les avantages & les in-

é:re exprimé! d'alimens folides. Un conventions du régime Pythagoricien,

lu'inme au travail, qui ne vivroit que pourront confulter les Traités que les

de bouillon , dépérirait tris prompte- Docteurs Cocchi & Bianclii , fon ad-

ment. Il fe foutiendroît beaucoup vtrf.iire , ont faits fur cette important

mieux avec du lait , parce qu'il fe caille, fujet.

de r Education. 39

rois donc pas d'avis qu'on tirât une payfanne de fon village pour l'enfermer en ville dans une chambre, & faire nourrir l'enfant chez foi. J'aime mieux qu'il aille refpirer le bon air de la campagne , qu'elle le mauvais air de la ville. Il prendra l'état de fa nouvelle mère, il habitera fà maifon ruftique, & fon gouverneur l'y fuivra. Le lecleur fe fouviendra bien que ce gouverneur n'eft pas un homme à gages ; c'eft l'ami du père. Mais quand cet ami ne fe trouve pas ; quand ce tranfport n'eft pas facile; quand rien de ce que vous confeillez n'eft faifable, que faire a la place, me di-

rat-on? ... Je vous l'ai déjà dit; ce que vous faites : on n'a pas besoin de conseil pour cela.

Les hommes ne sont point faits pour être entassés en fourmillières, mais épars sur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus ils se rassemblent, plus ils se corrompent. Les infirmités du corps, ainsi que les vices de l'âme, ont l'infaillible effet de ce concours trop nombreux. L'homme est de tous les animaux celui qui peut le moins vivre en troupeau. Des hommes entassés comme des moutons périroient tous en très-peu de temps. L'haleine de l'homme est mortelle à ses semblables : cela n'est pas moins vrai , au propre qu'au figuré.

Les villes sont le gouffre de l'espèce humaine. Au bout de quelques générations , les races périssent ou dégénèrent; il faut les renouveler, & c'est toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement. Envoyez donc vos enfans se renouveler , pour ainsi dire, eux-mêmes , & reprendre , au milieu des champs , la vigueur qu'on perd dans l'air mal-sain des lieux trop peuplés. Les femmes grasses , qui sont à la campagne , se hâtent de revenir accoucher à la ville ; elles devroient faire tout le contraire ; celles surtout qui veulent nourrir leurs enfans. Elles auroient moins à regretter qu'elles ne pensent; & dans un séjour plus naturel de l'espèce, les plaisirs attachés aux devoirs de la nature leur ôteroient bien-tôt le goût de ceux qui ne s'y rapportent pas.

D'abord après l'accouchement on lave l'enfant avec quelque eau tiède où l'on mêle ordinairement du vin. Cette addition du-

40 Traité

vin me paroît peu nécessaire. Comme la nature ne produit rien de fermenté, il n'est pas à croire que l'usage d'une liqueur artifi-

cielle importe a la vie de fes créatures.

Par la même raifon, cette précaution de faire tiédir l'eau n'eft pas non plus indifpenfable, & en effet des multitudes de peuples lavent les enfans nouveaux nés dans les rivières ou à la mer , fans autre façon : mais les nôtres, amollis avant que de naître par la molleffiè des pères & des mères , apportent en venant au monde un tempérament déjà gâté , qu'il ne faut pas expofer d'abord à toutes les épreuves qui doivent le rétablir. Ce n'eft que par degrés qu'on peut les ramener a leur vigueur primitive. Commencez donc d'abord par fuivre l'ufage, & ne vous en écarter que peu-k peu. Lavez fouvent les enfans ; leur mal-propreté en montre le befoin : quand on ne fait que les effuyer, on les déchire. Mais à mefure qu'ils fe renforcent , diminuez par degrés la tiédeur de l'eau , jufqu'à ce qu'enfin vous les laviez été & hiver à l'eau froide & même glacée. Comme, pour ne pas les expofer , il importe que cette diminution foit lente , fucceffive & infenfible , on peut fe fervir du thermomètre pour la mefurer exactement.

Cet ufage du bain une fois établi ne doit plus être interrompu, & il importe de le garder toute fa vie. Je le confidère, nonfeulement du côté de la propreté & de la fanté actuelle , mais auffi comme une précaution falutaire pour rendre plus flexible la texture des fibres, & les faire céder fans effort & fans rifque aux divers degrés de chaleur & de froid. Pour cela je voudrois qu'en grandiffant on s'accoutumât peu-à-peu à fe baigner, quelquefois dans des eaux chaudes à tous les degrés fupportables, & fouvent dans des eaux froides à tous les degrés poffibles. Ainfi après s'être habitué à fupporter les diverfes températures de l'eau, qui étant un fluide plus denfe, nous touche par plus de points & nous

affecte davantage , on deviendrait presque insensible à celles de l'air.

Au moment que l'enfant respire en sortant de ses enveloppes, ne souffrez pas qu'on lui en donne d'autres qui le tiennent plus h J'étroit. Point de têtiers , point de bandes , point de maillot, des

langes

DE l'ÉDUCATION.

langes flottans & larges, qui laissent tous ses membres en liberté, & ne soient, ni assez pesans pour gêner ses mouvemens , ni assez chauds pour empêcher qu'il ne sente les impressions de l'air (14). Placez-le dans un grand berceau (15) bien rembourré où il puisse se mouvoir à l'aise & sans danger. Quand il commence à se fortifier, laissez-le ramper par la chambre; laissez-lui développer, étendre ses petits membres : vous les verrez se renforcer de jour en jour. Comparez-le avec un enfant bien emmaillotté du même âge, vous ferez étonné de la différence de leur progrès (16).

(14) On étouffe les enfans dans les villes à force de les tenir renfermés & vêtus. Ceux qui les gouvernent en font encore à favoir que l'air froid, loin de leur faire du mal, les renforce, & que l'air chaud les affoiblit , leur donne la fièvre & les tue.

(15) Je dis un berceau pour employer un mot usité, faute d'autre :

car d'ailleurs je suis persuadé qu'il n'est jamais nécessaire de bercer les enfans , & que cet usage leur est souvent pernicieux.

„ (16) Les anciens Péruviens laissoient leurs bras libres aux enfans dans un maillot fort large; lorsqu'ils les „ en tiroient, ils les

mettoient en li- „ berté dans un trou fait en terre & „ garni de linges, dans lequel ils les „ defcendoient jufqu'à la moitié du -, , corps; de cette façon ils avoient les „ bras libres, & ils pouvoient mou- „ voir leur tête & fléchir leur corps a „ leur gré fans tomber & fans fe blet », fer : dès qu'ils pouvoient faire un „ pas , on leur préfentoit la mammel- „ le d'un peu loin, comme un appas 9, pour les obliger à marcher Les pe- Traité de l' Uduc, Tom< I.

„ tits Nègtes font quelquefois dans une fituation bien plus fatigante pour tetter; ils embrassent l'une des hanches de la mère avec leurs genoux & leurs pieds , & ils la ferment fi bien qu'ils peuvent s'y foutenir fan* le fecours des bras de la mère ; ils s'attachent à la mamelle avec leurs mains, & ils la fucentconfhmment fans fe déranger & fans tomber , malgré les différens mouvemens de la mère , qui pendant ce temps travaille à fon ordinaire. Ces enfans commencent à marcher dès le fe- „ cond mois, ou plutôt à fe traîner „ fur les genoux & fur les mains : cet „ exercice leur donne pour la fuite la „ facilité de courir dans cette fituation prefque auffi vite que s'ils „ étoient fur leurs pieds ".////?. Nat. T. IF. in-i a, pag. 192.

A ces exemples M. de Buffon auroit pu ajouter celui de l'Angleterre, où l'extravagante & barbare pratique du maillot s'abolit de jour en jour.

Voyez aulli la Loubere , Voyage de Siam; le Sieur le Hcau, Voyage du Canada , &c. je remplirais vingt pages de citations , si j'avon befoin de confiiuier ceci par des faits.

4a Traité

On doit s'attendre à de grandes oppofitions de la part des nourrices, à qui l'enfant bien garotté donne moins de peine que

celui qu'il faut veiller inceffamment. D'ailleurs fa mal-propreté devient plus fenfible dans un habit ouvert; il faut le nettoyer plus fouvent. Enfin , la coutume eft un argument qu'on ne réfutera jamais en certains pays au gré du peuple de tous les états.

Ne raifonnez point avec les nourrices. Ordonnez, voyez faire, & n'épargnez rien pour rendre aifés, dans la pratique , les foins que vous aurez prefcrits. Pourquoi ne les partageriez -vous pas? Dans les nourritures ordinaires où l'on ne regarde qu'au physique, pourvu que l'enfant vive & qu'il ne dépériffe point, le refte n'importe guères : mais ici où l'éducation commence avec la vie, en naiffant l'enfant eft déjà difciple , non du gouverneur, mais de la nature. Le gouverneur ne fait qu'étudier fous ce premier maître, & empêcher que Ces foins ne foient contrariés. Il veille le nourriffon, il l'obferve, il le fuit; épie avec vigilance la première lueur de fon foible entendement, comme aux approches du premier quartier les Mufulmans épient l'inftant du lever de la lune.

Nous naiffons capables d'apprendre , mais ne fâchant rien , ne connoiffant rien. L'ame , enchaînée dans des organes imparfaits & demi-formés, n'a pas même le fentiment de fa propre exiftence. Les mouvemens, les cris de l'enfant qui vient de naître, font des effet-; purement mécaniques, dépourvus de connoiffance & de volonté.

Supposons qu'un enfant eût à fa naiffance la ftature & la force d'un homme fait; qu'il fortît , pour ai n fi dire, tout armé du fein de fa mère, comme Pallas du cerveau de Jupiter; cet homme enfant feroit un parfait imbécille, un automate, une fiante immobile & prefque infenfible. Il ne verroit rien, il n'entendrait ritn, il ne connoitroit perfonne , il ne fauroit pas tourner les yeux vers ce qu'il .mroit befoin de voir. Non-feulement il n'appercevrait aucun

objet hors de lui, il n'en rapporteroit même aucun dans l'organe du fens qui le lui feroit appercevoir ; les couleurs ne feroient point nî dans fes yeux, les fons ne feroient point dans fes oreilles, les corps

de v Éducation. 43

qu'il toucheroit ne feroient point fur le fien , il ne fauroit pas même qu'il en a un : le contaft de fes mains feroit dans fon cerveau ; toutes fes fenfations fe réuniroient dans un feul point; il n'exifteroit que dans le commun ftnforium , il n'auroit qu'une feule idée, favoir celle du moi, à laquelle il rapporterait toutes fes fenfations, & cette idée, ou plutôt ce fentiment, feroit la feule chofe qu'il auroit de plus qu'un enfant ordinaire.

CliT homme formé tout-à-coup, ne fauroit pas non plus fe redreffer fur fes pieds, il lui faudroit beaucoup de temps pour apprendre à s'y foutenir en équilibre; peut-être n'en feroit-il pas même l'eilai, & vous verriez ce grand corps, fort & robuste, reliev en place comme une pierre, ou ramper & fe traîner comme uu jeune chien.

Il fentiroit le mal-aife des befoins fans les connoître, & fans imaginer aucun moyen d'y pourvoir. Il n'y a nulle immédiate communication entre les mufcles de l'efromac & ceux des bras & des jambes, qui, même entouré d'alimens, lui fît faire un pas pour en approcher, ou étendre la main pour les faifir; & comme fon corps auroit pris fon accroiffement , que fes membres feroient tout développés, qu'il n'auroit par conféquent , ni les inquiétudes ni les mouvemens continuels des enfans, il pourroit mourir de faim avant de s'être mu pour chercher fa fubfiftance. Pour peu qu'on ait réfléchi fur l'ordre & les progrès de nos connoiffances,

on ne peut nier que tel ne fût à-peu-près l'état primitif d'ignorance & de flupidité naturel à l'homme, avant qu'il eût rien appris de l'expérience ou de ses semblables.

On connoît donc, ou l'on peut connoître, le premier point d'où part chacun de nous pour arriver au degré commun de l'entendement; mais qui est-ce qui connoît l'autre extrémité? Chacun avance plus ou moins félon son génie, son goût, ses besoins, ses talents, son zèle, & les occasions qu'il a de s'y livrer. Je ne fâche pas qu'aucun philosophe ait encore été assez hardi pour dire : voilà le terme où l'homme peut parvenir, & qu'il ne fauroit pas aller. Nous ignorons ce que notre nature nous permet d'être; nul de nous n'a

F ij

44 Traité

mefuré la distance qui peut se trouver entre un homme & un autre homme. Quelle est l'âme baffe que cette idée n'échauffa jamais, & qui ne se dit pas quelquefois dans son orgueil : combien j'en ai déjà passés! combien j'en puis encore atteindre! pourquoi mon égal iroit-il plus loin que moi ;

Je le répète : l'éducation de l'homme commence à sa naissance; avant de parler, avant que d'entendre, il s'instruit déjà. L'expérience prévient les leçons; au moment qu'il connoît sa nourriture, il a déjà beaucoup acquis. On feroit surpris des connoissances de l'homme le plus grossier, si l'on suivoit son progrès depuis le moment où il est né, jusqu'à celui où il est parvenu. Si l'on partageoit toute la science humaine en deux parties, l'une commune à tous les hommes, l'autre particulière aux savans, celle-ci feroit très -petite en comparaison de l'autre; mais nous ne songeons guères aux acquittions générales, parce qu'elles se font

fans qu'on y penſe & même avant l'âge de raifon; que d'ailleurs le favoir ne ſe fait remarquer que par ſes différences; & que , comme dans les équations d'algèbre, les quantités communes ſe comptent pour rien.

Les animaux mêmes acquièrent beaucoup. Us ont des ſens , il faut qu'ils apprennent à en faire uſage : ils ont des beſoins , il faut qu'ils apprennent à y pourvoir : il faut qu'ils apprennent à manger, à marcher, à voler. Les quadrupèdes, qui ſe tiennent ſur leurs pieds dès leur naiſſance, ne favent pas marcher pour cela; on voit à leurs premiers pas que ce ſont des eſſais mal affurés : les félins échappés de leurs cages ne favent point voler, parce qu'ils n'ont jamais volé. Tout eſt inſtruction pour les êtres animés & ſenſibles. Si les plantes avoient un mouvement progréſſif, il faudroit qu'elles euſſent des ſens & qu'elles acquiſſent des connoiſſances; autrement les eſpèces périroient bien- tôt.

Les premières ſenſitions des enfans ſont purement affectives; ils n'apperçoivent que le plaifir & la douleur. Ne pouvant ni marcher ni faire, ils ont beſoin de beaucoup de temps pour ſe former peu-a-peu les ſenſations repréſentatives qui leur montrent les objets hors d'eux-mêmes; mais en attendant que ces objets ſ'étendent,

de l'Education. 45

ſ'éloignent, pour ainſi dire, de leurs yeux, & prennent pour eux des dimenſions & des figures, le retour des ſenſations réflexives commence à les ſoumettre à l'empire de l'habitude : on voit leurs yeux ſe tourner ſans ceſſe vers la lumière , & ſi elle leur vient de côté , prendre inſenſiblement cette direction ; en forte qu'on doit avoir ſoin de leur oppoſer le viſage au jour , de peur qu'ils ne

deviennent louches , ou ne s'accoutument a regarder de travers. Il faut auflil qu'ils s'habituent de bonne heure aux ténèbres; autrement, ils pleurent & crient fi-tôt qu'ils fe trouvent à l'obfcurité. La nourriture & le fommeil trop exactement mefurés , leur deviennent néceflâires au bout des mêmes intervalles, & bientôt le defir ne vient plus du befoin , mais de l'habitude ; ou plutôt, l'habitude ajoute un nouveau befoin a celui de la nature : voilà ce qu'il faut prévenir.

La feule habitude qu'on doit laifTer prendre a l'enfant, efr, de n'en contracter aucune ; qu'on ne le porte pas plus fur un bras que fur l'autre, qu'on ne l'accoutume pas a préfenter une main plutôt que l'autre, a s'en fervir plus fouvent, à vouloir manger, dormir, agir aux mêmes heures , a ne pouvoir refter feul ni nuit ni jour. Préparez de loin le règne de fa liberté & l'ufage de fes forces, en biffant à fon corps l'habitude naturelle, en le mettant en état d'être toujours maître de lui-même, & de faire en toute chofe fa volonté , fi-tôt qu'il en aura une.

DÈS que l'enfant commence à diftinguer les objets, il importe de mettre du choix dans ceux qu'on lui montre. Naturellement tous les nouveaux objets intéreflènt l'homme. Il fe fent fi foible qu'il craint tout ce qu'il ne connoit pas : l'habitude de voir des objets nouveaux fans en être affeâé, détruit cette crainte. Les enfans élevés dans des maifons propres, où l'on ne fouffre point d'araignées , ont peur des araignées , & cette peur leur demeure fouvent étant grands. Je n'ai jamais vu de payfans , ni homme, ni femme, ni enfant, avoir peur des araignées.

Pourquoi donc l'éducation d'un enfant ne commenceroit-elle pas avant qu'il parle & qu'il entende, puifque le feul choix des ob-

Traité

jets qu'on lui présente, est propre à le rendre timide ou courageux ? Je veux qu'on l'habitue à voir des objets nouveaux, des animaux laids, dégoûtans , bizarres; mais peu-à-peu, de loin, jusqu'à ce qu'il y soit accoutumé, & qu'à force de les voir manier à d'autres, il les manie enfin lui-même. Si durant son enfance il a vu sans effroi des crapauds, des serpents, des écrevisses , il verra sans horreur, étant grand , quelque animal que ce soit. Il n'y a point d'objets affreux pour qui en voit tous les jours.

Tous les enfans ont peur des masques. Je commence par montrer à Emile un masque d'une figure agréable. Ensuite, quelqu'un s'applique devant lui ce masque sur son visage ; je me mets à rire , tout le monde rit, & l'enfant rit comme les autres. Peu-à-peu je l'accoutume à des masques moins agréables, & enfin à des figures hideuses. Si j'ai bien ménagé ma gradation , loin de s'effrayer au dernier masque , il en rira comme du premier. Après cela je ne crains plus qu'on l'effraie avec des masques.

QUAND, dans les adieux d'Andromaque & d'Heclor , le petit Aftyanax, effrayé du panache qui flotte sur le casque de son père , le méconnoît, se jette en criant sur le sein de sa nourrice, & arrache à sa mère un fourmillement mêlé de larmes, que faut-il faire pour guérir cet effroi ? Précisément ce que fait Heclor ; poser le casque à terre, & puis caresser l'enfant. Dans un moment plus tranquille on ne s'en tiendrait pas là : on s'approcherait du casque, on jouerait avec les plumes, on les ferait manier à l'enfant, enfin la nourrice prendrait le casque & le poserait en riant sur sa propre tête ; si toutefois la main d'une femme oserait toucher aux armes d'Hector.

S'agit-il d'exercer Emile au bruit d'une arme à feu? Je brûle d'abord une amorce dans un piflolet. Cette flamme brufque & pafagère, cette efpèce d'éclair le réjouit; je répète la même chofe avec plus de poudre : peu-à-pui j'ajoute au piflolet une petite charge fans bourre, puis une plus grande : enfin , je l'accoutume aux coups de fufil , aux boctcs,aux canons, aux détonations les plus terribles.

J'ai remarqué que ks enfans ont rarement peur du tonnerre, h moins que les éclats ne foient affreux & ne bleflent réellement

de r Education. 47

l'organe de l'ouïe. Autrement, cette peur ne leur vient que quand ils ont appris que le tonnerre bleffe ou tue quelquefois. Quand la raifon commence à les effrayer , faites que l'habitude les raffure. Avec une gradation lente & ménagée on rend l'homme & l'enfant intrépide à tout.

Dans le commencement de la vie, où la mémoire & l'imagination font encore inactives , l'enfant n'eft attentif qu'à ce qui affecte actuellement fes fens. Ses fenfations étant les premiers matériaux de fes connoi ffances, les lui offrir dans un ordre convenable, c'eft préparer fà mémoire à les fournir un jour dans le même ordre à fon entendement : mais comme il n'eft attentif qu'à fes fenfations , il fuffit d'abord de lui montrer bien diftinctement la liaifon de ces mêmes fenfations avec les objets qui les caufent. Il veut tout toucher, tout manier; ne vous oppofez point à cette inquiétude : elle lui fuggère un apprentiffage rrès-néceffaire. C'eft ainfi qu'il apprend à fentir la chaleur, le froid, la dureté, la molleffe, la pefanteur, la légèreté des corps, à juger de leur grandeur, de leur figure & de toutes leurs qualités fenfibles ,

en regardant, palpant (17), écoutant, fur-tout en comparant la vue au toucher, en estimant à l'œil la sensation qu'ils feroient sous les doigts.

Ce n'est que par le mouvement, que nous apprenons qu'il y a des choses qui ne font pas nous ; & ce n'est que par notre propre mouvement , que nous acquérons l'idée de l'étendue. C'est parce que l'enfant n'a point cette idée, qu'il tend indifféremment la main pour saisir l'objet qui le touche, ou l'objet qui est à cent pas de lui. Cet effort qu'il fait vous paroît un signe d'empire, un ordre qu'il donne à l'objet de s'approcher, ou à vous de le lui apporter; & point du tout, c'est seulement que les mêmes objets qu'il voyoit d'abord dans son cerveau , puis sur ses yeux , il les voit maintenant au bout de ses bras ; & n'imagine d'étendue que celle où il

C17) L'odorat est de tous les sens sensibles ni aux bonnes, ni aux mau-

celui qui se développe le plus tard dans sa vie, il est à cet égard inf-

les enfans; jusqu'à l'âge de deux ou trois ans , ou plutôt l'insensibilité qu'on

trois ans , il ne paroît pas qu'ils soient remarquer dans plusieurs animaux»-

48 Traité

peut atteindre. Ayez donc soin de le promener souvent, de le transporter d'une place à l'autre, de lui faire sentir le changement de lieu, afin de lui apprendre à juger des distances. Quand il commencera de les connaître , alors il faut changer de méthode , & ne le porter que comme il vous plaît, & non comme il lui plaît; car fi-

tôt qu'il n'est plus abufé par le fens, fon effort change de caufe 7 ce changement eft remarquable, & demande explication.

Le mal-aife des befoins s'exprime par des lignes , quand le fecours cT autrui eft néceffaire pour y pourvoir. De-là les cris des enfans. Us pleurent beaucoup : cela doit être. Puisque toutes leurs fenfations font affectives, quand elles font agréables, ils en jouiffent en filence; quand elles font pénibles, ils le difent dr.ns leur langage, & demandent du foulagement. Or, tant qu'ils font éveillés , ils ne peuvent prelque refter dans un état d'indifférence ; ils dorment ou font affeclés.

ToutiS nos langues font des ouvrages de l'art. On a longtemps cherché s'il y avoit une langue naturelle & commune à tous les hommes : fans doute, il y en a une ; & c'est celle que les enfans parlent avant de favoir parler. Cette langue n'est pas articulée, mais elle eft accentuée , fonore , intelligible. L'ufage des nôtres nous l'a fait négliger au point de l'oublier tout-à-fait. Étudions les enfans , & bientôt nous la rapprendrons auprès d'eux. Les nourrices font nos maîtres dans cette langue : elles entendent tout ce que difent leurs nourriffons, elles leur répondent, elles ont avec eux des dialogues très-bien fuivis, &c. , quoiqu'elles prononcent des mots , ces mots font parfaitement inutiles ; ce n'est point le fens du mot qu'ils entendent, mais l'accent dont il eft accompagné.

Au langage de la voix fe joint celui du gefte non moins énergique. Ce gefte n'est pas dans les foibles mains des enfans, il eft fur leurs vifages. Il eft étonnant combien ces phyfionomies mal formées ont déjà d'expreflion : leurs traits changent d'un infant à l'autre avec une inconcevable rapidité. Vous y voyez le fourire , ledefir, l'effroi naître & paffer comme autant d'éclairs; h chaque

fois vous croyez voir un autre vifage. Ils ont certainement les mufcles de la face plus mobiles que nous. En revanche leurs yeux ternes

nés ne difent prefque rien. Tel doit être le genre de leurs fignes dans un âge où l'on n'a que des befoins corporels; l'expreflion des fenfations eft dans les grimaces ; l'expreflion des fentimens eft dans les regards.

Comme le premier état de l'homme eft la misère & la fbibleflè, fes premières voix font la plainte & les pleurs. L'enfant fent fes befoins & ne les peut fatisfaire, il implore le fecours d'autrui par des cris ; s'il a faim ou foif , il pleure ; s'il a trop froid ou trop chaud, il pleure; s'il a befoin de mouvement & qu'on le tienne en repos, il pleure; s'il veut dormir & qu'on l'agite, il pleure. Moins fa manière d'être eft a fa difpofition , plus il demande fréquemment qu'on la change. Il n'a qu'un langage, parce qu'il n'a, pour ainfi dire , qu'une forte de mal être : dans l'imperfeéion de fes organes, il ne diftingue point leurs impreffions diverfes ; tous les maux ne forment pour lui qu'une fenfation de douleur.

De ces pleurs, qu'on croiroit fi peu dignes d'attention, naît le premier rapport de l'homme a tout ce qui l'environne : ici fe forge le premier anneau de cette longue chaîne dont l'ordre focial eft formé.

Quand l'enfant pleure, il eft mal à fon aife, il a quelque befoin quil ne fauroit fatisfaire; on examine , on cherche ce befoin, on le trouve, on y pourvoir. Quand on ne le trouve pas , ou quand on n'y peut pourvoir , les pleurs continuent, on en eft importuné ; on flatte l'enfant pour le faire taire, on le berce, on lui chante pour l'endormir: s'il s'opiniâtre, on s'impatiente, on le menace; des

nourrices brutales le frappent quelquefois. Voilà d'étranges leçons pour fon entrée à la vie !

Je n'oublierai jamais d'avoir vu un de ces incommodes pleureurs ainfi frappé par fa nourrice. Il fe tut fur le champ, je le crus intimidé. Je me difois : ce fera une ame fervile dont on n'obtiendra rien que par la rigueur. Je me trompois ; le malheureux fuffoquoit de colère, il avoit perdu la refpiration, je le vis devenir violet. Un moment après vinrent les cris aigus ; tous les fignes du

Traité de l'Éduc, Tome I. G

fo Traité

refTentiment , de la fureur, du défefpoir de cet âge, étoient dans fes accens. Je craignis qu'il n'expirât dans cette agitation. Quand j'aurois douté que le fentiment du juſte & de l'injuſt refût inné dans le cœur de l'homme, cet exemple feul m'auroit convaincu. Je fuis sûr qu'un tifon ardent tombé par hafard fur la main de cet enfant, lui eût été moins fenſible que ce coup affez léger, mais donné dans l'intention manifefte de l'offenfer.

Cette difpofition des enfans a l'emportement, au dépit , à la colère , demande des ménagemens exceffifs. Boerhaave penſe que leurs maladies font pour la plupart de la claſſe des convulſives, parce que la tête étant proportionnellement plus groſſe , & le ſyſtème des nerfs plus étendu que dans les adultes, le genre nerveux eſt plus ſuſceptible d'irritation. Éloignez d'eux , avec le plus grand ſoin, les domeſtiques qui les agacent, les irritent, les impatientent; ils leur font cent fois plus dangereux , plus funeſtes que les injures de l'air & des faifons. Tant que les enfans ne trouveront de réſiſtance que dans les chofes & jamais dans les volontés, ils ne deviendront ni mutins ni colères , & fe conſerveront

mieux en fanté. C'est ici une des raisons pourquoi les enfans du peuple plus libres, plus indépendans , font généralement moins infirmes , moins délicats , plus robustes que ceux qu'on prétend mieux élever en les contrariant sans cesse : mais il faut songer toujours qu'il y a bien de la différence entre leur obéir & ne les pas contrarier.

Les premiers pleurs des enfans font des prières : si on n'y prend garde, elles deviennent bien -tôt des ordres; ils commencent par se faire affliger, ils finissent par se faire fervir. Ainsi de leur propre faiblesse, d'où vient d'abord le sentiment de leur dépendance, naît ensuite l'idée de l'empire & de la domination ; mais cette idée étant moins excitée par leurs besoins que par nos services , ici commencent à se faire appercevoir les effets moraux dont la cause immédiate n'est pas dans la nature, & l'on voit déjà pourquoi , dès ce premier âge, il importe de démêler l'intention fâcheuse que dicte le geste ou le cri.

Quand l'enfant tend la main avec effort sans rien dire, il croit

atteindre à l'objet , parce qu'il n'en estime pas la distance ; il est dans l'erreur : mais quand il se plaint & crie en tendant la main, alors il ne s'abuse plus sur la distance, il commande à l'objet de s'approcher, ou à vous de le lui apporter. Dans le premier cas, portez- le à l'objet lentement & à petits pas : dans le second, ne faites pas seulement semblant de l'entendre; plus il criera, moins vous devez l'écouter. Il importe de l'accoutumer de bonne heure à ne commander, ni aux hommes, car il n'est pas leur maître; ni aux choses, car elles ne l'entendent point. Ainsi quand un enfant desire quelque chose qu'il voit & qu'on veut lui donner, il vaut mieux porter l'enfant à l'objet que d'apporter l'objet à l'en-

fant : il tire de cette pratique une conclusion qui est de son âge, & il n'y a point d'autre moyen de la lui fugger.

L'AbbÉ de Saint Pierre appelloit les hommes de grands enfans; on pourroit appeler réciproquement les enfans de petits hommes. Ces propositions ont leur vérité comme sentences; comme principes, elles ont besoin d'éclaircissement : mais quand Hobbes appelloit le méchant un enfant robuste, il disoit une chose absolument contradictoire. Toute méchanceté vient de faiblesse ; l'enfant n'est méchant que parce qu'il est faible ; rendez -le fort, il fera bon : celui qui pourroit tout ne feroit jamais de mal. De tous les attributs de la Divinité toute-puissante , la bonté est celui sans lequel on la peut le moins concevoir. Tous les peuples qui ont reconnu deux principes, ont toujours regardé le mauvais comme inférieur au bon , sans quoi ils auroient fait une supposition absurde. Voyez ci-après la profession de foi du Vicaire Savoyard.

La raison seule nous apprend à connoître le bien & le mal. La conscience qui nous fait aimer l'un & haïr l'autre, quoiqu'indépendante de la raison, ne peut donc se développer sans elle. Avant l'âge de raison nous faisons le bien & le mal sans le connoître; & il n'y a point de moralité dans nos actions , quoiqu'il y en ait quelquefois dans le sentiment des actions d'autrui qui ont rapport h nous. Un enfant veut déranger tout ce qu'il voit , il casse , il brise tout ce qu'il peut atteindre, il empoigne un oiseau comme il empoigneroit une pierre, & l'étouffé sans favoir ce qu'il fait.

G ij

j2 Traité

Pourquoi cela? D'abord la Philosophie en va rendre raison par des vices naturels ; l'orgueil , l'esprit de domination , l'amour-

propre, la méchanceté de l'homme; le sentiment de sa faiblesse , pourra-t-elle ajouter, rend l'enfant avide de faire des actes de force, & de se prouver à lui-même son propre pouvoir. Mais voyez ce vieillard infirme & cassé, ramené par le cercle de la vie humaine à la faiblesse de l'enfance ; non - seulement il reste immobile & passif , il veut encore que tout y reste autour de lui ; le moindre changement le trouble & l'inquiète , il voudrait voir régner un calme universel. Comment la même impuissance jointe aux mêmes passions produiroit-elle des effets si différens dans les deux âges, si la cause primitive n'étoit changée? Et où peut-on chercher cette diversité de causes , si ce n'est dans l'état physique des deux individus ? Le principe actif commun a tous deux se développe dans l'un & s'éteint dans l'autre; l'un se forme & l'autre se détruit, l'un tend à la vie, & l'autre à la mort. L'activité défailante se concentre dans le cœur du vieillard; dans celui de l'enfant elle est surabondante & s'étend au - dehors ; il se lent, pour ainsi dire, assez de vie pour animer tout ce qui l'environne. Qu'il fasse ou qu'il défaille, il n'importe, il suffit qu'il change l'état des choses , & tout changement est une action. Que s'il semble avoir plus de penchant à détruire, ce n'est point par méchanceté; c'est que l'action qui forme est toujours lente, & que celle qui détruit, étant plus rapide , convient mieux à sa vivacité.

En même temps que l'Auteur de la nature donne aux enfans ce principe actif, il prend soin qu'il soit peu nuisible, en leur laissant peu de force pour s'y livrer. Mais il- tôt qu'ils peuvent considérer les gens qui les environnent comme des instrumens qu'il dépend d'eux de faire agir, ils s'en fervent pour fuivre leur penchant & suppléer à leur propre faiblesse. Voilà comment ils deviennent incommodes , tyrans , impérieux , médians, indomptables , progrès qui ne vient pas d'un esprit naturel de domination, mais qui le

leur donne; car il ne faut pas une longue expérience pour sentir combien il est agréable d'agir par les mains d'autrui, & de n'avoir besoin que de remuer la langue pour faire mouvoir l'univers.

En grandissant on acquiert des forces, on devient moins inquiet, moins remuant, on se renferme davantage en soi-même. L'ame & le corps se mettent, pour ainsi dire, en équilibre, & la nature ne nous demande plus que le mouvement nécessaire à notre conservation. Mais le desir décommander ne s'éteint pas avec le besoin qui l'a fait naître; l'empire éveille & flatte l'amour-propre, & l'habitude le fortifie : ainsi succède la fantaisie au besoin; ainsi prennent leurs premières racines les préjugés & l'opinion.

Le principe une fois connu, nous voyons clairement le point où l'on quitte la route de la nature : voyons ce qu'il faut faire pour s'y maintenir.

Loin d'avoir des forces superflues, les enfans n'en ont pas même de suffisantes pour tout ce que leur demande la nature : il faut donc leur laisser l'usage de toutes celles qu'elle leur donne & dont ils ne fauroient abuser. Première maxime.

Il faut les aider, & suppléer à ce qui leur manque, soit en intelligence, soit en force, dans tout ce qui est du besoin physique; Deuxième maxime.

Il faut, dans les secours qu'on leur donne, se borner uniquement à l'utile réel, sans rien accorder à la fantaisie ou au desir sans raison; car la fantaisie ne les tourmentera point quand on ne l'aura pas fait naître, attendu qu'elle n'est pas de la nature. Troisième maxime.

Il faut étudier avec soin leur langage & leurs signes, afin que, dans un âge où ils ne favent point difflûmuler , on diftingue dans leurs defirs ce qui vient immédiatement de la nature , & ce qui vient de l'opinion. Quatrième maxime.

L'esprit de ces règles efl d'accorder aux enfans plus de liberté véritable & moins d'empire, de leur laiffer plus faire par eux-mêmes & moins exiger d 'autrui. Ainfi s'accoutumant de bonne heure à borner leurs defirs à leurs forces, ils fentiront peu la privation de ce qui ne fera pas en leur pouvoir.

Voilà donc une raifon nouvelle & très-importante pour laiffer

54 Traité

les corps & les membres des enfans abfoiument libres, avec la feule précaution de les éloigner du danger des chûtes, & d'écarter de leurs mains tout ce qui peut les bleffer.

Infailiblement un enfant dont le corps & les bras font libres, pleurera moins qu'un enfant embandé dans un maillot. Celui qui ne connoît que les befoins phyfiques, ne pleure que quand il fouffre, & c'efl un très - grand avantage; car alors on fait a point nommé quand il a befoin de fecours , & l'on ne doit pas tarder un moment à le lui donner, s'il efl poffible. Mais fi vous ne pouvez le foulager , reftez tranquille, fans le flatter pour l'appaifer; vos careffes ne guériront pas fa colique : cependant il fe fouviendra de ce qu'il faut faire pour être flatté , & s'il fait une fois vous occuper de lui à fa volonté, le voilà devenu votre maître; tout efl perdu.

Moins contrariés dans leurs mouvemens , les enfans pleureront moins; moins importuné de leurs pleurs, on fe tourmentera moins pour les faire taire; menacés ou flattés moins fouvent, ils

feront moins craintifs ou moins opiniâtres , & refteront mieux dans leur état naturel. C'eft moins en laifant pleurer les enfans , qu'en s'emprefant pour les appaifer, qu'on leur fait gagner des defcentes , & ma preuve eft que les enfans les plus négligés y font bien moins fujets que les autres. Je fuis fort éloigné de vouloir pour cela qu'on les néglige ; au contraire, il importe qu'on les prévienne, & qu'on ne fe laiffe pas avertir de leurs befoins par leurs cris. Mais je ne veux pas non plus que les foins qu'on leur rend foient mal entendus. Pourquoi fe feroient-ils faute de pleurer, dès qu'ils voyent que leurs pleurs font bons à tant de chofes ? Infruits du prix qu'on met à leur filence, ils fe gardent bien de le prodiguer. Ils le font à la fin tellement valoir qu'on ne peut plus le payer, & c'eft alors qu'à force de pleurer fans fuccès, ils s'efforcent, s'épuifent & fe tuent.

Les longs pleurs d'un enfant qui n'eft ni lié ni malade, & qu'on ne laiffe manquer de rien, ne font que des pleurs d'habitude & d'obftination. Ils ne font point l'ouvrage de la nature , mais de la nourrice, qui, pour n'en favoir endurer l'importunité , la multiplie , fans fonger qu'en faifant taire l'enfant aujourd'hui , on l'excite à pleurer demain davantage.

Le feul moyen de guérir ou prévenir cette habitude, eft de n'y faire aucune attention. Perfonne n'aime à prendre une peine inutile, pas même les enfans. Ils font obftinés dans leurs tentatives; mais fi vous avez plus de confiance, qu'eux d'opiniâtreté, ils fe rebutent , & n'y reviennent plus. C'eft ainfi qu'on leur épargne des pleurs, & qu'on les accoutume à n'en verfer que quand la douleur les y force.

Au refte , quand ils pleurent par fantaifie ou par obftination , un moyen sûr pour les empêcher de continuer, eft de les diftraire

par quelque objet agréable & frappant , qui leur falTe oublier qu'ils vouloient pleurer. La plupart des nourrices excellent dans cet art , & bien ménagé il eft très utile; mais il eft de la dernière importance que l'enfant n'apperçoive pas l'intention de le distraire, Se qu'il s'amufe fans croire qu'on fonge à lui : or voilà fur quoi toutes les nourrices font mal - adroites.

On sèvre trop tôt tous les enfans. Le temps où l'on doit les fevrer eft indiqué par l'éruption des dents, & cette éruption eft communément pénible & douloureuse. Par un inflinft machinal, l'enfant porte alors fréquemment a fa bouche tout ce qu'il tient pour le mâcher. On penfe faciliter l'opération en lui donnant pour hochet quelques corps durs, comme l'ivoire ou la dent du loup. Je crois qu'on fe trompe. Ces corps durs appliqués fur les gencives , loin de les ramollir, les rendent calleufes, les endureciflènt, préparent un déchirement plus pénible & plus douloureux. Prenons toujours l'infinft pour exemple. On ne voit point les jeunes chiens exercer leurs dents naiïïantes fur des cailloux, fur du fer, fur des os, mais fur du bois, du cuir, des chiffons, 'dis matières molles qui cèdent & où la dent s'imprime.

On ne fait plus être fimple en rien; pas même autour des enfans. Des grelots d'argent, d'or, du corail, des criftaux à facettes, des hochets de tout prix & de toute efèce. Que d'appêts inutiles & pernicieux! Rien de tout cela. Point de grelots, point de hochets ; de petites branches d'arbre avec leurs fruits & leurs feuilles, une tête de pavot dans laquelle on entend fonner les graines,

un bâton de régliffe qu'il peut fucer & mâcher, l'amuferont autant que ces magnifiques colifichets, & n'auront pas l'inconvénient de l'accoutumer au luxe dès fa naiffance.

Il a été reconnu que la bouillie n'est pas une nourriture fort saine. Le lait cuit & la farine crue font beaucoup de mal, & conviennent mal à notre estomac. Dans la bouillie la farine est moins cuite que dans le pain , & de plus elle n'a pas fermenté ; la panade, la crème de riz me paroissent préférables. Si l'on veut absolument faire de la bouillie, il convient de griller un peu la farine auparavant. On fait dans mon pays, de la farine ainsi torréfiée, une soupe fort agréable & fort saine. Le bouillon de viande & le potage font encore un médiocre aliment dont il ne faut user que le moins qu'il est possible. Il importe que les enfans s'accoutument d'abord à mâcher; c'est le vrai moyen de faciliter l'éruption des dents : & quand ils commencent d'avaler , les sucs salivaires mêlés avec les alimens en facilitent la digestion.

Je leur ferois donc mâcher d'abord des fruits secs, des croûtes. Je leur donneroie pour jouer de petits bâtons de pain dur ou de bifcuit semblable au pain de Piémont, qu'on appelle dans le pays des Griffes. A force de ramollir ce pain dans leur bouche ils en avaleroient enfin quelque peu , leurs dents se trouveroient forties , & ils se fouveroient fevrés presque avant qu'on s'en fût aperçu. Les payfans ont pour l'ordinaire l'estomac fort bon, & l'on ne les sèvre pas avec plus de façon que cela.

Les enfans entendent parler dès leur naissance ; on leur parle non-seulement avant qu'ils comprennent ce qu'on leur dit," mais avant qu'ils puissent rendre les voix qu'ils entendent. Leur organe encore engourdi ne se prête que peu-h-peu aux imitations des sons qu'on leur dicte , & il n'est pas même assuré que ces sons se portent d'abord à leur oreille aussi distinctement qu'à la nôtre. Je ne désapprouve pas que la nourrice amuse l'enfant par des chants & par des accens très-gais & très- variés; mais je désapprouve

qu'elle l'étourdisse incessamment d'une multitude de paroles inutiles, auxquelles il ne comprend rien que le ton qu'elle y met. Je voudrois

que

rT> E V Ê D U C A T I O N 57

que les premières articulations qu'on lui fait entendre fussent rares, faciles, distinctes, souvent répétées, & que les mots qu'elles expriment ne se rapportaient qu'à des objets sensibles qu'on pût d'abord montrer à l'enfant. La malheureuse facilité que nous avons à nous payer de mots que nous n'entendons point, commence plutôt qu'on ne pense. L'écolier écoute en classe le verbiage de son Régent, comme il écoutait au berceau le babil de sa nourrice. Il me semble que ce ferait l'instruire fort utilement, que de l'élever à n'y rien comprendre.

Les réflexions naissent en foule quand on veut s'occuper de la formation du langage, & des premiers discours des enfans. Quoiqu'on fasse, ils apprendront toujours à parler de la même manière, & toutes les spéculations philosophiques sont ici de la plus grande inutilité.

D'ABORD ils ont, pour ainsi dire, une grammaire de leur âge, dont la syntaxe a des règles plus générales que la nôtre; & si l'on y faisait bien attention, l'on ferait étonné de l'exactitude avec laquelle ils suivent certaines analogies, très-vicieuses, si l'on veut, mais très-régulières, & qui ne sont choquantes que par leur dureté, ou parce que l'usage ne les admet pas. Je viens d'entendre un pauvre enfant bien grondé par son père, pour lui avoir dit : mon père, irai-je-t-y ? Or, on voit que cet enfant suivait mieux l'analogie que nos grammairiens; car puisqu'on lui disait : vas-y, pour-

quoi n'auroit-il pas dit : irai-je-t-y? Remarquez, de plus, avec quelle adresse il évitoit l'hiatus de irai-je-y , ou , y irai- je? Eft-ce la faute du pauvre enfant fi nous avons mal-à-propos ôté de la phrase cet adverbe déterminant, y, parce que nous n'en favions que faire ? C'est une pédanterie insupportable & un foin des plus superflus , de s'attacher à corriger dans les enfans toutes ces petites fautes contre l'usage, desquelles ils ne manquent jamais de se corriger d'eux-mêmes avec le temps. Parlez toujours correctement devant eux , faites qu'ils ne se plaignent avec personne autant qu'avec vous, & soyez sûrs qu'insensiblement leur langage s'épurera sur le vôtre, sans que vous les ayez jamais repris.

Traité de l'Éduc. Tome I. H

Mais un abus d'une toute autre importance, & qu'il n'est pas moins aisé de prévenir, est qu'on se presse trop de les faire parler > comme si l'on avoit peur qu'ils n'apprennent pas à parler d'eux-mêmes. Cet empressement indiscret produit un effet directement contraire à celui qu'on cherche. Ils en parlent plus tard , plus confusément : l'extrême attention qu'on donne à tout ce qu'ils disent les dispense de bien articuler; & comme ils daignent à peine ouvrir la bouche, plusieurs d'entre eux en conservent toute leur vie un vice de prononciation , & un parler confus qui les rend presque intelligibles.

J'ai beaucoup vécu parmi les payfans, & n'en ouïs jamais gratter aucun, ni homme ni femme, ni fille ni garçon. D'où vient cela? Les organes des payfans sont-ils autrement constitués que les nôtres? Non; mais ils sont autrement exercés. Vis-à-vis de ma fenêtre est un tertre sur lequel se rassemblent , pour jouer, les enfans du lieu. Quoiqu'ils soient assez éloignés de moi , je distingue parfaitement tout ce qu'ils disent, & j'en tire souvent de bons mé-

moires pour cet Écrit. Tous les jours mon oreille me trompe sur leur âge; j'entends des voix d'enfans de dix ans, je regarde, je vois la stature & les traits d'enfans de trois à quatre. Je ne borne pas à moi seul cette expérience; les Urbains qui me viennent voir 6c que je consulte là-dessus, tombent tous dans la même erreur.

Ce qui la produit est que jusqu'à cinq ou six ans les enfans des Villes, élevés dans la chambre & sous l'aile d'une gouvernante, n'ont besoin que de marmoter pour se faire entendre; fin - tôt qu'ils remuent les lèvres, on prend peine de les écouter; on leur dicte des mots qu'ils rendent mal, & à force d'y faire attention, les mêmes gens étant sans cesse autour d'eux, devinent ce qu'ils ont voulu dire, plutôt que ce qu'ils ont dit.

À la campagne, c'est toute autre chose. Une paysanne n'est pas sans cesse autour de son enfant, il est forcé d'apprendre à dire très-nettement & très haut ce qu'il a besoin de lui faire entendre. Aux champs les enfans épars, éloignés du père, de la mère & des autres enfans, s'exercent à se faire entendre à distance, & à mesure.

de l'Éducation. 59

la force de la voix sur l'intervalle qui les sépare de ceux dont ils veulent être entendus. Voilà comment on apprend véritablement à prononcer, & non pas en bégayant quelques voyelles à l'oreille d'une gouvernante attentive. Aussi quand on interroge l'enfant d'un paysan, la honte peut l'empêcher de répondre : mais ce qu'il dit, il le dit nettement; au lieu qu'il faut que la bonne serve d'interprète à l'enfant de la ville, sans quoi l'on n'entend rien à ce qu'il grommelle entre ses dents (17).

En grandiflknt , les garçons devroient fe corriger de ce défaut dans les collèges, & les filles dans les couvens ; en effet, les uns & les autres parlent en général plus diftinctement que ceux qui ont été toujours élevés dans la maifon paternelle. Mais ce qui les empêche d'acquérir jamais une prononciation au/fi nette que celle des payfans , c'eft la néceffité d'apprendre par cœur beaucoup de chofes, & de réciter tout haut ce qu'ils ont appris : car en étudiant, ils s'habituent à bredouiller, à prononcer négligemment & mal : en récitant, c'eft pis encore; ils recherchent leurs mots avec effort, ils traînent & allongent leurs fyllabes : il n'eft pas poffible que , quand la mémoire vacille , la langue ne balbutie aufi. Ainfi fe contractent ou fe confervent les vices de la prononciation. On verra ci-après que mon Emile n'aura pas ceux-là, ou du moins qu'il ne les aura pas contractés par les mêmes caufes.

Je conviens que le peuple & les villageois tombent dans une autre extrémité, qu'ils parlent prefque toujours plus haut qu'il ne faut, qu'en prononçant trop exactement ils ont les articulations fortes & rudes , qu'ils ont trop d'accent , qu'ils choififfent mal leurs termes, &c.

(17) Ceci n'eft pas fans exception; doit voir que l'excès & le défaut, dé-

fouvent les enfans qui fe font d'abord rivos du même abus, font également

le moins entendre, deviennent enfuite corrigés par ma méthode. Je regarde

ies pins étourdifsans , quand ils ont ces deux maximes comme inféparables:

commencé d'élever la voix. Mais s'il toujours aj/e& i jamais trop. De la pre-

falloit entrer dans toutesces minuties, mière bien établie, l'aune s'enfuit ne*-

je ne fiiûrois pas j tout Lecteur fenfé cefiaireraent.

H ij •

Mais premièrement , cette extrémité me paroît beaucoup moins vicieuse que l'autre; attendu que la première loi du discours étant de se faire entendre, la plus grande faute qu'on puiffè faire est de parler sans être entendu. Se piquer de n'avoir point d'accent, c'est, se piquer d'ôter aux phrales leur grâce & leur énergie. L'accent est l'ame du discours; il lui donne le sentiment & la vérité. L'accent ment moins que la parole. C'est peut-être pour cela que les gens bien élevés le craignent tant. C'est de l'usage de tout dire sur le même ton, qu'est venu celui de perfiffler les gens sans qu'ils le sentent. A l'accent succèdent des manières de prononcer ridicules, affectées, & fuyettes à la mode, telles qu'on les remarque sur-tout dans les jeunes gens de la Cour. Cette affectation de parole & de maintien est ce qui rend généralement l'abord du François repouffant & défagréable aux autres Nations. Au lieu de mettre de l'accent dans son parler, il y met de l'air. Ce n'est pas le moyen de prévenir en sa faveur.

Tous ces petits défauts de langage , qu'on craint tant de laisser contracter aux enfants , ne font rien; on les prévient ou on les corrige avec la plus grande facilité : mais ceux qu'on leur fait contracter en rendant leur parler lourd , confus, timide, en critiquant incessamment leur ton , en épiluchant tous leurs mots , ne se corrigent jamais. Un homme qui n'apprit à parler que dans les

ruelles, se fera mal entendre à la tête d'un Bataillon, & n'en pourra guères au peuple dans une émeute. Enfeignez premièrement aux enfans à parler aux hommes; ils auront bien parler aux femmes quand il faudra.

Nourris à la campagne dans toute la rusticité champêtre , vos enfans y prendront une voix plus sonore , ils n'y contracteront point le confus bégaiement des enfans de la Ville; ils n'y contracteront pas non plus les expressions ni le ton du Village, ou du moins ils les perdront aisément , lorsque le Maître vivant avec eux dès leur naissance, & y vivant de jour en jour plus exclusivement , prévendra ou effacera par la correction de son langage , l'inflection du langage des paysans. Emile parlera un François tout suffisant pur que je peux le savoir, mais il le parlera plus distinctement , & l'articulera beaucoup mieux que moi.

DE L'ÉDUCATION . 61

L'ENFANT qui veut parler ne doit écouter que les mots qu'il peut entendre, ni dire que ceux qu'il peut articuler. Les efforts qu'il fait pour cela le portent à redoubler la même syllabe, comme pour s'exercer à la prononcer plus distinctement. Quand il commence à balbutier, ne vous tourmentez pas si fort à deviner ce qu'il dit. Prétendre être toujours écouté, est encore une forte d'empire; & l'enfant n'en doit exercer aucun. Qu'il vous suffise de pourvoir très-attentivement au nécessaire ; c'est à lui de tâcher de vous faire entendre ce qui ne l'est pas. Bien moins encore faut-il se hâter d'exiger qu'il parle : il faudra bien parler de lui-même à mesure qu'il en fera l'utilité.

On remarque, il est vrai , que ceux qui commencent à parler fort tard , ne parlent jamais si distinctement que les autres; mais

ce n'est pas parce qu'ils ont parlé tard que l'organe reste embarrassé , c'est, au contraire, parce qu'ils sont nés avec un organe embarrassé qu'ils commencent tard à parler; car sans cela pourquoi parleroient-ils plus tard que les autres ? Ont-ils moins l'occasion de parler, & les y excite-t-on moins? Au contraire, l'inquiétude que donne ce retard, auflûtôt qu'on s'en aperçoit, fait qu'on se tourmente beaucoup plus à les faire balbutier que ceux qui ont articulé de meilleure heure; & cet empressement mal-entendu peut contribuer beaucoup à rendre confus leur parler , qu'avec moins de précipitation ils auroient eu le temps de perfectionner davantage.

Les enfans qu'on presse trop de parler n'ont le temps ni d'apprendre à bien prononcer, ni de bien concevoir ce qu'on leur fait dire : au lieu que, quand on les laisse aller d'eux-mêmes, ils s'exercent d'abord aux syllabes les plus faciles à prononcer , & y joignant peu à-peu quelque signification qu'on entend par leurs gestes , ils vous donnent leurs mots avant de recevoir les vôtres : cela fait qu'ils ne reçoivent ceux-ci qu'après les avoir entendus. N'étant point pressés de s'en servir, ils commencent par bien observer quel sens vous leur donnez; & quand ils s'en sont assurés, ils les adoptent.

Le plus grand mal de la précipitation avec laquelle on fait paraître les enfans avant l'âge, n'est pas que les premiers discours qu'on.

62 Traité

leur tient, & les premiers mots qu'ils disent, n'aient aucun sens pour eux, mais qu'ils aient un autre sens que le nôtre , sans que nous fâchions nous en apercevoir ; en sorte que paroissant nous

répondre fort exactement , ils nous parlent fans nous entendre & fans que nous les entendions. C'est pour l'ordinaire à de pareilles équivoques qu'est due la furprife où nous jettent quelquefois leurs propos , auxquels nous prêtons des idées qu'ils n'y ont point jointes. Cette inattention de notre part au véritable sens que les mots ont pour les enfans, me paroît être la cause de leurs premières erreurs; & ces erreurs , même après qu'ils en font guéris, influent sur leur tour d'esprit pour le reste de leur vie. J'aurai plus d'une occasion , dans la suite , d'éclaircir ceci par des exemples.

Resserrez donc, le plus qu'il est possible, le vocabulaire de l'enfant. C'est un très-grand inconvénient qu'il ait plus de mots que d'idées, qu'il fâche dire plus de choses qu'il n'en peut penser. Je crois qu'une des raisons pourquoi les payfans ont généralement l'esprit plus juste que les gens de la Ville , est que leur Dictionnaire est moins étendu. Ils ont peu d'idées , mais ils les comparent très - bien.

Les premiers développemens de l'enfance se font presque tous à la fois. L'enfant apprend à parler, à manger, à marcher, à-peu-près dans le même temps. C'est ici proprement la première époque de sa vie. Auparavant il n'est rien de plus que ce qu'il étoit dans le sein de sa mère, il n'a nul sentiment, nulle idée, à peine a-t-il des sensations ; il ne sent pas même sa propre existence.

Vivit, & est vitæ nefcius ipse fuv (i 8).

£18) ovid- Tdft. I. 3-

EMILE

LIVRE SECOND

'Est ici le fécond terme de la vie, & celui auquel proprement finit l'enfance ; car les mots infans & puer ne font pas fynonymes. Le premier est compris dans l'autre, & signifie qui ne peut parler ; d'où vient que dans Valere Maxime on trouve puerum infantem. Mais je continue à me ferver de ce mot félon l'usage de notre langue, jufqu'à l'âge pour lequel elle a d'autres noms.

Quand les enfans commencent à parler, ils pleurent moins. Ce progrès est naturel; un langage est fubftitué à l'autre. Si-tôt qu'ils peuvent dire qu'ils fouffrent avec des paroles, pourquoi le diroient-ils avec des cris, fi ce n'est quand la douleur est trop vire pour que la parole puiſſe l'exprimer? S'ils continuent alors à pleurer, c'est la faute des gens qui font autour d'eux. Dès qu'une fois Emile aura dit : j'ai mal, il faudra des douleurs bien vives pour le forcer de pleurer.

Si l'enfant est délicat, fenſible, que naturellement il fe mette à crier pour rien; en rendant ſes cris inutiles & fans effet, j'en taris bien-tôt la fource. Tant qu'il pleure , je ne vais point à lui ; j'y cours, fi-tôt qu'il s'est tû. Bien-tôt fa manière de m'appeller fera de ſe taire, ou tout au plus de jetter un feul cri. C'est par l'effet fenſible des ſignes, que les enfans jugent de leur ſens; il n'y a point «l'autre convention pour eux : quelque mal qu'un enfant ſe faſſe, il

est très-rare qu'il pleure quand il est feul, à moins qu'il n'ait l'eſpoir d'être entendu.

S'il tombe, s'il ſe fait une boffe à la tête, s'il faigne du nez, s'il ſe coupe les doigts; au lieu de m'empreſſer autour de lui d'un air al-

larmé , je refterai tranquille, au moins pour un peu de temps. Le mal eft fait, c'eft une néceffité qu'il l'endure; tout mon emprefTe-ment ne ferviroit qu'à l'effrayer davantage & augmenter fa fenfibilité. Au fond, c'eft moins le coup, que la crainte, qui tourmente , quand on s 'eft bleffé. Je lui épargnerai du moins cette dernière angoiffe; car très - sûrement il jugera de fon mal comme il verra que j'en juge : s'il me voit accourir avec inquiétude, le confoler , le plaindre , il s'ttimera perdu : s'il me voit garder mon fang-froid, il reprendra bientôt le fien , & croira le mal guéri, .quand il ne le fentira plus. C'eft à cet âge qu'on prend les premières leçons de courage, & que, fouffrant fans effroi de légères douleurs , on apprend par degrés à fupporter les grandes.

Loin d'être attentif à éviter qu'Emile ne fe bleffe, je ferois fort fâché qu'il ne fe blefsât jamais, & qu'il grandît fans connaître la douleur. Souffrir eft la première chofe qu'il doit apprendre , & celle qu'il aura le plus grand befoin de favoir. Il femble que les enfans ne foient petits & foibles que pour prendre ces importantes leçons fans danger. Si l'enfant tombe de fon haut, il ne fe caffera ras la jambe; s'il fe frappe avec un bâton, il ne fe caffera pas le bras ; s'il faifit un fer tranchant, il ne ferrera guères, & ne fe coupera pas bien avant. Je ne fâche pas qu'on ait jamais vu d'enfant en liberté fe tuer, s'eftropier, ni fe faire un mal confidérable, h moins qu'on ne l'ait indifferettement expofé fur des lieux élevés, ou feul autour du feu , ou qu'on n'ait laiffé des inftrumens dange-reux a fa portée. Que dire de ces magafins de machines, qu'on rafemble autour d'un enfant pour l'armer de toutes pièces contre la douleur, jufqu'a ce que devenu grand , il refte a fa merci , fans courage & fins expérience , qu'il fe croie mort a la première piquûre, & s'évanouiffe en voyant la première gourte de fon fang?

NOTRE manie enfeignante & pédantefque eft toujours d'apprendre

de r Éducation. 65

dre aux enfans ce qu'ils apprend roi en t beaucoup mieux d'eux-mêmes, & d'oublier ce que nous aurions pu feuls leur enfeigner. Y a-t-il rien de plus fot que la peine qu'on prend pour leur apprendre à marcher, comme fi l'on en avoit vu quelqu'un, qui, par la négligence de fa nourrice, ne sût pas marcher étant grand? Combien voit - on de gens au contraire marcher mal toute leur vie , parce qu'on leur a mal appris à marcher ?

Emile n'aura ni bourlets , ni paniers roulans , ni charriots, ni lifières, ou du moins dès qu'il commencera de favoir mettre un pied devant l'autre, on ne le foutiendra que fur les lieux pavés, & l'on ne fera qu'y pafTer en hâte (i 9). Au lieu de le laiffer croupir dans l'air ufé d'une chambre , qu'on le mène journellement au milieu d'un pré. La qu'il coure, qu'il s'ébatte, qu'il tombe cent fois le jour, tant mieux : il en apprendra plutôt a fe relever. Le bien-être de la liberté racheté beaucoup de bleflures. Mon Elevé aura fouvent des contufions ; en revanche il fera toujours gai : fi les vôtres en ont moins, ils font toujours contrariés, toujours enchaînés, toujours triftes. Je doute que le profit foit de leur côté.

Un autre progrès rend aux enfans la plainte moins néceflaire , c'eft celui de leurs forces. Pouvant plus par eux-mêmes, ils ont un befoin moins fréquent de recourir à autrui. Avec leur force fe développe la connoiffance qui les met en état de la diriger. C'eft à ce fécond degré que commence proprement la vie de l'individu : c'eft alors qu'il prend* la confcience de lui-même : la mémoire étend le fentiment de l'identité fur tous les momens de fon exif-

tence ; il devient véritablement un , le même , & par conséquent déjà capable de bonheur ou de misère. Il importe donc de commencer à le considérer ici comme un être moral.

Quoiqu'on afligne à-peu-près le plus long terme de la vie humaine & les probabilités qu'on a d'approcher de ce terme à cha-

Ç 19 1 il n'y a rien de plus ridicule de ces observations triviales a force & de plus mal allure que la démarche d'être justes , & qui font justes en plus des gens qu'on a trop menés par la li- d'un fens. fière étant petits ; c'est encore ici une Truite de l'Educ. Tome I.

66 Traité

que âge, rien n'est plus incertain que la durée de la vie de chaque homme en particulier ; très-peu parviennent à ce plus long terme. Les plus grands rifques de la vie font dans fon commencement; moins on a vécu , moins on doit efpérer de vivre. Des enfans qui naiffint , la moitié, tout au plus, parvient a l'adolescence, & il est probable que votre Élevé n'atteindra pas l'âge d'homme.

Que faut-il donc penfer de cette éducation barbare qui facrifie le présent a un avenir incertain, qui charge un enfant de chaînes de toute efpèce, & commence par le rendre misérable pour lui préparer au loin je ne fais quel prétendu bonheur, dont il est a croire qu'il ne jouira jamais ? Quand je fupposerois cette éducation raifonnable dans fon objet, comment voir fans indignation de pauvres infortunés fournis a un joug infupportable, & condamnés à des travaux continuels comme des galériens, fans être aflurés que tant de foins leur feront jamais utiles? L'âge de la gaieté se pafle au milieu des pleurs, des châtimens, des menaces,

de l'efclavage. On tourmente le malheureux pour fon bien, & l'on ne voit pas la mort qu'on appelle , & qui va le faïfir au milieu de ce trifte appareil. Qui fait combien d'enfans périflent victimes de l'extravagante fageiTe d'un père ou d'un maître ? Heureux d'échapper à fa cruauté le feul avantage qu'ils tirent des maux qu'il leur a fait foufFrir, eft de mourir fans regretter la vie , dont ils n'ont connu que les tourmens !

Hommes, foyez humains, c'eft votre premier devoir : foyezle pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'eft pas étranger à l'homme. Quelle fageffe y a-t-il pour vous hors de l'humanité? Aimez l'enfance; favorifez fes jeux, fss plaifirs, fon aimable infinét. Qui de vous n'a pas regretté quelquefois cet âge où le rire eft toujours fur les lèvres , & où l'ame eft toujours en paix? Pourquoi voulez- vous ôter a ces petits innocens la jouiffance d'un temps fi court qui leur échappe , & d'un bien fi précieux dont ils ne fauroient abufer? Pourquoi voulez -vous remplir d'amertume & de douleurs ces premiers ans fi rapides , qui ne reviendront pas plus pour eux, qu'ils ne peuvent revenir pour vous ? Pères favez-vous le moment où la mort attend vos enfans? Ne

vous préparez pas des regrets en leur ôtant le peu d'inftans que la nature leur donne : aufli-tôt qu'ils peuvent fentir le plaïfir d'être, faites qu'ils en jouiffent ; faites qu'à quelque heure que Dieu les appelle, ils ne meurent point fans avoir goûté la vie.

Que de voix vont s'élever contre moi ! J'entends de loin les clameurs de cette faufle fagefle qui nous jette inceflamment hors de nous, qui compte toujours le préfent pour rien, & pourfuivant fans relâche un avenir qui fuit à mefure qu'on avance , à force de nous tranfporter où nous ne fommes pas, nous tranfporte où nous ne ferons jamais.

C'EST , me répondez-vous , le temps de corriger les mauvaises inclinations de l'homme; c'est dans l'âge de l'enfance, où les peines font le moins sensibles , qu'il faut les multiplier pour les épargner dans l'âge de raison. Mais qui vous dit que tout cet arrangement est à votre disposition, & que toutes ces belles instructions, dont vous accablez le faible esprit d'un enfant, ne lui feront pas un jour plus pernicieuses qu'utiles? Qui vous assure que vous épargnez quelque chose par les chagrins que vous lui prodiguez? Pourquoi lui donnez-vous plus de maux que son état n'en comporte, sans être sûr que ces maux préviennent à la décharge de l'avenir ? Et comment me prouverez -vous que ces mauvais penchans , dont vous prétendez le guérir, ne lui viennent pas de vos soins mal-entendus, bien plus que de la nature ? Malheureuse prévoyance, qui rend un être actuellement misérable sur l'espoir bien ou mal fondé de le rendre heureux un jour! Que fî ces raisonneurs vulgaires confondent la licence avec la liberté , & l'enfant qu'on rend heureux avec l'enfant qu'on gâte, apprenons-leur à les distinguer.

Pour ne point courir après des chimères, n'oublions pas ce qui convient à notre condition. L'Humanité a sa place dans l'ordre des choses; l'enfance a la sienne dans l'ordre de la vie humaine; il faut considérer l'homme dans l'homme, & l'enfant dans l'enfant. Assigner à chacun sa place & l'y fixer, ordonner les pallions humaines selon la constitution de l'homme , est tout ce que nous pouvons faire pour son bien-être. Le reste dépend de causes étrangères qui ne sont point en notre pouvoir.

68 Traité

NOUS ne faisons ce que c'est que bonheur qu'malheur absolu; Tout est mêlé dans cette vie, on n'y goûte aucun sentiment pur,

on n'y reste pas deux momens dans le même état. Les affections de nos âmes , ainsi que les modifications de nos corps font dans un reflux continuel. Le bien & le mal nous font communs à tous , mais en différentes mesures. Le plus heureux est celui qui souffre le moins de peines ; le plus misérable est celui qui sent le moins de plaisirs. Toujours plus de souffrances que de jouissances , voilà la différence commune à tous. La félicité de l'homme ici-bas n'est donc qu'un état négatif, on doit la mesurer par la moindre quantité des maux qu'il souffre.

Tout sentiment de peine est inséparable du desir de s'en délivrer : toute idée de plaisir est inséparable du desir d'en jouir : tout desir suppose privation, & toutes les privations qu'on sent, sont pénibles ; c'est donc dans la disproportion de nos desirs & de nos facultés , que consiste notre misère. Un être sensible dont les facultés égaleroient les desirs , feroit un être absolument heureux.

En quoi donc consiste la faiblesse humaine, ou la route du vrai bonheur? Ce n'est pas précisément à diminuer nos desirs; car s'ils étoient au-dessus de notre puissance ; une partie de nos facultés resteroient oisives , & nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'est pas non plus à étendre nos facultés, car si nos desirs s'étendoient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus misérables : mais c'est à diminuer l'excès des desirs sur les facultés , & à mettre en égalité parfaite la puissance & la volonté. C'est alors seulement que toutes les forces étant en action , l'ame cependant restera paisible, & que l'homme se trouvera bien ordonné.

C'EST ainsi que la nature , qui fait tout pour le mieux, l'a d'abord institué. Elle ne lui donne immédiatement que les desirs nécessaires à sa conservation , & les facultés suffisantes pour les

fatisfair<_. Llle a mis toutes les autres comme en réserve au fond de fon amc , pour s'y développer au befoin. Ce n'eft que dans cet état primitif que l'équilibre du pouvoir & du defir le rencontre, que l'homme n'eft pas malheureux. Si - tôt que fes facultés vir-

tuelles fe mettent en a&ion , l'imagination, la plus active de toutes , s'éveille & les devance. C'eft l'imagination qui étend pour nous la mefure des poffibles , foit en bien , foit en mal , & qui par conféquent excite & nourrit les defirs par l'efpoir de les fatisfaire. Mais l'objet qui paroït d'abord fous la main, fuit plus vîte qu'on ne peut le pourfuivre ; quand on croit l'atteindre , il fe transporte & fe montre au loin devant nous. Ne voyant plus le pays déjà parcouru , nous le comptons pour rien ; celui qui refte à parcourir s'agrandit, s'étend fins ceffe : ainfi l'on s'épuife fans arriver au terme; & plus nous gagnons fur la jouiffance , plus le bonheur s'éloigne de nous.

Au contraire, plus l'homme eft refté près de fa condition naturelle, plus la différence de fes facultés à fes defirs eft petite, & moins par conféquent il eft éloigné d'être heureux. Il n'eft jamais moins miférable que quand il paroît dépourvu de tout : car la mi-sère ne confifte pas dans la privation des chofes , mais dans le be-foin qui s'en fait fentir.

Le monde réel a fes bornes, le monde imaginaire eft infini : ne pouvant élargir l'un, retrétiſſons l'autre; car c'eft de leur feule différence que naiffent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. Otez la force, la fanté , le bon témoignage de foi, tous les biens de cette vie (ont dans l'opinion; ôtez les douleurs du corps & les remords de la confcience, tous nos maux font imaginaires. Ce principe eft commun , dira-t-on : j'en conviens. Mais

l'application pratique n'en est pas commune; & c'est uniquement de la pratique dont il s'agit ici.

Quand on dit que l'homme est foible, que veut-on dire ? Ce mot de foiblesse indique un rapport : un rapport de l'être auquel on l'applique. Celui dont la force passe les besoins, fût-il un insecte, un ver, est un être fort : celui dont les besoins passent la force, fût-il un éléphant, un lion ; fût-il un Conquérant, un Héros ; fût-il un Dieu, c'est un être foible. L'Ange rebelle qui méconnaît la nature, étoit plus foible que l'heureux mortel qui vit en paix selon la sienne. L'homme est très-fort quand il se contente

70 Traité

d'être ce qu'il est : il est très-foible quand il veut s'élever au-dessus de l'Humanité. N'allez donc pas vous figurer qu'en étendant vos facultés vous étendez vos forces ; vous les diminuez, au contraire, si votre orgueil s'étend plus qu'elles. Mesurons le rayon de notre sphère, & relions au centre, comme l'insecte au milieu de sa toile : nous nous suffirons toujours à nous-mêmes, & nous n'aurons point à nous plaindre de notre foiblesse ; car nous ne la sentirons jamais.

Tous les animaux ont exactement les facultés nécessaires pour se conserver. L'homme seul en a de superflues. N'est-il pas bien étrange que ce superflu soit l'instrument de sa misère ? Dans tout pays les bras d'un homme valent plus que sa subsistance. S'il étoit assez sage pour compter ce superflu pour rien, il auroit toujours le nécessaire, parce qu'il n'auroit jamais rien de trop. Les grands besoins, dit Favorin (10), naissent des grands biens, & fouvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque, est de s'ôter celles qu'on a : c'est à force de nous travailler pour augmen-

ter notre bonheur, que nous le changeons en misère. Tout homme qui ne voudroit que vivre , vivroit heureux ; par conséquent il vivroit bon, car où feroit pour lui l'avantage d'être méchant?

Si nous étions immortels, nous ferions des êtres très misérables. Il est dur de mourir, sans doute ; mais il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours , & qu'une meilleure vie finira les peines de celle-ci. Si l'on nous offroit l'immortalité sur la terre, qui est-ce qui voudroit accepter ce triste présent ? Quelle ressource , quel espoir , quelle consolation-nous offrirait-il contre les rigueurs du sort & contre les injustices des hommes? L'ignorant qui ne prévoit rien, sent peu le prix de la vie & craint peu de la perdre; l'homme éclairé voit des biens d'un plus grand prix qu'il préfère à celui-là. Il n'y a que le demi-favorit & la faulx; fagelè qui, prolongeant nos vies jusqu'à la mort, & pas au-delà, en font pour nous le pire des maux. La nécessité de mourir n'est à l'homme sage qu'une raison pour supporter les peines de la vie. Si l'on n'étoit pas sûr de la perdre une fois, elle coûteroit trop à conserver.

(20) Noct. Attic. L..IX. C. 8.

de v Éducation. 71

Nos maux moraux sont tous dans l'opinion, hors un seul , qui est le crime, & celui-là dépend de nous : nos maux physiques se détruisent ou nous détruisent. Le temps ou la mort sont nos remèdes : mais nous souffrons d'autant plus que nous avons moins souffrir , & nous nous donnons plus de tourmens pour guérir nos maladies , que nous n'en aurions à les supporter. Vis félon la nature , sois patient , & chaffe les Médecins : tu n'éviteras pas la

mort , mais tu ne la fèntiras qu'une fois , tandis qu'ils la portent chaque jour dans ton imagination troublée, & que leur art men-fonger , au lieu de prolonger tes jours , t'en ôte la jouissance. Je demanderai toujours quel vrai bien cet art a fait aux hommes? Quelques-uns de ceux qu'il guérit mourroient , il est vrai; mais des millions qu'il tue resteroient en vie. Homme fenfé , ne mets point à cette lotterie où trop de chances font contre toi. Souffre, meurs ou guéris; mais furtout vis jufqu'à ta dernière heure.

Tout n'est que folie & contradiction dans les institutions humaines. Nous nous inquiétons plus de notre vie , à mesure qu'elle perd de son prix. Les vieillards la regrettent plus que les jeunes gens; ils ne veulent pas perdre les apprêts qu'ils ont faits pour en jouir; à foixante ans il est bien cruel de mourir avant d'avoir commencé de vivre. On croit que l'homme a un vif amour pour sa confervation , & cela est vrai; mais on ne voit pas que cet amour, tel que nous le fentons, est en grande partie l'ouvrage des hommes. Naturellement l'homme ne s'inquiète pour se conferver, qu'autant que les moyens en font en son pouvoir; il- tôt que ces moyens lui échappent, il se tranquillise & meurt sans se tourmenter inutilement. La première loi de la réfignation nous vient de la nature. Les Sauvages , ainfi que les bêtes , se débattent fort peu contre la mort, & l'endurent presque sans se plaindre. Cette loi détruite, il s'en forme une autre qui vient de la raifon , mais peu favent l'en tirer, & cette réfignation factice n'est jamais auffi pleine & entière que la première.

La prévoyance ! la prévoyance , qui nous porte sans cesse au-delà de nous, & fouvent nous place où nous n'arriverons point; voilà la véritable source de toutes nos misères. Quelle manie, à un

JZ T R . A I T É

être aussi paſſager que l'homme de regarder toujours au loin dans un avenir qui vient ſi rarement, & de négliger le préſent dont il eſt sûr! manie d'autant plus funeſte qu'elle augmente inceſſamment avec l'âge, & que les vieillards, toujours défiants, prévoyans, avares, aiment mieux ſe refuſer aujourd'hui le néceſſaire , que d'en manquer dans cent ans. Ainſi nous tenons à tout , nous nous accrochons à tout, les temps, les lieux, les hommes, les choſes, tout ce qui eſt , tout ce qui fera, importe à chacun de nous : notre individu n'eſt plus que la moindre partie de nous-mêmes. Chacun s'étend, pour ainſi dire, ſur la terre entière, & devient ſenſible ſur toute cette grande ſurface. Eſt -il étonnant que nos maux ſe multiplient dans tous les points par où l'on peut nous bleſſer? Que de Princes ſe déſolent pour la perte d'un pays qu'ils n'ont jamais vu? Que de Marchands il ſuffit de toucher aux Indes, pour les faire crier à Paris ?

EST-CE la nature qui porte ainſi les hommes ſi loin d'eux-mêmes ? Eſt-ce elle qui veut que chacun apprenne ſon deſtin des autres , & quelquefois l'apprenne le dernier;. en forte que tel eſt mort heureux ou miſérable , ſans en avoir jamais rien ſu ? Je vois un homme frais , gai , vigoureux, bien portant; ſa préfence inſpire la joie ; ſes yeux annoncent le contentement, le bien-être: il porte avec lui l'image du bonheur. Vient une lettre de la poſte ; l'homme heureux la regarde; elle eſt à ſon adreſſe , il l'ouvre, il la lit. À l'inſtant ſon air change; il pâlit, il tombe en défaillance. Revenu à lui, il pleure, il s'agite, il gémit, il ſ'arrache les cheveux, il fait retentir l'air de ſes cris, il ſemble attaqué d'affreux convulſions Infernè , quel mal t'a donc fait ce papier ? Quel membre

t'at-il ôté? Quel crime t'a-t-il fait commettre? Enfin , qu'a-t-il changé dans toi-même pour te mettre dans l'état où je te vois ?

Quh la lettre fe fût égarée, qu'une main charitable l'eût jettée au feu , le fort de ce mortel heureux & malheureux h la fois , eût été , ce me P.mble, un étrange problème. Son malheur, direz-vous, étoit réel. Fort bien, mais il ne le fentoit pas : où étoit-il donc? Son bonheur étoit imaginaire : j'entends; la fuite, la gaieté, le bien-être, le contentement d'esprit ne font plus que des vifions.

Nous

DE r ÉDUCATION. J\$

Nous n'exiftons plus où nous fommes , nous n'exiftons qu'où nous ne fommes pas. Eft-ce la peine d'avoir une fi grande peur de U mort , pourvu que ce en quoi nous vivons refte ?

O homme! refferre ton exiftence au- dedans de toi , & tu ne feras plus miférable. Refte a la place que la nature t'affigne dans la chaîne des êtres, rien ne t'en pourra faire fortir : ne regimbe point contre la dure loi de la néceffité, & n'épuife pas à vouloir lui réfifter , des forces que le Ciel ne t'a point données pour étendre ou prolonger ton exiftence , mais feulement pour la conferver comme il lui plaît, & autant qu'il lui plaît. Ta liberté, ton pouvoir ne s'étendent qu'auffi loin que tes forces naturelles, & pas au-delà, tout le refte n'eft qu'efclavage , illufion , preftige. La domination mêmeeft fervile, quand elle tient à l'opinion : car tu dépends des préjugés de ceux que tu gouvernes par les préjugés. Pour les conduire comme il te plaît, il faut te conduire comme H leur plaît. Ils n'ont qu'à changer de manière de penfer, il faudra bien par force que tu changes de manière d'agir. Ceux qui t'approchent n'ont qu'à favoir gouverner les opinions du peuple que

tu crois gouverner , ou des favoris qui te gouvernent , ou celles de ta famille, ou les tiennes propres; ces Vifirs, ces Courtifans , ces Prêtres, ces Soldats, ces Valets , ces Caillettes , & jufqu'à des enfans , quand tu ferois un Thémiftocle en génie (z i) , vont te mener comme un enfant toi-même au milieu de tes légions. Tu as beau faire; jamais ton autorité réelle n'ira plus loin que tes facultés réelles. Si-tôt qu'il faut voir par les yeux des autres , il faut vouloir par leurs volontés. Mes peuples font mes fujets , dis-tu fièrement. Soit; mais toi, qu'es-tu? Le fujet de tes Miniftres : & tes Miniftres à leur tour que font-ils? Les fujets de leurs commis, de leurs maîtres , les valets de leurs valets, Prenez tout, ufurpez tout, & puis verfez l'ar-

(21) Ce petit garçon que vous quels petits conducteurs on trouveroit

voyez-là, diruit Thémistocle à fes amis, fouvent aux plus grands Empires, fi

est l'arbitre de la Grèce; car il gouverne le Prince on defeendoit par degrés

verne fa mère , fa mère me gouverne jufqu'à la première main qui donne le

ne , je gouverne les Athéniens, & les branle en fecret ! Athéniens gouvernent les Grecs. Oh !

Traité de l'Éducation. Tome I. ** ■

gent a pleines mains, dreflez des batteries de canon, élevez des gibets, des roues, donnez des Loix , des Édits , multipliez les efclaves , les foldats , les bourreaux , les prifons , les chaînes ; pauvres petits hommes, de quoi vous fert tout cela? Vous n'en fe-

rez ni mieux fervis , ni moins voies, ni moins trompés, ni plus abfolus. Vous direz toujours , nous voulons , & vous ferez toujours ce que voudront les autres.

Le feul qui fait fa volonté eft celui qui n'a pas befoin pour la faire, de mettre les bras d'un autre au bout des fiens : d'où il fuit que le premier de tous les biens n'eft pas l'autorité, mais la liberté. L'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut, & fait ce qu'il lui plaît. Voila ma maxime fondamentale. Il ne s'agit que de l'appliquer a l'enfance, & toutes les règles de l'éducation vont en découler.

La fociété a fait l'homme plus foible , non-feulement en lui étant le droit qu'il avoit fur les propres forces, mais fur tout en les lui rendant infuffifantes. Voila pourquoi fes defirs le multiplient avec fa foibleffe , & voilà ce qui fait celle de l'enfance comparée à l'âge d'homme. Si l'homme eft un être fort, & li l'enfant eft un être foible, ce n'eft pas parce que le premier a plus de force que le fécond , mais c'eft parce que le premier peut naturellement fe fuïire à lui-même, & que l'autre ne le peut. L'homme doit donc avoir plus de volontés, & l'enfant plus de fantaifies; mot par lequel j'entends tous les defirs qui ne font pas de vrais befoins , &C qu'on ne peut contenter qu'avec le fecours d'autrui.

J'ai dit la raifon de cet état de foibleiTe. La nature y pourvoit par l'attachement des pères & des mères ; mais cet attachement peut avoir fon excès , fon défaut , fes abus. Des parens qui vivent dans l'état civil , y tranfportent leur enfant avant l'âge. En lui donnant plus de befoins qu'il n'en a, ils ne foulagent pas fa foibleffCj, ils l'augmentent. Ils l'augmentent encore en exigeant de lui ce que la nature n'exigeoit pas ; en foumettant à leurs volontés le peu de force qu'il a pour fervir les liennes ; en changeant de part

ou d'autre en esclavage, la dépendance réciproque où le tient sa foi bête ,/ & où ks tient leur attachement.

L'HOMME sage fait refter à sa place, mais l'enfant qui ne connoît pas la fièvre , ne fauroit s'y maintenir. Il a parmi nous mille influences pour en fortir ; c'est à ceux qui le gouvernent à l'y retenir, & cette tâche n'est pas facile. Il ne doit être ni bête, ni homme , mais enfant; il faut qu'il sente sa faiblesse, & non qu'il en souffre; il faut qu'il dépende, & non qu'il obéisse ; il faut qu'il demande, & non qu'il commande. Il n'est fournis aux autres qu'à cause de ses besoins , & parce qu'ils voient mieux que lui ce qui lui est utile, ce qui peut contribuer ou nuire à sa conservation. Nul n'a droit, pas même le père, de commander à l'enfant ce qui ne lui est bon à rien.

Avant que les préjugés & les institutions humaines aient altéré nos penchans naturels, le bonheur des enfans , ainsi que des hommes, consistoit dans l'usage de leur liberté; mais cette liberté dans les premiers est bornée par leur faiblesse. Quiconque fait ce qu'il veut est heureux, s'il se suffit à lui-même; c'est le cas de l'homme vivant dans l'état de nature. Quiconque fait ce qu'il veut n'est pas heureux, si ses besoins partent de ses forces; c'est le cas de l'enfant dans le même état. Les enfans ne jouissent , même dans l'état de nature, que d'une liberté imparfaite, semblable à celle dont jouissent les hommes dans l'état civil. Chacun de nous ne pouvant plus se passer des autres, redevient à cet égard faible & misérable. Nous étions faits pour être hommes ; les lois & la société nous ont replongés dans l'enfance. Les riches, les grands, les Rois font tous des enfans qui , voyant qu'on s'empresse à soulager leur misère, tirent de cela même une vanité puérile, & font tout

fiers des foins qu'on ne leur rendroit pas s'ils étoient hommes faits.

Ces confidérations font importantes, & fervent à refondre toutes les contradictions du système social. Il y a deux sortes de dépendances. Celle des choses qui est de la nature ; celle des hommes qui est de la société. La dépendance des choses n'ayant aucune moralité , ne nuit point à la liberté , & n'engendre point de vices : la dépendance des hommes étant déformée (12), les engendre

(22) Dans mes principes du droit politique il est démontré, que nulle volonté particulière ne peut être ordonnée dans le système social.

K ij

tous, & c'est par elle que le maître & l'esclave se dépravent mutuellement. S'il y a quelque moyen de remédier à ce mal dans la société, c'est de substituer la loi à l'homme, & d'armer les volontés générales d'une force réelle supérieure à l'action de toute volonté particulière. Si les lois des nations pou voient avoir, comme celles de la nature , une inflexibilité que jamais aucune force humaine ne pût vaincre, la dépendance des hommes redeviendrait alors celle des choses; on réunirait dans la république tous les avantages de l'état naturel à ceux de l'état civil; on joindrait à la liberté qui maintient l'homme exempt de vices , la moralité qui l'élève à la vertu.

Maintenez l'enfant dans la seule dépendance des choses ; vous aurez suivi l'ordre de la nature dans le progrès de son éducation. N'offrez jamais à ses volontés indifférentes que des obstacles physiques ou des punitions qui naissent des actions mêmes , & qu'il se

rappelle dans l'occafion : fans lui défendre de mal faire , il fuffic de l'en empêcher. L'expérience ou l'impuiffance doivent feules lui tenir lieu de loi. N'accordez rien à fes delîrs , parce qu'il le demande, mais parce qu'il en a befoin. Qu'il ne fâche ce que c'eft qu'obéiffance quand il agit, ni ce que c'eft qu'empire quand on agit pour lui. Qu'il fente également fa liberté dans fes aâions & dans les vôtres. Suppléez à la force qui lui manque, autant précifément qu'il en a befoin pour être libre & non pas impérieux; qu'en recevant vos fervices avec une forte d'humiliation, il afpire au moment où il pourra s'en paffer, & où il aura l'honneur de fe fervir lui-même.

La nature a, pour fortifier le corps & le faire croître, des moyens qu'on ne doit jamais contrarier. Il ne faut point contraindre un enfant de refter quand il veut aller , ni d'aller quand il veut refter en place. Quand la volonté des enfans n'eft point gâtée par notre faute, ils ne veulent rien inutilement. Il faut qu'ils fautent, qu'ils courent, qu'ils crient quand ils en ont envie. Tous leurs mouvemens font des befoins de leur conflitution qui cherche à fe fortifier : mais on doit fe défier de ce qu'ils défirent fans le pouvoir faire eux-mêmes, & que d'autres font obligés de faire

de v Éducation. jj

pour eux. Alors il faut diftinguer avec foin le vrai befoin , le befoin naturel, du befoin de fantaifie qui commence à naître, ou de celui qui ne vient que de la furabondance de vie dont j'ai parlé.

J'ai déjà dit ce qu'il faut faire , quand un enfant pleure pour avoir ceci ou cela. J'ajouterai feulement que dès qu'il peut demander en parlant ce qu'il defire, & que pour l'obtenir plus vite,

ou pour vaincre un refus, il appuie de pleurs fa demande, elle lut doit être irrévocablement refusée. Si le befoin l'a fait parler, vous devez le fàvoir & faire auffi-tôt ce qu'il demande : mais céder quelque chofe à fes larmes, c'eft l'exciter à en verfer, c'eft lui apprendre à douter de votre bonne volonté, & a croire que l'importunité peut plus fur vous que la bienveillance. S'il ne vous croit pas bon, bien-tôt il fera méchant; s'il vous croit foible, il fera bien-tôt opiniâtre : il importe d'accorder toujours au premier figne ce qu'on ne veut pas refufer. Ne foyez point prodigue en refus , mais ne les révoquez jamais.

Gardez- vous fur-tout de donner a l'enfant de vaines formules de politefTe qui lui fervent au befoin de paroles magiques , pour foumettre à fes volontés tout ce qui l'entoure, & obtenir a l'inftant ce qu'il lui plaît. Dans l'éducation façonnrière des riches, on ne manque jamais de les rendre poliment impérieux , en leur prefcrivant les termes dont ils doivent fe fervir pour que perfonne n'ofe leur réfifler : leurs enfans n'ont ni tons, ni tours fupplians, ils font auffi arrogans , même plus, quand ils prient, que quand ils commandent, comme étant bien plus sûrs d'Ytre obéis. On voit d'abord que s'il vous plaît , fignifie dans leur bouche, il me plaît, & (\uq je vous prie, fignifie je vous ordonne. Admirable politefTe, qui n'aboutit pour eux qu'à changer le fens des mots, & h ne pouvoir jamais parler autrement qu'avec empire! Quant à moi qui crains moins qu'Emile ne foit groffier qu'arrogant , j'aime beaucoup mieux qu'il dife en priant, faites cela, qu'en commandant, je vous prie. Ce n'eft pas le terme dont il fe fert qui m'importe, mais bien l'acception qu'il y joint.

Il y a un excès de rigueur & un excès d'indulgence, tous deux également à éviter. Si vous laiffez pâtre les enfans , vous expofej

Traité

leurfanté, leur vie, vous les rendez actuellement misérables ; fi vous leur épargnez avec trop de foin toute espèce de mal-être, vous leur préparez de grandes misères, vous les rendez délicats, fenfibles , vous les fortiez de leur état d'hommes dans lequel ils rentreront un jour malgré vous. Pour ne les pas expofer à quelques maux de la nature, vous êtes l'artifan de ceux qu'elle ne leur a pas donnés. Vous me direz que je tombe dans le cas de ces mauvais pères, auxquels je reprochois de facrifier le bonheur des enfans , h la confidération d'un temps éloigné qui peut ne jamais être.

Non pas : car la liberté que je donne à mon élevé, le dédommage amplement des légères incommodités auxquelles je le laiffe expofé. Je vois de petits poliffbns jouer fur la neige, violets, tranfif, & pouvant à peine remuer les doigts. Il ne tient qu'à eux de s'aller chauffer, ils n'en font rien; fi on les y forçoit , ils fentiroient cent fois plus de rigueurs de la contrainte, qu'ils ne fentent celles du froid. De quoi donc vous plaignez-vous ? Rendrai-je votre enfant misérable en ne l'expofant qu'aux incommodités qu'il veut bien fouffrir ? Je fais fon bien dans le moment préfent en le laiffant libre ; je fais fon bien dans l'avenir en l'armant contre les maux qu'il doit fupporter. S'il avoit le choix d'être mon élevé ou le vôtre , penfez-vous qu'il balançât un infant?

Concevez- vous quelque vrai bonheur poffible pour aucun être hors de fa confitution ? Et n'eft-ce pas fortir l'homme de fa confitution, que de vouloir l'exempter également de tous les maux de fon espèce? Oui, je le foutiens; pour fentir les grands biens , il faut qu'il connoiffe les petits maux ; telle eft fa nature. Si le physique va trop bien , le moral fe corrompt. L'homme qui ne

connoîtroit pas la douleur, ne connoîtroit ni l'attendi-idement de l'Humanité , ni la douceur de la commifération ; fon cœur ne feroit ému de rien, il ne feroit pas fociable, il feroit un monftre parmi fes femblables.

Savfz-vous quel eft le plus sûr moyen de rendre votre enfant milaabk? C'eft de l'accoutumer a. tout obferver; car fes de-

de v Éducation. TM

firs croiflant inceftamment par la facilité de les fatisfaire, tôt ou tard l'impuiffance vous forcera malgré vous d'en venir au refus <Sc ce refus inaccoutumé lui donnera plus de tourment que la privation même de ce qu'il defire. D'abord il voudra la canne que vous tenez; bientôt il voudra votre montre; enfuite il voudra l'oiseau qui vole; il voudra l'étoile qu'il voit briller; il voudra tout ce qu'il verra : à moins d'être Dieu, comment le contenterez- vous?

C'EST une difpofition naturelle à l'homme de regarder comme lien tout ce qui eft en fon pouvoir. En ce fens le principe de Hobbes eft vrai jufqu'à certain point ; multipliez avec nos defirs les moyens de les fatisfaire , chacun fe fera le maître de tout. L'enfant donc qui n'a qu'à vouloir pour obtenir, fe croit le propriétaire de l'univers ; il regarde tous les hommes comme Ces efclaves : & quand enfin l'on eft forcé de lui refufer quelque chofe ; lui, croyant tout poffible quand il commande, prend ce refus pour un acte de rébellion; toutes les raifons qu'on lui donne dans un âge incapable de raifonnement, ne font à fon gré que des prétextes ; il voit partout de la mauvaife volonté : le fentiment d'une injuftt'ce prétendue aigri/Tant fon naturel , il prend tout le monde en haine , & fans jamais favoir gré de la complaifance , il s'indigne de toute opposition.

Comment concevrois-je qu'un enfant ainfi dominé par la colère, & dévoré des partions les plus irascibles, puiffè jamais être heureux? Heureux, lui ! cest un despote ; c'est à la fois le plus vil des esclaves, & la plus misérable des créatures. J'ai vu des enfans élevés de cette manière, qui vouloient qu'on renversât la maison d'un coup d'épaulé ; qu'on leur donnât le coq qu'ils voyoient fur un clocher, qu'on arrêât un Régiment en marche pour entendre les tambours plus long-temps, & qui perçoient l'air de leurs cris fans vouloir écouter perfonne, aufli-tôt qu'on tarδοit à leur obéir! Tout s'emprefToit vainement à leur complaire ; leurs dtfirs s'irritant parla facilité d'obtenir, ils s'obftinoient aux chofes impossibles, & ne trouvoient par-tout que contradicions , qu'obftjdes que peines, que 'douleurs. Toujours grondans , toujours mutins ^ . toujours furieux, ils paffbient les jours à crier, à fe plaindre l

80 Trait*.

étoient-ce la des êtres bien fortunés? La foibleffe & la domination réunies n'engendrent que folie & misère. De deux enfans gâtés , l'un bat la table, & l'autre fait fouetter la mer; ils auront bien à fouetter & à battre avant de vivre contins.

Si ces idées d'empire & de tyrannie les rendent misérables dès leur enfance , que fera-ce quand ils grandiront, & que leurs relations avec les autres hommes commenceront à s'étendre & fe multiplier? Accoutumés à voir tout fléchir devant eux, quelle surprise en entrant dans le monde de sentir que tout leur réfiste, & de se trouver écrasés du poids de cet univers qu'ils pensoient mouvoir à leur gré ! Leurs airs infolens , leur puérile vanité ne leur attirent que mortifications, dédains, railleries ; ils boivent les affronts comme l'eau ; de cruelles épreuves leur apprennent bien-tôt qu'ils ne connoissent ni leur état, ni leurs forces; ne pou-

avant tout, ils croient ne rien pouvoir : tant d'obstacles inaccoutumés les rebutent , tant de mépris les avilissent ; ils deviennent lâches, craintifs, rampans, & retombent autant au-dessous d'eux-mêmes qu'ils s'étoient élevés au-dessus.

Revenons à la règle primitive. La nature a fait les enfans pour être aimés & secourus, mais les a-t-elle faits pour être obéis & craints ? Leur a-t-elle donné un air imposant, un œil féroce, une voix rude & menaçante pour se faire redouter ? Je comprends que le rugissement d'un lion épouvante les animaux, & qu'ils tremblent en voyant sa terrible hure ; mais si jamais on vit un spectacle indécent, odieux, révoltant, c'est un Corps de Magistrats , le Chef à la tête, en habit de cérémonie, prosternés devant un enfant au maillot, qu'ils haranguent en termes pompeux , & qui crie & bave pour toute réponse.

À considérer l'enfance en elle-même, y a-t-il au monde un être plus faible , plus misérable, plus à la merci de tout ce qui l'environne, qui ait si grand besoin de pitié, de soins, de protection qu'un enfant ? Ne semble-t-il pas qu'il ne montre une figure si douce & un air si touchant , qu'à fin que tout ce qui l'approche s'intéresse à sa faiblesse, & s'empresse à le secourir ? Qu'y a-t-il donc

de

de plus choquant, de plus contraire à l'ordre, que de voir un enfant impérieux & mutin commander à tout ce qui l'entoure, & prendre impudemment le ton de maître avec ceux qui n'ont qu'à l'abandonner pour le faire périr ?

D'autre part, qui ne voit que la faiblesse du premier âge , enchaîne les enfans de tant de manières, qu'il est barbare d'ajouter

à cet affujettissement celui de nos caprices , en leur ôtant une liberté si bornée, de laquelle ils peuvent si peu abuser, & dont il est si peu utile à eux & à nous qu'on les prive ? S'il n'y a point d'objet si digne de pitié qu'un enfant hautain , il n'y a point d'objet si digne de pitié qu'un enfant craintif. Puisqu'avec l'âge de raison commence la fervitude civile, pourquoi la prévenir par la fervitude privée ? Souffrons qu'un moment de la vie soit exempt de ce joug que la nature ne nous a pas imposé , & laissons à l'enfance l'exercice de la liberté naturelle, qui l'éloigné, au moins pour un temps , des vices que l'on contracte dans l'esclavage. Que ces instituteurs fêvères , que ces pères avertis à leurs enfans , viennent donc les uns & les autres avec leurs frivoles objections , & qu'avant de vanter leurs méthodes , ils apprennent une fois celle de la nature.

Je reviens à la pratique. J'ai déjà dit que votre enfant ne doit rien obtenir parce qu'il le demande, mais parce qu'il en a besoin (13), ni rien faire par obéissance, mais seulement par nécessité; ainsi les mots d'obéir & de commander feront proscrits de son Dictionnaire, encore plus ceux de devoir & d'obligation; mais ceux de force, de nécessité, d'impuissance & de contrainte y doivent tenir une grande place. Avant l'âge de raison l'on ne fauroit

(13) On doit sentir que comme la qui les porte à le demander qu'il faut

peine est souvent une nécessité , le faire attention. Accordez - leur, tant

plaisir est quelquefois un besoin. Il qu'il est possible , tout ce qui peut

n'y a donc qu'un seul desir des en- leur faire un plaisir réel : refusez-leur

dans lequel on ne doive jamais contredire toujours ce qu'ils ne demandent que

plaire; c'est celui de se faire obéir, par fantaisie, ou pour faire un acte

D'où il suit, que dans tout ce qu'ils d'autorité", demandent , c'est sur - tout au motif

Traité de l'Éduc. Tome I. L

82 Traité

avoir aucune idée des êtres moraux , ni des relations sociales ; il faut donc éviter, autant qu'il se peut, d'employer des mots qui les expriment, de peur que l'enfant n'attache d'abord à ces mots de fausses idées qu'on ne pourra point, ou qu'on ne pourra plus détruire. La première fausse idée qui entre dans sa tête, est en lui le germe de l'erreur & du vice; c'est à ce premier pas qu'il faut surtout faire attention. Faites que tant qu'il n'est frappé que des choses sensibles , toutes ses idées s'arrêtent aux sensations ; faites que de toutes parts il n'apprenne autour de lui que le monde physique : dans quoi soyez sûr qu'il ne vous écouterait point du tout, ou qu'il se fera du monde moral , dont vous lui parlez , des notions fantastiques que vous n'effacerez de la vie.

Raisonner avec les enfans étoit la grande maxime de Locke; c'est la plus en vogue aujourd'hui : son succès ne me paroît pourtant pas fort propre à la mettre en crédit; & pour moi je ne vois rien de plus sot que ces enfans avec qui l'on a tant raisonné. De toutes les facultés de l'homme la raison , qui n'est , pour ainsi

dire, qu'un composé de toutes les autres , est celle qui se développe le plus difficilement & le plus tard : & c'est de celle-là qu'on veut le fervir pour développer les premières! Le chef-d'œuvre d'une bonne éducation est de faire un homme raisonnable : & l'on prétend élever un enfant par la raison ! C'est commencer par la fin, c'est vouloir faire l'instrument de l'ouvrage. Si les enfans entendoient raison, ils n'auroient pas besoin d'être élevés; mais en leur parlant dès leur bas âge une langue qu'ils n'entendent point, on les accoutume à se payer de mots, à contrôler tout ce qu'on leur dit, à se croire aussi sages que leurs maîtres, à devenir disputeurs & mutins; & tout ce qu'on pense obtenir d'eux par des motifs raisonnables , on ne l'obtient jamais que par ceux de convoitise, ou de crainte, ou de vanité , qu'on est toujours forcé d'y joindre.

Voyci la formule à laquelle peuvent se réduire à-peu-près toutes les leçons de morale qu'on fait & qu'on peut faire aux enfans,

Le Maître,

Il ne faut pas faire cela.

DE L' É D U C A T I O N. 8g

L'Enfant.

Et pourquoi ne faut-il pas faire cela ?

Le Maître.

Parce que c'est mal fait.

L'Enfant.

Mal fait ! Qu'est-ce qui est mal fait ?

Le Maître.

Ce qu'on vous défend.

L'Enfant.

Quel mal y a-t-il à faire ce qu'on me défend ?

Le Maître.

On vous punit pour avoir défobéi.

L'Enfant.

Je ferai en sorte qu'on n'en fâche rien.

Le Maître.

On vous épiera.

L'Enfant.

Je me cacherais.

Le Maître.

On vous questionnera.

L'Enfant.

Je mentirai.

Le Maître.

Il ne faut pas mentir.

L'Enfant. .

Pourquoi ne faut-il pas mentir?

Le Maître.

Parce que c'est mal fait, &c.

L ij

Voilà le cercle inévitable. Sortez-en , l'enfant ne vous entend plus. Ne font-ce pas là des inftruâions fort utiles ? Je ferois bien curieux de favoir ce qu'on pourroit mettre à la place de ce dialogue? Locke lui-même y eût, à coup sûr, été fort embarrassé. Connoître le bien & le mal , sentir la raison des devoirs de l'homme , n'est pas l'affaire d'un enfant.

La nature veut que les enfans soient enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons intervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni faveur , & ne tarderont pas à se corrompre : nous aurons de jeunes docteurs & de vieux enfans. L'enfance a des manières de voir, de penser, de sentir, qui lui sont propres ; rien n'est moins sensé que d'y vouloir substituer les nôtres ; & j'aimerois autant exiger qu'un enfant eût cinq pieds de haut, que du jugement à dix ans. En effet, à quoi lui ferviroit la raison à cet âge? Elle est le frein de la force, & l'enfant n'a pas besoin de ce frein.

En essayant de persuader à vos élevés le devoir de l'obéissance , vous joignez à cette prétendue persuasion la force & les menaces, ou , qui pis est , la flatterie & les promesses. Ainsi donc , amorcés par l'intérêt, ou contraints par la force, ils font semblant d'être convaincus par la raison. Ils voient très-bien que l'obéissance leur est avantageuse & la rébellion nuisible , aussi-tôt que vous vous apercevez de l'une ou de l'autre. Mais comme vous

n'exigez rien d'eux qui ne leur foit défagréable, & qu'il eft toujours pénible de faire les volontés d'autrui, ils fe cachent pour faire les leurs, perfuadés qu'ils font bien fi l'on ignore leur défo-béiffance , mais prêts à convenir qu'ils font mal, s'ils font découverts, de crainte d'un plus grand mal. La raifon du devoir n'étant pas de leur âge, il n'y a homme au monde qui vînt a bout de la leur rendre vraiment fenfible : mais la crainte du châtimement, l'efpoir du pardon, l'importunité, l'embarras de répondre, leur arrachent tous les aveux qu'on exige, & l'on croit les avoir convaincus quand on ne léfa qu'ennuyés ou intimidés.

Qu'ariuve-t-il de-Ià ? Premièrement, qu'en leur impofant

de r Éducation. 85

tin devoir qu'ils ne fentent pas , vous les indifpofez contre votre tyrannie, & les détournez de vous aimer; que vous leur apprenez à devenir diffimulés, faux, menteurs, pour extorquer des récompenses ou fe dérober aux châtimens ; qu'enfin, les accoutumant a couvrir toujours d'un motif apparent un motif fecret, vous leur donnez vous-même le moyen de vous abufer fans cefle, de vous ôter la connoiffance de leur vrai caractère, & de payer vous & les autres de vaines paroles dans l'occafion. Les loix, direz-vous, quoiqu 'obligatoires pour la confcience , ufent de même de contrainte avec les hommes faits. J'en conviens : mais que font ces hommes , finon des enfans gâtés par l'éducation ? Voilà précifément ce qu'il faut prévenir. Employez la force avec les enfans, & la raifon avec les hommes : tel eft l'ordre naturel : le fage n'a pas befoin de loix.

Traitez votre élevé félon fon âge. Mettez-le d'abord a fa place, & tenez-l'y fi bien, qu'il ne tente plus d'en fortir. Alors, avant de

favoir ce que c'est que sageffie, il en pratiquera la plus importante leçon. Ne lui commandez jamais rien, quoi que ce soit au monde, absolument rien. Ne lui laissez pas même imaginer que vous prétendiez avoir aucune autorité sur lui. Qu'il fâche seulement qu'il est faible & que vous êtes fort, que par son état & le vôtre il est nécessairement à votre merci ; qu'il le fâche, qu'il l'apprenne, qu'il le sente : qu'il sente de bonne heure sur sa tête altière le dur joug que la nature impose à l'homme, le pesant joug de la nécessité, sous lequel il faut que tout être fini ployé : qu'il voye cette nécessité dans les choses, jamais dans le caprice (14) des hommes ; que le frein qui le retient soit la force & non l'autorité. Ce dont il doit s'abstenir, ne le lui défendez pas, empêchez-le de le faire, sans explications, sans raisonnemens : ce que vous lui accordez, accordez-le à son premier mot, sans sollicitations, sans prières, sur-tout sans condition. Accordez avec plaisir, ne refusez qu'avec répugnance; mais que tous vos refus soient irrévocables,

(24) On doit Être sûr que l'enfant pas la raison. Or, un enfant ne sent la traitera de caprice toute volonté' contraire à la sienne, & dont il ne sentira ses fantaisies.

36 Traité

qu'aucune importunité ne vous ébranle, que le non prononcé soit un mur d'airain, contre lequel l'enfant n'aura pas épuisé cinq ou six fois ses forces, qu'il ne tentera plus de le renverser.

C'est ainsi que vous le rendrez patient, égal, résigné, paisible, même quand il n'aura pas ce qu'il a voulu ; car il est dans la nature de l'homme d'endurer patiemment la nécessité des choses, mais «on la mauvaise volonté d'autrui. Ce mot, il n'y en a plus,

est une réponse contre laquelle jamais enfant ne s'est mutiné, à moins qu'il ne crût que c'était un mensonge. Au reste , il n'y a point ici de milieu; il faut n'en rien exiger du tout , ou le plier d'abord à la plus parfaite obéissance. La pire éducation est de le laisser flottant entre ses volontés & les vôtres, & de disputer sans celle entre vous & lui à qui des deux fera le maître ; j'aimerois cent fois mieux qu'il le fût toujours.

Il est bien étrange que, depuis qu'on se mêle d'élever des enfants, on n'ait imaginé d'autre instrument pour les conduire que l'émulation, la jalousie, l'envie, la vanité, l'avidité, la vile crainte, toutes les passions les plus dangereuses, les plus promptes à fermenter, & les plus propres à corrompre l'ame , même avant que le corps soit formé. A chaque instruction précoce qu'on veut faire entrer dans leur tête, on plante un vice au fond de leur cœur ; d'infensibles instituteurs pensent faire des merveilles en les rendant méchants pour leur apprendre ce que c'est que bonté; & puis ils nous disent gravement : tel est l'homme. Oui, tel est l'homme que vous avez fait.

On a employé tous les instruments , hors un : le seul précisément qui peut réussir ; la liberté bien réglée. Il ne faut point se mêler d'élever un enfant quand on ne fait pas le conduire où l'on veut par les seules lois du possible & de l'impossible. La sphère de l'un & de l'autre lui étant également inconnue, on l'étend, on la refaire autour de lui comme on veut. On l'enchaîne, on le pousse , on le retient avec le seul lien de la nécessité, sans qu'il en murmure : on le rend souple & docile par la seule force des choses , fins qu'aucun vice ait l'occasion de germer en lui ; car jamais les passions ne s'animent , tant qu'elles sont de nul effet.

NE donnez à votre élevé aucune espèce de leçon verbale , il n'en doit recevoir que de l'expérience; ne lui infligez aucune espèce de châtiment, car il ne fait ce que c'est qu'être en faute; ne lui faites jamais demander pardon, car il ne fauroit vous offenser. Dépourvu de toute moralité dans ses actions, il ne peut rien faire qui soit moralement mal, & qui mérite ni châtiment, ni réprimande.

Je vois déjà le fleur effrayé juger de cet enfant par les nôtres : il se trompe. La gêne perpétuelle où vous tenez vos élevés irrite leur vivacité; plus ils sont contraints sous vos yeux, plus ils sont turbulens au moment qu'ils s'échappent; il faut bien qu'ils se dédommagent, quand ils peuvent, de la dure contrainte où vous les tenez. Deux écoliers de la ville feront plus de dégât dans un pays que la Jeunesse de tout un village. Enfermez un petit Monfleur & un Payfan dans une chambre; le premier aura tout renversé, tout brisé avant que le fécond soit sorti de sa place. Pourquoi cela? Si ce n'est que l'un se hâte d'abuser d'un moment de licence, tandis que l'autre toujours sûr de sa liberté, ne se presse jamais d'en user. Et cependant les enfans des villageois , souvent flattés ou contrariés , sont encore bien loin de l'état où je veux qu'on les tienne.

Posons pour maxime incontestable que les premiers mouvemens de la nature sont toujours droits ; il n'y a point de perversité originelle dans le cœur humain. Il ne s'y trouve pas un seul vice dont on ne puisse dire comment & par où il y est entré. La seule passion naturelle à l'homme, est l'amour de soi-même, ou l'amour-propre pris dans un sens étendu. Cet amour-propre, en soi, ou relativement à nous , est bon & utile, & comme il n'a point de report nécessaire à autrui, il est à cet égard naturellement indifférent; il ne devient bon ou mauvais que par l'application

qu'on en fait & les relations qu'on lui donne. Jusqu'à ce que le guide de l'amour- propre , qui est la raison , puisse naître, il importe donc qu'un enfant ne fasse rien, parce qu'il est vu ou entendu , rien , en un mot, par rapport aux autres , mais seulement ce que la nature lui demande ; & alors il ne fera rien que de bien.

Jfc n'entends pas qu'il ne fera jamais de déCât, qu'il ne se bief.

83 Traité

fera point, qu'il ne brisera pas peut être un meuble de prix s'il le trouve à sa portée. Il pourroit faire beaucoup de mal sans mal faire, parce que la mauvaise action dépend de l'intention de nuire, & qu'il n'aura jamais cette intention. S'il l'avoit une seule fois, tout seroit déjà perdu ; il seroit méchant presque sans retour.

Telle chose est mal aux yeux de l'avarice, qui ne l'est pas aux yeux de la raison. En laissant les enfans en pleine liberté d'exercer leur étourderie , il convient d'écarter d'eux tout ce qui pourroit la rendre coûteuse, & de ne laisser à leur portée rien de fragile & de précieux. Que leur appartement soit garni de meubles grossiers & solides : point de miroirs, point de porcelaines, point d'objets de luxe. Quant à mon Emile , que j'élève à la campagne , sa chambre n'aura rien qui la distingue de celle d'un Paysan. À quoi bon la parer avec tant de foin, puisqu'il y doit rester si peu? Mais je me trompe ; il la parera lui-même, & nous verrons bien- tôt de quoi.

Que si malgré vos précautions l'enfant vient à faire quelque désordre, à casser quelque pièce utile, ne le punissez point de votre, négligence, ne le grondez point; qu'il n'entende pas un seul mot de reproche, ne lui laissez pas même entrevoir qu'il vous ait donné du chagrin, agiriez exactement comme si le meuble se fût

cafté de lui-même ; enfin croyez avoir beaucoup fait fi vous pouvez ne rien dire.

Oser Al- JE expofer ici la plus grande, la plus importante, la plus utile règle de toute l'éducation? Ce n'eft pas de gagner du temps, c'eft d'en perdre. Lecteurs vulgaires, pardonnez-moi mes paradoxes : il en faut fuivre quand on réfléchit; & quoi que vous puiffiez dire, j'aime mieux être homme à paradoxes qu'homme à préjugés. Le plus dangereux intervalle de la vie humaine , eft celui de la naiffance a l'âge de douze ans. C'eft le temps où germent les erreurs & les vices, fans qu'on ait encore aucun infiniment pour les détruire ; & quand l'instrument vient , les racines font fi profondes , qu'il n'eft plus temps de les arracher. Si les enfans fautoient tout d'un coup de la mammelle a l'âge de raifon, l'éducation

ducation qu'on leur donne pourroit leur convenir ; mais félon le progrès naturel, il leur en faut une toute contraire. Il faudroit qu'ils ne riflent rien de leur ame jufqu'à ce qu'elle eût toutes fes facultés; car il eft impoffible qu'elle apperçoive le flambeau que vous lui préfétez tandis qu'elle eft aveugle, & qu'elle fuive dans l'immense plaine des idées, une route que la raifon trace encore il légèrement pour les meilleurs yeux.

La première éducation doit donc être purement négative. Elle confifte , non point à enfeigner la vertu ni la vérité , mais à garantir le cœur du vice & l'efprit de l'erreur. Si vous pouviez ne rien faire & ne rien laiffTer faire, fi vous pouviez amener votre élevé fain & robuste à l'âge de douze ans, fans qu'il sût diftinguer fa main droite de fa main gauche, dès vos premières leçons, les yeux de fon entendement s'ouvreroient à la raifon; fans préjugés, fans habitudes , il n'auroit rien en lui qui pût contrarier l'effet de vos

foins. Bien-tôt il deviendrait entre vos mains le plus sage des hommes, & en commençant par ne rien faire, vous auriez fait un prodige d'éducation.

Prenez le contre-pied de l'usage, & vous ferez presque toujours bien. Comme on ne veut pas faire d'un enfant un enfant, mais un Docteur, les pères & les maîtres n'ont jamais aïlèz tât tancé, corrigé, réprimandé, flatté, menacé, promis, influit, parlé raïfon. Faites mieux, foyez raïfonnable, & ne raïfonnez point avec votre élevé, fur- tout pour lui faire approuver ce qui lui déplaît; car amener ainfi toujours la raïfon dans les chofes défagrèables, ce n'eft que la lui rendre ennuyeufe, & la décréditer de bonne heure dans un efprit qui n'eft pas encore en état de l'entendre. Exercez fon corps, fes organes, fes fens, fes forces, mais tenez fon ame oïfive aufli long-temps qu'il fe pourra. Redoutez tous les fentimens antérieurs au jugement qui les apprécie. Retenez, arrêtez les impreffions étrangères : & pour empêcher le mal de naître, ne vous preffez point de faire le bien; car il n'eft jamais tel, que quand la raïfon l'éclairé. Regardez tous les délais comme des avantages; c'eft gagner beaucoup que d'avancer vers le terme fans rien perdre; laiffez mûrir l'enfance dans les enfans. Enfin quelque leçon leur de^

Traité de l'Éduc. Tome I. M

90 Traité

vient-elle néceffaire : gardez vous de la donner aujourd'hui, fi vous pouvez différer jufqu'à demain fans danger.

Une autre confidération qui confirme l'utilité de cette méthode, eft celle du génie particulier de l'enfant, qu'il faut bien connoître pour favoir quel régime moral lui convient. Chaque efprit a fa forme propre, félon laquelle il a befoin d'être gouverné;

& il importe au succès des foins qu'on prend, qu'il soit gouverné par cette forme & non par une autre. Homme prudent, épiez long-temps la nature, observez bien votre élevé avant de lui dire le premier mot; laissez d'abord le germe de son caractère en pleine liberté de se montrer, ne le contraignez en quoi que ce puisse être, afin de le mieux voir tout entier. Pensez-vous que ce temps de liberté soit perdu pour lui? Tout au contraire, il fera le mieux employé; car c'est ainsi que vous apprendrez à ne pas perdre un seul moment dans un temps plus précieux : au lieu que, si vous commencez d'agir avant de savoir ce qu'il faut faire, vous agirez au hasard ; fuyez de vous tromper, il faudra revenir sur vos pas; vous ferez plus éloigné du but que si vous eussiez été moins pressé de l'atteindre. Ne faites donc pas comme l'avare , qui perd beaucoup pour ne vouloir rien perdre. Sacrifiez dans le premier âge un temps que vous regagnerez avec usure dans un âge plus avancé. Le sage Médecin ne donne pas étourdiment des ordonnances à la première vue, mais il étudie premièrement le tempérament du malade avant de lui rien prescrire : il commence tard à le traiter, mais il le guérit; tandis que le Médecin trop pressé le tue.

Mais où placerons-nous cet enfant pour l'élever comme un être insensible, comme un automate? Le tiendrons-nous dans le globe de la lune, dans une île déserte? L'écarterons nous de tous les humains? N'aura-t-il pas continuellement, dans le monde, le spectacle & l'exemple des passions d'autrui ? Ne verra-t-il jamais d'autres enfans de son âge ? Ne verra-t-il pas ses parens, ses voisins, sa nourrice, sa gouvernante , son laquais, son gouverneur même s qui après tout ne fera pas un Ange ?

Clitli objection cil forte 6c folide, Mais vous ai-je dit que ce

fût une entreprise aisée qu'une éducation naturelle ! O homme ! est-ce ma faute si vous avez rendu difficile tout ce qui est bien ? Je sens ces difficultés, j'en conviens : peut-être sont-elles infurmontables. Mais toujours est-il sûr qu'en s'appliquant à les prévenir, on les prévient jusqu'à certain point. Je montre le but qu'il faut qu'on se propose : je ne dis pas qu'on y puisse arriver ; mais je dis que celui qui en approchera davantage, aura le mieux réussi.

Souvenez-vous qu'avant d'oser entreprendre de former un homme, il faut s'être fait homme soi-même, il faut trouver en soi l'exemple qui se doit proposer. Tandis que l'enfant est encore sans connaissance, on a le temps de préparer tout ce qui l'approche à ne frapper ses premiers regards que des objets qu'il lui convient de voir. Rendez-vous respectable à tout le monde ; commencez par vous faire aimer , afin que chacun cherche à vous complaire. Vous ne ferez point maître de l'enfant, si vous ne l'êtes de tout ce qui l'entoure ; & cette autorité ne fera jamais suffisante, si elle n'est fondée sur l'estime de la vertu. Il ne s'agit point d'épuiser sa bourse & de verser l'argent à pleines mains ; je n'ai jamais vu que l'argent fît aimer personne. Il ne faut point être avare & dur, ni plaindre la misère qu'on peut foulager ; mais vous aurez beau ouvrir vos coffres ; si vous n'ouvrez aussi votre cœur, celui des autres vous restera toujours fermé. C'est votre temps , ce sont vos soins, vos affections, c'est vous-même qu'il faut donner ; car quoi que vous puissiez faire , on sent toujours que votre argent n'est point vous. Il y a des témoignages d'intérêt & de bienveillance qui font plus d'effet, & sont réellement plus utiles que tous les dons : combien de malheureux , de malades ont plus besoin de consolation que d'aumône ! Combien d'opprimés à qui la protection sert plus

que l'argent ! Raccommodez les gens qui se brouillent, prévenez les procès , portez les enfans au devoir, les pères a l'indulgence , favorisez d'heureux mariages , empêchez les vexations , employez, prodiguez le crédit des parens de votre élevé en faveur du foible à qui on refuse justice, & que le puissant accable. Déclarez-vous hautement le protecteur des malheureux. Soyez juste, humain, bienfaissant. Ne faites pas seulement

M ij

62 Traité

l'aumône, faites la charité; les œuvres de miséricorde foulagent plus de maux que l'argent : aimez les autres , & ils vous aimeront ; fervez-les, & ils vous ferviront; foyez leur frère, & ils feront vos enfans.

C'EST encore ici une des raisons pourquoi je veux élever Emile à la campagne, loin de la canaille des valets, les derniers des hommes après leurs maîtres ; loin des noires mœurs des villes que le vernis , dont on les couvre , rend féduifantes & contagieuses pour les enfans : au lieu que les vices des payfans , fans apprêt & dans toute leur grossièreté , sont plus propres à rebuter qu'à séduire , quand on n'a nul intérêt à les imiter.

Au village, un gouverneur fera beaucoup plus maître des objets qu'il voudra présenter a l'enfant; sa réputation, ses discours, son exemple , auront une autorité qu'ils ne fauroient avoir à la ville : étant utile a tout le monde , chacun s'empresera de l'obliger, d'être estimé de lui, de se montrer au disciple tel que le maître voudroit qu'on fût en effet ; & si l'on ne se corrige pas du vice , on s'abstiendra du scandale ; c'est tout ce dont nous avons besoin pour notre objet.

Cessez de vous en prendre aux autres de vos propres fautes 3
le mal que les enfans voient, les corrompt moins que celui que
vous leur apprenez. Toujours fermoneurs, toujours moralifres ,
toujours pédans , pour une idée que vous leur donnez la croyant
bonne , vous leur en donnez a la fois vingt autres qui ne valent
rien ; pleins de ce qui fe paffe dans votre tête, vous ne voyez pas
l'effet que vous produifez dans la leur. Parmi ce long flux de pa-
roles dont vous les excédez inceffamment , penfez-vous qu'il n'y
en ait pas une qu'ils faillirent à faux ? Penfez-vous qu'ils ne com-
mentent pas a leur manière vos explications dimifes, & qu'ils n'y
trouvent pas de quoi fe faire un fyftême a leur portée , qu'ils fau-
ront vous oppofer dans l'occafion ?

ÉCOUTEZ un petit bon - homme qu'on vient d'endoclrincr ;
IaifTu/-Ie jafer , queftionner, extravaguer à fon aife, & vous allez
être furpris du tour étrange qu'ont pris vos raifonnemens dans

de r Education. 95

fon efprit : il confond tout , il renverfe tout , il vous impatiente
, il vous défoie quelquefois par des objections imprévues. Il vous
réduit à vous taire, ou à le faire taire : & que peut-il penfer de ce
filence de la part d'un homme qui aime tant a parler ! Si jamais il
remporte cet avantage , & qu'il s'en apperçoive , adieu l'éduca-
tion, tout eft fini dès ce moment : il ne cherche plus à s'inftuire,
il cherche à vous réfuter.

Maîtres zélés, foyez fimples, difcrets , retenus; ne vous hâtez
jamais d'agir que pour empêcher d'agir les autres ; je le répéterai
fans cefTe, renvoyez, s'il fe peut, une bonne inftitution , de peur
d'en donner une mauvaife. Sur cette terre , dont la nature eût fait
le premier paradis de l'homme , craignez d'exercer l'emploi du

tentateur , en voulant donner à l'innocence la connoissance du bien & du mal : ne pouvant empêcher que l'enfant ne s'instruise au-dehors par des exemples, bornez toute votre vigilance à imprimer ces exemples dans son esprit sous l'image qui lui convient.

Les passions impétueuses produisent un grand effet sur l'enfant qui en est témoin, parce qu'elles ont des lignes très-sensibles qui le frappent & le forcent d'y faire attention. La colère surtout est si bruyante dans ses emportemens , qu'il est impossible de ne pas s'en apercevoir étant à portée. Il ne faut pas demander si c'est-là, pour un pédagogue, l'occasion d'entamer un beau discours. Eh! point de beaux discours : rien du tout, pas un seul mot. Lorsqu'il vient l'enfant : étonné du spectacle , il ne manquera pas de vous questionner. La réponse est simple; elle se tire des objets mêmes qui frappent ses sens. Il voit un visage enflammé, des yeux étincelans, un geste menaçant, il entend des cris; tous signes que le corps n'est pas dans son état. Dites-lui posément, sans affectation, sans mystère : ce pauvre homme est malade , il est dans un accès de fièvre: Vous pouvez de-là tirer occasion de lui donner, mais en peu de mots, une idée des maladies & de leurs effets : car cela aussi est de la nature, & c'est un des liens de la nécessité auxquels il se doit sentir assujéti.

\$E peut-il que sur cette idée, qui n'est pas fautive , il ne con-

94 Traité

traîte pas de bonne heure une certaine répugnance à se livrer aux excès des passions , qu'il regardera comme des maladies ; & croyezvous qu'une pareille notion donnée à propos , ne produira pas un effet aussi salutaire que le plus ennuyeux sermon de morale ? Mais voyez dans l'avenir les conséquences de cette notion!

vous voilà autorisé, si jamais vous y êtes contraint, à traiter un enfant mutin comme un enfant malade; à l'enfermer dans sa chambre, dans son lit s'il le faut; à le tenir au régime; à l'effrayer lui-même de ses vices naissants; à lui rendre odieux & redoutables, sans que jamais il puisse regarder comme un châtiment la févérité dont vous ferez peut-être forcé d'user pour l'en guérir. Que s'il vous arrive à vous-même, dans quelque moment de vivacité, de sortir du sang-froid & de la modération dont vous devez faire votre étude, ne cherchez point à lui déguiser votre faute: mais dites -lui franchement avec un tendre reproche: mon ami, vous m'avez fait mal.

Au reste, il importe que toutes les naïvetés que peut produire dans un enfant la simplicité des idées dont il est nourri, ne fussent jamais relevées en sa présence, ni citées de manière qu'il puisse l'apprendre. Un éclat de rire indiscret peut gâter le travail de six mois, & faire un tort irréparable pour toute la vie. Je ne puis assez redire que, pour être le maître de l'enfant, il faut être son propre maître. Je me représente mon petit Emile, au fort d'une rixe entre deux voisins, s'avançant vers la plus furieuse, & lui disant d'un ton de commination: Ma bonne, vous êtes malade; j'en suis bien fâché. A coup sûr cette faillie ne reliera pas sans effet sur les spectateurs, ni peut-être sur les actrices. Sans rire, sans le gronder, sans le louer, je l'emmené de gré ou de force avant qu'il puisse apercevoir cet effet, ou du moins avant qu'il y pense, & je me hâte de le distraire sur d'autres objets qui le lui fassent bien vite oublier.

Mon dessein n'est point d'entrer dans tous les détails, mais seulement d'exposer les maximes générales, & de donner des exemples dans les occasions difficiles. Je tiens pour impossible

qu'au fèin de la fociété , l'on puiſſe amener un enfant à l'âge de douze ans , fans lui donner quelque idée des rapports d'homme a homme, & de la moralité des acYions humaines. Il fuffit qu'on s'applique a lui

de r Éducation. 9 j •

rendre ces notions néceſſaires le plus tard qu'il ſe pourra , & que quand elles deviendront inévitables , on les borne à l'utilité préfente, ſeulement pour qu'il ne ſe croye pas le maître de tout, & qu'il ne falle pas du mal à autrui fans ſcrupule & fans le favoir. H y a des caradères doux & tranquilles qu'on peur mener loin fans danger dans leur première innocence ; mais il y a auffi des naturels violens dont la férocité ſe développe de bonne heure , & qu'il faut ſe hâter de faire hommes, pour netre pas obligé de les enchaîner.

Nos premiers devoirs font envers nous ; nos ſentimens primitifs ſe concentrent en nous - mêmes ; tous nos mouvemens naturels ſe rapportent d'abord h notre confervation & à notre bien - être. Ainſi le premier ſentiment de la juſtice ne nous vient pas de celle que nous devons , mais de celle qui nous eſt due; & c'eſt encore un des contre- ſens des éducations communes, que parlant d'abord aux enfans de leurs devoirs, jamais de leurs droits , on commence par leur dire le contraire de ce qu'il faut, ce qu'ils ne fauroient entendre, & ce qui ne peut les intéreſſer.

Si j'avois donc a conduire un de ceux que je viens de ſuppoſer; je me dirois : un enfant ne s'attaque pas aux perſonnes (25), mais aux chofes ; & bien-tôt il apprend par l'expérience à reſpeſſer quiconque le paſſe en âge & en force : mais les chofes ne ſe défendent pas elles-mêmes. La première idée qu'il faut lui donner,

est donc moins celle de la liberté , que de la propriété ; & pour qu'il puisse avoir cette idée, il faut qu'il ait quelque chose en propre. Lui citer ses hardes, ses meubles , ses jouets, c'est ne lui rien dire; puis-

(25) On ne doit jamais souffrir d'êtres gouvernantes animer la muti-

qu'un enfant se joue aux grandes per- nerie d'un enfant, l'exciter à battre,

bonnes comme avec ses inférieurs, s'en laisser battre elles-mêmes, & rire

ni même comme avec ses égaux. S'il de ses faibles coups, sans longer qu'ils

osoit frapper sérieusement quelqu'un , étoient autant de meurtres dans l'in-

ffût-ce son laquais, fût-ce le bourreau, tendon du petit furieux, & que celui

faites qu'on lui rende toujours ses coups qui veut battre étant jeune , voudra;

avec usure, & de manière à lui ôter tuer étant grand, l'envie d'y revenir. J'ai vu d'impru-

que, bien qu'il dispose de ces choses , il ne fait ni pourquoi, ni comment il les a. Lui dire qu'il les a parce qu'on les lui a données , c'est ne faire guères mieux ; car pour donner il faut avoir : voilà donc une propriété antérieure à la sienne & c'est le principe de la propriété qu'on lui veut expliquer ; sans compter que le don. est une convention , & que l'enfant ne peut avoir encore ce que c'est

que convention (26). Leclairs , remarquez, je vous prie, dans cet exemple & dans cent mille autres, comment, fourrant dans la tête des enfans des mots qui n'ont aucun sens à leur portée, on croit pourtant les avoir fort bien instruits.

Il s'agit donc de remonter à l'origine de la propriété ; car c'est delà que la première idée en doit naître. L'enfant , vivant à la campagne, aura pris quelque notion des travaux champêtres ; il ne faut pour cela que des yeux, du loisir ; il aura l'un & l'autre. Il est de tout âge, surtout du sien, de vouloir créer, imiter, produire , donner des lignes de puissance & d'affinité. Il n'aura pas vu deux fois labourer un jardin, semer, lever, croître des légumes , qu'il voudra jardiner à son tour.

Par les principes ci- devant établis , je ne m'oppose point à son envie ; au contraire je la favorise , je partage son goût, je travaille avec lui , non pour son plaisir , mais pour le mien ; du moins il le croit ainsi : je deviens son garçon jardinier; en attendant qu'il ait des bras, je laboure pour lui la terre; il en prend quelque chose en y plantant une fève , & sûrement cette possession est plus sacrée & plus respectable que celle que prenoit Nuguès Balboa de l'Amérique méridionale au nom du Roi d'Espagne , en plantant son étendard sur les Côtes de la mer du Sud.

On vient tous les jours arroser les fèves, on les voit lever dans des transports de joie. J'augmente cette joie en lui disant : cela ▼ous appartient; Se lui expliquant alors ce terme d'appartenir, je

lui

(26) Voilà pourquoi la plupart des rivaux plus quand ils ont bien conçu ce

enfans veulent ravoïr ce qu'ils ont que c'est que don; feulement ils fout

lé, & pleurent quand on ne le alors plus circonspéct à donner, leur veut pas rendre. Cela ne leur ar-

de L' Education. 97

lui fais fentir qu'il a mis là fon temps, fon travail, fa peine, fa perfonne enfin; qu'il y a dans cette terre quelque chofe de lui-même qu'il peut réclamer contre qui que ce foit , comme il pourroit retirer fon bras de la main d'un autre homme qui voudroit le retenir malgré lui.

Un beau jour il arrive empreffé & l'arrofoir à la main. O Ipectacle ! ô douleur! toutes les fèves font arrachées, tout le terrain eft bouleverfé , la place même ne fe reconnoît plus. Ah ! qu'eft devenu mon travail, mon ouvrage, le doux fruit de mes foins & de mes fueurs? Qui m'a ravi mon bien ? Qui m'a pris mes fèves? Ce jeune cœur fe fouleve, le premier fentiment de l'injuftice y vient verfer fa trifte amertume. Les larmes coulent en ruilTeaux ; l'enfant défolé remplit l'air de gémiflemens & de cris. On prend part à fa peine, à fon indignation; on cherche, on s'informe, on fait des perquifitions : enfin , l'on découvre que le jardinier a fait le coup : on le fait venir.

Mais nous voici bien loin de compte. Le jardinier, apprenant de quoi l'on fe plaint, commence a fe plaindre plus haut que nous.

Quoi , Meilleurs ! c'eft vous qui m'avez ainfi gâté mon ouvrage
>

J'avois femé la des melons de Malthe, dont la graine m 'avoir été

donnée comme un trésor, &: defquels j'efpérois vous régaler quand

ils feroient mûrs : mais voilà que , pour y planter vos misérables

fèves, vous m'avez détruit mes melons déjà tout levés, & que je ne remplacerai jamais. Vous m'avez fait un tort irréparable, & vous vous êtes privés vous-mêmes du plaifir de manger des melons

exquis. T T

^ Jean-Jacques.

» Excusez-nous, mon pauvre Robert. Vous aviez mis là votre travail, votre peine! Je vois bien que nous avons eu tort de » gâter votre ouvrage; mais nous vous ferons venir d'autre graine » de Malthe , & nous ne travaillerons plus la terre avant de favoir » fi quelqu'un n'y a point mis la main avant nous.

Robert.

» Oh! bien, Meilleurs , vous pouvez donc vous reposer; car il
Traité de l'Éduc. Tome I. N

98 Traité

» n'y a plus guères de terre en friche. Moi , je travaille celle que » mon père a bonifiée; chacun en fait autant de son côté, &

toutes » les terres que vous voyez font occupées depuis longtemps.

Emile.

» Monsieur. Robert , il y a donc fouvent de la graine de melon » perdue ?

Robert.

Pardonnez-moi , mon jeune cadet; car il ne nous vient pas fouvent de petits Meffieurs auffi étourdis que vous. Perfonne ne touche au jardin de fon voifin; chacun refpecte le travail des au- » très, afin que le fien foit en sûreté.

Emile.

» Mais moi, je n'ai point de jardin.

Robert.

» Que m'importe? Si vous gâtez le mien, je ne vous y ïaiflerai » plus promener ; car , voyez-vous, je ne veux pas perdre ma peine.

Jean-Jacques.

» Ne pourroit -on pas propofer un arrangement au bon Robert/ j » Qu'il nous accorde, à mon petit ami & à moi, un coin de fon » jardin pour le cultiver, a condition qu'il aura la moitié du pro- » duit.

Robert.

» Je vous l'accorde fans condition. Mais fouvenez-vous que j'irai » labourer vos fèves, fi vous touchez a mes melons.

Dans cet état de la manière d'inculquer aux enfans les notions primitives, on voit comment l'idée de la propriété remonte naturellement au droit de premier occupant par le travail. Cela est clair, net, si simple, & toujours à la portée de l'enfant. De-là jusqu'au droit de propriété & aux échanges, il n'y a plus qu'un pas, après lequel il faut s'arrêter tout court.

Patf-cfâ-

Chacun respecte le travail des autres, au lieu que si on (i>i« en sûreté.

On voit encore qu'une explication que je renferme ici dans deux pages d'écriture, fera peut-être l'affaire d'un an pour la pratique : car dans la carrière des idées morales on ne peut avancer trop lentement, ni trop bien s'affermir à chaque pas. Jeunes maîtres, pensez, je vous prie, à cet exemple, & souvenez-vous qu'en toute chose vos leçons doivent être plus en actions qu'en discours ; car les enfans oublient aisément ce qu'ils ont dit & ce qu'on leur a dit, mais non pas ce qu'ils ont fait & ce qu'on leur a fait.

De pareilles instructions se doivent donner, comme je l'ai dit; plutôt ou plus tard, selon que le naturel paisible, ou turbulent de l'élève en accélère ou retarde le besoin ; leur usage est d'une évidence qui saute aux yeux : mais pour ne rien omettre d'important dans les choses difficiles, donnons encore un exemple.

Votre enfant difficile gâte tout ce qu'il touche : ne vous fâchez point ; mettez hors de sa portée ce qu'il peut gâter. Il brise les meubles dont il se sert : ne vous hâtez point de lui en donner d'autres, laissez-lui sentir le préjudice de la privation. 11 cache les fenêtres de sa chambre : laissez le vent souffler sur lui nuit & jour

fans vous foucier des rhumes ; car il vaut mieux qu'il foit enrhumé que fou. Ne vous plaignez jamais des incommodités qu'il vous caufe , mais faites qu'il les fente le premier. A la fin vous faites raccommo­der les vitres, toujours fans rien dire : il les caffe encore; changez alors de méthode : dites - lui féchement, mais fans colère : les fenêtres font à mol , elles ont été mifes la par mes foins, je veux les garantir ; puis vous l'enfermerez à l'obfcu­rité dans un lieu fans fenêtre. A ce procédé fi nouveau il commence par crier, tempêter; perfonne ne l'écoute. Bien - tôt il fe laffe & change de ton. Il fe plaint, il gémit: un domeftique fe préfente, le mutin le prie de le délivrer. Sans chercher de prétextes pour n'en rien faire, le domeftique répond : foi aujji des vitres à conferver, fk s'en va. Enfin après que l'enfant aura demeuré lh plufieurs heures, affez longtemps pour s'y ennuyer & s'en fouvenir, quel­qu'un lui fuggérera de vous propofer un accord , au moyen du­quel vous lui rendriez la liberté , & il ne cafferoit plus de vitres : il ne demandera pas mieux. Il vous fera prier de le venir voir, vous

N ij

Traité

viendrez; il vous fera fa propofitqn, & vous l'accepterez a l'infhnt, en lui difant : c'eft très-bien penfé, nous y gagnerons tous deux, que n'avez-vous eu plutôt cette bonne idée? Et puis , fans lui demander ni proteftation, ni confirmation de fa pro­mette, vous l'embrafferez avec joie & l'emmènerez fur le champ dans fa chambre, regardant cet accord comme facré & inviolable, autant que fi le ferment y avoit paffé. Quelle idée penfez-vous qu'il prendra , fur ce procédé , de la foi des engagemens & de leur utilité? Je fuis trompé s'il y a fur la terre un feul enfant, non déjà gâté, à l'épreuve de cette conduite, & qui s'avife après cela de caf-

Ter une fenêtre à defTein (2.7)- Suivez la chaîne de tout cela. Le petit méchant ne fongeoit guères, en faifant un trou pour planter fa fève , qu'il fe creufoit un cachot où fa fcience ne tarderoit pas a le faire enfermer.

Nous voila dans le monde moral; voilà la porte ouverte au vice. Avec les conventions & les devoirs naiffent la tromperie & le menfonge. Dès qu'on peut faire ce qu'on ne doit pas , on veut cacher ce qu'on n'a pas dû faire. Dès qu'un intérêt fait promettre, un intérêt plus grand peut faire violer la promesse; il ne s'agit plus que de la violer impunément. La rettburce eft naturelle ; on fe cache & l'ont ment. N'ayant pu prévenir le vice , nous voici déjà dans le cas de le punir : voila les misères de la vie humaine, qui commencent avec fes erreurs.

(27) Au refle, quand ce devoir de pote, tout eft illufoire , & vain dans

tenir les engagements- ne ferait pas af- la fociété humaine. Qui ne tient que

fermi dans l'elprit de l'enfant par le pir fon profit a fa promefle, n'eftguè-

poids de fon utilité , bientôt le fenti- res plus lié que s'il n'eut rien promis;

ment intérieur, commençant à poin- ou tout au plus il en fera du pouvoir

tire, le lui imposerait comme une loi de la violer, comme de la bifque des

de la confiance, comme un principe joueurs, qui ne tardent à s'en préva-

inné qui n'attend, pour se développer, loir, que pour attendre le moment de

quelques connaissances auxquelles il s'ap- s'en prévaloir avec plus d'avantage,

plique. Ce premier trait n'est point Ce principe est de la dernière impor-

marqué par la main des hommes , mais tance , & mérite d'être approfondi ; car

gravé dans nos esprits par l'Auteur de c'est ici que l'homme commence à se

toute justice. Or la loi primitive des mettre en contradiction avec lui-même, conventions & l'obligation, qu'elle im-

pose l'Éducation.

ici

J'EN ai dit assez pour faire entendre qu'il ne faut jamais infliger aux enfans le châtiment comme châtiment, mais qu'il doit toujours leur arriver comme une suite naturelle de leur mauvaise action. Ainsi vous ne déclamez point contre le mensonge, vous ne les punirez point précisément pour avoir menti; mais vous ferez que tous les mauvais effets du mensonge, comme de n'être point cru quand on dit la vérité, d'être accusé du mal qu'on n'a point fait, quoiqu'on s'en défende , se réfléchissent sur leur tête quand ils ont menti. Mais expliquons ce que c'est que mentir pour les enfans.

Il y a deux fortes de menfonges ; celui de fait qui regarde le paffé , celui de droit qui regarde l'avenir. Le premier a lieu quand on nie d'avoir fait ce qu'on a fait, ou quand on affirme avoir fait ce qu'on n'a pas fait, & en général quand on parle fcieusement contre la vérité des chofes. L'autre a lieu quand on promet ce qu'on n'a pas deffein de tenir, & en général quand on montre une intention contraire a celle qu'on a. Ces deux menfonges peuvent quelquefois fe raffembler dans le même (18); mais je les confidère ici par ce qu'ils ont de différent.

Celui qui fent le befoin qu'il a du fecours des autres , & qui ne ceffe d'éprouver leur bienveillance, n'a nul intérêt de les tromper; au contraire, il a un intérêt fenfible qu'ils voyent les chofes comme elles font, de peur qu'ils ne fe trompent à fon préjudice. Il eft donc clair que le menfonge de fait n'eft pas naturel aux enfans ; mais c'eft la loi de l'obéiffance qui produit la néceffité de mentir, parce que l'obéiffance étant pénible, on s'en difpenfe en fecret le plus qu'on peut, & que l'intérêt préfent d'éviter le châtiement ou le reproche , l'emporte fur l'intérêt éloigné d'expofer la vérité. Dans l'éducation naturelle & libre, pourquoi donc votre enfant vous mentiroit-il ? Qu'a-t-il à vous cacher? Vous ne le reprenez point, vous ne le puniffez de rien, vous n'exigez rien de lui. Pourquoi ne vous diroit-il pas tout ce qu'il a fait, auffi naïvement qu'à fon petit camarade ? Il ne peut voir, à cet aveu, plus de danger d'un côté que de l'autre.

C 28) Comme lorfqu'accufé d'une inaufaife action , le coupable s'en défend en fe difant honnête homme. Il ment alors clans le l'ait & dans le droit.

Le menfonge de droit eft moins naturel encore, pu ifque les promeffes de faire ou de s'abftenir font des aftes conventionnels , qui fortent de l'état de nature & dérogent à la liberté. Il y a plus; tous les engagemens des enfans font nuls par eux-mêmes , attendu que leur vue bornée ne pouvant s'étendre au-delà du préfent, en s'engageant ils ne favent ce qu'ils font. A peine l'enfant peut -il mentir quand il s'engage; car ne fongeant qu'à fe tirer d'affaire dans le moment préfent, tout moyen qui n'a pas un effet préfent lui devient égal : en promettant pour un temps futur il ne promet rien, & fon imagination encore endormie ne fait point étendre fon être fur deux temps différens. S'il pouvoit é/iter le fouet, ou obtenir un cornet de dragées en promettant de fe jeter demain par la fenêtre, il le promettroit h l'infant. Voilà pourquoi les loix n'ont aucun égard aux engagemens des enfans ; & quand les pères & les maîtres plus fèvères exigent qu'ils les rempliffent, c'eft feulement dans ce que l'enfant devroit faire, quand même il ne l'auroit pas promis.

L'enfant ne fâchant ce qu'il fait quand il s'engage, ne peut donc mentir en s'engageant. Il n'en eft pas de même quand il manque à fa promeffe , ce qui eft encore une efèce de menfonge rétroactif; car il fe fouvient très- bien d'avoir fait cette promeffe; mais ce qu'il ne voit pas, c'eft l'importance de la tenir. Hors d'état de lire dans l'avenir , il ne peut prévoir les conféquences des chofes , & quand il viole fes engagemens , il ne fait rien contre la rai fon de fon âge.

Il fuit de-là que les menfonges des enfans font tous l'ouvrage des maîtres, & que vouloir leur apprendre à dire la vérité, n'eft autre chofe que leur apprendre à mentir. Dans PemprefTement qu'on a de les régler, de les gouverner, de les inftruire, on ne fe

trouve jamais aflêz d'infrumens pour en venir à bout. On veut fe donner de nouvelles prifes dans leur efprit par des maximes fans fondement, par des préceptes fans rai fon , & l'on aime mieux qu'ils fâchent leurs leçons & qu'ils mentent , que s'ils demeuroient ignorans & vrais.

Pour nous , qui ne donnons k nos élevés que des leçons de pratique, & qui aimons mieux qu'ils foient bons que favans , nous n'exigeons point d'eux la vérité, de peur qu'ils ne la dé<niifenr & nous ne leur faifons rien promettre qu'ils foient tentés de ne pas tenir. S'il s'efl fait en mon abfence quelque mal, dont j'ignore l'auteur, je me garderai d'accufer Emile, & de lui dire : eji-ce vous (29) ? Car en cela que ferois-je autre chofe , finon lui apprendre à le nier? Que fi fon naturel difficile me force à faire avec lui quelque convention , je. prendrai fi bien mes mefures que l'apropofition en vienne toujours de lui, jamais de moi; que, quand il s'eft engagé, il ait toujours un intérêt préfent & fenfible à remplir fori engagement ; & que , fi jamais il y manque , ce menfonge attire fur lui des maux qu'il voye fortir de l'ordre même des chofes , & non pas de la vengeance de fon gouverneur. Mais loin d'avoir befoin de recourir à de fi cruels expédiens , je fuis prefque sûr qu'Emile apprendra fort tard ce que c'efl que mentir , & qu'en l'apprenant il fera fort étonné , ne pouvant concevoir à quoi peut être bon le menfonge. Il eft très- clair que plus je rends fon bien-être indépendant, foit des volontés, foit des jugemens des autres, plus je coupe en lui tout intérêt de mentir.

QUAND on n'eft point prefTé d'infruire, on n'eft point prefTé d'exiger , & l'on prend fon temps pour ne rien exiger qu'à propos. Alors l'enfant fe forme, en ce qu'il ne fe gâte point. Mais quand un étourdi de précepteur, ne fâchant comment s'y prendre, lui

fait à chaque instant promettre ceci ou cela , fans distinction , fans choix fans mesure , l'enfant ennuyé, surchargé de toutes ces promesses , les néglige, les oublie, les dédaigne enfin ; & les regardant comme autant de vaines formules , se fait un jeu de les faire & de les violer. Voulez-vous donc qu'il soit fidèle à tenir sa parole ? soyez discret à l'exiger.

do) Rien n'est plus indifférent qu'une femme vous. S'il ne le croit pas,

pareille question , sur- tout quand l'en- il se dira : pourquoi dis-je

faut-il coupable : alors s'il croit que ma faute ? Et voilà la première tena-

vous (avez ce qu'il a fait , il verra que son du mensonge devenue l'effet de

vous lui tendez un piège , & cette votre imprudente question. opinion ne peut manquer de l'indifpo-

io4. Traité

Le détail dans lequel je viens d'entrer sur le mensonge, peut à bien des égards s'appliquer à tous les autres devoirs , qu'on ne prescrit aux enfans qu'en leur rendant non-seulement habitables , mais impraticables. Pour paraître leur prêcher la vertu , on leur fait aimer tous les vices : on les leur donne en leur défendant de les avoir. Veut-on les rendre pieux? On les mène s'ennuyer à l'Église ; en leur faisant incessamment murmurer des prières , on les force d'aspirer au bonheur de ne plus prier Dieu. Pour leur inspirer la charité , on leur fait donner l'aumône , comme si l'on dédaignoit de la donner soi-même. Eh! ce n'est pas

l'enfant qui doit donner , c'est le maître : quelque attachement qu'il ait pour son élevé, il doit lui disputer cet honneur, il doit lui faire juger qu'à son âge on n'en est point encore digne. L'aumône est une action d'homme qui connoit la valeur de ce qu'il donne, & le besoin que son semblable en a. L'enfant qui ne connoît rien de cela, ne peut avoir aucun mérite à donner; il donne sans charité, sans bienfaisance; il est presque honteux de donner, quand, fondé sur son exemple & le vôtre , il croit qu'il n'y a que les enfans qui donnent , & qu'on ne fait plus l'aumône étant grands.

Remarquez qu'on ne fait jamais donner par l'enfant que des choses dont il ignore la valeur ; des pièces de métal qu'il a dans ses poches , & qui ne lui fervent qu'à cela. Un enfant donneroit plutôt cent louis qu'un gâteau. Mais engagez ce prodigue distributeur à donner les choses qui lui sont chères, des jouets, des bonbons , son goûter, & nous fuirons bien-tôt si vous l'avez rendu vraiment libéral.

On trouve encore un expédient à cela; c'est de rendre bien vite à l'enfant ce qu'il a donné, de sorte qu'il s'accoutume à donner tout ce qu'il fait bien qui lui va revenir. Je n'ai guères vu dans les enfans que ces deux espèces de générosité ; donner ce qui ne leur'est bon à rien, ou donner ce qu'ils sont sûrs qu'on va leur rendre. Faites en sorte, dit Locke, qu'ils soient convaincus, par expérience, que le plus libéral est toujours le mieux partagé. C'est-là rendre un enfant libéral en apparence, & avare en effet. Il ajoute que les enfans contracteront ainsi l'habitude de la libéralité ; oui ,

d'une

de v Éducation. ioj

d'une libéralité ufurière , qui donne un œuf pour avoir un bœuf. Mais quand il s'agira de donner tout de bon, adieu l'habitude; lorfq'u'on cédera de leur rendre , ils c.fffiront bien-tôt de donner. Il faut regarder à l'habitude de l'ame plutôt qu'à celle des mains. Toutes les autres vertus qu'on apprend aux enfans refèmbtent a celle-là, & c'eft à Jeur prêcher ces folides vertus qu'on ufe leun jeunes ans dans la triftéffé. Ne voilà-t-il pas une fa vante éducation ?

Maîtres, laiflèz les fimagrées , foyez vertueux & bons; que vos exemples fe gravent dans la mémoire de vos élevés, en attendant qu'ils puiffènt entrer dans leurs cœurs. Au lieu de me hâter d'exiger du mien des afles de charité , j'aime mieux les faire en fa préfence, & lui ôter même le moyen dem'imiteren cela, comme un honneur qui n'eft pas de fon âge; car il importe qu'il ne s'accoutume pas à regarder les devoirs des hommes, feulement comme des devoirs d'enfans. Que h" , me voyant affilier les pauvres , il me queftionne là-deffus, & qu'il foit temps de lui répondre (30), je lui dirai : » mon ami, c'eft que , quand les pauvres ont bien ■ » voulu qu'il y eût des riches , les riches ont promis de nourrir s> tous ceux qui n'auroient de quoi vivre ni par leur bien, ni par » leur travail. Vous avez donc auffi promis cela, reprendra-t-il. » Sans doute. Je ne fuis maître du bien qui paffe par mes mains » qu'avec la condition qui eft attachée à fa propriété.

APRÈS avoir entendu ce difeours, (& l'on a vu comment on peut mettre un enfant en état de l'entendre) un autre qu'Emile feroit tenté de m'imiter & de fe conduire en homme riche; en pareil cas, j'empêcherois au moins que ce ne fût avec oftentation ; j'aimerois mieux qu'il me dérobat mon droit & fe cachât pour

donner. C'est une fraude de son âge, & la seule que je lui pardonnerois.

Je fais que toutes ces vertus par imitation font des vertus de

(30) On doit concevoir que je ne tés , & me mettre dans la plus dange-

réfous pas ces questions quand il lui reule dépendance où un gouverneur

plaît , mais quand il me plaît ; autre- puisse Être de son élevé, ment ce feroit m'aflervir à ses volon-

Traité de VÉduc. Tome I. O

106 Traité

finge, & que nulle bonne action n'est moralement bonne que quand on la fait comme telle , & non parce que d'autres la font. Mais dans un âge où le cœur ne sent rien encore, il faut bien faire imiter aux enfans les actions dont on veut leur donner l'habitude, en attendant qu'ils les puissent faire par discernement & par amour du bien. L'homme est imitateur, l'animal même l'est, le goût de l'imitation est de la nature bien ordonnée , mais il dégénère en vice dans la société. Le finge imite l'homme qu'il craint, & n'imité pas les animaux qu'il méprise; il juge bon ce que fait un être meilleur que lui. Parmi nous, au contraire, nos Arlequins de toute espèce imitent le beau pour le dégrader , pour le rendre ridicule; ils cherchent dans le sentiment de leur bassesse à s'égaliser ce qui vaut mieux qu'eux, ou s'ils s'efforcent d'imiter ce qu'ils admirent, on voit, dans le choix des objets, le faux goût des imitateurs; ils veulent bien plus en imposer aux autres ou faire applaudir leur talent, que se rendre meilleurs ou plus sages. Le fonde-

ment de l'imitation parmi nous , vient du desir de se transporter toujours hors de soi. Si je réussis dans mon entreprise , Emile n'aura sûrement pas ce desir. Il faut donc nous passer du bien apparent qu'il peut produire.

Approfondissez toutes les règles de votre éducation, vous les trouverez ainsi toutes à contre-sens, sur-tout en ce qui concerne les vertus & les mœurs. La seule leçon de morale qui convienne à l'enfance & la plus importante à tout âge, est de ne jamais faire de mal à personne. Le précepte même de faire du bien , s'il n'est subordonné à celui-là, est dangereux, faux, contradictoire. Qui est-ce qui ne fait pas du bien ? Tout le monde en fait, le méchant comme les autres ; il fait un heureux aux dépens de cent misérables, & de - là viennent toutes nos calamités. Les plus sublimes vertus sont négatives : elles sont aussi les plus difficiles , parce qu'elles sont sans ostentation , & au - dessus même de ce plaisir si doux au cœur de l'homme , d'en renvoyer un autre content de nous. O quel bien fait nécessairement à ses semblables celui d'entr'eux, s'il en est un , qui ne leur fait jamais de mal ! De quelle intrépidité d'âme, de quelle vigueur de caractère il a besoin

de l'Éducation. 107

pour cela ! Ce n'est pas en raisonnant sur cette maxime, c'est en tâchant de la pratiquer, qu'on sent combien il est grand & pénible à'y réussir (31).

Voilà quelques faibles idées des précautions avec lesquelles je voudrais qu'on donnât aux enfans les instructions qu'on ne peut quelquefois leur refuser, sans les exposer à nuire à eux-mêmes & aux autres, sur-tout à contracter de mauvaises habitudes dont on auroit peine ensuite à les corriger : mais soyons sûrs que cette né-

celfité fe présentera rarement pour les enfans élevés comme ils doivent l'être ; parce qu'il eft impoffible qu'ils deviennent indociles, médians, menteurs, avides, quand on n'aura pas fermé dans leurs cœurs les vices qui les rendent tels.* Ainfi ce que j'ai dit fur ce point, fert plus aux exceptions qu'aux règles; mais ces exceptions font plus fréquentes à mefure que les enfans ont plus d'occasions de fortir de leur état & de contracter les vices des hommes. Il faut néceffairement à ceux qu'on élevé au milieu du monde des inftructions plus précoces qu'à ceux qu'on élevé dans la retraite. Cette éducation folitaire feroit donc préférable , quand elle ne feroit que donner à l'enfance le temps de mûrir.

Il eft un autre genre d'exceptions contraires pour ceux qu'un heureux naturel élevé au-deffus de leur âge. Comme il y a des hommes qui ne fortent jamais de l'enfance, il y en a d'autres qui, pour ainfi dire , n'y paflent point, & font hommes prefque en naiffant. Le mal eft que cette dernière exception eft très-rare, très-

(31) Le précepte de ne jamais nuire feul ,• moi je dis qu'il n'y a que le bon re à autrui emporte celui de tenir à la qui foit feul : fi cette propofition eft fociété humaine le moins qu'il eft poffible moins fentencieul'e , elle eft plus vraie fible; car dans l'état focial le bien de & mieux raifonnée que la précédente, l'un fait néceffairement le mal de l'autre. Si le méchant étoit feul , quel mal feroit. Ce rapport eft dans l'eflence de roit-il ? C'eft dans la fociété qu'il dreffe la choie , & rien ne fauroit le changer; fes machines pour nuire aux autres. Si qu'on cherche fur ce principe lequel l'on veut rétorquer cet argument pour eft le meilleur de l'homme focial ou l'homme de bien , je réponds par l'ardu folitaire. Un Auteur illuftre dit tielle auquel appartient cette note, qu'il n'y a que le méchant qui foit

difficile à connoître , & que chaque mère, imaginant qu'un enfant peut être un prodige , ne doute point que le sien n'en (bit un. Elles font plus , elles prennent pour des indices extraordinaires, ceux même qui marquent l'ordre accoutumé : la vivacité, les faillies, l'étourderie, la piquante naïveté; tous signes caractéristiques de l'âge, & qui montrent le mieux qu'un enfant n'est qu'un enfant. Est-il étonnant que celui qu'on fait beaucoup parler, & à qui l'on permet de tout dire, qui n'est gêné par aucun égard, par aucune bienfiance, farte par hazard quelque heureufe rencontre? Il le feroic bien plus qu'il n'en fît jamais , comme il le feroit qu'avec mille menfonges un Aftrologue ne prédît jamais aucune vérité. Ils mentiront tant, difoit Henri IV , qu'à la fin ils diront vrai. Quiconque veut trouver quelques bons mots , n'a qu'à dire beaucoup de fottifes. Dieu garde de mal les gens à la mode qui n'ont pas d'autre mérite pour être fêtés.

Les penfées les plus brillantes peuvent tomber dans le cerveau des enfans, ou plutôt les meilleurs mots dans leur bouche, comme les diamans du plus grand prix fous leurs mains, fans que pour cela ni les penfées, ni les diamans leur appartiennent; il n'y a point de véritable propriété pour cet âge en aucun genre. Les chofes que dit un enfant, ne font pas pour lui ce qu'elles font pour nous , il n'y joint pas les mêmes idées. Ces idées, fi tant est qu'il en ait, n'ont dans fa tête ni fuite ni liaifon; rien de fixe, rien d'affuré dans tout ce qu'il penfe. Examinez votre prétendu prodige. En de certains momens vous lui trouverez un reffort d'une extrême activité, une clarté d'efprit à percer les nues. Le plus fouvent ce même efprit vous paroît lâche, moîte, & comme environné d'un épais brouillard. Tantôt il vous devance, & tantôt il

refie immobile. Un infant vous diriez, c'est un génie; & l'infant d'après, c'est un fot : vous vous tromperiez toujours; c'est un enfant. C'est un aiglon qui fend l'air un instant, & retombe l'infant d'après dans son aire.

Traitez-le donc félon son âge, malgré les apparences, & craignez d'épuiser ses forces pour les avoir voulu trop exercer. Si ce jeune cerveau s'échauffe, si vous voyez qu'il commence à bouil-

de r Education. .109

onner, laissez-le d'abord fermenter en liberté, mais ne l'excitez jamais, de peur que tout ne s'exhale; & quand les premiers esprits se feront évaporés, retenez, comprimez les autres, jusqu'à ce qu'avec les années tout se tourne en chaleur & en véritable force. Autrement vous perdrez votre temps & vos soins ; vous détruirez votre propre ouvrage, & après vous être indifféremment enivré de toutes ces vapeurs inflammables, il ne vous restera qu'un marc sans vigueur.

Des enfans étourdis viennent les hommes vulgaires; je ne fais point d'observation plus générale & plus certaine que celle-là. Rien n'est plus difficile que de distinguer dans l'enfance la stupidité réelle, de cette apparente & trompeuse stupidité , qui est l'annonce des âmes fortes. Il paraît d'abord étrange que les deux extrêmes aient des signes si semblables , & cela doit pourtant être; car dans un âge où l'homme n'a encore nulles véritables idées , toute la différence qui se trouve entre celui qui a du génie & celui qui n'en a pas , est que le dernier n'admet que de fausses idées, & que le premier n'en trouvant que de telles, n'en admet aucune; il ressemble donc au stupide en ce que l'un n'est capable de rien , & que rien ne convient à l'autre. Le seul signe qui peut les distinguer

dépend du hazard qui peut offrir au dernier quelque idée à sa portée , au lieu que le premier est toujours le même par - tout. Le jeune Caton , durant son enfance , sembloit un imbécille dans la maison. Il étoit taciturne & opiniâtre : Voilà tout le jugement qu'on portoit de lui. Ce ne fut que dans l'anti-chambre de Sylla que son oncle apprit à le connoître. S'il ne fut point entré dans cette anti-chambre , peut-être eût-il passé pour une brute jusqu'à l'âge de raison : si César n'eût point vécu, peut-être eût-on toujours traité de visionnaire ce même Caton , qui pénétra son funeste génie , & prévint tous ses projets de si loin. O que ceux qui jugent si précipitamment les enfans sont fujets à se tromper! Ils sont souvent plus enfans qu'eux. J'ai vu dans un âge assez avancé, un homme qui m'honorait de son amitié, passer, dans sa famille & chez ses amis, pour un esprit borné; cette excellente tête se mûrit - Toit en silence. Tout-à-coup il s'est montré Philosophe, & je ne doute pas que la portée-

no Traité

rite ne lui marque une place honorable & distinguée parmi les meilleurs raisonneurs & les plus profonds métaphysiciens de son siècle.

Respectez l'enfance, & ne vous pressez point de la juger "t soit en bien , soit en mal. Laissez les exceptions s'indiquer, se prouver , se confirmer long-temps avant d'adopter pour elles des méthodes particulières. Laissez long- temps agir la nature avant de vous mêler d'agir à sa place , de peur de contrarier ses opérations. Vous connoissez , dites- vous , le prix du temps, & n'en voulez point perdre. Vous ne voyez pas que c'est bien plus le perdre d'en mal user que de n'en rien faire; & qu'un enfant mal instruit, est, plus loin de la sagesse, que celui qu'on n'a point instruit du tout.

Vous êtes allarmé de le voir confumer ses premières années à ne rien faire. Comment! n'est-ce rien que d'être heureux? N'est-ce rien que de fauter, jouer, courir toute la journée? De sa vie il ne fera rien occupé. Platon, dans sa République qu'on croit si austère, n'a élevé les enfans qu'en fêtes, jeux, chansons, passe-temps; on dirait qu'il a tout fait quand il leur a bien appris à se réjouir; & Sénèque parlant de l'ancienne jeune fille Romaine: elle étoit, dit-il, toujours debout, on ne lui enseignoit rien qu'elle dût apprendre à faire. En valoit-elle moins, parvenue à l'âge viril? Effrayez-vous donc peu de cette oisiveté prétendue. Que diriez-vous d'un homme qui, pour mettre toute la vie à profit, ne voudroit jamais dormir? Vous diriez: cet homme est infenê; il ne jouit pas du temps, il se l'ôte: pour fuir le sommeil, il court à la mort. Songez donc que c'est ici la même chose, & que l'enfance est le sommeil de la raison.

L'apparente facilité d'apprendre est cause de la perte des enfans. On ne voit pas que cette facilité même est la preuve qu'ils n'apprennent rien. Leur cerveau lisse & poli, rend comme un miroir les objets qu'on lui présente; mais rien ne reste, rien ne pénètre. L'enfant retient les mots, les idées se réfléchissent; ceux qui l'écoutent les entendent, lui seul ne les entend point.

Quoique la mémoire & le raisonnement soient deux facultés de l'Education. m

essentiellement différentes; cependant l'une ne se développe véritablement qu'avec l'autre. Avant l'âge de raison l'enfant ne reçoit pas des idées, mais des images; & il y a cette différence entre les unes & les autres, que les images ne sont que des peintures absolues des objets sensibles, & que les idées sont des notions des

objets , déterminées par des rapports. Une image peut être feule dans l'efprit qui fe la repréfente; mais toute idée en fupplê d'autres, Quand on imagine, on ne fait que voir; quand on conçoit, on compare. Nos fenfations font purement paffives , au lieu que toutes nos perceptions ou idées naiffent d'un principe aëiif qui juge. Cela fera démontré ci-après.

Je dis donc que les enfans n'étant pas capables de jugement» n'ont point de véritable mémoire. Us retiennent des fons, des figures, des fenfations ; rarement des idées, plus rarement leurs liaifons. En m'objedant qu'ils apprennent quelques élémens de Géométrie, on croit bien prouver contre moi ; & tout au contraire, c'eft pour moi qu'on prouve : on montre que, loin de favoir raifonner d'eux-mêmes, ils ne favent pas même retenir les raifonnemens d'autrui ; car fuivez ces petits Géomètres dans leur méthode, vous voyez auflî tôt qu'ils n'ont retenu que l'exacle impreffion de la figure & les termes de la démonstration. A la moindre objection nouvelle, ils n'y font plus; renverfez la figure, ils n'y font plus. Tout leur favoir eft dans la fênfation, rien n'a paffé jufqu'a l'entendement. Leur mémoire elle-même n'eft guères plus parfaite que leurs autres facultés; puifqu'il faut prefque toujours qu'ils rapprennent , étant grands , les choies dont ils ont appris les mots dans l'enfance.

Je fuis cependant bien éloigné de penfer que les enfans n'aient aucune efpèce de railbnnement (31). Au contraire , je vois qu'ils

(32) J'ai fait cent fois réflexion en nir autant de termes, de tours & de écrivant, qu'il eft impoffible, dans un plirafes, que nos idées peuvent avoir long ouvrage , de donner toujours les de modifications. La méthode de démêmes fens aux mêmes mots. II n'y

a finir tous les fermes & de substituer point de langue à l'usage riche pour four- fans celle la définition à la place du dé-

ii2 Traité

raisonnent très-bien dans tout ce qu'ils connoissent, fie qui se rapporte à leur intérêt présent & sensible. Mais c'est sur leurs connoissances que l'on se trompe , en leur prêtant celles qu'ils n'ont pas, & les faisant raisonner sur ce qu'ils ne feroient comprendre. On se trompe encore en voulant les rendre attentifs à des considérations qui ne les touchent en aucune manière, comme celle de leur intérêt à venir, de leur bonheur étant hommes, de l'estime qu'on aura pour eux quand ils feront grands ; discours qui , tenus h des êtres dépourvus de toute prévoyance , ne signifient absolument rien pour eux. Or, toutes les études forcées de ces pauvres infortunés , tendent à ces objets entièrement étrangers à leurs esprits. Qu'on juge de l'attention qu'ils y peuvent donner !

Les pédagogues qui nous étalent en grand appareil les instructions qu'ils donnent à leurs disciples , sont payés pour tenir un autre langage : cependant on voit , par leur propre conduite, qu'ils pensent exactement comme moi ; car que leur apprennent-ils enfin ? Des mots, encore des mots, & toujours des mots. Parmi les diverses sciences qu'ils se vantent de leur enseigner, ils se gardent bien de choisir celles qui leur feroient véritablement utiles, parce que ce feroient des sciences de choses , & qu'ils n'y réfléchiroient pas ; mais celles qu'on paroît favoir quand on en fait les termes : le Blason, la Géographie, la Chronologie, les langues, &c. Toutes études si loin de l'homme, & sur-tout de l'enfant, que c'est une merveille si rien de tout cela lui peut être utile une seule fois en sa vie. On

fini est belle, mais impraticable; car soit suffisamment déterminée par les

comment éviter le cercle? Les définies- idées qui s'y rapportent , & que chaque

tions pourraient être bonnes » si l'on période, où ce mot se trouve , lui serve,

n'employoit pas des mots pour les faire, pour ainsi dire, de définition. Tantôt

Malgré cela , je suis persuadé qu'on ne dit que les enfants sont incapables

peut être clair, même dans la pau- de raisonnement, & tantôt je les fais

vreté de notre langue; non pas en donner- raisonner avec aller de (méfiez : je ne

nant toujours les mêmes acceptations aux crois pas en cela me contredire dans

mêmes mots : mais en faisant en sorte » mes idées; mais je ne puis disconvenir

autant de fois qu'on emploie chaque que je ne me contredise Couvent dans

mot , que l'acceptation qu'on lui donne mes expressions.

On sera surpris que je compte l'étude des langues au nombre des inutilités de l'éducation ; mais on se fouviendra que je ne parle ici que des études du premier âge, & quoi qu'on puisse dire,

je ne crois pas que, jufqu'à l'âge de douze ou quinze ans, nul enfant, les prodiges à part, ait jamais vraiment appris deux langues.

Je conviens que, fi l'étude des langues n'étoit que celle des mots, c'eft- à-dire, des figures ou des fons qui les expriment, cette étude pourroit convenir aux enfans; mais les langues, en changeant les fignes, modifient auffi les idées qu'ils repréfentent. Les têtes fe forment fur les langages, les penfées prennent la teinte des idiomes. La raifon feule eft commune; l'efprit en chaque langue a fa forme particulière ; différence qui pourroit bien être en partie la caufe ou l'effet des caraftères nationaux ; & ce qui paroît confirmer cette conjeclure , eft que chez toutes les Nations du monde la langue fuit les viciffitudes des mœurs, & fe conferve ou s'altère comme e.les.

De ces formes diverfes l'ufage en donne une a l'enfant, & c'eft la feule qu'il garde jufqu'à l'âge de raifon. Pour en avoir deux, il faudroit qu'il fût comparer des idées ; & comment les compareroit-il , quand il eft à peine en état de les concevoir? Chaque chofe peut avoir pour lui mille fignes différens; mais chaque idée ne peut avoir qu'une forme, il ne peut donc apprendre à parler qu'une langue. Il en apprend cependant plufieurs, me dit-on : je le nie. J'ai vu de ces petits prodiges qui croyoient parler cinq ou fix langues. Je les ai entendu fucceffivement parler Allemand , en termes Latins, en termes François, en termes Italiens; ils fe fervoient, à la vérité, de cinq ou fix Diâionnaires; mais ils ne parloient toujours qu'Allemand. En un mot, donnez aux enfans tant de fynonymes qu'il vous plaira, vous changerez les mots, non la langue; ils n'en fauront jamais qu'une.

C'EST pour cacher en ceci leur inaptitude qu'on les exerce par

préférence fur les langues mortes, dont il n'y a plus de juges qu'on

ne puiſſe recufer. L'ufage familier de ces langues étant perdu depuis

long-temps, on fe contente d'imiter ce qu'on en trouve écrit dans

Traité de VÉduc. Tome 1.

H4 Traité

les livres , & l'on appelle cela les parler. Si tel eſt le Grec & le Latin des maîtres , qu'on juge de celui des enfans! A peine ont -ils appris par cœur le rudiment , auquel ils n'entendent abſolument rien , qu'on leur apprend d'abord a rendre un difcours François en mots Latins; puis, quand ils font plus avancés, à coudre en proſe des phraſes de Cicéron, & en vers des centons de Virgile. Alors ils croient parler Latin : qui eſt- ce qui viendra les contredire?

En quelqu'étude que ce puiſſe être, fans l'idée des chofes représentées , les ſignes repréſentans ne font rien. On borne pourtant toujours l'enfant a ces ſignes, fans jamais pouvoir lui faire comprendre aucune des chofes qu'ils repréſentent. En penſant lui apprendre la deſcription de la terre , on ne lui apprend qu'à connoître des cartes : on lui apprend des noms de villes, de pays , de rivières, qu'il ne conçoit pas exiſter ailleurs que fur le papier où l'on les lui montre. Je me fouviens d'avoir vu quelque part une géographie qui commençoit ainſi ; Qu'eſt-ce que le monde? Ceſt un globe de carton. Telle eſt précifément la géographie des enfans. Je poſe en fait qu'après deux ans de ſphère & de cofmogra-

phie , il n'y a pas un feul enfant de dix ans, qui, fur les règles qu'on lui a données , sût fe conduire de Paris à Saint-Denis. Je pofe en Fait qu'il n'y en a pas un, qui, fur un plan du jardin de fon père, fût en état d'en fuivre les détours fans s'égarer. Voila ces dofteurs qui favent a point nommé où font PeKin, Ifpahan , le Mexique, & tous les pays de la terre.

J'ENTENDS dire qu'il convient d*occuper les enfans à des études où il ne faille que des yeux; cela pourroit être s'il y avoit quelque étude où il ne fallût que des yeux; mais je n'en connois point de telle.

Par une erreur encore plus ridicule, on leur fait étudier l'Hiftoire : on s'imagine que l'Hiftoire eft à leur portée, parce qu'elle n'eft qu'un recueil de faits; mais qu'entend-on par ce mot de faits} Croit-on que les rapports qui déterminent les faits hiftoriques , foient fi faciles à faifir, que les idées s'en forment fans peine dans l'efprit des enfans ? Croit-on que la véritable connoiffance des

de r Éducation. iij

événemens foit féparable de celle de leurs caufes, de celle de leurs effets, & que l'hiftorique tienne fi peu au moral, qu'on puiffe con> noître l'un fans l'autre? Si vous ne voyez dans les aftions des hommes que les mouvemens extérieurs & purement phyfiques, qu'apprenez-vous dans l'Hiftoire? Abfolument rien; & cette étude dénuée de tout intérêt, ne vous donne pas plus de plaifir que d'inftuction. Si vous voulez apprécier ces aftions par leurs rapports moraux , eflâyez de faire entendre ces rapports à vos élevés , & vous verrez alors fi l'Hiftoire eft de leur âge.

Lecteurs , fouvenez-vous toujours que celui qui vous parle , n'eft ni unfavant, ni un philofophe ; mais un homme fimple, ami

de la vérité, fans parti, fans fyftême ; un folitaire, qui, vivant peu avec les hommes , a moins d'occafion de s'imboire de leurs préjugés, & plus de temps pour réfléchir fur ce qui le frappe quand il commerce avec eux. Mes raifonnemens font moins fondés fur des principes que fur des faits ; & je crois ne pouvoir mieux vous mettre à portée d'en juger, que de vous rapporter fouvent quelque exemple des obfervations qui me les fuggerent.

J'Étois allé paffer quelques jours à la campagne chez une bonne mère de famille qui prenoit grand foin de fes enfans & de leur éducation. Un matin que j'étois préfent aux leçons de l'aîné , fon gouverneur, qui l'avoit très-bien inftruit de l'Hiftoire Ancienne, reprenant celle d'Alexandre, tomba fur le trait connu du Médecin Philippe qu'on amis en tableau, & qui sûrement en valoit bien la peine. Le gouverneur , homme de mérite, fît fur l'intrépidité d'Alexandre plufieurs réflexions qui ne me plurent point, mais que j'évitai de combattre, pour ne pas le décréditer dans l'efprit de fon élevé. A table , on ne manqua pas , félon la méthode Françoisfe, de faire beaucoup babiller le petit bonhomme. La vivacité naturelle a fon âge , & l'attente d'un applaudiffement sûr , lui firent débiter mille fottifes , tout a travers lesquelles partoient de temps en temps quelques mots heureux qui faifoient oublier le refte. Enfin vint l'hiftoire du Médecin Philippe : il la raconta fort nettement & avec beaucoup de grâce. Après l'ordinaire tribut d'éloges qu'exigeoit la mère & qu'attendoit le fils, on raifonna fur ce qu'il avoit dit. Le

ii6 Traité

plus grand nombre blâma la témérité d'Alexandre ; quelques-uns, à l'exemple du gouverneur, admiroient fa fermeté, fon courage: ce qui me fit comprendre qu'aucun de ceux qui étoient pré-

fens, ne voyoit en quoi confiftoit la véritable beauté de ce trait. Pour moi, leur dis-je, il me paroît que s'il y a le moindre courage, la moindre fermeté dans l'action d'Alexandre, elle n'est qu'une extravagance. Alors tout le monde se réunit, & convint que c'étoit une extravagance. J'allois répondre & m'échauffer, quand une femme, qui étoit à côté de moi, & qui n'avoit pas ouvert la bouche, se pencha vers mon oreille, & me dit tout bas : tais-toi, Jean-Jacques ; ils ne t'entendront pas. Je la regardai, je fus frappé, & je me tus.

Après le dîner, soupçonnant sur plusieurs indices que mon jeune docteur n'avoit rien compris du tout à l'histoire qu'il avoit si bien racontée, je le pris par la main, je fis avec lui un tour de parc, & l'ayant questionné tout à mon aise, je trouvai qu'il admiroit, plus que personne, le courage si vanté d'Alexandre : mais fâchez-vous où il voyoit ce courage ? Uniquement dans celui d'avaler d'un seul trait un breuvage de mauvais goût, sans héfiter, sans marquer la moindre répugnance. Le pauvre enfant, qui l'on avoit fait prendre médecine il n'y avoit pas quinze jours, & qui ne l'avoir prise qu'avec une peine infinie, en avoit encore le déboire à la bouche. La mort, l'empoisonnement ne paroient dans son esprit que pour des sensations défagréables ; & il ne concevoit pas, pour lui, d'autre poison que du féné. Cependant il faut avouer que la fermeté du Héros avoit fait une grande impression sur son jeune cœur, & qu'à la première médecine qu'il faudroit avaler, il avoit bien réfolu d'être un Alexandre. Sans entrer dans des éclairciffemens qui paroient évidemment fa portée, je le confirmai dans ces difpofitions louables, & je m'en retournai riant en moi-même de la haute fageffe des pères & des maîtres, qui penfent apprendre l'histoire aux enfans.

Il est aisé de mettre dans leurs bouches les mots de Rois, d'Empires, de guerres, de conquêtes, de révolutions, de loix ; mais quand il fera question d'attacher à ces mots des idées nettes, il y aura

de v Éducation 117

loin de l'entretien du Jardinier Robert à toutes ces explications.

QUELQUES Lecteurs mécontents du taistoi, Jean- Jacques , demanderont , je le prévois , ce que je trouve enfin de si beau dans l'action d'Alexandre? Infortunés! s'il faut vous le dire, comment le comprendrez-vous ? C'est qu'Alexandre croyoit à la vertu; c'est qu'il y croyoit sur sa tête , sur sa propre vie ; c'est que sa grande âme étoit faite pour y croire. O que cette médecine avalée étoit une belle profusion de foi ! Non , jamais mortel n'en fit une si sublime : s'il est quelque moderne Alexandre, qu'on me le montre à de pareils traits.

S'il n'y a point de science de mots, il n'y a point d'étude propre aux enfans. S'ils n'ont pas de vraies idées , ils n'ont point de véritable mémoire ; car je n'appelle pas ainsi celle qui ne retient que des sensations. Que sert d'inscrire dans leur tête un catalogue de signes qui ne représentent rien pour eux? En apprenant les choses , n'apprendront-ils pas les signes? Pourquoi leur donner la peine inutile de les apprendre deux fois ? Et cependant quels dangers préjugés ne commence-t-on pas à leur inspirer, en leur faisant prendre pour de la science des mots qui n'ont aucun sens pour eux? C'est du premier mot dont l'enfant se paye, c'est de la première chose qu'il apprend sur la parole d'autrui, sans en voir l'utilité lui-même, que son jugement est perdu : il aura long-

temps à, briller aux yeux des fots , avant qu'il répare une telle perte (33).

(33) La plupart des Savans le font fcience à la mode les fiécles derniers;

à la manière des enfans. La vaste éru- celle de notre fiécle eft autre chofe.

dition réfulte moins d'une multitude On n'étudie plus, on n'obferve plus ;

d'idées que d'une multitude d'images, on rave , & l'on nous donne gravement

Les dates, les noms propres , les lieux , pour de la Philofophie les rêves de

tous les objets ifolés ou dénués d'i- quelques mauvaifes nuits. On médira

dées fe retiennent uniquement par la que je reveauf], j'enconviens; mais,

mémoire des fignes, & rarement fe (ce que les autres n'ont garde de fii-

rappelle-t-onquelqu'unedecesbofes, re) je donne mes rêves pour des rê-

fans voir en même temps le reùo ou ves, laiflant cbercher au f.tfteur s'ils

le verfo de la page où on l'a lue, ou ont quelque chofe d'utile aux gens

la figure fous laquelle on la vit la pre- éveillés, anière fois.
Telle étoit à -peu- près la

1 13 Traité

Non ; fi la nature donne au cerveau d'un enfant cette foupleiTe qui le rend propre à recevoir toutes fortes d'impreffions , ce n'eft pas pour qu'on y grave des noms de Rois , des dates , des termes de blazon, de fphère, de géographie , & tous ces mots fans aucun fens pour fon âge, & fans aucune utilité pour quelque âge que ce foit , dont on accable fa trifte & ftérile enfance ; mais c'eft pour que toutes les idées qu'il peut concevoir & qui lui font utiles, toutes celles qui fe rapportent a fon bonheur, & doivent l'éclairer un jour fur fes devoirs, s'y tracent de bonne heure en caractères ineffaçables , & lui fervent à fe conduire pendant fa vie d'une manière convenable a fon être & a fes facultés.

Sans étudier dans les livres, l'efpèce de mémoire que peut avoir un enfant ne reffe pas pour cela oifive ; tout ce qu'il voit , tout ce qu'il entend le frappe & il s'en fouvient ; il tient regiftre en lui-même des aclions, des difcours des hommes, & tout ce qui l'environne eft le livre dans lequel, fans y fonger, il enrichit continuellement fa mémoire , en attendant que fon jugement puiffe en profiter. C'eft dans le choix de ces objets , c'eft dans le foin de lui préfenter fans cefle ceux qu'il peut connoître & de lui cacher ceux qu'il doit ignorer , que confifte le véritable art de cultiver en lui cette première faculté; & c'eft par-là qu'il faut tâcher de lui former un magafin de connoiffances qui lèrve a fon éducation durant fa jeunette, & à fa conduite dans tous les temps. Cette méthode, il eft vrai, ne forme point de petits prodiges, & ne fait pas briller les gouvernantes & les précepteurs; mais elle forme des hommes judicieux, robuftes, fains de corps & d'entendement,

qui, fans s'être fait admirer étant jeunes , fe font honorer étant grands.

Émilii n'apprendra jamais rien par cœur, pas même des fables, pas même celles de La Fontaine, toutes naïves, toutes charmantes qu'elles font; car les mots des râbles ne font pas plus les fables, que les mots de Phiftoire ne font l'hiftoire. Comment peut-on s'aveugler aflèz pour appeller les fables la morale des enfans ; fins fonger que l'apologue, en les amufant, les abufe, que féduits par le rnenfonpc ils laiflènt échapper la vérité, & que ce qu'on fait pour leur rendre l'initrudion agréable, les empêche d'en profiter? Les

de r Éducation. 119

fables peuvent inftruire les hommes, mais il faut dire la vérité nue aux enfans ; fi-tôt qu'on la couvre d'un voile, ils ne fe donnent plus la peine de le lever.

On fait apprendre les fables de La Fontaine a tous les enfans & il n'y en a pas un feul qui les entende. Quand ils les entendraient, ce feroit encore pis; car la morale en eft tellement mêlée & fi difproportionnée a leur âge, qu'elle les porteroit plus au vice qu'à la vertu. Ce font encore la, direz-vous, des paradoxesfoit : mais voyons fi ce font des vérités.

Je dis qu'un enfant n'entend point les fables qu'on lui fait apprendre; parce que, quelque effort qu'on faflè pour les rendre fimples, l'inftrudion qu'on en veut tirer, force d'y faire entrer des idées qu'il ne peut faifir, & que le tour même de la poéfie, en les lui rendant plus faciles à retenir, les lui rend plus difficiles à concevoir; en forte qu'on acheté l'agrément aux dépens de la clarté. Sans citer cette multitude de fables qui n'ont rien d'intelligible

ni d'utile pour les enfans, & qu'on leur fait indifcrètement apprendre avec les autres, parce qu'elles s'y trouvent mêlées, bornons-nous à celles que l'Auteur femble avoir faites fpécialement pour eux.

Je ne connois dans tout le Recueil de La Fontaine , que cinq ou fix fables, où brille éminemment la naïveté puérile, de ces cinq ou fix, je prends pour exemple la première de toutes, parce que c'est celle dont la morale est le plus de tout âge, celle que les enfans faififfent le mieux, celle qu'ils apprennent avec le plus de plaisir, enfin celle que pour cela même l'Auteur a mise par préférence à la tête de son livre. En lui fupposant réellement l'objet d'être entendu des enfans, de leur plaire & de les instruire, cette fable est assurément son chef-d'œuvre : qu'on me permette donc de la fuivre & de l'examiner en peu de mots,

no Traité

FABLE

Maître Corbeau , sur un arbre perché,

Maître. Que signifie ce mot en lui-même? Que signifie-t-il au-devant d'un nom propre? Quel sens a-t-il dans cette occasion î

Qu'EST-CE qu'un Corbeau ?

Qu'est-ce qu' 'un arbre perché? L'on ne dit pas, sur un arbre perché; l'on dit, perché sur un arbre. Par conséquent il faut parler des inversions de la poésie; il faut dire ce que c'est que prose & que vers.

Tenoit dans fon bec un fromage.

Quel fromage? Étoit-ce un fromage de SuifTe, de Brie ou de Hollande? Si l'enfant n'a point vu de Corbeaux, que gagnez-vous à lui en parler? S'il en a vu , comment concevra-t-il qu'ils tiennent un fromage à leur bec ? Faifons toujours des images d'après nature.

Maître Renard , par l'odeur alléché,

ENCORE un maître! mais pour celui-ci, c'est a bon titre : il est maître pafle dans les tours de fon métier. Il faut dire ce que c'est qu'un Renard, & diftinguer fon vrai naturel, du caractère de convention qu'il a dans les fables.

Alléché. Ce mot n'est pas ufité. Il le faut expliquer : il faut dire qu'on ne s'en fert plus qu'en vers. L'enfant demandera pourquoi l'on parle autrement en vers qu'en profe. Que lui répondrezvous ?

Alléché par l'odeur d'un fromage. Ce fromage tenu par un Corbeau perché fur un arbre, devoit avoir beaucoup d'odeur pour être fenti par le Renard dans un taillis ou dans fon terrier! Est-ce ainfi que vous exercez votre élevé a cet efprit de critique judicieufe,

qui

de r Éducation. 121

qui ne s'en laiffe imposer qu'à bonnes enfeignes, & fait difcerner la vérité du menfonge, dans les narrations d'autrui?

Lui tint à-peu-près ce langage :

Ce langage. Les Renards parlent donc? Ils parlent donc la même langue que les Corbeaux? Sage précepteur, prends garde la toi : pèse bien ta réponse avant de la faire. Elle importe plus que tu n'as pensé.

Eh ! bon jour , Monseigneur le Corbeau.

Monseigneur. Titre que l'enfant voit tourner en dérision, même avant qu'il fâche que c'est un titre d'honneur. Ceux qui disent Monseigneur du Corbeau , auront bien d'autres affaires avant que d'avoir expliqué ce du.

Que vous êtes charmant ! que vous me semblez beau t

Cheville, redondance inutile. L'enfant, voyant répéter la même chose en d'autres termes, apprend à parler lâchement. Si vous dites que cette redondance est un art de l'Auteur , & entre dans le dessein du Renard , qui veut paraître multiplier les éloges avec les paroles ; cette excuse fera bonne pour moi , mais non pas pour mon élevé.

Sans mentir, fi votre ramage ,

Sans mentir. On ment donc quelquefois? Où en fera l'enfant , fi vous lui apprenez que- le Renard ne dit , sans mentir, que parce qu'il ment?

Répondait à votre plumage.

Répondoit. Que signifie ce mot? Apprenez à l'enfant à comparer des qualités aussi différentes que la voix & le plumage; vous verrez comme il vous entendra !

Vous feriez le Phénix des hôtes de ces bois.

Le Phénix. Qu'EST-CE qu'un Phénix? Nous voici tout-k- .Traité de fÉduc. Tome I. Q

i22 Traité

coup jettes dans la menteufe Antiquité ; prefque dans la mythologie.

Les hôtes de ces buis. Qu EL difeours figuré! Le flatteur ennoblit fon langage & lui donne plus de dignité pour le rendre plus féduifant. Un enfant entendra-t-il cette finette? Sait- il feulement 9 peut-il favoir ce que c'eft qu'un flyle noble & un flyle bas;

A ces mots , le Corbeau ne fe fent pas de joie;

Il faut avoir éprouvé déjà des partions bien vives pour fentir cette expreffion proverbiale.

Et pour montrer fa belle voix,

N'oubliez pas que, pour entendre ce vers & toute la fable, l'enfant doit favoir ce que c'eft que la belle voix du Corbeau.

// ouvre un large bec , laiffe tomber fa proie.

Ce vers eft admirable; l'harmonie feule en fait image. Je vois un grand vilain bec ouvert; j'entends tomber le fromage à travers les branches : mais ces fortes de beautés font perdues pour les enfans-

Le Renard s'enjaifit; & dit mon bon Monfeur,

Voila donc déjà la bonté transformée en bêtife! Afiurément. on ne perd pas de temps pour inftruire les enfans.

Apprenez que tout flatteur Maxime générale; nous n'y sommes plus.

Vit aux dépens de celui qui l'écoute.

JAMAIS enfant de dix ans n'entendit ce vers-la.

Cette leçon vaut bien un fromage , sans doute ?

Ceci s'entend, & la pauvre fée est très -bonne. Cependant il y aura encore bien peu d'enfants qui fâchent comparer une leçon à un fromage , & qui ne préféreraient le fromage à la leçon. Il faut donc leur faire entendre que ce propos n'est qu'une raillerie. Que de fautes pour des enfants !

le Corbeau , honteux & confus ,

AUTRE p'élève ; mais celui-ci est inexcusable.

Jura y mais un peu tard , au on ne l'y prendrait plus.

Jura. Quel est Je fût de maître qui ose expliquer à l'enfant ce que c'est qu'un ferment?

Voilà bien des détails; bien moins cependant qu'il n'en faudrait pour analyser toutes les idées de cette fable, & les réduire aux idées simples & élémentaires dont chacune d'elles est composée. Mais qui est-ce qui croit avoir besoin de cette analyse pour se faire entendre à la jeunesse ? Nul de nous n'est assez philosophe pour avoir se mettre à la place d'un enfant. Passons maintenant à la morale.

Je demande si c'est à des enfants de dix ans qu'il faut apprendre qu'il y a des hommes qui flattent & mentent pour leur profit? On pourrait tout au plus leur apprendre qu'il y a des railleurs qui

periffient les petits garçons, & fe moquent en fecret de leur fotte vanité : mais le fromage gâte tout ; on leur apprend moins à ne pas le laifler tomber de leur bec , qu'à le faire tomber du bec d'un autre. C'eft ici mon fécond paradoxe, & ce n'eft pas le moins important.

Suivez les enfans apprenant leurs fables , & vous verrez que , quand ils font en état d'en faire l'application, ils en font prefque toujours une contraire à l'intention de l'Auteur, & qu'au lieu de s'obferver fur le défaut dont on les veut guérir ou préfèver, ils penchent a aimer le vice avec lequel on tire parti des défauts des autres. Dans la fable précédente, les enfans fe moquent du corbeau, mais ils s'affectionnent tous au renard. Dans la fable qui fuit, vous croyez leur donner la cig3le pour exemple; & point du tout , c'eft la fourmi qu'ils choifiront. On n'aime point a s'humilier; ils prendront toujours le beau rôle; c'eft le choix de l'amour-propre, c'eft un choix très-naturel. Or, quelle horrible leçon pour l'enfance! Le plus odieux de tous les monftres feroit un enfant

Q ij

ï 24 Traité

avare & dur, qui fauroît ce qu'on lui demande & ce qu'il refuie, La fourmi fait plus encore, elle lui apprend a railler dans fes refus.

Dans toutes les fables où le lion eft un des perfonnages, comme c'eft d'ordinaire le plus brillant, l'enfant ne manque point de fe faire lion ; & quand il préfide à quelque partage , bien instruit par fon modèle , il a grand foin de s'emparer de tout. Mais quand le moucheron terrafTe le lion, c'eft une autre affaire; alors

l'enfant n'est plus lion, il est moucheron. Il apprend à tuer un jour
h coups d'aiguillon , ceux qu'il n'offeroit attaquer de pied ferme.

Dans la fable du loup maigre & du chien gras , au lieu d'une leçon de modération qu'on prétend lui donner, il en prend une de licence. Je n'oublierai jamais d'avoir vu beaucoup pleurer une petite fille qu'on avoit défolée avec cette fable, tout en lui prêchant toujours la docilité. On eut peine à favoir la cause de ces pleurs , on la fut enfin. La pauvre enfant s'ennuyoit d'être à la chaîne : elle se fentoit le cou pelé ; elle pleuroit de n'être pas loup.

Ainsi donc la morale de la première fable citée, est pour l'enfant une leçon de la plus basse flatterie ; celle de la féconde, une leçon d'inhumanité; celle de la troisième, une leçon d'injustice ; celle de la quatrième, une leçon de fausseté; celle de la cinquième, une leçon d'indépendance. Cette dernière leçon, pour être super-» flue à mon élevé, n'en est pas plus convenable aux vôtres. Quand vous leur donnez des préceptes qui se contredisent, quel fruit espérez-vous de vos soins? Mais peut-être, à cela près, toute cette morale, qui me sert d'objection contre les fables, fournit - elle autant de raisons de les confondre. Il faut une morale en paroles & une en actions dans la société, & ces deux morales ne se ressemblent point. La première est dans le Catéchisme , où on la laisse ; l'autre est dans les Fables de La Fontaine pour les enfants, & dans ces Contes pour les mères. Le même Auteur suffit à tout.

Composons, Monsieur de La Fontaine. Je promets, quant à

•moi , de vous lire avec choix , de vous aimer, de m'instruire
dans

vos Fables; car j'espère ne pas me tromper sur leur objet. Mais

«r mon élevé, permettez que je ne lui en laiffe pas étudier un?

DE V ÉDUCATION. I * f

•feule, jufqu'a ce que vous m'ayez prouvé qu'il eft bon pour lui d'apprendre des chofs dont il ne comprendra pas le quart; que dans ceiles qu'il pourra comprendre , il ne prendra jamais le change; & qu'au lieu de fe corriger fur la dupe, il ne fe formera pas fur le fripon.

En ôtant ainfi tous les devoirs des enfans , j'ôte les inftrumens de leur plus grande misère, favoir les livres. La le&ure eft le fléau, de l'enfance, & prefque la feule occupation qu'on lui fait donner. A peine à douze ans É.nile fera-t-il ce que c'eft qu'un livre. Mais il faut bien, au moins, dira-t-on, qu'il fâche lire. J'en conviens „il faut qu'il fâche lire quand la le&ure lui eft utile ; jufqu'alors elle n'eft bonne qu'a l'ennuyer.

Si l'on ne doit rien exiger des enfans par obéiffance , il s'enfuit qu'ils ne peuvent rien apprendre dont ils ne fentent l'avantage a&luel & préfenr, foit d'agrément, foit d'utilité; autrement, quel motif les porteroit à l'apprendre > L'art de parler aux abfens & de les entendre, l'art de leur communiquer au loin fans médiateur , nos fentimens , nos volontés , nos delirs , eft un art dont l'utilité peut être rendue fenfible à tous les âges. Par quel prodige cet art fi utile & fi agréable eft il devenu un tourment pour l'enfance > Parce qu'on la contraint de s'y appliquer malgré elle, & qu'on le met a des ufages auxquels elle ne comprend rien. Un enfant n'eft pas fort curieux de perfectionner l'instrument avec lequel on le tourmente; mais faites que cet instrument ferve à fes plaifirs, & bien-tôt il s'y appliquera malgré vous.

On fe fait une grande affaire de chercher les meilleures méthodes d'apprendre a lire; on invente des bureaux, des cartes; on fait de la chambre d'un enfant un atelier d'Imprimerie : Locxe veut qu'il apprenne a lire avec des dez. Ne voila- t-il pas une invention bien trouvée ? Quelle pitié! Un moyen plus sûr que tous •ceux-là, & celui qu'on oublie toujours, eft le defir d'apprendre. Donnez à l'enfant ce defir, puis laiffez-la vos bureaux & vos dez, - toute méthode lui fera bonne.

.L'intérêt préfent; voilà le grand mobile, le feul oui mené

■1.26 Traité

sûrement & loin. Emile reçoit quelquefois de fon père, de fa mère, de fes parens, de fes amis, des billets d'invitation pour un dîner , pour une promenade , pour une partie fur l'eau , pour voir quelque fête publique. Ces billets font courts, clairs, nets, bien écrits. Il faut trouver quelqu'un qui les lui life; ce quelqu'un, ou ne fe trouve pas toujours à point nommé, ou rend a l'enfant le peu de complaifance que l'enfant eut pour lui la veille. Ainfi l'occafion, le moment fe pafTe. On lui lit enfin le billet, mais il n'eft plus temps. Ah! fi l'on eût fu lire foi-même! On en reçoit d'autres; ils font fi courts! le fujet en eft fi intérefiant! on voudroit effayer de les déchiffrer, on trouve tantôt de l'aide & tantôt des refus. On s'évertue; on déchiffre enfin la moitié d'un billet; il s'agit d'aller demain manger de la crème.... on ne fait où ni avec qui.... combien on fait d'effort pour lire le refte ! je ne crois pas qu'Emile ait befoin du bureau. Parlerai- je à préfent de l'écriture? Non, j'ai honte de m'amufer à ces niaiferies dans un traité de l'éducation.

. J'ajouterai ce feul mot qui fait «ne importante maxime; c'eft que d'ordinaire on obtient très- sûrement & très- vite ce qu'on

n'est point pressé d'obtenir. Je suis presque sûr qu'Emile fera parfaitement lire & écrire avant l'âge de dix ans, précisément parce qu'il m'importe fort peu qu'il le fasse avant quinze; mais j'aimerais mieux qu'il ne sût jamais lire que d'acheter cette science au prix de tout ce qui peut la rendre utile : de quoi lui servira la lecture quand on l'en aura rebuté pour jamais ? Ici imprimés caveris oportebit, ne fludia, qui amare nondum poterit, oderit, & amaritudinem femel perceptam etiam ultra rudes annos reformidet (34).

Plus j'insiste sur ma méthode inactive, plus je sens les objections se renforcer. Si votre élève n'apprend rien de vous, il apprendra des autres. Si vous ne prévenez l'erreur par la vérité, il apprendra des mensonges; les préjugés que vous craignez de lui donner, il les recevra de tout ce qui l'environne; ils entreront par tous ses sens; ou ils corrompront sa raison, même avant qu'elle

(34; Quintil. L 1. c. 1.

de l'Education. 127

soit formée, ou son esprit engourdi par une longue inaction; on s'abîmera dans la matière. L'inhabitude de penser dans l'enfance en ôte la faculté durant le reste de la vie.

Il me semble que je pourrais aisément répondre à cela; mais pourquoi toujours des réponses ? Si ma méthode répond d'elle-même aux objections, elle est bonne; si elle n'y répond pas, elle ne vaut rien : je poursuis.

Si sur le plan que j'ai commencé de tracer, vous suivez des règles directement contraires à celles qui sont établies, si au lieu de porter au loin l'esprit de votre élève, si au lieu de l'égarer dans

ceffe en d'autres lieux , en d'autres climats, en d'autres fiècles, aux extrémités de la terre & jufques dans les deux, vous vous appliquez à le tenir toujours en lui-même, &: attentif à ce qui le touche immédiatement; alors vous le trouverez capable de perception, de mémoire, & même de raifonnem^{nt}; c'eft l'ordre de la nature. A mefure que l'être fenfitif devient aftif, il acquiert un difcernement proportionnel à fes forces; & ce n'eft qu'avec la force furabondante a celle dont il a befoin pour fe conferver , que fe développe en lui la faculté fpéculative propre à employer cet excès de force à d'autres ufages. Voulez-vous donc cultiver l'intelligence de votre élevé, cultivez les forces qu'elle doit gouverner. Exercez continuellement fon corps , rendez-le robuste & fain pour le rendre fage & raifonnable; qu'il travaille, qu'il agiffe, qu'il coure, qu'il crie, qu'il foit toujours en mouvement, qu'il foit homme par la vigueur, & bien-tôt il le fera par la raifon.

Vous l'abrutiriez, il eft vrai, par cette méthode, fi vous alliez toujours le dirigeant, toujours lui difant : va, viens, refte, fais ceci , ne fais pas cela. Si votre tête conduit toujours ks bras , la fiennne lui devient inutile. Mais fouvenez-vous de nos conventions j û vous n'êtes qu'un pédant, ce n'eft pas la peine de me lire..

C'est une erreur bien pitoyable d'imaginer que l'exercice du corps nuife aux opérations de l'efprit ; comme fi ces deux a&ions ne dévoient pas marcher de concert, & que l'une ne dût pas toujours diriger l'autre

ï i& Traité

II y a deux fortes d'hommes dont les corps font dans un exercice continuel , & qui sûrement fongent auffi peu les uns que les autres à cultiver leur ame , favoir, les Payfans & les Sauvages. Les

premiers font rufires , grofliers , mal -adroits; les autres, connus par leur grand fens , le font encore par la fubtilité de leur efprit : généralement il n'y a rien de plus lourd qu'un Payfan , rien de plus fin qu'un Sauvage. D'où vient cette différence? C'eft que le premier faifant toujours ce qu'on lui commande, ou ce qu'il a vu faire à fon père, ou ce qu'il a fait lui-même dès fa jeune/Te , ne va jamais que par routine; & dans fa vie prefque automate , occupé 6ns ceffe des mêmes travaux , l'habitude & l'obéiffance lui tiennent lieu de raifon.

Pour le Sauvage , c'eft autre chofe ; n'étant attaché à aucunîeu , n'ayant point de tâche prefrite , n'obéiffant à perfonne, fans autre loi que fa volonté , il eft forcé de raifonner à chaque afion de fa vie; il ne fait pas un mouvement, pas un pas, fans en avoir d'avance envi fagé les fuites. Ainfi, plus fon corps s'exerce, plus fon efprit s'éclaire ; fa force & fa raifon croiffent à la fois , & s'étendent l'une par l'autre.

Savant précepteur, voyons lequel de nos deux élevés reffemble au Sauvage, & lequel reffemble au Payfan. Soumis en tout >. une autorité toujours enfeignante, le vôtre ne fait rien que fur parole ; il n'ofe manger quand il a faim, ni rire quand il eft gai, ni pleurer quand il eft trifte, ni préfenter une main pour l'autre, ni remuer le pied que comme on le lui prefcrit ; bien-tôt il n'oftra refpirer que fur vos règles. A quoi voulez-vous qu'il penlè, quand vous penfeztout pour lui? Affuré de votre prévoyance, qu'a-t-il befoin d'en avoir? Voyant que vous vous chargez de fa confervation, de fon bien-être, il fe fent délivré de ce foin; fon jugement fe repofe fur le vôtre; tout ce que vous ne lui défendez pas , il le fait fans réflexion , facliatit bien qu'il le fait fans rifque. Qu'a-t-il befoin d'apprendre h prévoir la pluie ? Il fait que vous regardez au ciel

pour lui. Qu'a-t-il besoin dérégler fi promenade ? Il ne craint pas que vous lui laiflicz pafir l'heure du dîner. Tant que vous ne lui défendez pas de manger, il mange; quand vous le lui défendez ,

dez, il ne mange plus; il n'écoute plus les avis de fon eftomac, mais les vôtres. Vous avez beau ramollir fon corps dans l'inadion, vous n'en rendez pas fon entendement plus flexible. Tout au contraire, vous achevez de décréditer la raifon dans fon efprit, en lui faifant ufer le peu qu'il en a fur les chofes qui lui paroiffent le plus inutiles. Ne voyant jamais à quoi elle eft bonne , il juge enfin qu'elle n'eft bonne à rien. Le pis qui pourra lui arriver de mal raifonner fera d'être repris, & il l'eft fi fouvent qu'il n'y fonge guères ; un danger fi commun ne l'effraye plus.

Vous lui trouvez pourtant de l'efprit , & il en a pour babiller avec les femmes, fur le ton dont j'ai déjà parlé; mais qu'il foit dans le cas d'avoir à payer de fa perfonne, à prendre un parti dans quelque occafion difficile, vous le verrez cent fois plus ftupide & plus bête que le fils du plus gros manant.

Pour mon élevé, ou plutôt celui de la nature, exercé de bonne heure à fe fuffire à lui-même, autant qu'il eft poiffible, il ne s'accoutume point à recourir fans celle aux autres , encore moins à leur étaler fon grand favoir. En revanche il juge , il prévoit , il raifonne en tout ce qui fe rapporte immédiatement à lui. Il ne jafe pas, il agit ; il ne fait pas un mot de ce qui fe fait dans le monde, mais il fait fort bien faire ce qui lui convient. Comme il eft fans ceffe en mouvement , il eft forcé d'obferver beaucoup de chofes , de connoître beaucoup d'effets; il acquiert de bonne heure une grande expérience, il prend fes leçons de la nature & non pas des hommes; il s'inftruit d'autant mieux qu'il ne voit nulle part l'intention de l'inftuire. Ainfi fon corps & fon efprit s'exercent a la

fois. Agissant toujours d'après (à pensée , & non d'après celle d'un autre, il unit continuellement deux opérations; plus il se rend fort & robuste, plus il devient sensé & judicieux. C'est le moyen d'avoir un jour ce qu'on croit incompatible, & ce que presque tous les grands hommes ont réuni : la force du corps & celle de l'ame ; la raison d'un sage & la vigueur d'un athlète.

J'ai une instituteur, je vous prêche un art difficile; c'est de gouverner sans préceptes, & de tout faire en ne faisant rien. Cet art, *Traité de l'Éduc. Tome 1. R*

j'en conviens , n'est pas de votre âge ; il n'est pas propre à faire briller d'abord vos talents, ni à vous faire valoir auprès des pères; mais c'est le seul propre à réussir. Vous ne parviendrez jamais à faire des sages , si vous ne faites d'abord des polissons : c'étoit l'éducation des Spartiates; au lieu de les coller sur des livres, on commençoit par leur apprendre à voler leur dîner. Les Spartiates étoient-ils pour cela grofliers étant grands ? Qui ne connoît la force & le sel de leurs réparties? Toujours faits pour vaincre, ils écartoient leurs ennemis en toute espèce de guerre, & les babillards Athéniens craignoient autant leurs mots que leurs coups.

DANS les éducations les plus soignées , le maître commande & croit gouverner ; c'est en effet l'enfant qui gouverne. Il se fert de ce que vous exigez de lui pour obtenir de vous ce qu'il lui plaît, & il fait toujours vous faire payer une heure d'affiduité par huit jours de complaisance. A chaque instant il faut pacifier avec lui. Ces traités, que vous proposez à votre mode, & qu'il exécute à la fin, tournent toujours au profit de ses fantaisies ; sur-tout quand on a l'air de mettre en condition, pour son profit, ce qu'il est bien sûr d'obtenir, soit qu'il remplisse ou non la condition qu'on lui impose en échange. L'enfant , pour l'ordinaire , lit

beaucoup mieux dans l'esprit du maître , que le maître dans le cœur de l'enfant , & cela doit être ; car toute la fagacité qu'eût employé l'enfant livré à lui-même a pourvoir à la conservation de sa personne , il l'emploie à fauver sa liberté naturelle des chaînes de son tyran. Au lieu que celui-ci , n'ayant nul intérêt à préférer à pénétrer l'autre , trouve quelquefois mieux son compte à lui laisser sa paresse ou sa vanité.

Prenez une route opposée avec votre élevé; qu'il croie toujours être le maître , & que ce soit toujours vous qui le foyez. Il n'y a point d'affujettissement si parfait que celui qui garde l'apparence de la liberté ; on captive ainsi la volonté même. Le pauvre enfant qui ne fait rien , qui ne peut rien , qui ne connaît rien , n'est-il pas à votre merci ? Ne disposez-vous pas, par rapport à lui, de tout ce qui l'environne ? N'êtes-vous pas le maître de l'affecter comme il vous plaît ? Ses travaux, ses jeux, ses plaisirs, ses

peines, tout n'est-il pas dans vos mains sans qu'il le fâche? Sans doute, il ne doit faire que ce qu'il veut; mais il ne doit vouloir que ce que vous voulez qu'il fasse ; il ne doit pas faire un pas que vous ne l'ayez prévu, il ne doit pas ouvrir la bouche que vous ne lâchiez ce qu'il va dire.

C'est alors qu'il pourra se livrer aux exercices du corps, que lui demande son âge, sans abrutir son esprit; c'est alors qu'au lieu d'aiguifier sa ruse à éluder un incommode empire , vous le verrez s'occuper uniquement à tirer de tout ce qui l'environne, le parti le plus avantageux pour son bien-être actuel; c'est alors que vous ferez étonné de la subtilité de ses inventions, pour s'approprier tous les objets auxquels il peut atteindre, & pour jouir vraiment des choses, sans le secours de l'opinion.

En le laissant ainsi maître de ses volontés , vous ne fomenterez point ses caprices. En ne faisant jamais que ce qui lui convient, il ne fera bientôt que ce qu'il doit faire ; & bien que son corps soit dans un mouvement continuel, tant qu'il s'agira de son intérêt présent & sensible, vous verrez toute la raison, dont il est capable,, se développer beaucoup mieux , & d'une manière beaucoup plus appropriée à lui , que- dans des études de pure spéculation.

Ainsi, ne vous voyant point attentif à le contrarier, ne se défiant point de vous, n'ayant rien à vous cacher, il ne vous trompera point, il ne vous mentira point, il se montrera tel qu'il est sans crainte; vous pourrez l'étudier tout à votre aise, & disposer tout autour de lui les leçons que vous voulez lui donner, sans qu'il pense jamais en recevoir aucune.

Il n'épiera point, non plus , vos mœurs avec une curieuse jalousie, & ne se fera point un plaisir secret de vous prendre en faute. Cet inconvénient que nous prévenons , est très-grand. Un des premiers soins des enfans est, comme je l'ai dit, de découvrir le faible de ceux qui les gouvernent. Ce penchant porte à la méchanceté , mais il n'en vient pas : il vient du besoin d'éluder une autorité qui les importune. Surchargés du joug qu'on leur impose , ils cherchent à le secouer , & les défauts qu'ils trouvent dans les maî-

Rij

132 Traité

très, leur fournissent de bons moyens pour cela. Cependant l'habitude se prend d'observer les gens par leurs défauts, & de se plaire à leur en trouver. Il est clair que voilà encore une source de vices bouchée dans le cœur d'Emile ; n'ayant nul intérêt à me

trouver des défauts , il ne m'en cherchera pas , & fera peu tenté d'en chercher a d'autres.

Toutes ces pratiques semblent difficiles parce qu'on ne s'en avise pas , mais dans le fond elles ne doivent point l'être. On est en droit de vous supplier les lumières nécessaires pour exercer le métier que vous avez choisi ; on doit préférer que vous connaissiez la marche naturelle du cœur humain, que vous lavez étudié l'homme & l'individu, que vous savez d'avance à quoi se pliera la volonté de votre élève, à l'occasion de tous les objets intéressans pour son âge que vous ferez passer sous ses yeux. Or , avoir les instrumens & bien savoir leur usage , n'est-ce pas être maître de l'opération ?

Vous objectez les caprices de l'enfant, & vous avez tort. Le caprice des enfans n'est jamais l'ouvrage de la nature, mais d'une mauvaise discipline : c'est qu'ils ont obéi ou commandé ; & j'ai vu cent fois qu'il ne falloit ni l'un ni l'autre. Votre élève n'aura donc de caprices que ceux que vous lui aurez donnés ; il est sûr que vous portiez la peine de vos fautes. Mais, direz-vous, comment y remédier ? Cela se peut encore, avec une meilleure conduite & beaucoup de patience.

Je m'étois chargé , durant quelques semaines, d'un enfant accoutumé, non-seulement à faire ses volontés, mais encore à les faire faire à tout le monde; par conséquent plein de fantaisies. Dès le premier jour , pour mettre à l'épreuve ma complaisance , il voulut se lever à minuit. Au plus fort de mon sommeil il vint à bas de son lit, prend sa robe-de-chambre, & m'appelle. Je me levé, j'allume la chandelle ; il n'en vouloit pas davantage : au bout d'un quart-d'heure le sommeil le gagne , & il se recouche content de son épreuve. Deux jours après , il la répète avec le

me fuccès; & de ma part fans le moindre figne d'impatience.

de l'Éducation. 133

Comme il m'embraffoit en fe recouchant, je lui dis très- pofément : mon petit ami, cela va fort bien, mais n'y revenez plus. Ce mot excita facuriofiré, & dès le lendemain, voulant voir un peu comment j'oferois lui défobéir , il ne manqua pas de fe relever à la même heure, & de m'appeller. Je lui demandai ce qu'il vouloit. il me dit qu'il ne pouvoit dormir. Tant pis , repris-je, & je me tins coi. Il me pria d'allumer la chandelle : pourquoi faire ? & je me tins coi. Ce ton laconique commençoit à l'embarrafTer. Il s'en fut à tâtons chercher le fufil , qu'il fit femblant de battre, & je ne pouvois m'empêcher de rire en l'entendant fe donner des coups fur les doigts. Enfin, bien convaincu qu'il n'en viendrait pas à bout , il m'apporta le briquet à mon lit : je lui dis que je n'en avois que faire, & me tournai de l'autre côté. Alors il fe mit à courir étourdimment par la chambre, criant, chantant, faifant beaucoup de bruit , fe donnant à la table & aux chaifes des coups , qu'il avoit grand foin de modérer , & dont il ne laifibit pas de crier bien fort, efpérant me caufer de l'inquiétude. Tout cela ne prenoit point, & je vis que, comptant fur de belles exhortations ou fur de la colère, il ne s'étoit nullement arrangé pour ce fang-froid.

Cependant, réfolu de vaincre ma patience à force d'opiniâtreté, il continua fon tintamarre avec un tel fuccès qu'a la fin je m'échauffai, & présentant que j'aïlois tout gâter par un emportement hors de propos, je pris mon parti d'une autre manière. Je me levai fans rien dire, j'allai au fufil que je ne trouvai point ; je le lui demande ; il me le donne , pétillant de joie d'avoir enfin triomphé de moi. Je bats le fufil , j'allume la chandelle, je prends p[^]r la main mon petit bon- homme, je le mené tranquillement dans un

cabinet voifin, dont les volets étoient bien fermés, & où il n'y avoit rien à cafter; je l'y laiftê fans lumière, puis fermant fur lui la porte à la clef, je retourne me coucher fans lui avoir dit un feul mot II ne faut pas demander fi d'abord il y eût du vacarme; je m'y étois attendu; je ne m'en émus point. Enfin le bruit s'appaifè : j'écoute , je l'entends s'arranger, je me tranquillife. Le lendemain j'entre au jour dans le cabinet, je trouve

134 Traité

mon petit mutin couché fur un lit de repos, & dormant d'un profond fommeil , dont , après tant de fatigue , il devoit avoir grand befoin.

L'affaire ne finit pas la. La mère apprit que l'enfant avoit parté les deux tiers de la nuit hors de fon lit. Auffi tôt tout fut perdu ; c'étoit un enfant autant que mort. Voyant l'occafion bonne pour fe venger, il fit le malade fans prévoir qu'il n'y gagneroit rien. Le Médecin fut appelle. Malheureufement pour la mère, ce Médecin étoit un plaifant, qui , pour s'amufer de fes frayeurs , s'appliquoit à les augmenter. Cependant il me dit à l'oreille : Iaiflez-moi faire ; je vous promets que l'enfant fera guéri pour quelque temps de la fantaiſie d'être malade; en effet, la diète & la chambre furent prefcrites , & il fut recommandé à l'Apothicaire. Je foupairois de voir cette pauvre mère ainſi la dupe de tout ce qui l'environnoit , excepté moi feul , qu'elle prit en haine , précifément parce que je ne la trompois pas.

Après des reproches aflez durs, elle me dit que fon fils étoit délicat , qu'il étoit l'unique héritier de fa famille, qu'il falloit le conferver à quelque prix que ce fût, & qu'elle ne vouloit pas qu'il fût contrarié. En cela j'étois bien d'accord avec elle; mats elle en-

tendoit par le contrarier, ne lui pas obéir en tout. Je vis qu'il falloit prendre avec la mère le même ton qu'avec l'enfant. Madame , lui dis-je assez froidement , je ne fais point comment on élève un héritier , & , qui plus est, je ne veux pas l'apprendre ; vous pouvez vous arranger là-de/Tus. On avoit besoin de moi pour quelque temps encore : le père appaisa tout, la mère écrivit au précepteur de hâter son retour : & l'enfant, voyant qu'il ne, gaignoit rien à troubler mon sommeil ni à être malade, prit enfin le parti de dormir lui-même & de se bien porter.

On ne fauroit imaginer combien de pareils caprices le petit tyran avoit à l'égard de son malheureux gouverneur; car l'éducation se faisoit sous les yeux de la mère, qui ne souffroit pas que l'héritier fût défobéi en rien. A quelque heure qu'il voulût sortir, il falloit être prêt pour le mener, ou plutôt pour le fuivre, & il avoit toujours grand soin de choisir le moment où il voyoit son

gouverneur le plus occupé. Il voulut user sur moi du même empire, & se venger, le jour, du repos qu'il étoit forcé de me laisser la nuit. Je me prêtai de bon cœur à tout, & je commençai par bien constater, à ses propres yeux, le plaisir que j'avois à lui complaire. Après cela , quand il fut question de le guérir de sa fantaisie , je m'y pris autrement.

Il fallut d'abord le mettre dans son tort, & cela ne fut pas difficile. Sachant que les enfans ne font jamais qu'au présent, je pris sur lui le facile avantage de la prévoyance : j'eus soin de lui procurer au logis un amusement que je favois être extrêmement de son goût; & dans le moment où je l'en vis le plus engoué, j'allai lui proposer un tour de promenade; il me renvoya bien loin : j'insistai , il ne m'écoula point; il fallut me rendre, & il nota précieusement en lui-même ce signe d'infatigabilité.

Le lendemain ce fut mon tour. Il s'ennuya, j'y avois pourvu : moi, au contraire, je paroifflbis profondément occupé. Il n'en falloit pas tant pour le déterminer. Il ne manqua pas de venir m'arracher a mon travail pour le mener promener au plus vite. Je refusai , il s'obftina. Non , lui dis -je : en faifant votre volonté vous m'avez appris à faire la mienne; je ne veux pas fortir. Hé! bien reprit-il vivement, je fortirai tout feul. Comme vous voudrez* <5c je reprends mon travail.

Il s'habille, un peu inquiet de voir que je le laifflbis faire & que je ne l'imitois pas. Prêt a fortir il vient me faluer , je le falue : il tâche de m'allarmer par le récit des courfes qu'il va faire; à l'entendre, on eût cru qu'il alloit au bout du monde. Sans m'émouvoir , je lui fouhaite un bon voyage. Son embarras redouble. Cependant il fait bonne contenance, & prêt à fortir, il dit à fon laquais de le fuivre. Le laquais, déjà prévenu, répond qu'il n'a pas le temps, & qu'occupé par mes ordres, il doit m'obéir plutôt qu'à lui. Pour le coup, l'enfant n'y eft plus. Comment concevoir qu'on le laifTe fortir feul , lui qui fe croit l'être important à tous les autres , & penfe que le ciel & la terre font intérefl'és à fa confervation! Cependant il commence à fentir fa foibleffe; il comprenJ

T R A I T É

qu'il fe va trouver feul au milieu de gens qui ne le connoi/Tent pas; il voit d'avance les rifques qu'il va courir : l'obfrination feule le foutient encore; il defcend l'efcalier lentement & fort interdit. Il entre enfin dans la rue, fe confolant un peu du mal qui lui peut arriver, par l'efpoir qu'on m'en rendra refponfable.

C'ÉTOIT la que je l'attendois. Tout étoit préparé d'avance ;.& comme il s'agifbit d'une efpece de fcène publique , je m'étois muni du confentement du père. A peine avoit-il fait quelques pas qu'il entend à droite & à gauche différens propos fur fon compte. Voifin , le joli Monfieur! où va-t-il ainfi tout feul? Il va fe perdre : je veux le prier d'entrer chez nous. Voifine , gardez-vous en bien. Ne voyez-vous pas que c'eft un petit libertin qu'on a chaflé de la maifon de fon père , parce qu'il ne vouloit rien valoir? Il ne faut pas retirer les libertins; laiffez-le aller où il voudra. Hé bien donc! que Dieu le conduife ; je ferois fâchée qu'il lui arrivât malheur. Un peu plus loin il rencontre des polifTons à-peu-près de fon âge, qui l'agacent & fe moquent de lui. Plus il avance , plus il trouve d'embarras. Seul & fans protedion , il fe voit le jouet de tout le monde, & il éprouve avec beaucoup de furprife que fon nœud d'épaule & fon parement d'or ne le font pas plus refpecler.

Cependant un de mes amis qu'il ne connoifToit point, & que j'avois chargé de veiller fur lui , le fuivoit pas a pas fans qu'il y prît garde, & l'accofta quand il en fut temps. Ce rôle , qui reffembloit à celui de Sbrigani dans Pourceaugnac , demandoit un homme d'efprit, & fut parfaitement rempli. Sans rendre l'enfant timide & craintif en le frappant d'un trop grand effroi , il lui fit fi bien fentir l'imprudence de fon équipée, qu'au bout d'une demi-heure il me le ramena fouple, confus, & n'ofant lever les yeux.

Pour achever le défaflre de fon expédition , précifément au moment qu'il rentroit, fon père defcendoit pour fortir, & le rencontra fur l'efcalier. Il fallut dire d'où il venoit, & pourquoi jen'étois pas avec lui (35)? Le pauvre enfant eût voulu être cent pieds

fous

(35) En cas pareil on peut fans ril-fer, & que, s'il ofoit dire un înenl'oïique exiger d'un enfant la vérité; car il gc, il en ferait à l'inflant convaincu, fait bien alors qu'il ne fauruit la dégui<

fous terre. Sans s'amufer à lui faire une longue réprimande, le père lui dit plus féchement que je ne m'y ferois attendu : quand vous voudrez fortir feul , vous en êtes le maître ; mais comme je ne veux point d'un bandit dans ma maifon , quand cela vous arrivera , ayez foin de n'y plus rentrer.

Pour moi , je le reçus fans reproche & fans raillerie, mais avec un peu de gravité ; & de peur qu'il ne foupçonnât que tout ce qui s'étoit paſſé n'étoit qu'un jeu , je ne voulus point le mener promener le même jour. Le lendemain je vis avec grand plaifir qu'il païïbit avec moi d'un air de triomphe devant les mêmes gens qui s'étoient mocqués de lui la veille pour l'avoir rencontré tout feul. On conçoit bien qu'il ne me menaça plus de fortir fans moi.

C'est par ces moyens & d'autres (èmblables , que, durant le peu de temps que je fus avec lui , je vins à bout de lui faire faire tout' ce que je voulois fans lui rien prefcrire, fans lui rien défendre, fans fermons, fans exhortations, fans l'ennuyer de leçons inutiles. Auffi , tant que je parlois il étoit content : mais mon filence le tenoit en crainte; il comprenoit que quelque chofe n'alloit pas bien , & toujours la.leçon lui venoit de la chofe même j mais revenons.

Non - seulement ces exercices continuels ainſi laifſés à la feule direction delà nature en fortifiant le corps, n'abrutiffent point l'eſprit, mais au contraire ils forment en nous la feule eſpèce de raifon dont le premier âge foit ſuſceptible ; & la plus néceſſaire à quelque âge que ce foit. Ils nous apprennent a bien

connoître l'usage de nos forces , les rapports de nos corps aux corps environnans , l'usage des instrumens naturels qui font a notre portée, & qui conviennent à nos organes. Y a-t-il quelque stupidité pareille à celle d'un enfant élevé toujours dans la chambre & sous les yeux de sa mère, lequel, ignorant ce que c'est que poids & que résistance , veut arracher un grand arbre , ou foulever un rocher ? La première fois que je sortis de Genève , je voulois fuir un cheval au galop , je jetois des pierres contre la montagne de Saïe- Traité de VEduc. Tome I. S

T R A I T É

ve ; qui étoit à deux lieues de moi ; jouet de tous les enfans du village , j'étois un véritable idiot pour eux. A dix huit ans on apprend en philosophie ce que c'est qu'un levier ; il n'y a point de petit payfan à douze , qui ne fâche de servir d'un levier mieux que le premier Mécanicien de l'Académie. Les leçons que les écoliers prennent entr'eux dans la cour du Collège leur font cent fois plus utiles que tout ce qu'on leur dira jamais dans la classe.

Voyez un chat entrer pour la première fois dans une chambre ; il visite , il regarde, il flaire, il ne repose pas un moment en repos, il ne se fie à rien qu'après avoir tout examiné, tout connu. Ainsi fait un enfant commençant à marcher, & entrant, pour ainsi dire, dans l'espace du monde. Toute la différence est, qu'à la vue commune a l'enfant & au chat, le premier joint, pour observer, les mains que lui donna la nature , & l'autre l'odorat subtil dont elle l'a doué. Cette disposition bien ou mal cultivée est ce qui rend les enfans adroits ou lourds, sages ou fous , étourdis ou prudents.

Les premiers mouvemens naturels de l'homme étant donc de se mesurer avec tout ce qui l'environne, & d'éprouver dans chaque objet qu'il aperçoit toutes les qualités sensibles qui peuvent se rapporter à lui ; la première étude est une sorte de physique expérimentale relative à sa propre conservation , & dont on le détourne par des études spéculatives avant qu'il ait reconnu sa place ici-bas. Tandis que ses organes délicats & flexibles peuvent s'ajuster aux corps sur lesquels ils doivent agir, tandis que ses sens encore purs sont exempts d'illusions, c'est le temps d'exercer les uns & les autres aux fondions qui leur sont propres; c'est le temps d'apprendre à connaître les rapports sensibles que les choses ont avec nous. Comme tout ce qui entre dans l'entendement humain y vient par les sens, la première raison de l'homme, est une raison sensitive ; c'est elle qui sert de base à la raison intellectuelle : nos premiers maîtres de philosophie sont nos pieds , nos mains , nos yeux. Substituer des livres à tout cela , ce n'est pas « nous apprendre à raisonner, c'est nous apprendre à nous servir de

de v Éducation. 139

la raison d'autrui ; c'est nous apprendre à beaucoup croire, & à ne jamais rien savoir.

Pour exercer un art, il faut commencer par s'en procurer le* instrumens ; & pour pouvoir employer utilement ces instrumens , il faut les faire assez solides pour résister à leur usage. Pour apprendre à penser, il faut donc exercer nos membres, nos sens , nos organes, qui sont les instrumens de notre intelligence; & pour tirer tout le parti possible de ces instrumens , il faut que le corps, qui les fournit, soit robuste & sain. Ainsi , loin que la véritable raison de l'homme se forme indépendamment du corps , c'est la

bonne conûitution du corps qui rend les opérations de l'efprit faciles & sûres.

En montrant à quoi l'on doit employer la longue oïfiveté de l'enfance , j'entre dans un détail qui paroîtra ridicule. Plaifantes leçons, me dira-t-on , qui, retombant fous votre critique, fa bornent à enfeigner/:e que nul n'a befoin d'apprendre ! Pourquoi confumer le temps à des infruclions qui viennent toujours d'elles-mêmes, & ne coûtent ni peines ni foins ? Quel enfant de douze ans ne fait pas tout ce que vous voulez apprendre au vôtre , & de plus ce que fes maîtres lui ont appris ?

Messieurs, vous vous trompez ; j'enfèigne à mon élevé un art très-long, très-pénible, & que n'ont apurement pas les vôtres ; c'eft celui d'être ignorant ; car la fcience de quiconque ne croit favoir que ce qu'il fait , fe réduit à bien peu de chofe. Vous donnez la fcience , a la bonne heure ; moi je m'occupe de l'infrument propre à l'acquérir. On dit qu'un jour les Vénitiens montrant en grande pompe leur tréfor de Saint Marc a un Ambafiàdeur d'Espagne, celui-ci pour tout compliment, ayant regardé fous les tables , leur dit : Qui non c'ê la radiée. Je ne vois jamais un précepteur étaler le favoir de fon difciple , fans être tenté de lui en dire autant.

Tous ceux qui ont réfléchi fur la manière de vivre des Anciens, attribuent aux exercices de la gymnafrique cette vigueur de corps & d'ame qui les diftingue le plus f.nfiblement des Modernes.

S ij

La manière dont Montagne appuie ce fentiment, montre qu'il en étoit fortement pénétré ; il y revient fans ceffe & de mille façons. En parlant de l'éducation d'un enfant : pour lui roidif l'ame , il faut, dit-il, lui durcir les mufcles; en l'accoutumant au travail, on l'accoutume a la douleur; il le faut rompre à l'âpreté des exercices , pour le drefler à l'âpreté de la dislocation , de la colique & de tous les maux. Le fage Locke , le bon Rollin , le favant Fleuri, le pédant de Croufaz, fi différens entr'eux dans tout le refte , s'accordent tous en ce feul point d'exercer beaucoup les corps des enfans. C'eft le plus judicieux de leurs préceptes; c'eft celui qui eft & fera toujours le plus négligé. J'ai déjà fumfamment parlé de fon importance ; & comme on ne peut là-defius donner de meilleures raifons , ni des règles plus fenfées que celles qu'on trouve dans le livre de Locke, je me contenterai d'y renvoyer ; après avoir pris la liberté d'ajouter quelques obfervations aux (iennes.

Les membres d'un corps qui croit, doivent être tous au large dans leur vêtement ; rien ne doit gêner leur mouvement ni leur accrouTement ; rien de trop juſte , rien qui colle au corps, point de ligature. L'habillement François , gênant & mal-fain pour les hommes , eft pernicieux fur-tout aux enfans. Les humeurs , ftagnantes , arrêtées dans leur circulation , croupiflent dans un repos qu'augmente la vie inaftive & lédentaire , fe corrompent & caufent le fcorbut , maladie tous les jours plus commune parmi nous , & prefque ignorée des Anciens , que leur manière de fe vêtir & de vivre en préfervoit. L'habillement de Houflard , loin de remédier à cet inconvénient, l'augmente, & pour fauver aux enfans quelques ligatures, les prefie par tout le corps. Ce qu'il y a de mieux à faire , eft de les laifTer en jaquette aufû long-temps qu'il eft poffible , puis de leur donner un vêtement fort large , & de ne

fè point piquer de marquer leur taille , ce qui ne fert qu'a la déformer. Leurs défauts du corps & de l'esprit viennent presque tous de la même cause ; on les veut faire hommes avant le temps.

Il y a des couleurs gaies & des couleurs tristes; les premières font plus du goût des enfans ; elles leur fient mieux auflî , & je ne

vois pas pourquoi l'on ne confulteroit pas en ceci des convenances si naturelles; mais du moment qu'ils préfèrent une étoffe parce qu'elle est riche, leurs cœurs font déjà livrés au luxe, à toutes les fantaisies de l'opinion ; & ce goût ne leur est sûrement pas venu d'eux-mêmes. On ne fauroit dire combien le choix des vêtemens & les motifs de ce choix influent sur l'éducation. Non-seulement d'aveugles mères promettent à leurs enfans des parures pour récompense ; on voit même d'infensibles gouverneurs menacer leurs élevés d'un habit plus grossier & plus simple , comme d'un châtiment. Si vous n'étudiez mieux, si vous ne conservez mieux vos hardes , on vous habillera comme ce petit payfan. C'est comme s'ils leur disoient : Sachez que l'homme n'est rien que par ses habits, que votre prix est tout dans les vôtres. Faut-il s'étonner que de si fages leçons profitent à la jeuneffe, qu'elle n'estime que la parure, & qu'elle ne juge du mérite que sur le seul extérieur ?

Si j'avois à remettre la tête d'un enfant ainsi gâté , j'aurois soin que ses habits les plus riches fussent les plus incommodes ; qu'il y fut toujours gêné, toujours contraint, toujours affujetti de mille manières: je ferois fuir la liberté, la gaieté devant sa magnificence : s'il vouloit se mêler aux jeux d'autres enfans plus simplement mis , tout cesseroit , tout disparaîtroit à l'instant. Enfin , je l'ennuierois , je le raffaierois tellement de son faste, j'en rendrois tel-

lement l'esclave de son habit doré, que j'en ferois le fléau de sa vie, & qu'il verroit avec moins d'effroi le plus noir cachot que les apprêts de sa parure. Tant qu'on n'a pas affermi l'enfant à nos préjugés, être à son aise & libre est toujours son premier desir ; le vêtement le plus simple, le plus commode, celui qui l'affujettit le moins, est toujours le plus précieux pour lui.

Il y a une habitude du corps convenable aux exercices, & une autre plus convenable à l'inaction. Celle-ci, biffant aux humeurs un cours égal & uniforme, doit garantir le corps des altérations de l'air; l'autre, le faisant passer sans cesse de l'agitation au repos, de la chaleur au froid, doit l'accoutumer aux mêmes altérations. Il faut de fait que les gens cafaniers & sédentaires doivent s'habiller chaudement en tout temps, afin de se conserver le corps dans une

142 Traité

température uniforme, la même à-peu-près dans toutes les saisons & à toutes les heures du jour. Ceux, au contraire, qui vont & viennent, au vent, au soleil, à la pluie, qui agissent beaucoup, & passent la plupart de leur temps dehors, doivent être toujours vêtus légèrement, afin de s'habituer à toutes les vicissitudes de l'air, & à tous les degrés de température, sans en être incommodés. Je conseillerois aux uns & aux autres de ne point changer d'habits selon les saisons, & ce fera la pratique confiante de mon Emile: en quoi je n'entends pas qu'il porte l'été ses habits d'hiver, comme les gens sédentaires; mais qu'il porte l'hiver ses habits d'été, comme les gens laborieux. Ce dernier usage a été celui du chevalier Newton pendant toute sa vie, & il a vécu quatre-vingts ans.

Peu ou point de coëffure en toute faifon. Les anciens Égyptiens avoient toujours la tête nue ; les Perfes la couvroient de grofTes tiares, & la couvroient encore de gros turbans, dont, félon Chardin, l'air du pays leur rend l'ufage néceffaire. J'ai remarqué dans un autre endroit (36) la diftinction que fit Hérodote fur un champ de bataille entre les crânes des Perfes & ceux des Egyptiens. Comme donc il importe que les os de la tête deviennent plus durs , plus compacts, moins fragiles & moins poreux pour mieux armer le cerveau non-feulement contre les bleffures , mais contre les rhumes , les fluxions , & toutes les impreffions de l'air, accoutumez vos enfans à demeurer été & hiver, jour & nuit, toujours tête nue. Que fi pour la propreté & pour tenir leurs cheveux en ordre , vous leur voulez donner une coëffure durant la nuit, que ce foit un bonnet mince, à claire voie, & femblable au rezeau dans lequel les Bafques enveloppent leurs cheveux. Je fais bien que la plupart des mères, plus frappées de l'obfervation de Chardin que de mes raifons, croiront trouver par-tout l'air de Perfe ; mais moi je n'ai pas choifi mon élevé Européen pour en faire un Afiatique.

En général , on habille trop les enfans & fur tout durant le premier âge. Il faudroit plutôt les endurcir au froid qu'au chaud ;

(36) Lettre à M.d'Alembert fur lesSpécéacles, page 109, première édition.

de r Éducation. 143

Le grand froid ne les incommode jamais quand on les y laiffé expofés de bonne heure : mais le tiffu de leur peau , trop tendre & trop lâche encore , laiffant un trop libre paiffage à la tranfpiration, les livre par l'extrême chaleur à un épuifement inévitable. Auffi

remarque- 1- on qu'il en meurt plus dans le mois d'Août que dans aucun autre mois. D'ailleurs, il paroît confiant, par la comparaison des Peuples du Nord & de ceux du Midi qu'on se rend plus robuste en supportant l'excès du froid que l'excès de la chaleur ; mais a melure que l'enfant grandit, & que ses fibres se fortifient, accoutumez-le peu-k-peu à braver les rayons du soleil; en allant par degrés vous l'endurcirez sans danger aux ardeurs de la Zone torride.

Locke, au milieu des préceptes mâles & fêfés qu'il nous donne, retombe dans des contradictions qu'on n'attendrait pas d'un raisonneur aussi exact. Ce même homme qui veut que les enfans se baignent l'été dans l'eau glacée, ne veut pas, quand ils sont échauffés, qu'ils boivent frais, ni qu'ils se couchent par terre dans des endroits humides. (37) Mais puisqu'il veut que les fousiers des enfans prennent l'eau dans tous les temps, la prendront- ils moins quand l'enfant aura chaud, & ne peut-on pas lui faire, du corps par rapport aux pieds, les mêmes inductions qu'il fait des pieds par rapport aux mains , & du corps par rapport au visage ? Si vous voulez, lui dirois-je , que l'homme soit tout visage, pourquoi me blâmez-vous de vouloir qu'il soit tout pieds ?

Pour empêcher les enfans de boire quand ils ont chaud, il prescrit de les accoutumer à manger préalablement un morceau de pain avant que de boire. Cela est bien étrange, que quand l'enfant a soif, il faille lui donner à manger; j'aimerois mieux, quand il a faim, lui donner à boire. Jamais on ne me persuadera que nos premiers appétits soient si déréglés, qu'on ne puisse les satisfaire sans nous exposer à périr. Si cela étoit, le genre humain se fût cent fois

(37 ~) Comme fi les petits Payfans la terre eût fait du mal a pas un d'eux.,

ehoiffioient la terre bien feche pour A écouter la defiûs les Médecins, on

s'y affeoir ou pour s'y coucher, & qu'on croirait les fauvages tout perclus de.

bit jamais oui dire nue l'humidité de îhumaiiûnes.

144 Traité

détruit, avant qu'on eût appris ce qu'il faut faire pour le coifferver.

Toutes les fois qu'Emile aura foif, je veux qu'on lui donne a boire. Je veux qu'on lui donne de l'eau pure & fans aucune préparation, pas même de la faire dégourdir, fut-il tout en nage,& fût-on dans le cœur de l'hiver. Le feul foin que je recommande, eft de diftinguer la qualité des eaux. Si c'eft de l'eau de rivière , donnez-la-lui fur le champ telle qu'elle fort de la rivière. Si c'eft de l'eau de fource , il la faut laiffer quelque temps à l'air avant qu'il la boive. Dans les faifons chaudes, les rivières font chaudes; il n'en eft pas de même des fources, qui n'ont pas reçu le contact de l'air. Il faut attendre qu'elles foient a la température de l'atmosphère. L'hiver, au contraire, l'eau de fource eft à cet égard moins dange-reufe que l'eau de rivière. Mais il n'eft ni naturel , ni fréquent qu'on fe mette l'hiver en fueur , fur- tout en plein air. Car l'air froid, frappant inceffamment fur la peau, répercute en-dedans la fueur , & empêche les pores de s'ouvrir affez pour lui donner un partage libre. Or , je ne prétends pas qu'Emile s'exerce l'hiver au coin d'un bon feu , mais dehors en pleine campagne au milieu

des glaces. Tant qu'il ne s'échauffera qu'à faire & lancer des balles de neige, laissons-le boire quand il aura foif, qu'il continue de s'exercer après avoir bu , & n'en craignons aucun accident. Que fi par quelqu 'autre exercice il fe met en fueur, & qu'il ait foif, qu'il boive froid , même en ce temps-la. Faites feulement en forte de le mener au loin , & à petits pas chercher fon eau. Par le froid qu'on fuppofe , il fera fufnfamment rafraîchi en arrivant, pour la boire fans aucun danger. Sur tout prenez ces précautions fans qu'il s'en apperçoive. J'aimerois mieux qu'il fût quelquefois malade, que fans ceffe attentif à fa fanté.

Il faut un long fommeil aux en fins , pource qu'ils font un extrême exercice. L'un fert de correctif a l'autre; auffi voit-on qu'ils ont befoin de tous deux. Le temps du repos eft celui de la nuit, il eft marqué par la nature. C'eft une obfervation confiante que le fommeil eft plus tranquille & plus doux, tandis que le foleil eft fous l'horizon ; & que l'air échauffé defes rayons ne maintient pas nos

fens

fens dans un fi grand calme. Ainfi l'habitude la plus falutaire eft certainraent de fe lever & de fe coucher avec le foleil. D'où il fuit que dans nos climats l'homme & tous les animaux ont en général befoin de dormir plus longtemps l'hiver que l'été. Mais la vie civile n'eft pas allez fimple, affez naturelle, afTez exempte de révolutions, d'accidens, pour qu'on doive accoutumer l'homme a une uniformité, au point de la lui rendre néceffaire. Sans doute il faut s'affujettir aux règles; mais la première eft de pouvoir les enfreindre fans rifque , quand la néceffité le veut. N'allez donc pas amollir indifcrettement votre élevé dans la continuité d'un paisible fommeil , qui ne foit jamais interrompu. Livrez-le d'abord

fans gêne à la loi de la nature , mais n'oubliez pas que parmi nous il doit être au-dsflus de cette loi; qu'il doit pouvoir fe coucher tard , fe lever matin, être éveillé brufquement, paffer les nuits debout, fans en être incommodé. En s'y prenant affez-tôt, en allant toujours doucement & par degrés , on forme le tempérament aux mêmes chofes qui le détruifent, quand on l'y foumet déjà tout formé.

Il importe de s'accoutumer d'abord a être mal couché ; c'eft le moyen de ne plus trouver de mauvais lit. En général , la vie dure, une fois tournée en habitude, multiplie les fenfations agréables: la vie molle en prépare une infinité de déplaifantes. Les gens élevés trop délicatement ne trouvent plus le fommeil que fur le duvet ; les gens accoutumés à dormir fur des planches le trouvent par-tout: il n'y a point de lit dur pour qui s'endort en (è couchant.

Un lit mollet, où l'on s'enfevelit dans la plume ou dans l'édre-don , fond & difflbut le corps, pour ainfi dire. Les reins enveloppés trop chaudement s'échauffent. De- là réfultent fouvent la pierre ou d'autres incommodités , & infailliblement une complexion délicate qui les nourrit toutes.

Le meilleur lit eft celui qui procure un meilleur fommeil. Voilà celui que nous nous préparons Emile & moi pendant la journée. Nous n'avons pas befoin qu'on nous amené des efclaves de Perfe pour faire nos lits ; en labourant la terre nous remuons nos matelas.

Traité de V Édite. Tome 1. T

Je fais par expérience que, quand un enfant est en fanté, l'on est maître de le faire dormir & veiller presqu'à volonté. Quand l'enfant est couché, & que de son babil il ennuye sa Bonne, elle lui dit, dorme\\ c'est comme si elle lui disoit, portez-vous bien, quand il est malade. Le vrai moyen de le faire dormir est de l'ennuyer lui-même. Parlez tant qu'il soit forcé de se taire, & bientôt il dormira : les fermons sont toujours bons à quelque chose ; autant vaut le prêcher que le bercer: mais ô vous employez le foir ce narcotique, gardez- vous de l'employer le jour.

J'ÉVEILLERAI quelquefois Emile, moins de peur qu'il ne prenne l'habitude de dormir trop long-temps, que pour l'accoutumer à tout, même à être éveillé, même à être éveillé brusquement. Au surplus j'aurois bien peu de talent pour mon emploi , si je ne favois pas le forcer à s'éveiller de lui-même, & à se lever, pour ainsi dire, à ma volonté, sans que je lui dise un seul mot.

S'il ne dort pas assez, je lui laisse entrevoir pour le lendemain une matinée ennuyeuse, & lui-même regardera comme autant de gagné tout ce qu'il pourra lui (Ter au fommeil : s'il dort trop, je lui montre à son réveil un amusement de son goût. Veux-je qu'il s'éveille à point nommé, je lui dis : demain à fix heures on part pour la pêche, on se va promener à tel endroit , voulez- vous en être? Il consent, il me prie de l'éveiller; je promets, ou je ne promets point , selon le besoin : s'il s'éveille trop tard , il me trouve parti. Il y aura du malheur ô bien tôt il n'apprend à s'éveiller de lui-même.

Au reste, s'il arrive, ce qui est rare, que quelqu'enfant indolent eût du penchant à croupir dans la paresse, il ne faut point le livrer à ce penchant, dans lequel il s'engourdirait tout-à-fait, mais lui administrer quelque stimulant qui l'éveille. On conçoit bien

qu'il n'est pas question de le faire agir par force, mais de l'émouvoir par quelque appétit qui l'y porte, & cet appétit, pris avec choix dans l'ordre de la nature, nous mené à la fois à deux fins.

Je n'imagine- rien dont , avec un peu d'adresse , on ne pût

de v Education. 147

inspirer le goût , même la fureur aux enfans , sans vanité , sans émulation , sans jalousie. Leur vivacité , leur esprit imitateur suffisent; sur-tout leur gaieté naturelle, instrument dont la prise est sûre , & dont jamais précepteur ne fut s'aviser. Dans tous les jeux où ils sont bien persuadés que ce n'est que jeu , ils souffrent sans se plaindre, & même en riant, ce qu'ils ne souffriroient jamais autrement , sans verser des torrens de larmes. Les longs jeûnes, les coups , la brûlure, les fatigues de toute espèce sont les amusemens des jeunes fauvages; preuve que la douleur même a son assouffissement , qui peut en ôter l'amertume; mais il n'appartient pas à tous les maîtres de favoriser apprêter ce ragoût , ni peut-être à tous les disciples de le favoriser sans grimace. Me voilà de nouveau , si je n'y prends garde , égaré dans les exceptions.

Ce qui n'en souffre point est cependant l'affaiblissement de l'homme à la douleur, aux maux de son espèce, aux accidens , aux périls de la vie, enfin à la mort; plus on le familiarisera avec toutes ces idées, plus on le guérira de l'importune sensibilité qui ajoute au mal l'impatience de l'endurer; plus on l'apprivoisera avec les souffrances qui peuvent l'atteindre, plus on leur ôtera, comme eût dit Montagne, la pointure de l'étrangeté, & plus aussi l'on rendra son ame invulnérable & dure; son corps fera la même raclée qui rebouchera tous les traits dont il pourroit être atteint au vif. Les approches mêmes de la mort n'étant point la mort, à peine la fen-

tira-t-il comme telle ; il ne mourra pas, pour ainfi dire : il fera vivant ou mort, rien de plus. C'est de lui que le même Montagne eût pu dire , comme il a dit d'un Roi de Maroc : que nul homme n'a vécu fi avant dans la mort. La confiance & la fermeté font, ainfi que les autres vertus, des apprentiflages de l'enfance : mais ce n'est pas en apprenant leurs noms aux enfans qu'on le\$ leur enseigne , c'est en les leur faifant goûter fins qu'ils fâchent ce que c'est.

Mais à propos de mourir, comment nous conduirons - nous avec notre élevé, relativement au danger de la petite vérole ? La lui ferons-nous inoculer en bas âge , ou fi nous attendrons qu'il la prenne naturellement ? Le premier parti plus conforme a notre

T ij

Traité

pratique, garantit du péril l'âge où la vie est la plus précieuse } au rifque de celui où elle l'est le moins ; fi toutefois on peut donner le nom de rifque à l'inoculation bien adminiftrée.

Mais le fécond est plus dans nos principes généraux , de laiffer faire en tout la nature, dans les foins qu'elle aime à prendre feule , & qu'elle abandonne auffi-tôt que l'homme veut s'en mêler. L'homme de la nature est toujours préparé : biffons - le inoculer par le maître ; il choifira mieux le moment que nous.

N'allez pas de-Ik conclure que je blâme l'inoculation : car le raisonnement fur lequel j'en exempte mon élevé iroit très - mal aux vôtres. Votre éducation les prépare à ne point échapper à la petite vérole au moment qu'ils en feront attaqués : fi vous la laiffez venir au hafard, il est probable qu'ils en périront. Je vois que

dans les différens pays on réfiſte d'autant plus à l'inoculation qu'elle y devient plus néceſſaire, & la raifon de cela ſe fent aifément. A peine auſſi daignerai-je traiter cette queſtion pour mon Emile. Il fera inoculé , ou il ne le fera pas , félon le temps , les lieux , les circonſtances : cela eſt prefque indifférent pour lui. Si on lui donne la petite vérole , on aura l'avantage de prévoir & connoître fon mal d'avance ; c'eſt quelque choſe : mais ſ'il la prend naturellement, nous l'aurons préſervé du médecin, c'eſt encore plus.

Une éducation exclusive, qui tend feulement à diſtinguer du peuple ceux qui l'ont reçue, préfère toujours les inſtructions les plus coûteuſes aux plus communes , & par cela même aux plus utiles. Ainſi les jeunes gens élevés avec ſoin apprennent tous à monter à cheval , parce qu'il en coûte beaucoup pour cela ; mais prefqu'aucun d'eux n'apprend à nager, parce qu'il n'en coûte rien, & qu'un artizan peut favoir nager auffi-bien que qui que ce ſoit. Cependant, fans avoir fait ſon académie, un voyageur monte à cheval, ſ'y tient & ſ'en fert allez pour le beſoin ; mais dans l'eau , ſi l'on ne nage, on ſe noyé, & l'on ne nage point fans l'avoir appris. Enfin , l'on n'eſt pas obligé de monter à cheval ſous peine de la vie, au lieu que nul n'eſt sûr d'éviter un danger auquel on eſt

de l'Education. 149

ſi fouvent expoſé. Emile fera dans l'eau comme ſur la terre; que ne peut-il vivre dans tous les élémens ? Si l'on pouvoir apprendre à voler dans les airs, j'en ferois un aigle; j'en ferois une fala-" mandre , ſi Ton pouvoir ſ'endurcir au feu.

On craint qu'un enfant ne ſe noyé en apprenant à nager ; qu'il ſe noyé en apprenant ou pour n'avoir pas appris , ce fera toujours

vosre faute. C'est la feule vanité qui nous rend téméraires ; on ne Peft point quand on n'eft vu de perfonne : Emile ne le feroit pas quand il feroit vu de tout l'univers. Comme l'exercice ne dépend pas du rifque , dans un canal du parc de fon père il apprendroit a traverser l'Hellefpont; mais il faut s'appriivoifer au rifque même , pour apprendre à ne s'en pas troubler ; c'est une partie eflentielle de l'apprentiflâge dont je parlois tout-à-1'heure. Au refte , attentif à mefurer le danger a fes forces, & de le partager toujours avec lui, je n'aurai guères d'imprudance à craindre , quand je réglerai le foin de fa confervation fur celui que je dois à la mienne.

Un enfant eft moins grand qu'un homme ; il n'a ni fa force ni fa raifon , mais il voit & entend aufli-bien que lui , ou à très-peu près ; il a le goût aufli fenfible , quoiqu'il l'ait moins délicat, & diftingue aufli-bien les odeurs, quoiqu'il n'y mette pas la même fenfualité. Les premières facultés qui fe forment & fe perfectionnent en nous , font les fens. Ce font donc les premières qu'il faudroit cultiver; ce font les feules qu'on oublie, ou celles qu'on néglige le plus.

Exercer les fens n'eft pas feulement en faire ufage , c'eft apprendre à bien juger par eux, c'eft apprendre, pour ainfi dire , h fentir; car nous ne favons ni toucher, ni voir, ni entendre que comme nous avons appris.

Il y a un exercice purement naturel & mécanique , qui fert a rendre le corps robuste , fans donner aucune prife au jugement : nager, courir, fauter, fouetter un fabot , lancer des pierres; tout cela eft fort bien : mais n'avons -nous que des bras & des jambes? N'avons-nous pas aufli des yeux, des oreilles, & ces organes fontils fuperflus a l'ufage des premiers ? N'exercez donc pas feulement

les forces, exercez tous les sens qui les dirigent, tirez de chacun d'eux tout le parti possible, puis vérifiez l'impression de l'un par l'autre. Mesurez, comptez, pesez, comparez. N'employez la force qu'après avoir estimé la résistance : faites toujours en sorte que l'effort de l'effet précède l'usage des moyens. Intéressez l'enfant à ne jamais faire d'efforts inutiles ou superflus. Si vous l'accoutumez à prévoir ainsi l'effet de tous ses mouvements, & à redresser ses erreurs par l'expérience, n'est-il pas clair que plus il agira, plus il deviendra judicieux ?

S'agit-il d'ébranler une masse ? S'il prend un levier trop long, il dépensera trop de mouvement, s'il le prend trop court, il

n'aura pas assez de force : l'expérience lui peut apprendre à choisir

précisément le bâton qu'il lui faut. Cette sagesse n'est donc pas au-dessus de son âge. S'agit-il de porter un fardeau ? S'il veut le

prendre aussi pesant qu'il peut le porter, & n'en point essayer qu'il

ne soulève, ne fera-t-il pas forcé d'en estimer le poids à la vue ?

Sait-il comparer des masses de même matière & de différentes grandeurs ? Qu'il choisisse entre des masses de même grosseur &

de différentes matières; il faudra bien qu'il s'applique à comparer

leurs poids spécifiques. J'ai vu un jeune homme, très-bien élevé,

qui ne voulut croire qu'après l'épreuve, qu'un feu plein de gros

coupeaux de bois de chêne fût moins pesant que le même feu rempli d'eau.

Nous ne sommes pas également maîtres de l'usage de tous nos sens. Il y en a un, favoir le toucher, dont l'action n'est jamais suspendue durant la veille ; il a été répandu sur la surface entière de notre corps, comme une garde continuelle, pour nous avertir de tout ce qui peut l'offenser. C'est aussi celui dont, bon gré malgré, nous acquérons le plutôt l'expérience par cet exercice continuel, & auquel par conséquent nous avons moins besoin de donner une culture particulière. Cependant nous observons que les aveugles ont le tact plus sûr & plus fin que nous; parce que, n'étant pas guidés par la vue, ils sont forcés d'apprendre à tirer uniquement du premier sens les jugemens que nous fournit l'autre. Pourquoi donc ne nous exerce-t-on pas à marcher comme eux

de l'Éducation. 151

clans l'obscurité, à connaître les corps que nous pouvons atteindre, à juger des objets qui nous environnent, à faire, en un mot, de nuit & sans lumière, tout ce qu'ils font de jour & sans yeux ? Tant que le soleil luit, nous avons sur eux l'avantage ; dans les ténèbres ils sont nos guides à leur tour. Nous sommes aveugles la moitié de la vie ; avec la différence que les vrais aveugles savent toujours se conduire, & que nous n'osons faire un pas au cœur de la nuit. On a de la lumière, me dira-t-on. Eh !

quoi, toujours des machines ! Qui vous répond quelles vous fuiront par-tout au besoin ? Pour moi, j'aime mieux qu'Emile ait des yeux au bout des doigts , que dans la boutique d'un chandelier,

ÊTES - VOUS enfermé dans un édifice au milieu de la nuit, frappez des mains; vous appercevrez au résonnement du lieu , si l'espace est grand ou petit , si vous êtes au milieu ou dans un coin. A demi-pied d'un mur, l'air moins ambiant & plus réfléchi, vous porte une autre sensation au vifage. Reftez en place , & tournez-vous successivement de tous les côtés; s'il y a une porte ouverte, un léger courant d'air vous l'indiquera. Êtes-vous dans un bateau , vous connaîtrez à la manière dont l'air vous frappera le vifage, non-seulement en quel sens vous allez, mais si le fil de la rivière vous entraîne lentement ou vite. Ces observations & mille autres semblables , ne peuvent bien se faire que de nuit; quelque attention que nous voulions leur donner en plein jour, nous ferons aidés ou défaits par la vue, elles nous échapperont. Cependant il n'y a encore ici ni mains , ni bâton : que de connoissances oculaires on peut acquérir par le toucher, même sans rien toucher du tout !

BEAUCOUP de jeux de nuit. Cet avis est plus important qu'il ne semble. La nuit effraie naturellement les hommes , & quelquefois les animaux. (3S)

La raison , les connaissances/Tances , l'esprit, le courage délivrent peu de gens de ce tribut. J'ai vu des raisonneurs , des esprits forts, des philosophes, des militaires intrépides en plein jour, trembler

(38) Cet effroi devient très-manifeste dans les grandes éclipse de soleil..

Traité

la nuit , comme des femmes , au bruit d'une feuille d'arbre. On attribue cet effroi aux contes des nourrices, on le trompe; il y a une cause naturelle. Quelle est cette cause ? La même qui rend les froids défiants & le peuple superstitieux ; l'ignorance des choses qui nous environnent & de ce qui se passe autour de nous. (30) Accoutumé d'apercevoir de loin les objets, & de prévoir leurs impressions d'avance , comment, ne voyant plus rien de ce

qui

(39) En voici encore une autre cause bien expliquée par un Philosophe dont je cite souvent le Livre, & dont les grandes vues m'instruisent encore plus souvent.

„ Lorsque par des circonstances particulières nous ne pouvons avoir une idée de la distance, & que nous ne „ pouvons juger des objets que par la „ grandeur de l'angle, ou plutôt de „ l'image qu'ils forment dans nos yeux, „ nous nous trompons alors nécessairement-

„ remède sur la grandeur de ces objets; „ tout le monde a éprouvé qu'en voyant-

général la nuit; on prend un buisson „ dont on est près pour un grand arbre „, bien dont on est loin , ou bien on prend „un grand arbre éloigné pour un buisson „, fou qui dit voisin: de même si on ne „ connaît pas les objets par leur forme , „ & qu'on ne puisse avoir par ce moyen „ aucune idée de distance , on se „ trompera encore nécessairement ; une „ mouche qui passera avec rapidité à „ quelques pouces de distance de nos „ yeux . nous paraîtra dans ce cas être „ un oiseau qui en feroit à une grande „ distance ; un che-

val qui feroit fans „ mouvement dans le milieu d'une „ campagne
& qui feroit dans une at«

„ titude femblable , par exemple , à cel- „ le d'un mouton , ne
paroîtra plus „ , qu'un gros mouton , tant que nous „ ne reconnoî-
nons pas que c'eft un „ cheval; mais dès que nous l'aurons „ re-
connu, il nous paroîtra dans l'inf- „ tant gros comme un cheval, &
nous „ rectifierons fur le champ notre pre- „ mier jugement.

„ Toutes les fois qu'on fe trouvera „ dans la nuit dans des lieux
inconnus , „où Tonne pourra juger de la diftan- „ ce , & où l'on ne
pourra reconnoître „ la forme des chofes à caufe de „ l'obfcurité
, on fera en danger de „ tomber à tout inftant dans l'erreur „ au
fujet des jugemens que l'on fera „ fur les objets qui fe présente-
ront ; „ c'eft de-là que vient la frayeur & l'ef- „ pèce de crainte in-
térieure que l'obf- „ curité delà nuit fait fentir prefque „ tous les
hommes; c'elt fur cela qu'eft „ fondée l'apparence des fpec- „ tres &
des figures gigantefques & épouvan- „ tables que tant de gens di-
fent avoir „ vues: on leur répond communément „ que ces figures
étoient dans leur ima- „ gination ; cependant elles pouvoient „
être réellement dans leurs yeux , & il „ eft très-poffible qu'ils aient
en effet

de v Education.

qui m'entoure, n'y fuppoferois-je pas mille êtres, mille mouve-
mens qui peuvent me nuire, & dont il m'eft impoffible de me ga-
rantir ? J'ai beau favoir que je fuis en sûreté dans le lieu où je me
trouve ; je ne le fais jamais auffi-bien que fi je le voyois actuelle-
ment : j'ai donc toujours un fujet de crainte que je n'avois pas en
plein jour. Je fais, il eft vrai, qu'un corps étranger ne peut guères
agir fur le mien , fans s'annoncer par quelque bruit ; auffi, com-

bien j'ai fans cefiè l'oreille alerte ! Au moindre bruit dont je ne puis difcerner la caufè, l'intérêt de ma confervation nie

„ vu ce qu'ils dirent avoir vu : car il ,> doit arriver néceïïairement , toutes „ les fois qu'on ne pourra juger d'un j, objet que par l'angle qu'il forme dans „ l'œil , que cet objet inconnu groflira „ & grandira, à mefure qu'on en fera „ plus voifin , & que s'il a d'abord paru „ au fpeftateur qui ne peut connaître », ce qu'il voit, ni juger à quelle dif- „ tance il le voit, que s'il a paru,dis- „jc, d'abord de la hauteur de quel- „ ques pieds lorfqu'il étoit à la diftan- „ ce de vingt où trente pas, il doit „ paroître haut de plufieurs toifes lorf- „ qu'il n'en fera plus éloigné que de „ quelques pieds, ce qui doit en effet „ l'étonner & l'effrayer , jufqu'à ce „ qu'enfin il vienne à toucher l'objet „ ou à lereconnoître; car dans l'inf- „ tant même qu'il reconrtoîtra ce que „ c'elt, cet objet oui lui paroiffoit gi- „gantefque, diminuera rout-à-coup, „ & ne lui paroîtra plus avoir que fa „ grandeur réelle ; mais fi l'on fuit ou „ qu'on n'ofe approcher, il eft certain „ qu'on n'aura d'autre idée de cetob- „ jet que celle de l'image qu'il for- „ moit dans l'œil, qu'on aura réelle- „ ment vu une figure gigantefque ou

Traite de VEduc. Tome I.

„ épouvantable par la grandeur & par „ la forme. Le préjugé des fpeetres „ eft donc fondé dans la nature , & „ ces apparences ne dépendent pas, », comme le croient les Philofophes , „ uniquement de l'imagination. Hijî.

„ Nat. T. VI.pag. 22 , /b-I2.

J'ai triché de montrer dans le texte comment il en dépend toujours en partie, & quant à la caule expliquée dans ce paflage, on voit que l'habitude de marcher la nuit doit nous apprendre à dif-

tinguer les apparences que la ressemblance des formes & la diversité des distances font prendre aux objets à nos yeux dans l'obscurité: car lorsque l'air est encore assez éclairé pour nous laisser apercevoir les contours des objets , comme il y a plus d'air interposé dans un plus grand éloignement , nous devons toujours voir ces contours moins marqués quand l'objet est plus loin de nous, ce qui suffit à force d'habitude pour nous garantir de l'erreur qu'explique ici M. de Duffon. Quelqu'explication qu'on préfère, ma méthode est donc toujours efficace , &c'est ce que l'expérience confirme parfaitement.

fait d'abord supposer tout ce qui doit le plus m'engager à me tenir sur mes gardes, & par conséquent tout ce qui est le plus propre à m'effrayer.

N'entends-je absolument rien ? Je ne suis pas pour cela tranquille ; car enfin sans bruit on peut encore me surprendre. Il faut que je suppose les choses telles qu'elles étoient auparavant, telles qu'elles doivent encore être, que je voie ce que je ne vois pas. Ainsi forcé de mettre en jeu mon imagination , bientôt je n'en suis plus maître , & ce que j'ai fait pour me rassurer , ne sert qu'à m'alarmer davantage. Si j'entends du bruit, j'entends des voleurs; si je n'entends rien , je vois des phantômes : la vigilance que m'inspire le soin de me conserver, ne me donne que sujets de crainte. Tout ce qui doit me rassurer n'est que dans ma raison : l'instinct plus fort me parle tout autrement qu'elle. A quoi bon penser qu'on n'a rien à craindre, puisqu'alors on n'a rien à faire?

La cause du mal trouvée indique le remède. En toute chose l'habitude tue l'imagination , il n'y a que les objets nouveaux qui la réveillent. Dans ceux que l'on voit tous les jours , ce n'est plus l'imagination qui agit, c'est la mémoire, & voilà la raison de

l'axiome al afflietis non fit pajfio; car ce n'eft qu'au feu de l'imagination que les partions s'allument. Ne raifonnez donc pas avec celui que vous voulez guérir de l'horreur des ténèbres : menez-l'y fouvent, & foyez sûr que tous les argumens de la philofophie ne vaudront pas cet ufage. La tête ne tourne point aux couvreurs fur les toits, & l'on ne voit plus avoir peur dans l'obfcurité quiconque eft accoutumé d'y être.

Voila donc pour nos jeux de nuit un autre avantage ajouté au premier : mais pour que ces jeux réunifient, je n'y puis trop recommander la gaieté. Rien n'eft fi trifte que les ténèbres : n'allez pas enfermer votre enfant dans un cachot. Qu'il rie en entrant dans l'obfcurité ; que le rire le reprenne avant qu'il en forte; que, tandis qu'il y eft, l'idée des amufemens qu'il quitte, & de ceux qu'il va retrouver, le défende des imaginations phantaftiques qui pourroient l'y venir chercher.

de r Éducation. 15\$

Il eft un terme de la vie au-delà duquel on rétrograde en avançant. Je fens que j'ai pafTé ce terme. Je recommence , pour ainfi dire, une autre carrière. Le vuide de l'âge mûr, qui s'eft fait fentir a moi , me retrace le doux temps du premier âge. En vieilliffant je redeviens enfant, & je me rappelle plus volontiers ce que j'ai fait a dix ans, qu'à trente. Lefteurs, pardonnez-moi donc de tirer quelquefois mes exemples de moi-même; car pour bien faire ce livre, il faut que je le farte avec plaifir.

J'ktois à la campagne en penfion , chez un miniftre appelle M. Lambercier. J'avois pour camarade un coufin plus riche que mot , & qu'on traitoit en héritier , tandis qu'éloigné de mon père , je n'étois qu'un pauvre orphelin. Mon grand coufin Bernard étoit

finguliérement poltron , fur-tout la nuit. Je me moquai tant de fa frayeur , que M. Lamercier , ennuyé de mes vanteries , voulut mettre mon courage à l'épreuve. Un foir d'automne, qu'il faifoit très-obfcure , il me donna la clef du temple , & me dit d'aller chercher dans la chaire la bible qu'on y avoit laiffée. Il ajouta, pour me piquer d'honneur, quelques mots qui me mirent dans l'impuiffance de reculer.

Je partis fans lumière; fi j'en avois eu, ç'auroit peut-être été pis encore. Il falloir pafler par le cimetière, je le traversai gaillardement; car tant que je me fentois en plein air, je n'eus jamais de frayeurs nocturnes.

En ouvrant la porte, j'entendis à la voûte un certain rerentiffement que je crus reffembler à des voix, & qui commença d'ébranler ma fermeté romaine. La porte ouverte, je voulus entrer : mais à peine eus-je fait quelques pas, que je m'arrêtai. En appercevant l'obfcureté profonde qui régnoit dans ce vaste lieu, je fus faifi d'une terreur qui me fit dreffer les cheveux; je rétrograde, je fors, je me mets à fuir tout tremblant. Je trouvai dans la cour un petit chien nommé Sultan, dont les careffes me raflurerent. Honteux de ma frayeur, je reviens fur mes pas, tâchant pourtant d'emmenner avec moi Sultan , qui ne voulut pas me Cuivre. Je franchis brufquement la porte, j'entre dans l'églife. A

V ij

1 56 Traité

peine y fus-je rentré, que la frayeur me reprit, mais fi fortement, que je perdis la tête; & quoique la chaire fût à droite, & que je le fuffe très-bien, ayant tourné fans m'en appercevoir , je la cherchai long- temps à gauche, je m'embarraffai dans les bancs,

je ne favois plus où j'étois; & ne pouvant trouver ni la chaire, ni la porte, je tombai dans un bouleversement inexprimable. Enfin j'apperçois la porte , je viens à bout de fortir du temple , & je m'en éloigne comme la première fois , bien résolu de n'y jamais rentrer feul qu'en plein jour.

Je reviens jufqu'a la maifon. Prêt a entrer, je diftingue la voix de M. Lambercier à de grands éclats de rire. Je les prends pour moi d'avance, & confus de m'y voir expofé , j'héfite à ouvrir la porte. Dans cet intervalle , j'entends Mademoifelle Lambercier i'inquiéter de moi , dire à la fervante de prendre la lanterne , & M. Lambercier fe difpofer a me venir chercher , efeorté de mon intrépide coufin , auquel enfuite on n'auroit pas manqué de faire tout l'honneur de l'expédition. A l'inftant toutes mes frayeurs ceffient, & ne me biffent que celle d'être furpris dans ma fuite: je cours , je vole au temple fans m'égarer , fans tâtonner j'arrive a. la chaire, j'y monte, je prends la bible, je m'élance en bas , dans trois fauts je fuis hors du temple, dont j'oubliai même de fermer la porte , j'entre dans la chambre hors d'haleine , je jette la bible fur la table, effaré , mais palpitant d 'ai fe d'avoir prévenu le fecours qui m'étoit deftiné.

On me demandera fi je donne ce trait pour un modèle a fuiyre, & pour un exemple de la gaieté que j'exige dans ces fortes d'exercices ? Non , mais je le donne pour preuve que rien n'eft plus capable de raflurcr quiconque eft effrayé des ombres de la nuit , que d'entendre, dans une chambre voifine , une compagnie afTcmblée rire & caufer tranquillement. Je voudrois qu'au lieu de s'amufer ainfi feul avec fon élevé, on raflèmblât les foirs beaucoup d'enfans de bonne humeur; qu'on ne les envoyât pas d'abord féparément , mais plufieurs enfemble , & qu'on n'en ha-

fardât aucun parfaitement fui, qu'on ne fe fût bien affuré d'avance qu'il n'en feroit pas trop effrayé.

de r Éducation. 157

Je n'imagine rien de fi plaifant & de fi utile que de pareils jeux , pour peu qu'on voulût ufer d'adrefse à les ordonner. Je ferois dans une grande faille, une efpèce de labyrinthe, avec des tables, des fauteuils, des chaifes, des paravants. Dans les inextricables tortuofités de ce labyrinthe, j'arrangerois au milieu de huit ou dix boîtes d'atrappe, une autre boîte prefque femblable , bien garnie de bonbons; je défignerois en termes clairs, mais fuccincls , le lieu précis où fe trouve la bonne boîte : je donnerois le renfeignement fuffifant pour la diftinguer à des gens plus attentifs & moins étourdis que des enfans ; (40) puis, après avoir fait tirer au fort les petits concurrens , je les enverrois tous l'un après l'autre, jufqu'à ce que la bonne boîte fût trouvée; ce que j'aurois foin de rendre difficile, à proportion de leur habileté.

Figurez-vous un petit Hercule arrivant une boîte a la main, tout fier de fon expédition. La boîte fe met fur la table, on l'ouvre en cérémonie. J'entends d'ici les éclats de rire , les huées de la bande joyeufe , quand , au lieu des confitures qu'on attendoit, on trouve bien proprement arrangés fur delà mouffe ou fur du cotton, un hanneton , un efcargot , du charbon, du gland, .un navet ou quelque autre pareille denrée. D'autres fois, dans une pièce nouvellement blanchie on fufpendra, près du mur, quelque jouet, quelque petit meuble qu'il s'agira d'aller chercher, fans toucher au mur. A peine celui qui l'apportera fera-t-il rentré, que, pour peu qu'il ait manqué a la condition, le bout de fon chapeau blanchi , le bout de fes fouliers , la bafque de fon habit, fa manche trahiront fa mal-adreiTe. En voilà bien affez, trop peut-être, pour

faire entendre l'esprit de ces fortes de jeux. S'il faut tout vous dire, ne me lifez point.

Quels avantages un homme ainfi élevé n'aura t- il pas la nuit fur les autres hommes ? Ses pieds accoutumés à s'affermir dans

(40) Pour les exercera l'attention, longueurs, jamais un mot fuperflu.

ne leur dites jamais que des chofes Mais auffi ne taillez dans vos difeours»

qu'ils aient un intérêt fenCble & pré- ni obfeuiité ni équivoque. fent à bien entendre; fur-tout point de

158 Traité

les ténèbres , fes mains exercées a s'appliquer aifément a tous les corps environnans , le conduiront fans peine dans la plus épaiſſe obſcurité. Son imagination pleine des jeux nocturnes de fajeuneſſe, fe tournera difficilement fur des objets effrayans. S'il croit entendre des éclats de rire , au lieu de ceux des efprits follets , ce feront ceux de fes anciens camarades : s'il fe peint une afſemblée, ce ne fera point pour lui le fabat , mais la chambre de fon gouverneur. La nuit ne lui rappelant que des idées gaies , ne lui fera jamais affreufe; au lieu de la craindre, il l'aimera. S'agit- il d'une expédition militaire, il fera prêt à toute heure, auffi-bien feul , qu'avec fa troupe. Il entrera dans le camp de Saiil, il le parcourra fans s'égarer, il ira juſqu'a la tente du Roi fans éveiller perſonne. Il s'en retournera fans être apperçu. Faut-il enlever les chevaux de Rhéſus , adreſſez-vous à lui fans crainte. Parmi les gens autrement élevés, vous trouverez difficilement un Uliffe.

J'Ai vu des gens vouloir , par des surpries, accoutumer les enfans à ne s'effrayer de rien la nuit. Cette méthode est très-mauvaise; elle produit un effet tout contraire à celui qu'on cherche, & ne sert qu'à les rendre toujours plus craintifs. Ni la raison, ni l'habitude ne peuvent raffrmer sur l'idée d'un danger présent, dont on ne peut connoître le degré, ni l'espèce; ni sur la crainte des surpries qu'on a souvent éprouvées. Cependant comment s'affrmer de tenir toujours votre élevé exempt de pareils accidens ? Voici le meilleur avis, ce me semble , dont on puisse le prévenir la-dessus. Vous êtes alors , dirois-je à mon Emile, dans le cas d'une juste défense; car l'agresseur ne vous laisse pas juger s'il veut vous faire mal ou peur, & comme il a pris ses avantages, la fuite même n'est pas un refuge pour vous. Saisissez donc hardiment celui qui vous surprend de nuit, homme ou bête, il n'importe ; ferrez-le , empoignez-le de toute votre force ; s'il se débat, frappez, ne marchandez point les coups, & quoi qu'il puisse dire ou faire, ne lâchez jamais prise , que vous ne fâchiez bien ce que c'en est : l'éclaircissement vous apprendra probablement qu'il n'y avoit pas beaucoup à craindre, & cette manière de taire les plaisirs , doit naturellement les rebuter d'y revenir.

de l'Éducation. i 59

QUOIQUE le toucher soit de tous nos sens celui dont nous avons le plus continuel exercice , ses jugemens restent pourtant , comme je l'ai dit , imparfaits & grossiers , plus que ceux d'aucun autre ; parce que nous mêlons continuellement à son usage celui de la vue, & que l'œil atteignant à l'objet plutôt que la main , l'esprit juge presque toujours sans elle. En revanche, les jugemens du tact sont les plus sûrs, précisément, parce qu'ils sont les plus bornés: car ne s'étendant qu'autant loin que nos mains peuvent at-

teindre , ils rectifient l'étourderie des autres sens , qui s'élancent au loin sur des objets qu'ils apperçoivent à peine, au lieu que tout ce qu'apperçoit le toucher, il l'apperçoit bien. Ajoutez que, joignant, quand il nous plaît , la force des muscles à l'action des nerfs, nous unissons , par une sensation simultanée , au jugement de la température, des grandeurs, des figures, le jugement du poids & de la solidité. Ainsi le toucher étant de tous les sens celui qui nous instruit le mieux de l'impression que les corps étrangers peuvent faire sur le nôtre , est celui dont l'usage est le plus fréquent , & nous donne le plus immédiatement la connoissance nécessaire à notre conservation.

Comme le toucher exercé supplée à la vue, pourquoi ne pourroit-il pas aussi suppléer à l'ouïe jusqu'à certain point, puisque les sons excitent dans les corps sonores des ébranlemens sensibles au tact? En posant une main sur le corps d'un violoncelle , on peut , sans le secours des yeux ni des oreilles distinguer, à la seule manière dont le bois vibre & frémit, si le son qu'il rend est grave ou aigu , s'il est tiré de la chanterelle ou du bourdon. Qu'on exerce le sens à ces différences , je ne doute pas qu'avec le temps , on n'y pût devenir sensible au point d'entendre un air entier par les doigts. Or, ceci supposé , il est clair qu'on pourroit aisément parler aux sourds en musique ; car les sons & les temps, n'étant pas moins susceptibles de combinaisons régulières que les articulations & les voix , peuvent être pris de même pour les élémens du discours.

Il y a des exercices qui émouffent le sens du toucher, & le rendent plus obtus : d'autres au contraire l'aiguisent & le rendent plus délicat & plus fin. Les premiers , joignant beaucoup de mou-

vement & de force à la continuelle impreffion des corps durs, rendent la

i60 .Traité

peau rude , caileufe , & lui ôrent le fentiment naturel ; les féconds font ceux qui varient ce même fentiment par un tact léger & fréquent, en forte que l'efprit attentif à des impreffions inceffamment répétées , acquiert la facilité de juger toutes leurs modifications. Cette différence eft fenfible dans l'ufage des inftrumens demufique: le toucher dur & meurtrifTant du violoncelle , de la contre-baffe , du violon même , en rendant les doigts plus flexibles , raccornit leurs extrémités. Le toucher lice & poli du c'r.vecin les rend auffi flexibles & plus fenfibles en même-temps. En ceci donc le clavecin eft à préférer.

Il importe que la peau s'endurciffe aux impreffions de l'air, & puiffe braver fes altérations ; car c'eft elle qui défend tout le refte. A cela près , je ne voudrois pas que la main trop fervilement appliquée aux mêmes travaux , vînt à s'endurcir , ni que fà peau devenue prefque offeufe perdît ce fentiment exquis, qui donne à connoître quels fons les corps fur lefquels on la paffe , & , félon l'efpece de contact , nous fait quelquefois, dans l'obfcurité , frifonner en diverfes manières.

Pourquoi faut-il que mon élevé foit forcé d'avoir toujours fous fes pieds une peau de bœuf? Quel mal y auroit-il que la fienne propre pût au befoin lui fervir de femelle? Il eft clair qu'en cette partie , la délicateffe de la peau ne peut jamais être utile à rien, & peut fouvent beaucoup nuire. Eveillés à minuit au cœur de l'hiver par l'ennemi dans leur ville , les Genevois trouvèrent plutôt leurs

fufils que leurs fouliers. Si nul d'eux n'avoit fu marcher nuds pieds, qui fait fi Genève n'eût point été prife ?

Armons toujours l'homme contre les accidens imprévus. Qu'Emile coure les matins a pieds nuds , en toute faifon , par la chambre, par l'efcalier , par le jardin; loin de l'en gronder, je l'imiterai; feulement j'aurai foin d'écarter le verre. Je parlerai bientôt des travaux & des jeux manuds ; du refte, qu'il apprenne a faire tous les pas qui favorifent les évolutions du corps , à prendre dans toutes les attitudes une pofition aifée & folide ; qu'il fâche fauter en éloignement, en hauteur, grimper fur un arbre , franchir un

mur ;

mur; qu'il trouve toujours fon équilibre ; que tous fes mouvemens fes geftes foient ordonnés félon les loix de la pondération , longtemps avant que la Statique fe mêle de les lui expliquer. A la manière dont fon pied pofe à terre , & dont fon corps porte fur fa jambe , il doit fentir s'il eft bien ou mal. Une aflette afturée a toujours de la grâce , & les poftures les plus fermes font aufli les plus élégantes. Si j'étois Maître à danfer, je ne ferois pas toutes les fingeries de Marcel (41) , bonnes pour le pays où il les fait: mais au lieu d'occuper éternellement mon élevé à des gambades, je le menerois au pied d'un rocher: là, je lui montrerois quelle attitude il faut prendre, comment il faut porter le corps & la tête , quel mouvement il faut faire, de quelle manière il fautpofer, tantôt le pied , tantôt la main , pour fuivre légèrement les fentiers efcarpés , raboteux & rudes, & s'élancer de pointe en pointe , tant en montant qu'en defcendant. J'en ferois l'émule d'un chevreuil , plutôt qu'un Danfeur de l'Opéra.

Autant le toucher concentre ses opérations autour de l'homme, autant la vue étend les siennes au-delà de lui. C'est-là ce qui rend celles-ci trompeuses ; d'un coup-d'œil un homme embrasse la moitié de son horizon. Dans cette multitude de sensations simultanées & de jugemens qu'elles excitent , comment ne se tromper sur aucun ? Ainsi la vue est de tous nos sens le plus fautif, précisément parce qu'il est plus étendu, & que, précédant de bien loin tous les autres, ses opérations sont trop promptes & trop vastes , pour pouvoir être rectifiées par eux. Il y a plus ; les illusions mêmes de la perspective nous sont nécessaires pour parvenir à connaître l'étendue, & à comparer ses parties. Sans les fausses apparences , nous ne verrions rien

(41) Célèbre Maître à danser de encore aujourd'hui un Artiste Corné- Paris , lequel , connaissant bien son dien, faire ainsi l'important & le fou, monde , faisoit l'extravagant par ruse , & ne redoublait pas moins bien. Cette méthode & donnoit à son art une importance toute est toujours sûre en France. Le qu'on feignoit de trouver ridicule, vrai talent , plus (impie & moins chaimais pour laquelle on lui portoit au latant, n'y fait point fortune. L'infond le plus grand respect. Dans un delie y est la vertu des fots. autre art, non moins frivole, on voit

Traité de VÉduc. Tome I. X

i62 Traité

dans l'éloignement ; sans les gradations de grandeur & de lumière, nous ne pourrions estimer aucune distance , ou plutôt il n'y en auroit point pour nous. Si de deux arbres égaux , celui qui est à cent pas de nous , nous paroïssoit aussi grand & aussi distinct que celui qui est à dix , nous les placerions à côté l'un de l'autre.

Si nous appercevions toutes les dimensions des objets sous leur véritable mesure , nous ne verrions aucun espace , & tout nous paroîtroit sur notre œil.

Le sens de la vue n'a , pour juger la grandeur des objets & leur distance , qu'une même mesure, favoir , l'ouverture de l'angle qu'ils font dans notre œil ; & comme cette ouverture est un effet simple d'une cause composée , le jugement qu'il excite en nous, laisse chaque Cause particulière indéterminée , ou devient nécessairement fautif. Car comment distinguer à la simple vue si l'angle par lequel je vois un objet plus petit qu'un autre, est tel parce que ce premier objet est en effet plus petit, ou parce qu'il est plus éloigné?

Il faut donc fuivre ici une méthode contraire à la précédente ; au lieu de simplifier la sensation , la doubler , la vérifier toujours par une autre ; affujettir l'organe visuel à l'organe tactile , & réprimer , pour ainsi dire, l'impétuosité du premier sens par la marche pesante & réglée du second. Faute de nous affervir à cette pratique, nos mesures par estimation sont très-inexactes. Nous n'avons nulle précision dans le coup-d'œil pour juger les hauteurs, les longueurs, les profondeurs , les distances ; & la preuve que ce n'est pas tant la faute du sens que de son usage , c'est que les Ingénieurs, les Arpenteurs , les Architectes , les Maçons , les Peintres , ont en général le coup-d'œil beaucoup plus sûr que nous , & apprécient les mesures de l'étendue avec plus de justesse ; parce que leur métier leur donnant en ceci l'expérience que nous négligeons d'acquérir , ils ôtent l'équivoque de l'angle , par les apparences qui l'accompagnent, & qui déterminent plus exactement à leurs yeux , le rapport des deux causes de cet angle.

Tout ce qui donne du mouvement au corps fans le contraindre, est toujours facile à obtenir des enfans. Il y a mille moyens de les intéresser à mesurer, à connoître, à estimer les distances. Voila un

de r Éducation. 163

C'est fier fort haut, comment ferons-nous pour cueillir des cerises? L'échelle de la grange est-elle bonne pour cela? Voila un ruisseau fort large, comment le traverserons - nous ? Une des planches de la cour posera-t-elle sur les deux bords ? Nous voudrions de nos fenêtres pêcher dans les fossés du Château , combien de brasles doit avoir notre ligne ? Je voudrais faire une balançoire entre ces deux arbres, une corde de deux toises nous suffira-t-elle ? On me dit que dans l'autre maison notre chambre aura vingt-cinq pieds carrés ; croyez-vous qu'elle nous convienne ? Sera-t-elle plus grande que celle-ci? Nous avons grand faim , voilà deux villages , auquel des deux ferons-nous plutôt pour dîner ? &c.

Il s'agit bien d'exercer à la course un enfant indolent & paresseux, qui ne se portoit pas de lui-même à cet exercice ni à aucun autre , quoiqu'on le destinât à l'état militaire : il s'étoit persuadé , je ne fais comment, qu'un homme de son rang ne devoit rien faire ni rien favoir , & que sa noblesse devoit lui tenir lieu de bras, de jambes, ainsi que de toute espèce de mérite. À faire d'un tel Gentilhomme un" Achille au pied-léger , l'adresse de Chiron même eût eu peine à suffire. La difficulté étoit d'autant plus grande que je ne voulois lui prescrire absolument rien. J'avois banni de mes droits les exhortations, les promesses, les menaces , l'émulation, le desir de briller: comment lui donner celui de courir sans lui rien dire? Courir moi-même eût été un moyen peu sûr & fujeta in-

convénient. D'ailleurs, il s'agissait encore de tirer de cet exercice quelque objet d'instruction pour lui, afin d'accoutumer les opérations de la machine & celles du jugement à marcher toujours de concert. Voici comment je m'y pris: moi , c'est à-dire, celui qui parle dans cet exemple.

En m'allant promener avec lui les après-midi , je mettois quelquefois dans ma poche deux gâteaux d'une espèce qu'il aimoit beaucoup ; nous en mangions chacun un à la promenade (42) , & nous

(41) Promenade champêtre, com- fexe. C'est -là qu'ils commencent à se voir on verra dans l'instant. Les promenades rendent vaines & a vouloir être regardés ; les promenades publiques des villes sont pernicieuses au Luxembourg , aux Thuilleries, nuisibles aux enfans de l'un & de l'autre surtout au Palais Royal , que la belle

Xij

Traité

revenions fort contents. Un jour il s'aperçut que j'avois trois gâteaux; il en auroit pu manger six sans s'incommoder : il dépêcha promptement le sien pour me demander le troisième. Non , lui dis-je , je le mangerois fort bien moi-même , ou nous le partagerions , mais j'aime mieux le voir disputer à la courbe par ces deux petits garçons que voilà. Je les appellai , je leur montrai le gâteau & leur proposai la condition. Ils ne demandèrent pas mieux. Le gâteau fut posé sur une grande pierre qui fervoit de but. La carrière fut marquée, nous allâmes nous asseoir ; au signal donné les petits garçons partirent : le victorieux se faisoit du gâteau, & le mangea sans miséricorde aux yeux des spectateurs & du vaincu.

Cet amusement valoit mieux que le gâteau, mais il ne prit pas d'abord & ne produisit rien. Je ne me rebutai ni ne me presTai ; l'institution des enfans est un métier où il faut savoir perdre du temps pour en gagner. Nous continuâmes nos promenades ; souvent on prenoit trois gâteaux, quelquefois quatre, & de temps à autre il y en avoit un , même deux pour les coureurs. Si le prix n'étoit pas grand , ceux qui le disputoient n'étoient pas ambitieux ; celui qui le remportoit étoit loué, fêté, tout se faisoit avec appareil. Pour donner lieu aux révolutions & augmenter l'intérêt, je marquois la carrière plus longue , j'y souffrois plusieurs concurrents A peine étoient-ils dans la lice que tous les passans s'arrêtoient pour les voir; les acclamations, les cris, les battemens de mains les animoient, je voyois quelquefois mon petit bonhomme tressaillir, se lever, s'écrier quand l'un étoit prêt d'atteindre ou de passer l'autre : c'étoient pour lui des Jeux Olympiques.

CEPENDANT les concurrents ufoient quelquefois de supercherie ; ils se retenoient mutuellement ou se faisoient tomber , ou poufloient des cailloux au passage l'un de l'autre. Cela me fournit un feu jet de les féparer, & de les faire partir de différens termes , quoi qu'également éloignés du but; on verra bien-tôt la raison de

jeunette de Paris va prendre cet air im & la fait huer & détefler dans toute pertinent & fat qui la rend si ridicule, l'Europe.

"Tome HI

pag 165 ■

l'unie (! (• ma raillerie il l'évertue et remporte Le prix,

KmiU .

de l'Éducation 165

cette prévoyance ; car je dois traiter cette importante affaire dans un grand détail.

Ennuyé de voir toujours manger fous fes yeux des gâteaux qui lui faisoient grande envie , Monfieur le Chevalier s'avifa de foupçonner enfin que bien courir pouvoit être bon a quelque chofe, & voyant qu'il avoit auffi deux jambes, il commença de s'efflâyer en fecret. Je me gardai d'en rien voir , mais je compris que mon ftratagème avoit réuffi. Quand il fe crut afTez fort, (& je lus avant lui dans fa penfée,) il affe&a de m'importuner pour avoir le gâteau reftant. Je le refufe, il s'obftine , & d'un air dépité il me dit à la fin : Hé ! bien, mettez-le fur la pierre, marquez le champ, & nous verrons. Bon ! lui dis-je en riant, eft-ce qu'un Chevalier fait courir ? Vous gagnerez plus d'appétit , & non de quoi le fatisfaire. Piqué de ma raillerie, il s'évertue & remporte le prix d'autant plus aifément que j'avois fait la lice très-courte , & pris foin d'écarter le meilleur coureur. On conçoit comment, ce premier pas étant fait, il me fut aifé de le tenir en haleine. Bientôt il prit un tel goût a cet exercice, que, fans faveur, il étoit prefque sûr de vaincre mes polifibns à la courfe, quelque longue que fur la carrière.

Cet avantage obtenu en produifit un autre auquel je n'avois pas fongé. Quand il remportoit rarement le prix , il le mangeoit prefque toujours feul , ainfi que faifoient fes concurrens ; mais en s'accoutumant a la victoire, il devint généreux , & partageoit fouvent avec les vaincus. Cela me fournit à moi-même une obfervation morale, & j'appris par-là quel étoit le vrai principe delà générofité.

En continuant avec lui de marquer en differens lieux les termes d'où chacun devoir partir à la fois , je fis , fans qu'il s'en apperçût , les diftances inégales, de forte que l'un, ayant à faire

plus de chemin que l'autre pour arriver au même but avoit un dé-favanuge vifible; mais quoique je laiffaſſe le choix à mon difciple , il ne favoit pas s'en prévaloir. Sans s'embarraſſer de la diſtance, il préféroit toujours le beau chemin \ de forte que, pré-

166 Traité

voyant aifément fon choix, j'étois à-peu-près le maître de lui faire perdre ou gagner le gâteau à ma volonté, & cette adreſſe avoit auſſi fon uſage à plus d'une fin. Cependant, comme mon deſſein étoit qu'il s'apperçût de la différence, je tâchois de la lui rendre ſenſible ; mais quoi qu'indolent dans le calme, il étoit fi vif dans ſes jeux, & ſe défioit fi peu de moi, que j'eus toutes les peines du monde à lui faire appercevoir que je le trichois. Enfin, j'en vins à bout malgré fon étourderie ; il m'en fit des reproches. Je lui diſ : de quoi vous plaignez-vous ? Dans un don que je veux bien faire, ne fuiſ-je pas maître de mes conditions ? Qui vous force à courir ? Vous ai-je promis de faire les lices égales ? N'avez-vous pas le choix ? Prenez la plus courte, on ne vous en empêche point : comment ne voyez-vous pas que c'eſt vous que je favorifê, & que l'inégalité dont vous murmurez eſt toute à votre avantage, fi vous favez vous en prévaloir ? Cela étoit clair , il le comprit, & pour choiſir , il fallut y regarder de plus près. D'abord on voulut compter les pas; mais la meſure des pas d'un enfant eſt lente & fautive ; de plus , je m'avifai de multiplier les courſes dans un même jour, & alors l'amuſement devenant une eſpèce de paſſion , l'on avoit regret' de perdre , à meſurer les lices, le temps deſtiné à les parcourir. La vivacité de l'enfance ſ'accommode mal de ces lenteurs; on s'exerça donc à mieux voir, à mieux eſtimer une diſtance à la vue. Alors j'eus peu de peine à étendre & nourrir ce goût. Enfin, quelques mois d'épreuves & d'erreurs corrigées,

lui formèrent tellement le compas visuel, que quand je lui mettois par la pensée un gâteau sur quelque objet éloigné, il avoit le coup-d'œil presque aussi sûr que la chaîne d'un Arpenteur.

COMME la vue est de tous les sens celui dont on peut le moins séparer les jugemens de l'esprit , il faut beaucoup de temps pour apprendre à voir, il faut avoir long-temps comparé la vue au toucher pour accoutumer le premier de ces deux sens à nous faire un rapport fidèle des figures & des distances : sans le toucher, sans le mouvement progressif , les yeux du monde les plus perçans ne feroient nous donner aucune idée de l'étendue. L'univers entier

de l'Éducation. \6j

ne doit être qu'un point pour une huître ; il ne lui paroît rien de plus quand même une âme humaine informeroit cette huître. Ce n'est qu'à force de marcher, de palper, de nombrer, de mesurer les dimensions , qu'on apprend à les estimer : mais aussi si l'on mesuroit toujours, le sens se reposant sur l'instrument n'acquiescerait aucune justesse. Il ne faut pas non plus que l'enfant passe tout-d'un-coup de la mesure à l'estimation ; il faut d'abord que, continuant à comparer par parties ce qu'il ne fauroit comparer tout-d'un-coup, à des aliquotes précises, il substitue des aliquotes par appréciation, & qu'au lieu d'appliquer toujours avec la main la mesure, il s'accoutume à l'appliquer seulement avec les yeux. Je voudrais pourtant qu'on vérifiât ses premières opérations par des mesures réelles, afin qu'il corrigât ses erreurs, & que , s'il reste dans le sens quelque fautive apparence , il apprît à la rectifier par un meilleur jugement. On a des mesures naturelles qui sont à-peu-près les mêmes en tous lieux ; les pas d'un homme , l'étendue de ses bras , sa stature. Quand l'enfant estime la hauteur d'un étage, son gouverneur peut lui servir de toise ; s'il estime

la hauteur d'un clocher, qu'il le toife avec les maifons. S'il veut favoir les lieues de chemin ; qu'il compte les heures de marche ; & fur-tout qu'on ne fade rien de tout cela pour lui, mais qu'il le fa/Te lui-même.

On ne fauroit apprendre à bien juger de l'étendue & de la grandeur des corps, qu'on n'apprenne à connoître auffi leurs figures & même à les imiter; car au fond, cette imitation ne tient abfolument qu'aux loix de la perfpexive, & l'on ne peut eftimer l'étendue fur fes apparences , qu'on n'ait quelque fentiment de ces loix. Les enfans, grands imitateurs, efiàyenr tous de deflîner ; je voudrois que le mien cultivât cet art , non précifément pour l'art même, mais pour fe rendre l'œil juſte & la main flexible; & en général il importe fort peu qu'il fâche tel ou tel exercice, pourvu qu'il acquière la perfpicacité du ſens & la bonne habitude du corps qu'on gagne par cet exercice. Je me garderai donc bien de lui donner un maître à deffiner, qui ne lui donneroit a imiter que des imitations , & ne le feroit defliner que fur des deffins : je veux qu'il n'ait d'autre maître que la nature , ni

168 Traité

d'autre modèle que les objets. Je veux qu'il ait fous les yeux l'original même & non pas le papier qui le repréſente , qu'il crayon» ne une maifon fur une maifon, un arbre fur un arbre, un homme fur un homme , afin qu'il s'accoutume à bien obſerver les corps & leurs apparences, & non pas à prendre des imitations faulſes & conventionnelles pour de véritables imitations. Je le détournerai même de rien tracer de mémoire en l'abſence des objets, juſqu'a ce que, par des obſervations fréquentes, leurs figures exafles s'impriment bien dans fon imagination; de peur que, ſubſtituant a la vérité des chofes, des figures bizarres & fantaf-

tiques, il ne perde la connoissance des proportions, & le goût des beautés de la nature.

Je fais bien que , de cette manière , il barbouillera long-temps sans rien faire de reconnoissable, qu'il prendra tard l'élégance des contours & le trait léger des dessinateurs, peut-être jamais le discernement des effets pittoresques & le bon goût du dessin ; en revanche il contractera certainement un coup-d'œil plus juste, une main plus sûre , la connoissance des vrais rapports de grandeur & de figure qui font entre les animaux, les plantes, les corps naturels , & une plus prompte expérience du jeu de la perspective : voilà précisément ce que j'ai voulu faire , & mon intention n'est pas tant qu'il fâche imiter les objets que les connoître; j'aime mieux qu'il me montre une plante d'acanthé, & qu'il trace moins bien le feuillage d'un chapiteau.

Au relie, dans cet exercice, ainsi que dans tous les autres, je ne prétends pas que mon élève en ait fait l'amusement. Je veux le lui rendre plus agréable encore en le partageant sans cesse avec lui. Je ne veux point qu'il ait d'autre émule que moi , mais je ferai son émule sans relâche & sans risque; cela mettra de l'intérêt dans ses occupations sans causer de jalousie entre nous. Je prendrai le crayon à son exemple , je l'emploierai d'abord assez maladroitement que lui. Je ferois un Apelle que je ne me trouverai qu'un barbouilleur. Je commencerai par tracer un homme, comme les laquais les traquent contre les murs; une barre pour chaque bras, une barre pour chaque jambe, & les doigts plus gros que

le

le bras. Bien long-temps après nous nous appercevrons l'un ou l'autre de cette disproportion ; nous remarquerons qu'une ambe a de l'épailleur , que cette épaisseur n'est pas par- tout la même , que le bras a là longueur déterminée par rapport au corps , &c. Dans ce progrès je marcherai tout au plus à côté de lui, ou je le devancerai de si peu, qu'il lui fera toujours aisé de m 'atteindre, & souvent de me surpasser. Nous aurons des couleurs , des pin- ceaux ; nous tâcherons d'imiter le coloris des objets & toute leur apparence aussi bien que leur figure. Nous enluminerons , nous peindrons , nous barbouillerons ; mais dans tous nos barbouillages nous ne cesserons d'épier la nature ; nous ne ferons ja- mais rien que sous les yeux du maître.

Nous étions en peine d'ornemens pour notre chambre ; en voi- là de tout trouvés. Je fais encadrer nos desTeins ; je les fais cou- vrir de beaux verres, afin qu'on n'y touche plus, & que, les voyant reliaer dans l'état où nous les avons mis , chacun ait intérêt de ne pas négliger les siens. Je les arrange par ordre autour de la chambre , chaque dessein répété vingt, trente fois ; & montrant, à chaque exemplaire , le progrès de l'Auteur, depuis le moment où la maison n'est qu'un carré presque informe , jusqu'à celui où la façade , son profil, ses proportions, ses ombres, sont dans la plus exacte vérité. Ces gradations ne peuvent manquer de nous offrir sans cesse des tableaux intéressans pour nous , curieux pour d'autres , & d'exciter toujours plus notre émulation. Aux pre- miers, aux plus grossiers de ces desTeins je mets des cadres bien brillans , bien dorés, qui les rehaussent ; mais quand l'imitation devient plus exacte, & que le dessein est véritablement bon , alors je ne lui donne plus qu'un cadre noir très-simple; il n'a plus be- soin d'autre ornement que lui-même , & ce feroit dommage que la bordure partageât l'attention que mérite l'objet. Ainsi, chacun de

nous affpire à l'honneur du cadre uni; & quand l'un veut dédaigner le deflèin de l'autre, il le condamne au cadre doré. Quelque jour , peut- être, ces cadres dorés pafferont entre nous en proverbes, & nous admirerons combien d'hommes fe rendent juftice ; en fe faifant encadrer ainfi.

J'ai dit que la géométrie n'étoit pas à la portée des enfans;
Traité de VÈduc. Tome I. Y

170 Traité

mais c'eft notre faute. Nous ne fentons pas que leur méthode n'eft point la nôtre, & que ce qui devient pour nous l'art de raifonner, ne doit être pour eux que l'art de voir. Au lieu de leur donner notre méthode, nous ferions mieux de prendre la leur. Car notre manière d'apprendre la géométrie eft bien autant une affaire d'imagination que de raifonnement. Quand la propofition eft énoncée, il faut en imaginer la démonftration , c'eft-à-dire , trouver de^ quelle propofition déjà fue celle-là doit être une conféquence, & de toutes les conféquences qu'on peut tirer de cette même propofition, choifir précifément celle dont il s'agit.

De cette manière le raifonneur le plus exafl, s'il n'eft inventif, doit refter court. Auffi qu 'arrive- t-il de -là î Qu'au lieu de nous faire trouver les démonftrations , on nous les dicte ; qu'au lieu de nous apprendre à raifonner, le maître raifonne pour nous , & n'exerce que notre mémoire.

Faites des figures exacles; combinez-les , pofez-les l'une fur l'autre, examinez leurs rapports, vous trouverez toute la géométrie élémentaire en marchant d'obfervation en obfervation , fans qu'il foit queftion ni de définitions ni de problèmes , ni d'aucune autre forme démonftrative que la fimple fuperpofition. Pour moi

, je ne prétends point apprendre la géométrie à Emile, c'est lui qui me l'apprendra : je chercherai les rapports & il les trouvera ; car je les chercherai de manière à les lui faire trouver. Par exemple , au lieu de me fervir d'un compas pour tracer un cercle, je le tracerai avec une pointe au bout d'un fil tournant sur un pivot. Après cela, quand je voudrai comparer les rayons entr'eux , Emile fera moquera de moi , & il me fera comprendre que le même fil toujours tendu ne peut avoir tracé des distances inégales.

Si je veux mesurer un angle de soixante degrés , je décris du sommet de cet angle, non pas un arc, mais un cercle entier; car avec les enfans il ne faut jamais rien s'entendre. Je trouve "que la portion du cercle , comprise entre les deux côtés de l'angle, est la sixième partie du cercle. Après cela je décris du même sommet un autre plus grand cercle, & je trouve que ce second

arc est encore la sixième partie de son cercle ; je décris un troisième cercle concentrique sur lequel je fais la même épreuve , & je la continue sur de nouveaux cercles, jusqu'à ce qu'Emile, choqué de ma stupidité , m'avertisse que chaque arc , grand ou petit , compris par le même angle, fera toujours la sixième partie de son cercle, &c. Nous voilà tout-à-l'heure à l'usage du rapporteur.

Pour prouver que les angles de suite sont égaux à deux droits , on décrit un cercle; moi, tout au contraire, je fais en sorte qu'Emile remarque cela, premièrement dans le cercle, & puis je lui dis : si l'on ôtoit le cercle, & qu'on traçât les lignes droites , les angles auroient-ils changé de grandeur ? &c.

On néglige la justesse des figures , on la suppose, & l'on s'attache à la démonstration. Entre nous , au contraire, il ne fera ja-

mais question de démonstration. Notre plus importante affaire fera de tirer des lignes bien droites, bien justes, bien égales; de faire un carré bien parfait, de tracer un cercle bien rond. Pour vérifier la justesse de la figure, nous l'examinerons par toutes ses propriétés sensibles, & cela nous donnera occasion d'en découvrir chaque jour de nouvelles. Nous plierons par le diamètre les deux demicercles, par la diagonale les deux moitiés du carré : nous comparerons nos deux figures pour voir celle dont les bords conviennent le plus exactement, & par conséquent la mieux faite ; nous discuterons si cette égalité de partage doit avoir toujours lieu dans les parallélogrammes, dans les trapèzes, &c. On effayera quelquefois de prévoir le succès de l'expérience avant de la faire ; on tâchera de trouver des raisons, &c.

La géométrie n'est pour mon élevé que l'art de se bien servir de la règle & du compas; il ne doit point la confondre avec le dessin, où il n'emploiera ni l'un ni l'autre de ces instrumens. La règle & le compas feront renfermés sous la clef, & l'on ne lui en accordera que rarement l'usage & pour peu de temps, afin qu'il ne s'accoutume pas à barbouiller ; mais nous pourrons quelquefois porter nos figures à la promenade, & causer de ce que nous aurons fait, ou de ce que nous voudrions faire.

Y ij

Je n'oublierai jamais d'avoir vu à Turin un jeune homme, qui, dans son enfance, on avoit appris les rapports des contours & des surfaces, en lui donnant chaque jour à choisir dans toutes les figures géométriques des gauffres isopérimètres. Le petit gourmand avoit épuisé l'art d'Archimède pour trouver dans laquelle il y avoit le plus à manger.

Quand un enfant joue au volant , il s'exerce l'œil & le bras à la Juliette ; quand il fouette un fabot , il accroît sa force en s'en servant , mais sans rien apprendre. J'ai demandé quelquefois pourquoi l'on n'offroit pas aux enfans les mêmes jeux d'adresse qu'ont les hommes : la p2ume, le mail , le billard , l'arc, le ballon , les instrumens de musique. On m'a répondu que quelques-uns de ces jeux étoient au-delà de leurs forces, & que leurs membres & leurs organes n'étoient pas assez formés pour les autres. Je trouve ces raisons mauvaises : un enfant n'a pas la taille d'un homme , & ne laisse pas de porter un habit fait comme le sien. Je n'entends pas qu'il joue avec nos marteaux sur un billard haut de trois pieds; je n'entends pas qu'il aille peloter dans nos tripots, ni qu'on charge sa petite main d'une raquette de paumier ; mais qu'il joue dans une salle dont on aura garanti les fenêtres, qu'il ne se serve que de balles molles , que ses premières raquettes soient de bois , puis de parchemin , & enfin de corde à boyeau bandée à proportion de son progrès. Vous préférez le volant, parce qu'il fatigue moins & qu'il est sans danger. Vous avez tort par ces deux raisons. Le volant est un jeu de femmes ; mais il n'y en a pas une qui ne sache fuir une balle en mouvement. Leurs blanches peaux ne doivent pas s'endurcir aux meurtrissures, & ce ne sont pas des contusions qu'attendent leurs visages. Mais nous, faits pour être vigoureux , croyons-nous le devenir sans peine ? Et de quelle défense ferons-nous capables , si nous ne sommes jamais attaqués ? On joue toujours lâchement les jeux où l'on peut être mal-adroit sans risque ; un volant qui tombe ne fait de mal à personne; mais rien ne dégourdit les bras comme d'avoir à couvrir la tête, rien ne rend le coup-d'œil si juste que d'avoir à garantir les yeux. S'élancer du bout d'une salle à l'autre, juger le bond d'une balle encore en l'air

la renvoyer d'une main forte & sûre , de tels jeux conviennent moins à l'homme qu'ils ne fervent à le former.

Les fibres d'un enfant , dit-on , sont trop molles; elles ont moins de ressort : mais elles en sont plus flexibles. Son bras est faible, mais enfin c'est un bras. On en doit faire, proportion gardée, tout ce qu'on fait d'une autre machine semblable. Les enfans n'ont dans les mains nulle adresse ; c'est pour cela que je veux qu'on leur en donne : un homme aussi peu exercé qu'eux n'en auroit pas davantage; nous ne pouvons connaître l'usage de nos organes qu'après les avoir employés. Il n'y a qu'une longue expérience qui nous apprenne à tirer parti de nous-mêmes, & cette expérience est la véritable étude à laquelle on ne peut trop-tôt nous appliquer.

TOUT ce qui se fait est faible. Or , rien n'est plus commun que de voir des enfans adroits & découplés, avoir dans les membres la même agilité que peut avoir un homme. Dans presque toutes les foires on en voit faire des équilibres , marcher sur les mains, sauter, danser sur la corde. Durant combien d'années des troupes d'enfans n'ont-elles pas attiré par leurs ballets des spectateurs à la Comédie Italienne ? Qui est-ce qui n'a pas ouï parler en Allemagne & en Italie de la troupe pantomime du célèbre Nicolini ? Quelqu'un a-t-il jamais remarqué dans ces enfans des mouvemens moins développés, des attitudes moins gracieuses, une oreille moins juste, une danse moins légère que dans les danseurs tout formés ? Qu'on ait d'abord les doigts épais, courts , peu mobiles , les mains potelées & peu capables de rien empoigner, cela empêchera-t-il que plusieurs enfans ne fâchent écrire ou dessiner à l'âge où d'autres ne savent pas encore tenir le crayon ni la plume ? Tout Paris se fouvient encore de la petite An-

gloife qui faifoit , à dix ans , des prodiges fur le clavecin. J'ai vu chez un magiftrat, fon fils , petit bonhomme de huit ans , qu'on mettoit fur la table, au deffert , comme une ftatue au milieu des plateaux , jouer la d'un violon prefqu'aufl grand que lui ; fit furprendre par fon exécution les artifes mêmes.

Tous ces exemples fie cent mille autres prouvent , ce me férrib-

1 74 Traité

ble, que l'inaptitude qu'on fuppoſe aux enfans pour nos exercices, eſt imaginaire , & que , fi on ne les voit point réuflir dans queloues-uns, c'eſt qu'on ne les y a jamais exercés.

On me dira que je tombe ici , par rapport au corps, dans le défaut de la culture prématurée que je blâme dans les enfans par rapport à l'eſprit. La différence eſt très -grande; car l'un de ces progrès n'eſt qu'apparent, mais l'autre eſt réel. J'ai prouvé que l'eſprit qu'ils paroiffent avoir, ils ne l'ont pas : au lieu que tout ce qu'ils paroiffent faire, ils le font. D'ailleurs, on doit toujours fonger que tout ceci n'eſt ou ne doit être que jeu , direction facile & volontaire des mouvemens que la nature leur demande, art de varier leurs amufemens pour les leur rendre plus agréables , fans que jamais la moindre contrainte les tourne en travail : car enfin de quoi s'amuferont-ils , dont je ne pu iſſe faire un objet d'inſtruction pour eux ? Et quand je ne le pourrois pas , pourvu qu'ils s'amufent fans inconvéniement & que le temps ſe paſſe , leur progrès en toute choſe n'importe pas quant à-préſent ; au lieu que, lorfqu'il faut néceſſairement leur apprendre ceci ou cela, comme qu'on ſ'y prenne , il eſt toujours impoſſible qu'on en vienne à bout fans contrainte, fans fâcherie & fans ennui.

Ce que j'ai dit sur les deux sens dont l'usage est le plus continu & le plus important, peut servir d'exemple de la manière d'exercer les autres. La vue & le toucher s'appliquent également sur les corps en repos & sur les corps qui se meuvent ; mais comme il n'y a que l'ébranlement de l'air qui puisse émouvoir le sens de l'ouïe, il n'y a qu'un corps en mouvement qui fasse du bruit ou du son, & si tout étoit en repos, nous n'entendrions jamais rien. La nuit donc où , ne nous mouvant nous-mêmes qu'autant qu'il nous plaît, nous n'avons à craindre que les corps qui se meuvent, il nous importe d'avoir l'oreille alerte , de pouvoir juger par la sensation qui nous frappe, si les corps qui la cause est grand ou petit, éloigné ou proche, si son ébranlement est violent ou foible. L'air ébranlé est fu jet à des répercussions qui le réfléchissent , qui produisant des échos répètent la sensation , & font entendre le corps bruyant ou sonore en un autre lieu que celui où il est. Si dans une

de v Education. 175

plaine ou dans une vallée on met l'oreille à terre, on entend la voix des hommes & le pas des chevaux de beaucoup plus loin qu'en restant debout.

Comme nous avons comparé la vue au toucher , il est bon de la comparer de même à l'ouïe , & de savoir laquelle des deux impressions, partant à la fois du même corps , arrivera le plutôt à son organe. Quand on voit le feu d'un canon on peut encore se mettre à l'abri du coup ; mais si-tôt qu'on entend le bruit , il n'est plus temps , le boulet est-là. On peut juger de la distance où se fait le tonnerre , par l'intervalle de temps qui se passe de l'éclair au coup. Faites en sorte que l'enfant connaisse toutes ces expériences ; qu'il fasse celles qui sont à sa portée, & qu'il trouve les autres par

induction; mais j'aime cent fois mieux qu'il les ignore, que s'il faut que vous les lui diriez.

NOUS avons un organe qui répond à l'ouïe, favoir, celui de la voix ; nous n'en avons pas de même qui réponde à la vue, & nous ne rendons pas les couleurs comme les fons. C'est un moyen de plus pour cultiver le premier fens , en exerçant l'organe actif & l'organe paflif l'un par l'autre.

L'homme a trois fortes de voix ; favoir, la voix parlante ou articulée, la voix chantante ou mélodieufe, & la voix pathétique ou accentuée, qui fert de langage aux parlions, & qui anime le chant ou la parole. L'enfant a ces trois fortes de voix , ainft que l'homme , fans les favoir allier de même : il a comme nous le rire , les cris, les plaintes, l'exclamation, les gémiflemens ; mais il ne fait pas en mêler les inflexions aux deux autres voix. Une mufique parfaite eft celle qui réunit le mieux ces trois voix. Les enfans font incapables de cette mufique-là, & leur chant n'a jamais d'ame. De même dans la voix parlante leur langage n'a point d'accent; ils crient, mais ils n'accentuent pas, & comme il y a peu d'énergie dans leurs difcours, il y a peu d'accent dans leur voix. Notre élevé aura le parler plus uni, plus fimple encore , parce que fes paffions n'étant pas éveillées ne mêleront point leur langage au fien. N'allez donc pas lui donner à réciter des rôle»

176 Irai t è

de tragédie & de comédie ; ni vouloir lui apprendre , comme on dit, à déclamer. Il aura trop de fens pour favoir donner un ton à des chofes qu'il ne peut entendre , 6c de l'expreflion a de* lenti-mens qu'il n'éprouva jamais.

Apprenez-lui à parler uniment, clairement, à bien articuler , à prononcer exactement & sans affectation , à connaître & à suivre l'accent grammatical & la prosodie, à donner toujours allez de voix pour être entendu , mais à n'en donner jamais plus qu'il ne faut ; défaut ordinaire aux enfans élevés dans les Collèges : en toute chose rien de superflu.

De même dans le chant rendez sa voix juste, égale, flexible, sonore, son oreille sensible à la mesure & à l'harmonie, mais rien de plus. La musique imitative & théâtrale n'est pas de son âge. Je ne voudrais pas même qu'il chantât des paroles; s'il en vouloit chanter, je tâcherois de lui faire des chansons exprès, intéressantes pour son âge , & aussi simples que ses idées.

On pense bien qu'étant si peu préparé de lui apprendre à lire l'écriture, je ne le ferai pas, non plus, de lui apprendre à lire la musique. Écartons de son cerveau toute attention trop pénible, & ne nous hâtons point de fixer son esprit sur des signes de convention. Ceci, je l'avoue, semble avoir sa difficulté; car si la connaissance des notes ne paroît pas d'abord plus nécessaire pour favoir chanter que celles des lettres pour favoir parler , il y a pourtant cette différence, qu'en parlant nous rendons nos propres idées, & qu'en chantant nous ne rendons guères que celles d'autrui. Or , pour les rendre , il faut les lire.

Mais premièrement, au lieu de les lire on les peut ouïr , & un chant se rend à l'oreille encore plus fidèlement qu'à l'œil. De plus , pour bien favoir la musique , il ne suffit pas de la rendre , il la faut composer , & l'un doit s'apprendre avec l'autre, sans quoi l'on ne la fait jamais bien. Exercez votre petit musicien d'abord à faire des phrases bien régulières, bien cadencées; en suite à les lier en-

tr'elles par une modulation très- fimple; enfin à marquer kurs différens rapports par une ponctuation correcte , ce

qui

de r Education. 177

qui fe fait par le bon choix des cadences & des repos. Sur-tout jamais de chant bizarre , jamais de pathétique ni d'expreffion. Une mélodie toujours chantante & fimple, toujours dérivante des cordes effentiellles du ton , & toujours indiquant tellement la bafle , qu'il la fente & l'accompagne fans peine ; car pour fe former la voix & l'oreille, il ne doit jamais chanter qu'au clavecin.

Pour mieux marquer les fons on les articule en les prononçant; de-la l'ufage de folfier avec certaines fylلابes. Pour diftinguer les degrés, il faut donner des noms & à ces degrés & a leurs différens termes fixes; de-la les noms des intervalles, & auffi les lettres de l'alphabet dont on marque les touches du clavier & les notes de la gamme. C & A défignent des fons fixes , invariables , toujours rendus par les mêmes touches. Ut & la font autre chofe. Ut eft confamment la tonique d'un mode majeur , ou la médiantte d'un mode mineur. La eft confamment la tonique d'un mode mineur , ou la fixième note d'un mode majeur. Ainfi les lettres marquent les termes immuables des rapports de notre fyftême mufical , & les fylلابes marquent les termes homologues des rapports femblables en divers tons. Les lettres indiquent les touches du clavier, & les fylلابes les degrés du mode. Les muficiens François ont étrangement brouillé ces diftindtions : ils ont confondu le fens des fylلابes avec le fens des lettres , & doublant inutilement les fignes des touches, ils n'en ont point laiffé pour exprimer les cordes des tons , en forte que pour eux ut & C font

toujours la même chose : ce qui n'est pas , & ne doit pas être ; car alors de quoi ferviroit C ? Auffi leur manière de folier est-elle d'une difficulté excessive sans être d'aucune utilité, sans porter aucune idée nette à l'esprit , puisque par cette méthode ces deux syllabes ut & mi, par exemple, peuvent également signifier une tierce majeure, mineure, superflue , ou diminuée. Par quelle étrange fatalité le pays du monde où l'on écrit les plus beaux livres sur la musique , est-il précisément celui où on l'apprend le plus difficilement 1

Suivons avec notre élève une pratique plus simple & plus claire ; qu'il n'y ait pour lui que deux modes dont les rapports soient toujours les mêmes & toujours indiqués par les mêmes Traités de VEduc. Tome I. Z

i-8 Traité

syllabes. Soit qu'il chante ou qu'il joue d'un infiniment, qu'il fasse établir son mode sur chacun des douze tons qui peuvent lui servir de base , & que, soit qu'on module en D, en C, en G , &c. la finale soit toujours ut ou la selon le mode. De cette manière il vous concevra toujours, les rapports essentiels du mode pour chanter & jouer juste, feront toujours présents à son esprit , son exécution fera plus nette & son progrès plus rapide. Il n'y a rien de plus bizarre que ce que les Français appellent folier au naturel c'est éloigner les idées de la chose pour en substituer d'étrangères qui ne font qu'égarer. Rien n'est plus naturel que de folier par transposition, lorsque le mode est transposé. Mais c'en est trop sur la musique; enseignez-la comme vous voudrez, pourvu qu'elle ne soit jamais qu'un amusement.

Nous voilà bien avertis de l'état des corps étrangers par rapport au nôtre, de leurs poids, de leur figure, de leur couleur, de leur solidité , de leur grandeur, de leur distance, de leur température, de leur repos, de leur mouvement. Nous sommes instruits de ceux qu'il nous convient d'approcher ou d'éloigner de nous , de la manière dont il faut nous y prendre pour vaincre leur réliffance, ou pour leur en oppofer une qui nous préferve d'en être offenfés ; mais ce n'eft pas affez : notre propre corps s'épuife fans ceffe, il a befoin d'être fans cefTe renouvelle. Quoique nous ayons la faculté d'en changer d'autres en notre propre fubftance, le choix n'eft pas indifférent : tout n'eft pas aliment pour l'homme ; & des fubftances qui peuvent l'être , il y en a de plus ou de moins convenables , félon la conftitution de fon efpece , félon le climat qu'il habite, félon fon tempérament particulier , & félon la manière de vivre que lui prefcrit fon état.

Nous mourrions affamés ou empoifonnés, s'il falloit attendre, pour choifir les nourritures qui nous conviennent, que l'expérience nous eût appris à les connoître & à les choifir : mais la fuprême bonté qui a fait, du plaifir des êtres fenfibles , l'infrument de leur conftrvation , nous avertit, par ce qui plaît à notre palais, de ce qui convient à notre eftomac. Il n'y a point naturellement pour l'homme de médecin plus sûr que fon propre appétit; & à le

DE VÊDUCATION. 179

prendre dans fon état primitif, je ne doute point qu'alors les alimens qu'il trouvoit les plus agréables, ne lui fuflent auffi les plus fains.

Il y a plus. L'auteur des chofes ne pourvoit pas feulement aux befoins qu'il nous donne, mais encore à ceux que nous nous don-

nous nous-mêmes ; & c'est pour mettre toujours le défi à côté du besoin, qu'il fait que nos goûts changent & s'altèrent avec nos manières de vivre. Plus nous nous éloignons de l'état de nature, plus nous perdons de nos goûts naturels ; ou plutôt l'habitude nous fait une féconde nature que nous substituons tellement à la première que nul d'entre nous ne connaît plus celle-ci.

Il fuit de-là , que les goûts les plus naturels doivent être aussi les plus /impies ; car ce sont ceux qui se transforment le plus aisément : au lieu qu'en s'aiguissant, en s'irritant par nos fantaisies ils prennent une forme qui ne change plus. L'homme qui n'est encore d'aucun pays , se fera sans peine aux usages de quelque pays que ce soit ; mais l'homme d'un pays ne devient plus celui d'un autre.

Ceci me paraît vrai dans tous les sens, & bien plus, appliqué au goût proprement dit. Notre premier aliment est le lait : nous ne nous accoutumons que par degrés aux faveurs fortes ; d'abord elles nous répugnent. Des fruits , des légumes, des herbes, & enfin quelques viandes grillées , sans assaisonnement & sans sel firent les festins des premiers hommes. (4.3) La première fois qu'un sauvage boit du vin, il fait la grimace & le rejette, & même parmi nous, quiconque a vécu jusqu'à vingt ans sans goûter de liqueurs fermentées , ne peut plus s'y accoutumer ; nous ferions tous abstinence si l'on ne nous eût donné du vin dans nos jeunes ans. Enfin , plus nos goûts sont simples, plus ils sont universels ; les répugnances les plus communes tombent sur des mets composés. Vit-on jamais personne avoir en dégoût l'eau ni le pain ? Voilà la trace de la nature, voilà donc aussi notre règle. Conservez à l'enfant son goût primitif le plus qu'il est possible ; que

(43) Voyez l'Arcadic de Paufauias; voyez aufl le morceau de Plutarque tranferit ci-après.

Z ij

180 Traité

fa nourriture foit commune & fimple, que fon palais ne fe familiarife qu'à des faveurs peu relevées, & ne fe forme point un goût exclufif.

Je n'examine pas ici fi cette manière de vivre eft plus faine ou non ; ce n'eft pas ainfi que je l'envifage. Il me fuffit de favoir , pour la préférer , que c'eft la plus conforme à la nature , & celle qui peut le plus aifément fe plier a toute autre. Ceux qui difent qu'il faut accoutumer les enfans aux alimens dont ils uferont étant grands , ne raifonnent pas bien, ce me femble. Pourquoi leur nourriture doit-elle être la même tandis que leur manière de vivre eft fi différente ? Un homme épuifé de travail, de foucis , de peines , a befoin d'alimens fucculens qui lui portent de nouveaux efprits au cerveau-, un enfant qui vient de s'ébattre, & dont le corps croît, a befoin d'une nourriture abondante qui lui faffe beaucoup de chile. D'ailleurs, l'homme fait a déjà fon état, fon emploi, fon domicile ; mais qui eft-ce qui peut être sûr de ce que la fortune réfERVE a l'enfant ? En toute chofe ne lui donnons point une forme fi déterminée, qu'il lui en coûte trop d'en changer au befoin. Ne faifons pas qu'il meure de faim dans d'autres pays s'il ne traîne par-tout a fa fuite un cuifinier François, ni qu'il dife un jour qu'on ne fait manger qu'en France. Voilà , par parenthefe , un plaifant éloge ! Pour moi , je dirois , au contraire , qu'il n'y a que les François qui ne favent pas manger, puifqu'il faut un art fi particulier pour leur rendre les mets mangeables.

De nos fenfations diverfes , le goût donne celles qui généralement nous affectent le plus. Audi fommes-nous plus intéreffés a bien juger des fubftances qui doivent faire partie de la nôtre, que de celles qui ne font que l'environner. Mille chofes font indifférentes au toucher , à l'ouïe, à la vue; mais il n'y a prefque rien d'indifférent au goût. De plus, Paclivité de ce fens eft toute phyfique & matérielle, il eft le feul qui ne dit rien à l'imagination, du moins celui dans les fenfations duquel elle entre le moins, au lieu que l'imitation & l'imagination mêlent fouvent du moral à l'impreffijn de tous les autres. AufTi généralement les cœurs tendres & voluptueux, les caraclères paffionnés & vrai-

ment fenfibles, faciles a émouvoir par les autres fens, font-ils aflez tièdes fur celui-ci. De cela même qui femble mettre le goût au deflus d'eux , & rendre plus méprifable le penchant qui nous y livre, je conclurois au contraire, que le moyen le plus convenable pour gouverner les enfans eft de les mener par leur bouche. Le mobile de la gourmandife eft fur-tout préférable a celui de la vanité , en ce que la première eft un appétit de la nature , tenant immédiatement au fens , & que la féconde eft un ouvrage de l'opinion , fujet au caprice des hommes & à toutes fortes d'abus. La gourmandife eft la paffion de l'enfance; cette paffion ne tient devant aucune autre ; a la moindre concurrence elle difparoît. Eh ! croyez-moi ; l'enfant ne cefTera que trop tôt de fonger a ce qu'il mange , & quand fon cœur fera trop occupé, fon palais ne l'occupera guères. Quand il fera grand, mille fentimens impétueux donneront le change a la gourmandife, & ne feront qu'irriter la vanité; car cette dernière paffion feule fait fon profit des autres, & à la fin les engloutit toutes. J'ai quelquefois examiné ces gens qui donnoient de l'importance aux; bons morceaux, qui fongeoient en s'éveillant à ce qu'ils mangeroient dans la journée , & décri-

voient un repas avec plus d'exafHtude que n'en met Polybe à décrire un combat. J'ai trouvé que tous ces prétendus hommes n'étoient que des enfans de quarante ans, fans vigueur & fans confifance; fruges confumere. nati, La gourmandife eft le vice des cœurs qui n'ont point d'étoffe. L'ame d'un gourmand eft toute dans fon palais , il n'eft fait que pour manger; dans û ftupide incapacité il n'eft qu'à table a fa place, il ne fait juger que des plats: laiflons-lui (ans regret cet emploi : mieux lui vaut celui-là qu'un autre, autant pour nous que pour lui.

Craindre que la gourmandife ne s'enracine dans un enfant capable de quelque chofe , eft une précaution de petit efprir. Dans l'enfance on ne fonge qu'à ce qu'on mange; dans l'adolef. cence on n'y fonge plus , tout nous eft bon , & l'on a bien d'autres affaires. Je ne voudrois pourtant pas qu'on allât faire un ufage indifcret d'un refibit fi bas, ni étayer d'un bon morceau

182 Traité

L'honneur de faire une belle a&ion. Mais je ne vois pas pourquoi , toute l'enfance n'étant ou ne devant être que jeux & folâtres amufemens , des exercices purement corporels n'auroient pas un prix matériel & fenfible. Qu'un petit Majorquain , voyant un panier fur le haut d'un arbre, l'abbatte a coups de fronde, n'eft-il pas bien jufté qu'il en profite, & qu'un bon déjeuner répare la force qu'il ufe h le gagner ?(44) Qu'un jeune Spartiate à travers les rifques de cent coups de fouet fe glifTe habilement dans une-cuifine, qu'il y vole un renardeau tout vivant , qu'en l'emportant dans fa robe il en foit égratigné, mordu , mis en fang, &que, pour n'avoir pas la honte d'être furpris, l'enfant fe laiffe déchirer les entrailles fans fourciller , fans pouffer un feul cri ; n'eft-il pas jufté qu'il profite enfin de fa proie, & qu'il la mange après en

avoir été m2ngé ? Jamais un bon repas ne doit être une récompense; mais pourquoi ne feroit-il pas l'effet des foins qu'on a pris pour se le procurer ? Emile ne regarde point le gâteau que j'ai mis sur la pierre comme le prix d'avoir bien couru ; il fait feulement que le seul moyen d'avoir ce gâteau est d'y arriver plutôt qu'un autre.

Ceci ne contredit point les maximes que j'avançois tout-à-l'heure sur la simplicité des mets; car pour flatter l'appétit des enfans, il ne s'agit pas d'exciter leur sensibilité , mais feulement de la satisfaire; & cela s'obtiendra par les choses du monde les plus communes , si l'on ne travaille pas à leur raffiner le goût. Leur appétit continuel qu'excite le besoin de croître , est un affaiblissement sûr qui leur tient lieu de beaucoup d'autres. Des fruits , du laitage, quelque pièce de four un peu plus délicates que le pain ordinaire , sur tout l'art de dispenser sagement tout cela , voilà de quoi mener des armées d'enfans au bout du monde, sans leur donner du goût pour les faveurs vives, ni risquer de leur blaser le palais.

Un des preuves que le goût de la viande n'est pas naturel à l'homme, est l'indifférence que les enfans ont pour ce mets-là,

(44) Il y a bien des ficelés que les Majorquains ont perdu cet usage; il est du temps de la célébrité de leurs Frondeurs.

de l'Éducation. 183

& la préférence qu'ils donnent tous à des nourritures végétales, telles que le laitage , la pâtisserie, les fruits, &c. Il importe surtout de ne pas dénaturer ce goût primitif; & de ne point rendre les enfans carnassiers : si ce n'est pour leur santé, c'est pour leur caractère ; car de quelque manière qu'on explique l'expérience il

est certain que les grands mangeurs de viande font en général cruels & féroces plus que les autres hommes ; cette observation est de tous les lieux & de tous les temps : la barbarie Angloise est connue (45); les Gaules , au contraire, font les plus doux des hommes (46). Tous les Sauvages font cruels , & leurs mœurs ne les portent point à l'être : cette cruauté vient de leurs aliments. Ils vont à la guerre comme à la chasse, & traitent les hommes comme les ours. En Angleterre même les Bouchers ne font pas reçus en témoignage, non plus que les Chirurgiens. Les grands scélérats s'endurcissent au meurtre en buvant du sang. Homère fait, des Cyclopes , mangeurs de chair, des hommes affreux & des Loto-phages un peuple si aimable , qu'aussi-tôt qu'on a vu, effrayé de leur commerce, on oublioit jusqu'à son pays pour vivre avec eux.

» Tu me demandes , « disoit Plutarque, » pourquoi Pythagore

» s'abstenoit de manger de la chair des bêtes: mais moi je te de-

» mande , au contraire, quel courage d'homme eut le premier

» qui approcha de sa bouche une chair meurtrie, qui brisa de sa

» dent les os d'une bête expirante, qui fit fervir devant lui des

» corps morts , des cadavres, & engloutit dans son estomac des

» membres qui le moment d'auparavant bêloient, mugiffoient

» marchaient & voyaient ? Comment sa main put-elle enfoncer

jusqu'un fer dans le cœur d'un être sensible ? Comment ses yeux

» purent-ils supporter un meurtre ? Comment put-il voir
faigner

(45) Je fais que les Anglois vantent (46) Les Banians, qui
s'abftien-

beaucoup leur humanité & le bon na- nent de toute chair plus
fé vu rement

turel de leur Nation , qu'ils appellent que les Gaures, font
prefqueauflîdoux

Good r.attired people; mais ils ont beau qu'eux; mais comme
leur morale eft

crier cela tant qu'ils peuvent, perfon- moins pure & leur culte
moins railon-.

ne ne le repète aptes eux. nable , ils ne ibutpas fi honnêtes
gens.

Traité

» écorcher, démembrer un pauvre animal fans défenfe ?
Comment » put- il supporter l'afpeft des chairs pantelantes ?
Comment leur » odeur ne lui fit-elle pas foulever le cœur ?
Comment ne fut-il » pas dégoûté, repouffé, faifi d'horreur,
quand il vint à manier » l'ordure de ces blefTures , a nettoyer le
fang noir & figé qui les » couvroit?

» Les peaux rampoient fur la terre écorckées\

» Les chairs au feu mugiffoient embrochées ;

» L'homme ne put les manger fans frémir ,

» Et dans fon Jein les entendit gémir.
 » Voua ce qu'il dut imaginer & fentir la première fois qu'il
 » furmonta la nature pour faire cet horrible repas, la première
 fois
 » qu'il eut faim d'une bête en vie, qu'il voulut fe nourrir d'un
 » animal qui paifToit encore , & qu'il dit comment il falloir
 égor-
 » ger , dépecer, cuire la brebis qui lui léchoit les mains. C'eft
 » de ceux qui commencèrent ces cruels feftins, & non de ceux
 3* qui les quittent, qu'on a lieu de s'étonner : encore ces pre-
 » miers-là pourroient-ils juftifier leur barbarie par des exeufes
 » qui manquent à la nôtre, & dont le défaut nous rend cent
 » fois plus barbares qu'eux.

j> Mortels bien-aimés des Dieux, nous diroient ces premiers »
 hommes, comparez les temps; voyez combien vous êtes heu- »
 reux & combien nous étions miférables ! La terre nouvelle- »
 ment formée , & l'air chargé de vapeurs , étoient encore » indo-
 ciles à l'ordre des faifons; le cours incertain des rivières » dégra-
 doit leurs rives de toutes parts : des étangs, des lacs, » de pro-
 fonds marécages inondoient les trois quarts de la fur- » face du
 monde , l'autre quart étoit couvert de bois & » de forêts Itériles.
 La terre ne produifoit nuls bons fruits; » nous n'avions nuls inf-
 frumens de labourage , nous ignorions » l'art de nous en fervir ,
 & le temps de la moisson ne venoit » jamais pour qui n'avoit rien
 fumé : ainfi la faim ne nous

quittoit

dé l'Éducation. 185

» quittoit point. L'hiver , la moufle & l'écorce des arbres étoient

» nos mets ordinaires. Quelques racines vertes de chien - dent

» & de bruyère étoient pour nous un régal ; & quand les

» hommes avoient pu trouver des feines, des noix & du g'and,

» ils en danfoient de joie autour d'un chêne ou d'un hêtre , au

» fon de quelque chanfon ruftique, appelant la terre leur nourrice

» & leur mère : c'étoit-là leur unique fête, c'étoient leurs uniques

» jeux; tout le refte de la vie humaine n'étoit que douleur, peine

y & misère.

» Enfin , quand la terre dépouillée & nue ne nous offroit

» plus rien, forcés d'outrager la nature pour nous conferver ,

» nous mangeâmes les compagnons de notre misère plutôt que de

» périr avec eux. Mais vous, hommes cruels, qui vous force à

» verfer du fang ? Voyez quelle affluence de biens vous envi-

» ronne ! combien de fruits vous produit la terre ! Que de ri-

» cheffes vous donnent les champs & les vignes ! Que d'animaux

» vous offrent leur lait pour vous nourrir, & leur toifon pour

» vous habiller ! Que leur demandez-vous de plus , & quelle rage

» vous porte a commettre tant de meurtres , raffiâffés de biens

» & regorgeant de vivres ? Pourquoi mentez - vous contre notre

» mère, en l'aceufant de ne pouvoir vous nourrir ? Pourquoi pé-

3» chez- vous contre Cérès , inventrice des faintes loix , & contre le

» gracieux Bacchus , confolateur des hommes, comme fi leurs

» dons prodigués ne fuffifoient pas a la confervation du genre

» humain ? Comment avez-vous le cœur de mêler avec leurs doux

» fruits des offemens fur vos tables , & de manger avec le lait le

» fang des bêtes qui vous le donnent ? Les panthères & les lions,

» que vous appeliez bêtes féroces, fuivent leur inftinç: par force,

■ » & tuent les autres animaux pour vivre. Mais vous , cent fois

» plus féroces qu'elles, vous combattez L'infinâ fans néceflité,
 » pour vous livrer a vos cruelles délices. Les animaux que vous
 » mangez ne font pas ceux qui mangent les autres ; vous ne les
 » mangez pas ces animaux carnaïïers, vous les imitez. Vous
 n'a-

3> vez faim que des bêtes innocentes & douces , qui ne font de
 Traité de VÉduc. Tome 1. A a

i86 Traité

» mal a perfonne , qui s'attachent a vous , qui vous fervent, &
 » que vous dévorez pour prix de leurs fervices.

» O meurtrier contre nature ! fi tu t'obftines a foutenir qu'elle
 » t'a fait pour dévorer tes femblables , des êtres de chair & d'os, »
 fenfibles & vivans comme toi, étouffe donc l'horreur qu'elle »
 t'infpire pour ces affreux repas ; tue les animaux toi - même , je »
 dis de tes propres mains, fans ferremens , fans coutelas; déchire-
 » les avec tes ongles , comme font les lions & les ours ; mords »
 ce bœuf & le mets en pièces, enfonce tes griffes dans fa peau; »
 mange cet agneau tout vif, dévore fes chairs toutes chaudes , »
 bois fon ame avec fon fang. Tu frémis, tu n'ofes fentir palpiter »
 fous ta dent une chair vivante ? Homme pitoyable! tu commen-
 9» ces par tuer l'animal, & puis tu le manges , comme pour le »
 faire mourir deux fois. Ce n'eft pas aflez ; la chair morte te » ré-
 pugne encore , tes entrailles ne peuvent la fupporter , il la faut »
 transformer par le feu, la bouillir, la rôtir, l'aïïâifonner de dro- »>
 gués qui la déguifent ; il te faut des chaircuitiers, des cuifi- »
 niers , des ronfleurs , des gens pour t'ôter l'horreur du meurtre 51

& t'habiller des corps morts, afin que le fens du goût, trompé » par ces déguifemens , ne rejette point ce qui lui eft étrange, & s favoure avec plaifir des cadavres dont l'œil même eût peine à » fouffrir l'afpecl. a

Quoique ce morceau foit étranger a monfujet, je n'ai pu réfifter à la tentation de le tranfcire, & je crois que peu de ledeurs m'en fauront mauvais gré.

Au refte, quelque forte de régime que vous donniez aux enfans , pourvu que vous ne les accoutumiez qu'à des mets communs & fimples, laiflez- les manger , courir & jouer tant qu'il leur plaît, & foyez sûr qu'ils ne mangeront jamais trop & n'aurent point d'indigeftions : mais fi vous les affamez la moitié du temps, & qu'ils trouvent le moyen d'échapper a votre vigilance, ils fe dédommageront de toute leur force, ils mangeront jufqu'à regorger, jufqu'à crever. Notre appétit n'eft démesuré que parce que nous voulons lui donner d'autres règles que celles de la nature. Toujours

réglant, prefcrivant, ajoutant, retranchant, nous ne faifons rien que la balance à la main ; mais cette balance eft à la mefure de nos fantaifies , & non pas h celle de notre eftomac. J'en reviens toujours a mes exemples : chez les payfans , la huche & le fruitier font toujours ouverts, & les enfans, non plus que les hommes, n'y favent ce que c'eft qu'indigeftions.

S'il arrivoit pourtant qu'un enfant mangeât trop, (ce que je ne crois pas poffible par ma méthode ,) avec des amufemens de fon goût, il eft fi aifé de le diftraire, qu'on parviendroit a l'épuifer d'inanition fans qu'il y fongeât. Comment des moyens fi sûrs & fi faciles échappent-ils a tous les Inftituteurs? Hérodote raconte que les Lydiens, prelTés d'une extrême difette, s'aviferent d'in-

venter les jeux & d'autres divertiflèmens avec lesquels ils don-
noient le change à leur faim, & paflbient des jours entiers fans
fonger à manger (47)• Vos favans Inftituteurs ont peut-être lu
cent fois ce paflage, fans voir l'application qu'on en peut faire aux
enfants. Quelqu'un d'eux me dira peut-être qu'un enfant ne quitte
pas volontiers fon dîner pour aller étudier fa leçon. Maître , vous
avez rai fon : je ne penfois pas à cet amufement- là.

Le fens de l'odorat eft au goût ce que celui de la vue eft au tou-
cher : il le prévient, il l'avertit de la manière dont telle ou telle
fubftance doit l'affecter, & difpofe à la rechercher ou à la fuir, fé-
lon l'impreffion qu'on en reçoit d'avance. J'ai oui dire que les fau-
vages avoient l'odorat tout autrement affecté que le nôtre, & ju-
geoient tout différemment des bonnes & des mauvaifes odeurs.
Pour moi , je le croirois bien. Les odeurs par elles-mêmes font
des fenfations foibles ; elles ébranlent plus

(47) Les anciens Iliftoriens font qu'un fait fût vrai, pourvu
qu'on en

remplis de vues dont on pourvoit faire pût tirer une initmction
utile. Les

uftge, quand même les laits qui les hommes fenfds doivent re-
garder l'Irlif-

présentent feroient feux: mais nous ne toire comme un tiflu de
fables dont

favons tirer aucun vrai parti de l'Hif- la morale ett très «ap-
propriée au cœur

toire ; la critique d'érudition abforbe humain.

tout, comme s'il importoit beaucoup

A a ij

188 Traité

l'imagination que le fens, & n'affectent pas tant par ce qu'elles donnent que par ce qu'elles font attendre. Cela fupposé , les goûts des uns , devenus par leurs manières de vivre fi différens des goûts des autres, doivent leur faire porter des jugemens bien opposés des faveurs, & par conféquent des odeurs qui les annoncent. Un Tartare doit flairer avec autant de plailir un quartier puant de cheval mort, qu'un de nos chaffeurs une perdrix a moitié pourrie.

Nos fenfations oifeufes, comme d'être embaumé des fleurs d'un parterre, doivent être infenfibles à des hommes qui marchent trop pour aimer à se promener, & qui ne travaillent pas assez pour se faire une volupté du repos. Des gens toujours affaiblés ne fauroient prendre un grand plaisir à des parfums qui n'annoncent rien à manger.

L'odorat est le fens de l'imagination. Donnant aux nerfs un ton plus fort, il doit beaucoup agiter le cerveau; c'est pour cela qu'il ranimé un moment le tempérament & l'épuise à la longue. Il a, dans l'amour, des effets assez connus : le doux parfum d'un cabinet de toilette n'est pas un piège aussi foible qu'on pense; & je ne fais s'il faut féliciter ou plaindre l'homme sage & peu sensible, que l'odeur des fleurs que sa maîtresse a sur le sein ne fit jamais palpiter.

L'odorat ne doit pas être fort actif dans le premier âge, où l'imagination, que peu de parties ont encore animée, n'est

guères fufceptibls d'émotion , & où l'on n'a pas encore affez d'expérience pour prévoir avec un fens ce que nous en promet un autre. Auffi cette conféquence eft- elle parfaitement confirmée par Fobfervation ; & il eft certain que ce fens eft encore obtus 6c prefque hébété chez la plupart des enfans : non que la fenfation ne foit en eux auffi fine, & peut-être plus, que dans les hommes ; mais parce que , n'y joignant aucune autre idée , ils ne s'en afficênt pas aifément d'un fentiment de plaifir ou de peine, & qu'ils n'en font ni flattés ni blefTés comme nous. Je crois que fans fortir du même fyftème , & fans recourir à l'anatomic

comparée des deux fexes, on trouveroit aifément la raifon pourquoi les femmes en général s'affecient plus vivement des odeurs que les hommes.

On dit que les fauvages du Canada fè rendent dès leur jeunefſe l'odorat il fubtil , que, quoiqu'ils aient des chiens , ils ne daignent pas s'en fervir a la chaflè , & ſe fervent de chiens à euxmêmes. Je conçois en effet que, fi l'on élevoit les enfans à éventer leur dîner , comme le chien évente le gibier, on parviendroit peut-être à leur perfectionner l'odorat au même point ; mais je ne vois pas, au fond, qu'on puiffè en eux tirer de ce fens un ufage fort utile , fi ce n'eſt pour leur faire connoître ſes rapports avec celui du goût. La nature a pris ſoin de nous forcer à nous mettre au fait de ces rapports. Elle a rendu l'action de ce dernier ſens prefqu'inféparable de celle de l'autre , en rendant leurs organes voifins , & plaçant dans la bouche une communication immédiate entre les deux , en forte que nous ne goûtons rien fans le flairer. Je voudrois feulement qu'on n'altérât pas ces rapports naturels pour tromper un enfant, en couvrant , par exemple, d'un aromate agréable le déboire d'une médecine; car la difcorde des deux ſens eft trop

grande alors pour pouvoir l'abufer : le fens le plus actif abforbant l'effet de l'autre , il n'en prend pas la médecine avec moins de dégoût ; ce dégoût s'étend à toutes les fenfations qui le frappent en même temps; à la préférence de la plus foible , fon imagination lui rappelle auflî l'autre ; un parfum très - fuave n'eft plus pour lui qu'une odeur dégoûtante , & c'eft ainfi que nos indifcrettes précautions augmentent la fomme des fenfations déplaifantes aux dépens des agréables.

Il me refte à parler dans les livres fuivans de la culture d'une efpèce de fixième fens appelle fens commun, moins parce qu'il eft nnun à tous les hommes, que parce qu'il ré fui te de l'ufage bien réglé des autres fens, & qu'il nous inftruit de la nature des chofo.' par le concours de toutes leurs apparences. Ce fixième fens n'a point par conféquent d'organe particulier; il ne rélide que dans le cerveau, & fes fenfations purement internes s'appellent perceptions ou idées. C'eft par le nombre de ces idées que fe me-

Traité

fure l'étendue de nos connoiffances ; c'eft leur netteté, leur clarté qui fait la juftefTe de l'efprit ; c'eft l'art de les comparer entr'elles qu'on appelle raifon humaine. Ainfi ce que j'appellois raifon fenfitivc ou puérile, confifte k former des idées fimples par le concours de plufieurs fenfations ; & ce que j'appelle raifon intellectuelle ou humaine , confifte à former des idées complexes par le concours de plufieurs idées fimples.

Supposant donc que ma méthode foit celle de la nature, & que je ne me fois pas trompé dans l'application , nous avons amené notre élevé à travers les pays des fenfations jufqu'aux confins de la raifon puérile : le premier pas que nous allons faire au-delà ,

doit être un pas d'homme. Mais avant d'entrer dans cette nouvelle carrière, jettons un moment les yeux sur celle que nous venons de parcourir. Chaque âge , chaque état de la vie a sa perfection convenable , sa forte de maturité qui lui est propre. Nous avons souvent oui parler d'un homme fait, mais considérons un enfant fait : ce spectacle fera plus nouveau pour nous, & ne fera peut-être pas moins agréable.

L'existence des êtres finis est si pauvre & si bornée, que; quand nous ne voyons que ce qui est, nous ne sommes jamais émus. Ce sont les chimères qui ornent les objets réels , & si l'imagination n'ajoute un charme à ce qui nous frappe, le stérile plaisir qu'on y prend , se borne à l'organe, & laisse toujours le cœur froid. La terre parée des trésors de l'automne étale une richesse que l'œil admire : mais cette admiration n'est point touchante ; elle vient plus de la réflexion que du sentiment. Au printemps la campagne presque nue n'est encore couverte de rien ; les bois n'offrent point d'ombre, la verdure ne fait que de poindre , & le cœur est touché à son aspect. En voyant renaître ainsi la nature, on se sent ranimer soi-même; l'image du plaisir nous environne; ces compagnes de la volupté, ces douces larmes, toujours prêtes à se joindre à tout sentiment délicieux, sont déjà sur le bord de nos paupières : mais l'appât des vendanges a beau être animé, vivant, agréable; on le voit toujours d'un œil sec.

de l'Éducation. 191

POURQUOI cette différence? C'est qu'au spectacle du printemps l'imagination joint celui des faïsons qui le doivent fuir. À ces tendres bourgeons que l'œil aperçoit, elle ajoute les fleurs, les fruits, les ombrages, quelquefois les mystères qu'ils peuvent couvrir. Elle réunit en un point des temps qui se doivent succé-

der, & voit moins les objets comme ils feront que comme elle les desfire, parce qu'il dépend d'elle de les choisir. En automne, au contraire , on n'a plus à voir que ce qui est. Si l'on veut arriver au printemps, l'hiver nous arrête, & l'imagination glacée expire sur la neige & sur les frimats.

Telle est la source du charme qu'on trouve à contempler une belle enfance , préférablement à la perfection de l'âge mûr. Quand est-ce que nous goûtons un vrai plaisir à voir un homme? C'est quand la mémoire de ses actions nous fait rétrograder sur sa vie & le rajeunit, pour ainsi dire, à nos yeux. Si nous sommes réduits à le considérer tel qu'il est, ou à le supposer tel qu'il fera dans sa vieillesse , l'idée de la nature déclinante efface tout notre plaisir. Il n'y en a point à voir avancer un homme à grands pas vers sa tombe, & l'image de la mort enlaidit tout.

Mais quand je me figure un enfant de dix à douze ans, vigoureux, bien formé pour son âge, il ne me fait pas naître une idée qui ne soit agréable , soit pour le présent, soit pour l'avenir: je le vois bouillant, vif , animé , sans souci rongeur, sans longue & pénible prévoyance; tout entier à son être actuel, & jouissant d'une plénitude de vie qui semble vouloir s'étendre hors de lui. Je le prévois dans un autre âge exerçant le sens , l'esprit , les forces qui se développent en lui de jour en jour , & dont il donne à chaque instant de nouveaux indices ; je le contemple enfant, & il me plaît; je l'imagine homme , & il me plaît davantage : son sang ardent semble réchauffer le mien: je crois vivre de sa vie, & sa vivacité me rajeunit.

L'HEURE sonne, quel changement! A l'instant son œil se ternit, sa gaieté s'efface , adieu la joie, adieu les folâtres jeux ! Un homme fêvreux & fâché le prend par la main , lui dit gravement,

allons Monfieur , & l'emmené. Dans la chambre où ils entrent j'entrevois des livres. Des livres ! quel trifte meublement pour fon âge ! le pauvre enfant fe laiffe entraîner , tourne un œil de regret fur tout ce qui l'environne, fe tait, & part, les yeux gonflés de pleurs qu'il n'ofe répandre, & le cœur gros de foupirs qu'il n'ofe exhaler.

O toi qui n'as rien de pareil à craindre, toi pour qui nul temps de la vie n'eft un temps de gêne & d'ennui , toi qui vois venir le jour fans inquiétude, la nuit fans impatience, & ne comptes les heures que par tes plaifirs, viens, mon heureux , mon aimable élevé , nous confoler par ta préfence du départ de cet infortuné : viens. : . . Il arrive, & je fens à fon approche un mouvement de joie que je lui vois partager. C'eft fon ami, fon camarade, c'eft le compagnon de fes jeux qu'il aborde; il eft bien sûr , en me voyant, qu'il ne reliera pas long-temps fans amufement : nous ne dépendons jamais l'un de l'autre; mais nous nous accordons toujours, & nous ne fommes avec perfonne auffi bien qu'enfemble.

Sa figure, fon port, fa contenance annoncent l'aiTurance & le contentement; la fanté brille fur fon vifage; fes pas affermis lui donnent un air de vigueur ; fon teint , délicat encore fans être fade, n'a rien d'une molleffe efféminée; l'air & le foleil y ont déjà mis l'empreinte honorable de fon fexe; fes mufcles encore arrondis commencent a marquer quelques traits d'une phyfionomie naiffante; fes yeux, que le feu du fentiment n'anime point encore, ont au moins toute leur férénité native (48) ; de longs chagrins ne les ont point obfcurecis , des pleurs fans fin n'ont point fillonné fes joues. Voyez dans fes mouvemens prompts, mais sûrs, la vivacité de fon âge, la fermeté de l'indépendance, l'expérience des exercices multipliés. Il a l'air ouvert & libre, mais non pas in-

folent ni vain; fon vifage, qu'on n'a pas collé fur des livres, ne tombe point fur fon eftomac : on

(48") Natta. J'emploie ce mot dans j'ai tort, peu importe, pourvu qu'on une acception Italienne, Faute de lui m'entende, trouver uu fynonyme en François. Si

n'a pas befoin de lui dire, leve\ la tête; la honte ni la crainte ne la lui firent jamais baiffer.

Faisons-lui place au milieu de l'afTemblée. Meilleurs, examinez-le, interrogez-le en toute confiance ; ne craignez ni fes importunités , ni fon babil , ni tes queftions indifcrettes. N'ayez pas peur qu'il s'empare de vous , qu'il prétende vous occuper de lui feul , & que vous ne puiffiez plus vous en défaire.

N'ATTENDEZ pas, non plus, de lui des propos agréables, ni qu'il vous dife ce que je lui aurai dicté ; n'en attendez que la vérité naïve & fimple , fans ornement , fans apprêt , fans vanité. Il vous dira le mal qu'il a fait ou celui qu'il penfe, tout auflî librement que le bien , fans s'embarrafter en aucune forte de l'effet que fera fur vous ce qu'il aura dit :il ufera de la parole dans toute la fimplicité de fà première inftitution.

L'on aime à bien augurer des enlans , & l'on a toujours regret à ce flux d'inepties qui vient prefque toujours renverfer les efpérances qu'on voudroit tirer de quelque heureufe rencontre , qui par hafard leur tombe fur la langue. Si le mien donne rarement de telles efpérances, il ne donnera jamais ce regret; car il ne dit jamais un mot inutile , & ne s'épuife pas fur un babil qu'il fait qu'on n'écoute point. Ses idées font bornées, mais nettes ; s'il ne fait rien par cœur , il fait beaucoup par expérience. S'il lit moins bien qu'un autre enfant dans nos livres , il lit mieux dans celui de

la nature; fon efprit n'eft pas dans fa langue, mais dans fa tête; il a moins de mémoire que de jugement : il ne fait parler qu'un langage; mais il entend ce qu'il dit, & s'il ne dit pas fi bien que les autres difent ; en revanche il fait mieux qu'ils ne font.

Il ne fait ce que c'eft que routine, ufage, habitude; ce qu'il fait hier n'influe point fur ce qu'il fait aujourd'hui : (49) il ne fuit jamais de formule, ne cède point à l'autorité ni à l'exemple,

(49") L'attrait de l'habitude vient fait, la route étant frayée en devient de la parefle naturelle à l'homme, & plus facile à fuivre. Aufli peut-on recette parefle augmente en s'y livrant: marquer que l'empire de l'habitude elr on fait plus ailiïmentce qu'on a déjà très-grand fur les vieillards & fur les Traité de l'Éduc. Tome I. B b

194 Traité

& n'agit ni ne parle que comme il lui convient. Ainfi n'attendez pas de lui des difcours diélés ni des manières étudiées, mais toujours l'expreflion fidelle de fes idées, & la conduite qui naît de fes penchans.

Vous lui trouvez un petit nombre de notions morales qui fe rapportent à fon état actuel , aucune fur l'état relatif des hommes: & de quoi lui fèrviroient- elles , puifqu'un enfant n'eft pas encore un membre actif de la fociété ? Parlez-lui de liberté , de propriété , de convention même ; il peut en favoir jufques-là : il fait pourquoi ce qui eft à lui eft à lui, & pourquoi ce qui n'eft pas k lui n'eft pas à lui. PafTé cela, il ne fait plus rien. Parlez-lui de devoir, d'obéiffance , il ne fait ce que vous voulez dire ; commandez-lui quelque chofe , il ne vous entendra pas ; mais dites - lui : fi vous me faifiez tel plaifir , je vous le rendrais dans l'occaïion : k l'inftant il s'empreffera de vous complaire; car il ne demande pas

mieux que d'étendre fon domaine, & d'acquérir fur vous des droits qu'il fait être inviolables. Peut-être même n'est-il pas fâché de tenir une place , de faire nombre, d'être compté pour quelque chose; mais s'il a ce dernier motif, le voila déjà forti de la nature , & vous n'avez pas bien bouché d'avance toutes les portes de la vanité.

De fon côté, s'il a besoin de quelque affiftance, il la demandera indifféremment au premier qu'il rencontre, il la demanderoit au Roi comme à fon laquais ; tous les hommes font encore égaux à fes yeux. Vous voyez , à l'air dont il prie , qu'il fent qu'on ne lui doit rien. Il fait que ce qu'il demande est une grâce, il fait suffi que l'humanité porte à en accorder. Ses expreffions font fimples & laconiques. Sa voix, fon regard, fon geste , font d'un être également accoutumé à la complaifance & au refus. Ce n'est ni la ram-pante & fervile foumiffion d'un efclave , ni l'impérieux accent

gens indolens, très- petit fur lajeunefle s'aflervir fans peine a la néceffité des

& fur les gens vifs. Ce régime n'est choies; & la feule habitude utile aux

bon qu'aux ames foibles, & les aToi- hommes, est de s'aflervir fans peine

Mit davantage de jour en jour. La à la raifon. Toute autre habi-tude est

feule habitude utile aïixenfans, est de faufle.

DE f È D V C"Â T I o N. 195

d'un maître : c'est une modeste confiance en son semblable ; c'est la noble & touchante douceur d'un être libre , mais sensible & foible , qui implore l'assistance d'un être libre , mais fort & bien-faisant. Si vous lui accordez ce qu'il vous demande, il ne vous remerciera pas, mais il sentira qu'il a contracté une dette. Si vous le lui refusez , il ne se plaindra point, il n'insistera point , il fait que cela feroit inutile : il ne se dira point ; on m'a refusé : mais il se dira; cela ne pouvoit pas être; &, comme je l'ai déjà dit , on ne se mutine guères contre la nécessité bien reconnue.

LAISSEZ-LE seul en liberté, voyez-le agir sans lui rien dire; confidérez ce qu'il fera & comme il s'y prendra. N'ayant pas besoin de se prouver qu'il est libre , il ne fait jamais rien par étourderie, & seulement pour faire un acte de pouvoir sur lui-même : ne fait-il pas qu'il est toujours maître de lui ? Il est alerte, léger, dispos ; ses mouvemens ont toute la vivacité de son âge , mais vous n'en voyez pas un qui n'ait une fin. Quoi qu'il veuille faire , il n'entreprendra jamais rien qui soit au-dessus de ses forces ; car il les a bien éprouvées & les connoît ; ses moyens sont toujours appropriés à ses desfeins , & rarement il agira sans être assuré du succès. Il aura l'œil attentif & judicieux ; il n'ira pas naïvement interrogeant les autres sur tout ce qu'il voit, mais il l'examinera lui-même, & se fatiguera pour trouver ce qu'il veut apprendre , avant de le demander. S'il tombe dans des embarras imprévus , il se troublera moins qu'un autre ; s'il y a du risque , il s'effraiera moins aussi. Comme son imagination reste encore inactive & qu'on n'a rien fait pour l'animer, il ne voit que ce qui est, n'estime les dangers que ce qu'ils valent, & garde toujours son sang- froid. La nécessité s'appesantit trop souvent sur lui pour qu'il regimbe encore contre'elle; il en porte le joug dès sa naissance, l'y voila bien accoutumé; il est toujours prêt à tout.

Qu'il s'occupe ou qu'il s'amuse, l'un & l'autre est égal pour lui ; ses jeux sont ses occupations , il n'y sent point de différence. Il met à tout ce qu'il fait un intérêt qui fait rire & une liberté qui plaît, en montrant à la fois le tour de son esprit & la sphère de ses connaissances. N'est-ce pas le spectacle de cet âge , un i;

Eb ij

tacle charmant & doux, de voir un joli enfant, l'œil vif & gai/ l'air content & ferein , la physionomie ouverte & riante, faire en se jouant les choses les plus sérieuses ; ou profondément occupé des plus frivoles amusements?

Voulez-vous à présent le juger par comparaison ? Méle-le avec d'autres enfans , & laissez-le faire. Vous verrez bien - tôt lequel est le plus vraiment formé, lequel approche le mieux de la perfection de leur âge. Parmi les enfans de la ville nul n'est; plus adroit que lui , mais il est plus fort qu'aucun autre. Parmi de jeunes payfans, il les égale en force & les passe en adresse. Dans tout ce qui est à portée de l'enfance , il juge , il raisonne , il prévoit mieux qu'eux tous. Est- il question d'agir, de courir, de sauter , d'ébranler des corps, d'enlever des masses , d'estimer des distances , d'inventer des jeux, d'emporter des prix : on dirait que la nature est à ses ordres, tant il fait aisément plier toute chose à ses volontés. Il est fait pour guider , pour gouverner ses égaux: le talent , l'expérience lui tiennent lieu de droit & d'autorité. Donnez-lui l'habit & le nom qu'il vous plaira, peu importe; il primera partout , il deviendra par-tout le chef des autres; ils sentiront toujours la supériorité sur eux. Sans vouloir commander,' il fera le maître; sans croire obéir , ils obéiront.

Il est parvenu à la maturité de l'enfance, il a vécu de la vie d'un enfant , il n'a point acheté sa perfection aux dépens de son bonheur : au contraire, ils ont concouru l'un à l'autre. En acquérant toute la raison de son âge , il a été heureux & libre autant que la constitution lui permet de l'être. Si la fatale faulx vient moi/Tonner en lui la fleur de nos espérances, nous n'aurons point à pleurer à la fois sa vie & sa mort, nous n'aurons point nos douleurs du souvenir de celles que nous lui aurons causées ; nous nous dirons :au moins il a joui de son enfance; nous ne lui avons rien fait perdre de ce que la nature lui avoit donné.

Le grand inconvénient de cette première éducation , est qu'elle n'est sensible qu'aux hommes clairvoyans, & que, dans un enfant élevé avec tant de soin, des yeux vulgaires ne voient qu'un polif-

de l'Education.

son. Un précepteur Congé à son intérêt plus qu'à celui de son disciple; il s'attache à prouver qu'il ne perd pas son temps, & qu'il gagne bien l'argent qu'on lui donne; il le pourvoit d'un acquis de facile étalage & qu'on puisse montrer quand on veut; il n'importe que ce qu'il lui apprend soit utile , pourvu qu'il se voie aisément; il accumule sans choix, sans discernement , cent fatras dans sa mémoire. Quand il s'agit d'examiner l'enfant, on lui fait déployer sa marchandise , il l'étalé, on est content, puis il replie son balot & s'en va. Mon élevé n'est pas si riche, il n'a point de balot à déployer, il n'a rien à montrer que lui-même. Or, un enfant, non plus qu'un homme, ne se voit pas en un moment. Où sont les observateurs qui fâchent faïtir au premier coup-d'œil les traits qui le caractérisent ? Il en est, mais il en est peu, & sur cent mille pères , il ne s'en trouvera pas un de ce nombre.

Les questions trop multipliées ennuiant & rebutent tout le monde, à plus forte raison les enfans. Au bout de quelques minutes leur attention se lasso, ils n'écoutent plus ce qu'un obstiné questionneur leur demande, & ne répondent plus qu'au hasard. Cette manière de les examiner est vaine & pédantesque, souvent un mot pris à la volée peint mieux leur sens & leur esprit que ne feroient de longs discours : mais il faut prendre garde que ce mot ne soit ni dicté ni fortuit. Il faut avoir beaucoup de jugement soi-même pour apprécier celui d'un enfant.

J'ai ouï raconter à feu milord Hyde, qu'un de ses amis, revenu d'Italie après trois ans d'absence, voulut examiner les progrès de son fils âgé de neuf à dix ans. Us vont un jour se promener, avec son gouverneur & lui, dans une plaine où des écoliers s'amusaient à guider des cerfs-volans. Le père en passant dit à son fils, où est le cerf volant dont voilà l'ombre? Sans hésiter, sans lever la tête, l'enfant dit 'sur le grand chemin. Et en effet, ajoutait Milord Hyde, le grand chemin était entre le cerf & nous. Le père à ce mot embrassa son fils, & finissant-là son examen, s'en va sans rien dire. Le lendemain il envoya au gouverneur l'acte d'une pension viagère outre ses appointemens.

198 Traité

Quel homme que ce père-là, & quel fils lui était promis! La question est précisément de l'âge ; la réponse est bien simple : mais voyez quelle netteté de judiciaire enfantine elle suppose ! C'est ainsi que l'élève d'Aristote apprivoisait ce courrier célèbre qu'aucun écuyer n'avait pu dompter.

EMILE

LIVRE TROISIEME

(^/U OIQUE jufqu'à l'adolefcence tout le cours de la vie foit un temps de foibleflë, il eft un point dans la durée de ce premier âge où , le progrès des forces ayant paffé celui des befoins , l'animal croiflant , encore abfolument foible, devient fort par relation. Ses befoins n'étant pas tous développés , fes forces aduelles font plus que fuffifantes pour pourvoir à ceux qu'il a. Comme homme il feroit très-foible ; comme enfant il eft très-fort.

D'OU vient la foibleffe de l'homme ? De l'inégalité qui fe trouve entre fa force & fes defirs. Ce font nos paffions qui nous rendent foibles , parce qu'il faudroit , pour les contenter, plus de forces que ne nous en donna la nature. Diminuez donc les defirs , c'eft comme fi vous augmentiez les forces ; celui qui peut plus qu'il ne defire, en a de refte : il eft certainement un être très -fort. Voilà le troifième état de l'enfance & celui dont j'ai maintenant à parler. Je continue à l'appeller enfance, faute de terme propre à l'exprimer ; car cet âge approche de l'adolefcence, fans être encore celui de la puberté.

A douze ou treize ans les forces de l'enfant fe développent bien plus rapidement que fes befoins. Le plus violent , le plus terrible ne s'eft pas encore fait fentir à lui; l'organe même en refte dans l'imperfection , &c femble, pour en fortir, attendre que fa

2cq Traité

m volonté l'y force. Peu fenfible aux injures de l'air & des faifons* fa chaleur naiffante lui tient lieu d'habit; fon appétit lui tient lieu d'affaifonnement; tout ce qui peut nourrir eft bon à fon âge ; s'il a fommeil, il s'étend fur la terre & dort ; il fe voit par-

tout entouré de tout ce qui lui est nécessaire ; aucun besoin imaginaire ne le tourmente ; l'opinion ne peut rien sur lui ; ses desirs ne vont pas plus loin que ses bras : non-seulement il peut se suffire à lui-même , il a de la force au delà de ce qu'il lui en faut j c'est le seul temps de sa vie où il fera dans ce cas.

Je préflens l'objection. L'on ne dira pas que l'enfant a plus de besoins que je ne lui en donne, mais on niera qu'il ait la force que je lui attribue : on ne songera pas que je parle de mon élevé, non de ces poupées ambulantes qui voyagent d'une chambre à l'autre , qui labourent dans une caiffe , & portent des fardeaux de carton. L'on me dira que la force virile ne se manifeste qu'avec la virilité , & que les esprits vitaux , élaborés dans les vaisseaux convenables & répandus dans tout le corps , peuvent seuls donner aux muscles la confiance, l'activité, le ton, le reffort d'où résulte une véritable force. Voilà la philosophie du cabinet, mais moi j'en appelle à l'expérience. Je vois dans vos campagnes de grands garçons labourer , biner , tenir la charrue , charger un tonneau de vin, mener la voiture tout comme leur père; on les prendroit pour des hommes , si le son de leur voix ne les trahiroit pas. Dans nos villes mêmes de jeunes ouvriers , forgerons , taillandiers , maréchaux , sont presque aussi robustes que les maîtres , & ne feroient guères moins adroits si on les eût exercés à temps. S'il y a de la différence, (& je conviens qu'il y en a ,) elle est beaucoup moindre, je le répète, que celle des desirs fougueux d'un homme aux desirs bornés d'un enfant. D'ailleurs, il n'est pas ici question seulement des forces physiques, mais sur-tout de la force & capacité de l'esprit qui les supplée ou qui les dirige.

CET intervalle où l'individu peut plus qu'il ne desire , bien qu'il ne soit pas le temps de sa plus grande force absolue, est,

comme je l'ai dit, celui de la plus grande force relative. Il est le

temps

temps le plus précieux de la vie; temps qui ne vient qu'une seule fois; temps très-court, & d'autant plus court, comme on verra dans la fuite, qu'il lui importe plus de le bien employer.

Que fera-t-il donc de cet excédent de facultés & de forces qu'il a de trop à présent, & qui lui manquera dans un autre âge ? Il tâchera de l'employer à des fins qui lui puissent profiter au besoin. Il jettera, pour ainsi dire, dans l'avenir le superflu de son être actuel : l'enfant robuste fera des provisions pour l'homme faible; mais il n'établira ses magasins ni dans des coffres qu'on peut lui voler, ni dans des granges qui lui sont étrangères : pour s'approprier véritablement son acquis, c'est dans ses bras, dans sa tête, c'est dans lui qu'il le logera. Voici donc le temps des travaux, des instructions, des études; & remarquez que ce n'est pas moi qui fais arbitrairement ce choix, c'est la nature elle-même qui l'indique.

L'intelligence humaine a ses bornes, & non-seulement un homme ne peut pas tout savoir, il ne peut pas même savoir en entier le peu que savent les autres hommes. Puisque la contradictoire de chaque proposition fautive est une vérité, le nombre des vérités est inépuisable comme celui des erreurs. Il y a donc un choix dans les choses qu'on doit enseigner, ainsi que dans le temps propre à les apprendre. Des connaissances qui sont à notre portée, les unes sont fautes, les autres sont inutiles, les autres servent à nourrir l'orgueil de celui qui les a. Le petit nombre de celles qui contribuent réellement à notre bien-être est seul digne des recherches d'un homme sage, & par conséquent d'un enfant

qu'on veut rendre tel. Il ne s'agit point de favoir ce qui est, mais seulement ce qui est utile.

De ce petit nombre il faut ôter encore ici les vérités qui demandent , pour être comprises, un entendement déjà tout formé; celles qui supposent la connoissance des rapports de l'homme qu'un enfant ne peut acquérir ; celles qui , bien que vraies en elles-mêmes , disposent une âme inexpérimentée à penser faux sur d'autres objets.

Traité de l'Éducation. Tome I. Ce

Nous voilà réduits à un bien petit cercle relativement à l'existence des choses ; mais que ce cercle forme encore une sphère immense pour la mesure de l'esprit d'un enfant ! Ténèbres de l'entendement humain , quelle main téméraire osera toucher à votre voile ? Que d'abîmes je vois creuser par nos vaines sciences autour de ce jeune infortuné ! O toi qui vas le conduire dans ces périlleux sentiers & tirer devant ses yeux le rideau sacré de la nature, tremble. Affranchis-toi bien premièrement de sa tête & de sa tiensse ; crains qu'elle ne tourne à l'un ou à l'autre, & peut-être à tous les deux. Crains l'attrait précieux du mensonge , & les vapeurs enivrantes de l'orgueil. Souviens-toi , fouviens-toi sans cesse que l'ignorance n'a jamais fait de mal, que l'erreur seule est funeste, & qu'on ne s'égare point par ce qu'on ne fait pas , mais par ce qu'on croit favoir.

Ses progrès dans la géométrie vous pourroient fervir d'épreuve & de mesure certaine pour le développement de son intelligence ; mais si-tôt qu'il peut discerner ce qui est utile & ce qui ne l'est pas , il importe d'user de beaucoup de ménagement & d'art pour l'amener aux études spéculatives. Voulez-vous, par

exemple, qu'il cherche une moyenne proportionnelle entre deux lignes ? Commencez par faire en sorte qu'il ait besoin de trouver un carré égal à un rectangle donné : s'il s'agit de deux moyennes proportionnelles, il faudrait d'abord lui rendre le problème de la duplication du cube intéressant, &c. Voyez comment nous approchons par degrés des notions morales qui distinguent le bien & le mal ! Jusque ici nous n'avons connu de loi que celle de la nécessité : maintenant nous avons égard à ce qui est utile ; nous arriverons bientôt à ce qui est convenable & bon.

Le même instinct anime les diverses facultés de l'homme. A l'activité du corps qui cherche à se développer, succède l'activité de l'esprit qui cherche à s'instruire. D'abord les enfans ne sont que remuans ; en suite ils sont curieux, & cette curiosité bien dirigée est le mobile de l'âge où nous voilà parvenus. Distinguez toujours les penchans qui viennent de la nature, de ceux qui ▼iennent de l'opinion. Il est une ardeur de savoir qui n'est fondée

que sur le desir d'être estimé avant ; il en est une autre qui naît d'une curiosité naturelle à l'homme , pour tout ce qui peut l'intéresser de près ou de loin. Le desir inné du bien-être & l'impossibilité de contenter pleinement ce desir , lui font rechercher sans cesse de nouveaux moyens d'y contribuer. Tel est le premier principe de la curiosité ; principe naturel au cœur humain, mais dont le développement ne se fait qu'en proportion de nos passions & de nos lumières. Supposez un Philosophe relégué dans une île déserte avec des instrumens & des livres, sûr d'y passer seul le reste de ses jours ; il ne s'embarassera plus guères du système du monde, des loix de l'attraction, du calcul différentiel : il n'ouvrira peut-être de sa vie un seul livre ; mais jamais il ne s'abstiendra de visiter son île jusqu'au dernier recoin, quelque grande qu'elle

puiffe être. Rejettons donc encore de nos premières études les connoiffances dont le goût n'est point naturel à l'homme , & bornons-nous à celles que l'instinct nous porte à chercher.

L'ÊTRE du genre humain , c'est la terre ; l'objet le plus frappant pour nos yeux , c'est le soleil. Si-tôt que nous commençons à nous éloigner de nous, nos premières observations doivent tomber sur l'une & sur l'autre. Aussi la philosophie de presque tous les peuples sauvages roule-telle uniquement sur d'imaginaires divisions de la terre & sur la divinité du soleil.

QUEL écart! dira-t-on , peut-être. Tout-à-l'heure nous n'étions occupés que de ce qui nous touche, de ce qui nous entoure immédiatement : tout-à-coup nous voilà parcourant le globe , & faisant aux extrémités de l'Univers ! Cet écart est l'effet du progrès de nos forces & de la pente de notre esprit. Dans l'état de faiblesse & d'infirmité , le soin de nous conserver nous concentre au-dedans de nous; dans l'état de puissance & de force, le desir d'étendre notre être nous porte au-delà, & nous fait élancer aussi loin qu'il nous est possible: mais comme le monde intellectuel nous est encore inconnu , notre pensée ne va pas plus loin que nos yeux, & notre entendement ne s'étend qu'avec l'espace qu'il mesure.

TRANSFORMONS nos sensations en idées, mais ne faisons pas

» Ce livre

Traité

tout d'un coup des objets sensibles aux objets intellectuels . C'est par les premiers que nous devons arriver aux autres. Dans

les premières opérations de l'esprit, que les sens soient toujours ses guides. Point d'autre livre que le monde , point d'autre instruction que les faits. L'enfant qui lit ne pense pas, il ne fait que lire ^ il ne s'instruit pas , il apprend des mots.

Rendez votre élevé attentif aux phénomènes de la nature , bien-tôt vous le rendrez curieux; mais pour nourrir sa curiosité, ne vous prescrivez jamais de la satisfaire. Mettez les questions à sa portée, & laissez-les lui résoudre. Qu'il ne fâche rien, parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même : qu'il n'apprenne pas la science, qu'il l'invente. Si jamais vous substituez dans son esprit l'autorité à la raison, il ne raisonnera plus ; il ne fera plus que le jouet de l'opinion des autres.

Vous voulez apprendre la géographie à cet enfant , & vous lui allez chercher des globes , des sphères , des cartes : que de machines ! Pourquoi toutes ces représentations ? Que ne commencez-vous par lui montrer l'objet même, afin qu'il fâche au moins de quoi vous lui parlez.

Une belle soirée, on va se promener dans un lieu favorable, où l'horizon bien découvert laisse voir à plein le soleil couchant , & l'on observe les objets qui rendent reconnoissable le lieu de son coucher. Le lendemain, pour respirer le frais, on retourne au même lieu avant que le soleil se levé. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paroît tout en flammes : à leur éclat on attend l'aube long temps avant qu'il se montre : à chaque instant on croit le voir paroître , on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair & remplit aussitôt tout l'espace : le voile des ténèbres s'efface & tombe : l'homme reconnoît son séjour & le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle; le jour

naïf qui l'éclairé, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière & les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent

de l'Éducation. 205

& valent de concert le père de la vie ; en ce moment pas un feu ne se tait. Leur gazouillement, faible encore, est plus lent & plus doux que dans le reste de la journée : il se fait de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux n'en laisse aucun de sang-froid.

Plein de l'enthousiasme qu'il éprouve, le maître veut le communiquer à l'enfant ; il croit l'émouvoir, en le rendant attentif aux sensations dont il est ému lui-même. Pure bêtise ! C'est dans le cœur de l'homme qu'est la vie du spectacle de la nature ; pour le voir, il faut le sentir. L'enfant aperçoit les objets ; mais il ne peut apercevoir les rapports qui les lient, il ne peut entendre la douce harmonie de leur concert. Il faut une expérience qu'il n'a point acquise, il faut des sentiments qu'il n'a point éprouvés, pour sentir l'impression composée qui résulte à la fois de toutes ces sensations. S'il n'a long-temps parcouru des plaines arides, si des fables ardentes n'ont brûlé ses pieds, si la réverbération fulgurante des rochers frappés du soleil ne l'oppressa jamais, comment goûtera-t-il l'air frais d'une belle matinée ? Comment le parfum des fleurs, le charme de la verdure, l'humide vapeur de la rosée, le marcher mol & doux sur la pelouse, enchanteront-ils ses sens ? Comment le chant des oiseaux lui causera-t-il une émotion voluptueuse, si les accents de l'amour & du plaisir lui font encore

inconnus ? Avec quels transports verra-t-il naître une si belle journée , si son imagination ne fait pas lui peindre ceux dont on peut la remplir ? Enfin comment s'attendrira-t-il sur la beauté du spectacle de la nature, s'il ignore quelle main prit soin de l'orne ?

Ne tenez point à l'enfant des discours qu'il ne peut entendre. Point de descriptions , point d'éloquence, point de figures, point de poésie. Il n'est pas maintenant question de sentiment ni de goût. Continuez d'être clair, (impie & froid; le temps nous viendra que trop-tôt de prendre un autre langage.

ÉLEVÉ dans l'esprit de nos maximes, accoutumé à tirer tous

to6 Traité

ses instrumens de lui-même, & à ne recourir jamais à autrui qu'après avoir reconnu son insuffisance, à chaque nouvel objet qu'il voit, il l'examine long-temps sans rien dire. Il est pensif & non questionneur. Contentez-vous donc de lui présenter à propos les objets ; puis quand vous verrez sa curiosité suffisamment occupée , faites-lui quelque question laconique qui le mette sur la voie de la résoudre.

Dans cette occasion , après avoir bien contemplé avec lui le soleil levant, après lui avoir fait remarquer du même côté les montagnes & les autres objets voisins, après l'avoir laissé causer la-dessus tout à son aise, gardez quelques momens le silence comme un homme qui rêve, & puis vous lui direz : je songe qu'hier au soir le soleil s'est couché à l'horizon , & qu'il s'est levé à ce matin. Comment cela se peut-il faire ? N'ajoutez rien de plus ; s'il vous fait des questions , n'y répondez point; parlez d'autre chose. Laissez-le à lui-même, & soyez sûr qu'il y pensera.

Pour qu'un enfant s'accoutume a être attentif, & qu'il foit bien frappé de quelque vérité fenfible , il faut qu'elle lui donne quelques jours d'inquiétude avant de la découvrir. S'il ne conçoit pas affez celle-ci de cette manière , il y a moyen de la lui rendre plus fenfible encore ; & ce moyen , c'eft de retourner la queftion. S'il ne fait pas comment le foleil parvient de fon coucher à ion lever, il fait au moins comment il parvient de fon lever à fon coucher ; fes yeux feuls le lui apprennent. Éclairciïiez donc la première queftion par l'autre : ou votre élevé eft abfolument ftupide, ou l'analogie eft trop claire pour lui pouvoir échapper. Voilà fa première leçon de cofmogrnphie.

Commr nous procédons toujours lentement, d'idée fenfible en idée fenfible; que nolis nous familiarifons long-temps avec la même avant de pafiër à une autre , & qu'enfin nous ne forçons jamais notre cleve d'être attentif, il y a loin de cette première leçon à la connoiffance du cours du foleil & de la figure de la terre : mais comme tous les mouvemens apparens des corps célestes tiennent au même principe, & que la première obfervation mené k toute»

de r Éducation. 207

les autres, il faut moins d'effort , quoiqu'il faille plus de temps / pour arriver d'une révolution diurne au calcul des éclipfes, que pour bien comprendre le jour & la nuit.

Puisque le foleil tourne autour du monde il de'crit un cercle, & tout cercle doit avoir un cenire : nous favons de'ja cela. Ce centre ne fauroit fe voir , car il eft au cœur de la terre ; mais on peut fur la lurface marquer deux points qui lui correfpondent. Une broche paffant par les trois points & prolongée jufqu'au ciel départ &

d'autre , fera l'axe du monde & du mouvement journalier du foleil. Un toton rond tournant fur fa pointe repréfente le ciel tournant fur fon axe ; les deux pointes du toton font les deux pôles : l'enfant fera fore aife d'en connoître un ; je le lui montre à la queue de la petite ourfe. Voilà de l'amufement pour la nuit ; peu - h- peu l'on fe familiarife avec les étoiles , & de-là naît le premier goût de connoître les planettes , & d'obferver les conftellations.

Nous avons vu lever le foleil a la faint Jean; nous Talions voir auffi lever à Noël ou quelque autre beau jour d'hiver : car on fait que nous ne fommes pas pareffeux , & que nous nous faifons un jeu de braver le froid. J'ai foin de faire cette féconde obfervation dans le même lieu où nous avons fait la première, & moyennant quelque adrefle pour préparer la remarque, l'un ou l'autre ne manquera pas de s'écrier : Oh!oh! voila qui eft plaifant! le foleil ne fe levé plus a la même place ! Ici font nos anciens renfeignemens, & h préfent il s'eft levé là, &c. Il y a donc un orient

d'été & un orient d'hiver, &c Jeune maître , vous

voilà fur la voie. Ces exemples vous doivent fuffire pour enfeigner très-clairement la fphère, en prenant le monde pour le monde, & le foleil pour le foleil.

En général ne fubflituez jamais la ligne à la chofe, que quand il vous eft impoffible de la montrer. Car le ligne abforbe l'attention de l'enfant , & lui fait oublier la chofe repréfentée.

La fphère armillaire me paroît une machine mal compofée, & exécutée dans de mauvaifes proportions. Cette cocfulion de cercles

& les bizarres figures qu'on y remarque , lui donnent un air de grimoire qui effarouche l'esprit des enfans. La terre est trop petite, les cercles sont trop grands, trop nombreux ; quelques-uns, comme les colures , sont parfaitement inutiles; chaque cercle est plu* large que la terre ; l'épaisseur du carton leur donne un air de solidité qui les fait prendre pour des cartes circulaires réellement existantes, & quand vous dites à l'enfant que ces cercles sont imaginaires, il ne fait ce qu'il voit, il n'entend plus rien.

Nous ne devons jamais nous mettre à la place des enfans , nous n'entrons pas dans leurs idées, nous leur prêtons les nôtres, & suivant toujours nos propres raisonnemens , avec des chaînes de vérités , nous nous enfonçons qu'extravagances & qu'erreurs dans leur tête.

On dispute sur le choix de l'analyse ou de la synthèse pour étudier les sciences. Il n'est pas toujours besoin de choisir. Quelquefois on peut résoudre & composer dans les mêmes recherches, & guider l'enfant par la méthode enseignante , lorsqu'il croit ne faire qu'analyser. Alors, en employant en même temps l'une & l'autre , elles se serviroient mutuellement de preuve. Partant à la fois des deux points opposés , sans penser faire la même route, il feroit tout surpris de se rencontrer, & cette surprise ne pourroit qu'être fort agréable. Je voudrois , par exemple, prendre la géographie par les deux termes, & joindre à l'étude des révolutions du globe la mesure de ses parties , à commencer du lieu qu'on habite. Tandis que l'enfant étudie la sphère & se transporte ainsi dans les lieux, ramenez- le à la division de la terre, & montrezlui d'abord son propre féjour.

Ses deux premiers points de géographie seront la ville où il demeure , & la maison de campagne de son père : en suite les lieux

intermédiaires, en fuite les rivières du voisinage, enfin l'aspect du foileil & la manière de s'orienter. C'est ici le point de réunion. Qu'il fifle lui-même la carte de tout cela ; carte très-fimple & d'abord formée de deux feuls objets auxquels il ajoute peu-à-peu les autres, à mesure qu'il fait, ou qu'il estime leur distance &

leur

leur position. Vous voyez déjà quel avantage nous lui avons procuré d'avance, en lui mettant un compas dans les yeux.

MALGRÉ cela, sans doute, il faudra le guider un peu, mais très-peu, sans qu'il y paroisse. S'il se trompe, laissez-le faire, ne corrigez point ses erreurs. Attendez en silence qu'il soit en état de les voir & de les corriger lui-même; ou tout au plus, dans une occasion favorable , amenez quelque opération qui les lui fasse sentir. S'il ne se trompoit jamais , il n'apprendroit pas si bien. Au reste , il ne s'agit pas qu'il fâche exactement la topographie du pays, mais le moyen de s'en instruire; peu importe qu'il ait des cartes dans la tête , pourvu qu'il conçoive bien ce qu'elles représentent , & qu'il ait une idée nette de l'art qui sert à les dresser. Voyez déjà la différence qu'il y a du faveur de vos élevés à l'ignorance du mien! Us savent les cartes, & lui les fait. Voici de nouveaux ornemens pour sa chambre.

Souvenez-vous toujours que l'esprit de mon institution n'est pas d'enseigner à l'enfant beaucoup de choses, mais de ne laisser jamais entrer dans son cerveau que des idées justes & claires. Quand il ne fauroit rien, peu m'importe, pourvu qu'il ne se trompe pas , & je ne mets des vérités dans sa tête que pour le garantir des erreurs qu'il apprendroit à leur place. La raison , le jugement viennent lentement : les préjugés accourent en foule, c'est

d'eux qu'il le faut préférer. Mais si vous regardez la science en elle-même, vous entrez dans une mer sans fond, sans rives, toute pleine d'écueils ; vous ne vous en tirerez jamais. Quand je vois un homme épris de l'amour des connoissances , se laisser séduire à leur charme, & courir de l'une à l'autre sans savoir s'arrêter , je crois voir un enfant sur le rivage amassant des coquilles, & commençant par s'en charger; puis , tenté par celles qu'il voit encore, en rejeter, en reprendre, jusqu'à ce qu'accablé de leur multitude & ne sachant plus que choisir, il finisse par tout jeter & retourne à vide.

Durant le premier âge le temps étoit long; nous ne cherchions qu'à le perdre, de peur de le mal employer. Ici c'est tout Traité de V'Éduc. Tome 1. D d

210 Traité

le contraire , & nous n'en avons pas assez pour faire tout ce qui feroit utile. Songez que les passions approchent , & que si - tôt qu'elles frapperont à la porte, votre élevé n'aura plus d'attention que pour elles. L'âge paisible d'intelligence est si court, il passe si rapidement, il a tant d'autres usages nécessaires , que c'est une folie de vouloir qu'il s'efforce à rendre un enfant savant. Il ne s'agit point de lui enseigner les sciences, mais de lui donner du goût pour les aimer, & des méthodes pour les apprendre, quand ce goût fera mieux développé. C'est-là très- certainement un principe fondamental de toute bonne éducation.

Voici le temps aussi de l'accoutumer peu-à-peu à donner une attention suivie au même objet; mais ce n'est jamais la contrainte, c'est toujours le plaisir le desir qui doit produire cette attention; il faut avoir grand soin qu'elle ne l'accable point & n'aille pas

jufqu'à l'ennui. Tenez donc toujours l'œil au guet,& , quoiqu'il arrive, quittez tout avant qu'il s'ennuie; car il n'importe jamais autant qu'il apprenne, qu'il importe qu'il ne faiTe rien malgré lui.

S'il vous queftionne lui-même , répondez autant qu'il faut pour nourrir fa curiofité , non pour la rafTafier : fur-tout , quand vous voyez qu'au lieu de queftionner pour s'inftuire, il fe met à battre la campagne & a vous accabler de fottes queftions, arrêtez vous à l'inftant ; sûr qu'alors il ne fe foucie plus de la chofe , mais feulement de vous affervir à fes interrogations. Il faut avoir moins d'égards aux mots qu'il prononce, qu'au motif qui le fait parler. Cet avertiffement , jufqu'ici moins néceffaire , devient de la dernière importance auffi-tôt que l'enfant commence à raifonner.

Il y a une chaîne de vérités générales, par laquelle toutes les fciences tiennent à des principes communs & fe développent fuccellivement. Cette chaîne eft la méthode des Philofophes ; ce n'eft point de celle-là qu'il s'agit ici. Il y en a une toute différente par laquelle chaque objet particulier en attire un autre , & montre toujours celui qui le fuit. Cet ordre, qui nourrit par une curiofité continuelle l'attention qu'ils exigent tous , eft celui que fuivent la plupart des hommes, & fur-tout celui qu'il faut aux

DE V Ê D U C A T I O N. 21r

enfants. En nous orientant pour lever nos cartes , il a fallu tracer des méridiennes. Deux points d'interfection entre les ombres égales du matin & du foir, donnent une méridienne excellente pour un aftronyme de treize ans. Mais ces méridiennes s'effacent

- il faut du temps pour les tracer; elles affujettiffent à travailler

toujours dans le même lieu; tant de foins, tant de gêne l'ennuieroient k la fin. Nous l'avons prévu ; nous y pourvoyons d'avance.

Me voici de nouveau dans mes longs & minutieux détails. Le-cleur, j'entends vos murmures & je les brave : je ne veux point facrifier à votre impatience la partie la plus utile de ce livre. Prenez votre parti fur mes longueurs : car pour moi j 'ai pris le mien fur vos plaintes.

Depuis long-temps nous nous étions apperçus, mon élevé & moi , que l'ambre , le verre , la cire , divers corps frottés attiroient les pailles , & que d'autres ne les attiroient pas. Par hazard nous en trouvons un qui a une vertu plus fingulière encore : c'eft d'attirer a quelque diftance , & fans être frotté, la limaille & d'autres brins de fer. Combien de temps cette qualité nous amufe, fans que nous puiffions y rien voir de plus ! Enfin, nous trouvons qu'elle fe communique au fer même aimanté dans un certain fens. Un jour nous allons à la foire : un joueur de gobelets attire avec un morceau de pain un canard de cire flottant fur un baffin d'eau. Fort furpris , nous ne difions pourtant pas : c'eft un forcier ; car nous ne favons ce que c'eft qu'un forcier. Sans cefTe frappés d'effets dont nous ignorons les caufes , nous ne nous preffons de juger de rien, & nous reftons en repos dans notre ignorance, jufqu'a ce que nous trouvions l'occafion d'en fortir.

De retour au logis, a force de parler du canard de la foire, nous allons nous mettre en tête de l'imiter : nous prenons une bonne aiguille bien aimantée , nous l'entourons de cire blanche, que nous façonnons de notre mieux en forme de canard , de forte que l'aiguille traverse le corps & que la tête faffe le bec. Nous pofons fur l'eau le canard , nous approchons du bec un anneau de clef, & nous voyons , avec une joie facile à comprendre , que

Dd ij

ai2 Traité

notre canard fût la clef, précifément comme celui de la foire fuivoit le morceau de pain. Obferver dans quelle direction le canard s'arrête fur l'eau quand on l'y laifle en repos ; c'eft ce que nous pourrons faire une 2utre fois. Quant à préfent, tout occupés de notre objet , nous n'en voulons pas davantage.

Dès le même foir nous retournons à la foire avec du pain préparé dans nos poches , & fi-tôt que le joueur de gobelets a fait fon tour, mon petit docteur, qui fe contenoit à peine, lui dit que ce tour n'eft pas difficile, & que lui-même en fera bien autant : il eft pris au mot. A l'inftant il tire de fa poche le pain où eft caché le morceau de fer : en approchant de la table le cœur lui bat ; il préfente le pain prefqu'en tremblant ; le canard vient & le fuit : l'enfant s'écrie & trefTaillit d'aife. Aux battemens des mains, aux acclamations de l'afTemblée, la tête lui tourne; il eft hors de lui. Le bateleur, interdit, vient pourtant l'embraffer , le féliciter, & le prie de l'honorer encore le lendemain de fapréfence, ajoutant qu'il aura foin d'âïembler plus de monde encore pour applaudir à fon habileté. Mon petit naturalifte enorgueilli veut babiller ; mais fur le champ je lui ferme la bouche & l'emmené comblé d'éloges.

L'enfant, jufqu'au lendemain, compte le minutes avec une rifible inquiétude. Il invite tout ce qu'il rencontre, il voudroit que tout le genre humain fût témoin de fa gloire: il attend l'heure avec peine, il la devance, on vole au rendez-vous; la falle eft déjà pleine. En entrant fon jeune cœur s'épanouit. D'autres jeux doivent précéder; le joueur de gobelets fe furpafTe, & fait des

choses surprenantes. L'enfant ne voit rien de tout cela : il s'agite , il sue , il respire h peine ; il passe son temps à manier dans sa poche son morceau de pain d'une main tremblante d'impatience. Enfin son tour vient; le maître l'annonce au public avec pompe. Il s'approche un peu honteux ; il tire son pain. . . nouvelle vicissitude des choses humaines ! le canard , fi privé la veille, est devenu fauvage aujourd'hui ; au lieu de présenter le bec, il tourne la queue & s'enfuit, il évite le pain & la main qui le présente, avec autant de soin qu'il les fuivait auparavant. Après mille efforts

inutiles & toujours hués, l'enfant se plaint , dit qu'on le trompe, que c'est un autre canard qu'on a substitué au premier, & défie le joueur de gobelets d'attirer celui-ci.

Le joueur de gobelets , sans répondre, prend un morceau de pain, le présente au canard : à l'instant le canard fuit le pain & vient à la main qui le retire : l'enfant prend le même morceau de pain, mais loin de réussir mieux qu'auparavant, il voit le canard se moquer de lui & faire des pirouettes tout autour du bassin ; il s'éloigne enfin tout confus & n'ose plus s'exposer aux huées.

Alors le joueur de gobelets prend le morceau de pain que l'enfant avait apporté & s'en sert avec autant de succès que du sien ; il en tire le fer devant tout le monde : autre ruse à nos dépens; puis, de ce pain ainsi vidé, il attire le canard comme auparavant. Il fait la même chose avec un autre morceau coupé devant tout le monde , par une main tierce ; il en fait autant avec son gant , avec le bout de son doigt. Enfin il s'éloigne au milieu de la chambre, & , du ton d'emphase propre à ces gens -là, déclarant que son canard n'obéira pas moins à sa voix qu'à son geste, il lui parle, & le canard obéit; il lui dit d'aller à droite & il va à droite, de revenir & il revient, de tourner & il tourne , le mouvement est

auffi prompt que l'ordre. Les applaudiflemens redoublés font autant d'affronts pour nous ; nous nous évadons fans être apperçus , & nous nous renfermons dans notre chambre fans aller raconter nos fuccès à tout le monde , comme nous l'avions projette.

Le lendemain matin l'on frappe à notre porte, j'ouvre ; c'est l'homme aux gobelets. Il fe plaint modeftement de notre conduite; que nous avoit-il fait pour nous engager à vouloir décréditer fes jeux & lui ôter fon gagne- pain ? Qu'y a-t-il donc de fi merveilleux dans l'art d'attirer un canard de cire , pour acheter cet honneur aux dépens de la fubftiance d'un honnête homme ? Ma foi , Meilleurs, fi j'avois quelque autre talent pour vivre , je ne me glorifierois guères de celui-ci. Vous deviez croire qu'un-homme, qui a paffé fa vie à s'exercer à cette chétîYC indu/trie, en fait là-

ai4 Traité

deflus plus que vous, qui ne vous en occupez que quelques momens. Si je ne vous ai pas d'abord montré mes coups de maitre, c'est qu'il ne faut pas fe prefTer d'étaler étourdiment ce qu'on fait ; j'ai toujours foin de conferver mes meilleurs tours pour l'occafion , & après celui-ci j'en ai d'autres encore pour arrêter de jeunes indifcrets. Au refte , Meilleurs , je viens de bon cœur vous apprendre ce fecret qui vous a tant embarrassés, vous priant de n'en pas abufer pour me nuire, & d'être plus retenus une autre fois.

Alors il nous montre fa machine , & nous voyons, avec la dernière furprife , qu'elle ne confifte qu'en un aimant fort & bien armé , qu'un enfant caché fous la table faifoit mouvoir (ans qu'on s'en apperçut.

L'homme replie sa machine, & après lui avoir fait nos remercieris & nos excuses, nous voulons lui faire un présent; il le refuse, » Non, Meilleurs, je n'ai pas assez à me louer de vous » pour accepter vos dons; je vous en suis obligé à moi malgré » vous; c'est ma seule vengeance. Apprenez qu'il y a de la géné- » rosité dans tous les états; je fais payer mes tours & non mes » leçons. «

En sortant, il m'adresse à moi nommément & tout haut une réprimande. » J'excuse volontiers, me dit-il, cet enfant; il n'a » péché que par ignorance. Mais vous, Monsieur, qui deviez » connaître la faute, pourquoi la lui avoir laissée faire? Puisque » vous vivez ensemble, comme le plus âgé, vous lui devez vos » soins, vos conseils: votre expérience est l'autorité qui doit le » conduire. En se reprochant, étant grand, les torts de sa jeu- » nesse, il vous reprochera sans doute ceux dont vous ne l'aurez » pas averti. «

Il part & nous laisse tous deux très-confus. Je me blâme de ma molle facilité; je promets à l'enfant de le sacrifier une autre fois à son intérêt, & de l'avertir de ses fautes avant qu'il en fasse: car maintenant s'approche où nos rapports vont changer, & où la févérité du maître doit succéder à la complaisance du camarade:

de l'Education. 215

ce changement doit s'amener par degrés; il faut tout prévoir, & tout prévoir de fort loin.

Le lendemain nous retournons à la foire pour revoir le tour dont nous avons appris le secret. Nous abordons avec un profond respect notre bateleur-Socrate; à peine osons-nous lever les yeux sur lui. Il nous comble d'honnêtetés, & nous place avec une défiance qui nous humilie encore. Il fait ses tours comme à l'ordinaire

; mais il s'amufe & fe complaît long-temps à celui du canard, en nous regardant fouvent d'un air afTez fier. Nous favons tout & ne foufflons pas. Si mon élevé ofoit feulement ouvrir la bouche, ce feroit un enfant à écraft.

Tout le détail de cet exemple importe plus qu'il ne femble. Que de leçons dans une feule ! Que de fuites mortifiantes attire le premier mouvement de vanité ! Jeune maître , épiez ce premier mouvement avec foin. Si vous favez en faire fortir ainfi l'humiliation, les difgraces, foyez sûr qu'il n'en reviendra de long -temps un fécond. Que d'apprêts, direz-vous ! j'en conviens; & le tout pour nous faire une bouffible qui nous tienne lieu de méridienne.

Ayant appris que l'aimant agit à travers les autres corps, nous n'avons rien de plus preffé que de faire une machine femblable à celle que nous avons vue. Une table évuidée , un baflin trèsplat ajufté fur cette table, «Se rempli de quelques lignes d'eau, un canard fait avec un peu plus de foin , &c. Souvent attentifs autour du baflin, nous remarquons enfin que le canard en repos affecte toujours h- peu-près la même direction. Nous fuivons cette expérience ; nous examinons cette direction , nous trouvons qu'elle eft du midi au nord; il n'en faut pas davantage, notre bouffible eft trouvée, ou auta.it vaut; nous voilà dans la phyfique.

Il y a divers climats fur la terre, & diverfes températures à ces climats. Les faifons varient plus fenfiblement à mefure qu'on approche du pôle ; tous les corps fe refferrent au froid & fe dilatent à la chaleur ; cet effet eft plus mefurabîe dans les liqueurs , & plus fenfibles dans les liqueurs fpiritueufes : de-là le thermomètre. Le vent frappe le vifage; l'air eft donc un corps, un fluide,

on le fent , quoiqu'on n'ait aucun moyen de le voir. Renverfez un verre dans l'eau, l'eau ne le remplira pas, a moins que vous ne laiffiez à l'air une iffue; l'air eft donc capable de réfiftance : enfoncez le verre davantage , l'eau gagnera dans l'efpace d'air , fans pouvoir remplir tout à- fait cet efpace; l'air eft donc capable de compreffion jufqu'à certain point. Un ballon rempli d'air comprimé , bondit mieux que rempli de toute autre matière ; l'air eft donc un corps élaftique. Etant étendu dans le bain, foulevez horizontalement le bras hors de l'eau, vous le fentirez chargé d'un poids terrible ; l'air eft donc un corps pefant. En mettant l'air en équilibre avec d'autres fluides , on peut mefurer fon poids : de-là. le baromètre, le fyphon, la canne à vent, la machine pneumatique. Toutes les loix de la ftatique & de l'hydroftatique fe trouvent par des expériences tout auffi groffières. Je ne veux pas qu'on entre pour rien de tout cela, dans un cabinet de phyfique expérimentale. Tout cet appareil d'inftromens & de machines me déplaît. L'air fcientifique tue la fcience. Ou toutes ces machines effrayent un enfant , ou leurs figures partagent & dérobent l'attention qu'il devoit à leurs effets.

Je veux que nous faillions nous-mêmes toutes nos machines, & je ne veux pas commencer par faire l'inftroment avec l'expérience ; mais je veux qu'après avoir entrevu l'expérience, comme par hazard , nous inventions peu -à-peu l'inftroment qui doit la vérifier. J'aime mieux que nos inftromens ne foient point fi parfaits & fi juftes; & que nous ayons des idées plus nettes de ce qu'ils doivent être , & des opérations qui doivent en réfulter. Pour ma première leçon de ftatique, au lieu d'aller chercher des balances, je mets un bâton en travers fur le dos d'une chaife , je mefure la longueur des deux parties du bâton en équilibre ; j'ajoute de part & d'autre, des poids tantôt égaux, tantôt inégaux ; & le tirant ou le pouffant

autant qu'il est nécessaire ; je trouve enfin que l'équilibre résulte d'une proportion réciproque entre la quantité des poids & la longueur des leviers. Voilà déjà mon petit physicien capable de rectifier des balances avant que d'en être vu.

Sans

DE L'ÉDUCATION. ZiJ

Sans contredit , on prend des notions bien plus claires & bien plus sûres des choses qu'on apprend ainsi de foi-même, que de celles qu'on tient des enseignemens d'autrui, & outre qu'on n'accoutume point à se fier à se fonder fervilement à l'autorité, l'on se rend plus ingénieux à trouver des rapports , à lier des idées , à inventer des instrumens , que quand , adoptant tout cela tel qu'on nous le donne, nous laissons affaiblir notre esprit dans la nonchalance ; comme le corps d'un homme , qui toujours habillé, chauffé, servi par les gens , & entraîné par les chevaux, perd à la fin la force & l'usage de ses membres. Boileau se vantoit d'avoir appris à Racine à rimer difficilement : parmi tant d'admirables méthodes pour abréger l'étude des sciences , nous aurions grand besoin que quelqu'un nous en donnât une pour les apprendre avec effort.

L'AVANTAGE le plus sensible de ces lentes & laborieuses recherches, est de maintenir, au milieu des études spéculatives , le corps dans son activité, les membres dans leur souplesse , & de former sans cesse les mains au travail & aux usages utiles à l'homme. Tant d'instrumens inventés pour nous guider dans nos expériences &c suppléer à la justesse des sens, en font négliger l'exercice. Le graphomètre dispense d'estimer la grandeur des angles ; l'œil qui mesuroit avec précision les distances , s'en fie à

la chaîne qui les mesure pour lui : la romaine m'exempte de juger à la main le poids que je connois par elle. Plus nos outils font ingénieux, plus nos organes deviennent grossiers & mal-adroits : à force de raffsembler des machines autour de nous, nous n'en trouvons plus en nous-mêmes.

Mais quand nous mettons, à fabriquer ces machines, l'adresse qui nous en tenoit lieu, quand nous employons à les faire la sagacité qu'il falloit pour nous en passer, nous gagnons sans rien perdre, nous ajoutons l'art à la nature, & nous devenons plus ingénieux sans devenir moins adroits. Au lieu de coller un enfant sur des livres, si je l'occupe dans un atelier, ses mains travaillent au profit de son esprit : il devient philosophe & croit n'être qu'un ouvrier. Enfin cet exercice a d'autres usages dont je

Traité de l'Éduc. Tome I, E e-

218 Traité

parlerai ci-après, & l'on verra comment, des jeux de la philosophie, on peut s'élever aux véritables fondions de l'homme.

J'ai déjà dit que les connoissances purement spéculatives ne convenoient guères aux enfans, même approchant de l'adolescence ; mais sans les faire entrer bien avant dans la physique systématique, faites pourtant que toutes leurs expériences se lient l'une à l'autre par quelque sorte de déduction ; afin qu'à l'aide de cette chaîne ils puissent les placer par ordre dans leur esprit, & se les rappeler au besoin ; car il est bien difficile que des faits, & même des raisonnemens isolés, tiennent long-temps dans la mémoire, quand on manque de prise pour les y ramener.

Dans la recherche des loix de la nature, commencez toujours par les phénomènes les plus communs & les plus fenfibles ; & accoutumez votre élevé à ne pas prendre ces phénomènes pour des raifons, mais pour des faits. Je prends une pierre, je feins de la pofer en l'air; j'ouvre la main, la pierre tombe. Je regarde Emile attentif à ce que je fais, & je lui dis : pourquoi cette pierre eft-elle tombée ?

Quel enfant reftera court à cette queftion ? Aucun, pas même Emile, fi je n'ai pris grand foin de le préparer à n'y favoir pas répondre. Tous diront que la pierre tombe, parce qu'elle eft pefante. Et qu'eft-ce qui eft pefant ? C'eft ce qui tombe. La pierre tombe donc, parce qu'elle tombe ? Ici mon petit philofophe eft arrêté tout de bon. Voilà la première leçon de phyfique fyflématique, & , foit qu'elle lui profite ou non dans ce genre , , ce fera toujours une leçon de bon fens.

A mefure que l'enfant avance en intelligence, d'autres confédérations importantes nous obligent à plus de choix dans fes occupations. Si- tôt qu'il parvient à fe connoître affez lui même pour concevoir en quoi confifte fon bien-être, fi tôt qu'il peut faifir des rapports affez étendus pour juger de ce qui lui convient & de ce qui ne lui convient pas, dès-lors il eft en état de fentir la différence du travail à l'amufement , & de ne regarder celui-ci que comme le dilaffement de l'autre. Alors des objets d'utilité

de v Éducation. 219

réelle peuvent entrer dans fes études , & l'engager à y donner une application plus confiante qu'il n'eu donnoit à de fimples amufemens. La loi de la néceffité toujours renaiffante , apprend de bonne heure à l'homme à faire ce qui ne lui plaît pas , pour

prévenir un mal qui lui déplairoit davantage. Tel est l'usage de la prévoyance; & de cette prévoyance bien 'ou mal réglée, naît toute la fageſte ou toute la miſère humaine.

Tout homme veut être heureux; mais pour parvenir à l'être, il faudroit commencer par favoir ce que c'eſt que bonheur. Le bonheur de l'homme naturel eſt auſſi ſimple que fa vie ; il conſiſte a ne pas fouffrir : la famé, la liberté, le néceſſaire le conſtituent. Le bonheur de l'homme moral eſt autre choſe; mais ce n'eſt pas de celui-là qu'il eſt ici queſtion. Je ne faurois trop répéter qu'il n'y a que des objets purement phyſiques qui puiſſent intéreſſer les enfans , ſur-tout ceux dont on n'a pas éveillé la vanité, & qu'on n'a point corrompus d'avance par le poiſon de l'opinion.

LoiſQU'AVANT de ſentir leurs beſoins ils les prévoient, leur intelligence eſt déjà fort avancée, ils commencent a connoître le prix du temps. Il importe alors de les accoutumer à en diriger l'emploi ſur des objets utiles , mais d'une utilité ſenſible à leur âge & a la portée de leurs lumières. Tout ce qui tient a l'ordre moral & a l'usage de la ſociété, ne doit point ſi-tôt leur être préſenté , parce qu'ils ne ſont pas en état de l'entendre. C'eſt une ineptie d'exiger d'eux qu'ils s'appliquent h des choies qu'on leur dit vaguement être pour leur bien , ſans qu'ils ſâchent quel eſt ce bien, & dont on les allure qu'ils tireront du profit étant grands, ſans qu'ils prennent maintenant aucun intérêt à ce prétendu profit qu'ils ne fauroient comprendre.

Que l'enfant ne ſaſſe rien ſur parole; rien n'eſt bien pour lui , que ce qu'il ſent être tel. En le jettant toujours en avant de ſes lumières, vous croyez uſer de prévoyance & vous en manquez. Pour l'armer de quelques vains inſtrumens dont il ne fera peut-être ja-

mais d'usage, vous lui ôtez l'instrument le plus universel de l'homme, qui est le bon sens; vous l'accoutumez à se

Ee ij

220 Traité

laisser toujours conduire, on n'être jamais qu'une machine entre les mains d'autrui. Vous voulez qu'il soit docile étant petit; c'est vouloir qu'il soit crédule & dupe étant grand. Vous lui dites sans cesse tout ce que je vous demande pour votre avantage; mais vous n'êtes pas en état de le connaître. Que m'importe à moi, que vous fassiez ou non ce que j'exige ? Ceci pour vous seul que vous travaillez. Avec tous ces beaux discours que vous lui tenez maintenant pour le rendre sage, vous préparez le succès de ceux que lui tiendra quelques jours un visionnaire, un faiseur, un charlatan, un fourbe ou un fou de toute espèce pour le prendre à son piège, ou pour lui faire adopter sa folie.

Il importe qu'un homme fasse bien des choses dont un enfant ne saurait comprendre l'utilité ; mais faut-il, & se peut-il qu'un enfant apprenne tout ce qu'il importe à un homme de savoir ? Tâchez d'apprendre à l'enfant tout ce qui est utile à son âge, & vous verrez que tout son temps fera plus que rempli. Pourquoi voulez-vous, au préjudice des études qui lui conviennent aujourd'hui, l'appliquer à celles d'un âge auquel il est si peu sûr qu'il parvienne ? Mais, direz-vous, fera-t-il temps d'apprendre ce qu'on doit savoir quand le moment sera venu d'en faire usage ? Je l'ignore ; mais ce que je fais, c'est qu'il est impossible de l'apprendre plutôt ; car nos vrais maîtres font l'expérience & le sentiment, & jamais l'homme ne sent bien ce qui convient à l'homme que dans les rapports où il s'est trouvé. Un enfant fait qu'il est fait pour deve-

nir homme ; toutes les idées qu'il peut avoir de l'état d'homme , font des occasions d'instruction pour lui ; mais sur les idées de cet état qui ne font pas à sa portée , il doit rester dans une ignorance absolue. Tout mon livre n'est qu'une preuve continuelle de ce principe d'éducation.

Si-TOT que nous sommes parvenus à donner à notre élevé une idée du mot utile , nous avons une grande prise de plus pour le gouverner ; car ce mot le frappe beaucoup, attendu qu'il n'a pour lui qu'un sens relatif à son âge , & qu'il en voit clairement le rapport à son bien-être actuel. Vos enfans ne font point frappés de ce mot, parce que vous n'avez pas eu soin de leur en donner

de l'Education. an'

«ne idée qui soit à leur portée, & que d'autres se chargeant toujours de pourvoir à ce qui leur est utile , ils n'ont jamais besoin d'y songer eux-mêmes & ne fassent ce que c'est qu'utilité.

A quoi cela est-il bon ? Voilà désormais le mot sacré, le mot déterminant entre lui & moi dans toutes les actions de notre vie : voilà la question qui, de ma part, fuit infailliblement toutes les questions, & qui sert de frein à ces multitudes d'interrogations fottes & fastidieuses, dont les enfans fatiguent sans relâche & sans fruit tous ceux qui les environnent, plus pour exercer sur eux quelque espèce d'empire que pour en tirer quelque profit. Celui à qui , pour la plus importante leçon, l'on apprend à ne vouloir rien savoir que d'utile, interroge comme Socrate ; il ne fait pas une question sans s'en rendre à lui-même la raison qu'il fait qu'ouï lui en va demander avant que de la résoudre.

Voyez quel puissant instrument je vous mets entre les mains pour agir sur votre élevé ! Ne fâchant les raisons de rien, le voilà

presque réduit au silence quand il vous plaît ; & vous , au contraire , quel avantage vos connoissances & votre expérience ne vous donnent-elles point pour lui montrer l'utilité de tout ce que vous lui proposerez ? Car , ne vous y trompez pas , lui faire cette question, c'est lui apprendre à vous la faire à son tour, & vous devez compter sur tout ce que vous lui proposerez dans la suite, qu'à votre exemple il ne manquera pas de dire : à quoi cela est-il bon ?

C'est ici peut-être le piège le plus difficile à éviter pour un gouverneur. Si, sur la question de l'enfant, ne cherchant qu'à vous tirer d'affaire, vous lui donnez une fausse raison qu'il ne soit pas en état d'entendre , voyant que vous raisonnez sur vos idées & non sur les siennes , il croira ce que vous lui dites bon pour votre âge & non pour le sien; il ne se fierà plus à vous, & tout est perdu : mais où est le maître qui veuille bien rester court , & convenir de ses torts avec son élevé ? Tous Ce font une loi de ne pas convenir même de ceux qu'ils ont, & moi je m'en ferois une de convenir même de ceux que je n'aurois pas, quand je ne

222 Traité

pourrais mettre mes raisons à sa portée : ainsi ma conduite, toujours nette dans son esprit, ne lui feroit jamais suspecte , & je me confererois plus de crédit en me supposant des fautes, qu'ils ne font en cachant les leurs.

Premièrement, songez bien que c'est rarement à vous de lui proposer ce qu'il doit apprendre : c'est à lui de le désirer , de le chercher, de le trouver; à vous de le mettre à sa portée, de faire naître adroitement ce désir, & de lui fournir les moyens de le satisfaire. Il faut de-là que vos questions doivent être peu fréquentes, mais bien choisies, & que, comme il en aura beaucoup

plus à vous faire que vous a lui, vous ferez toujours moins à découvert , & plus fouvent dans le cas de lui dire : en quoi ce que vous me demande^e ejl-il utile à [avoir ?

De plus , comme il importe peu qu'il apprenne ceci ou cela , pourvu qu'il conçoive bien ce qu'il apprend & l'usage de ce qu'il apprend, fi-tôt que vous n'avez pas à lui donner sur ce que vous lui dites un éclaircissement qui soit bon pour lui , ne lui en donnez point du tout. Dites-lui sans scrupule : je n'ai pas de bonne réponse à vous faire; j'avois tort , laissez cela. Si votre instruction étoit réellement déplacée, il n'y a pas de mal à l'abandonner tout-à-fait; si elle ne l'étoit pas, avec un peu de soin vous trouverez bientôt l'occasion de lui en rendre l'utilité sensible.

Je n'aime point les explications en discours ; les jeunes gens y font peu d'attention & ne les retiennent guères. Les choses , les choses ! Je ne répéterai jamais assez que nous donnons trop de pouvoir aux mots : avec notre éducation babillarde , nous ne faisons que des babillards.

Supposons que, tandis que j'étudie avec mon élève le cours du soleil & la manière de s'orienter, tout-à-coup il m'interrompt pour me demander à quoi sert tout cela. Quel beau discours je vais lui faire ! De combien de choses je fais l'occasion de l'instruire en répondant si question, sur-tout si nous avons des témoins de notre entretien !

de l'Éducation. 225

(§0) Je lui parlerai de l'utilité des voyages, des avantages du commerce , des productions particulières à chaque climat des mœurs des différens peuples, de l'usage du calendrier, de la supputation du retour des saisons pour l'agriculture, de l'art de la na-

vigation, de la manière de se conduire sur mer & de fuivre exactement sa route sans faveur où l'on est. La politique, l'histoire naturelle, l'astronomie, la morale même & le droit des gens, entreront dans mon explication de manière à donner à mon élève une grande idée de toutes ces sciences, & un grand desir de les apprendre. Quand j'aurai tout dit, j'aurai fait l'étalage d'un vrai pédant, auquel il n'aura pas compris une seule idée. Il aura grande envie de me demander, comme auparavant, à quoi sert de s'orienter; mais il n'ose, de peur que je ne me fâche. Il trouve mieux son compte à feindre d'entendre ce qu'on l'a forcé d'écouter. Ainsi se pratiquent les belles éducations.

Mais notre Emile plus rustiquement élevé, & qui nous donne avec tant de peine une conception dure, n'écouterait rien de tout cela. Du premier mot qu'il n'entendrait pas, il va s'enfuir, il va folâtrer par la chambre & me laisser pérorer tout seul. Cherchons une solution plus grossière; mon appareil scientifique ne vaut rien pour lui.

Nous observions la position de la forêt au nord de Montmorency, quand il m'a interrompu par son importune question, à quoi sert cela? Vous avez raison, lui dis-je, il y faut penser à loisir, & si nous trouvons que ce travail n'est bon à rien, nous ne le reprendrons plus; car nous ne manquons pas d'amusements utiles. On s'occupe d'autre chose, & il n'est plus question de géographie du reste de la journée.

Le lendemain matin je lui propose un tour de promenade avant le déjeuner: il ne demande pas mieux; pour courir, les enfants

(50)J'ai Couvent remarque- que dans font prérentes. Je fuis très -sur de ce

ksdodesinfnticlions qu'on donne aux que je dis là , car j'en ai fait tfùbferva-

cnFans , on fonge moins à Te faire dcou- tion fur moi • uiûmc.
■ ter d'eux que des grandes perfonnes qui

224 Traité

font toujours prêts, & celui-ci a de bonnes jambes. Nous mon-
tons dans la forêt, nous parcourons les champeaux, nous nom
égarons , nous ne favons plus où nous fommes , & quand il s'agit
de revenir , nous ne pouvons plus retrouver notre chemin. Le
temps fe pafle, la chaleur vient; nous avons faim, nous nous
prefibns , nous errons vainement de côté & d'autre , nous ne
trouvons par-tout que des bois, des carrières, des plaines, nul
renfeignement pour nous reconnoître. Bien échauffés , bien re-
crus, bien affamés , nous ne faifons avec nos courfes que nous
égarer davantage. Nous nous afleyons enfin pour nous repofer,
pour délibérer. Emile, que je fuppose élevé comme un autre en-
fant , ne délibère point , il pleure; il ne fait pas que nous fommes
à la porte de Montmorenci , & qu'un fimple taillis nous le cache ;
mais ce taillis eft une forêt pour lui , un homme de fa ftature eft
enterré dans des buiflons.

APRÈS quelques momens de filence, je lui dis d'un air inquiet:
mon cher Emile, comment ferons nous pour fortir d'ici î

Emile, en nage, & pleurant à chaudes larmes.

Je n'en fais rien : je fuis las; j'ai faim ; j'ai foif ; je n'en puis
plus.

Jean-Jacques.

Me croyez -vous en meilleur état que vous , & penfez - vous que je me faffe faute de pleurer , fi je pouvois déjeûner de mes larmes î II ne s'agit pas de pleurer , il s'agit de fe reconnoître. Voyons votre montre ; quelle heure eft-il î

Emile.

Il eft midi, & je fuis a jeun.

Jean-Jacques. ;

Cela eft vrai; il eft midi, & je fuis a jeun.'

Emile.

Oh ! que vous devez avoir faim {

fean-Jacques.

Jean- Jacques.

Le malheur eft que mon dîner ne viendra pas me chercher ici. II eft midi , c'eft juftement l'heure où nous obfervions hier, de Montmorenci , la pofition de la forêt ; fi nous pouvions de même obferver de la forêt la pofition de Montmorenci ? ..

Emile.

Oui ; mais hier nous voyions la forêt , & d'ici nous ne voyons pas la ville.

Jean-Jacques.

Voila le mal Si nous pouvions nous paner de la voir

pour trouver la position. . . .

Emile.

Oh ! mon bon ami !

Jean-Jacques.

Ne disions-nous pas que la forêt étoit. . . .'

Emile.

Au nord de Montmorenci.

Jean-Jacques.

Par conséquent Montmorenci doit être. . . .

Emile.

Au sud de la forêt.

Jean-Jacques.

Nous avons un moyen de trouver le nord à midi.

Emile.

Oui , par la direction de l'ombre.

Jean-Jacques.

Mais le sud ?

Traité de VÉduc. Tome I. F f

226 Irai t è

Emile.

Comment faire î

Jean- Jacques.

Le fud eft l'oppofé du nord.

Emile.

Cela eft vrai ; il n'y a qu'a chercher l'oppofé de l'ombre. Oh !
voila le fud, voila le fud! sûrement Montmorenci eft de ce côté.

Jean Jacques.

Vous pouvez avoir raifon ; prenons ce fentier a travers le bois.

Emile frappant des mains, & pouffant un cri de joie.

Ah! je vois Montmorenci! le voila tout devant nous, tout à découvert. Allons déjeuner, allons dîner; courons vite: l'aftronomie eft bonne h quelque chofe.

Prenez garde que, s'il ne dit pas cette dernière phrafe, il la penfera : peu importe, pourvu que ce ne foit pas moi qui la dife. Or, foyez sûr qu'il n'oubliera de fa vie la leçon de cette journée; au lieu que, fi je n'avois fait que lui fuppofer tout cela dans fa chambre, mon difcours eût été oublié dès le lendemain. Il faut parler tant qu'on peut par les achons , & ne dire que ce qu'on ne fauroit faire.

Le le&eur ne s'attend pas que je le méprife afTez, pour lui donner un exemple fur chaque efpece d'étude : mais de quoi qu'il foit quefiion , je ne puis trop exhorter le gouverneur à bien mefurer fa preuve fur la capacité de l'élève; car encore une fois, le mal n'eft pas dans ce qu'il n'entend point , mais dans ce qu'il croit entendre.

Je me fouviens que voulant donner a un enfant du goût pour la chymie, après lui avoir montré plufieurs précipitations métalliques, je lui expliquois comment fe faifoit l'encre. Je lui difois que fa noirceur ne venoit que d'un fer très-divifé , détaché du

Tome III

P<wt 226.

'lM. 1 ' / ■ .■. vu>. et ,/••/. < I . •'< 1

courons vite "allxc m ■ ! ■ 1 1 I nu 1 O1 -

de r Éducation. 227

vitriol, & précipité par une liqueur alcaline. Au milieu de ma docte explication, le petit traître m'arrêta tout cour avec ma question que je lui avois apprise : me voilà fort embarrassé.

Après avoir un peu rêvé, je pris mon parti. J'envoyai chercher du vin dans la cave du maître de la maifon , & d'autre vin à huit fols chez un marchand de vin. Je pris dans un petit flacon delà diffolution d'alcali fixe : puis ayant devant moi, dans deux verres, de ces deux différens vins (5 1) , je lui parlai ainfi.

On falsifie plufieurs denrées pour les faire paraître meilleures qu'elles ne font. Ces fabrications trompent l'œil & le goût; mais elles font nuifibles , & rendent la chofe falsifiée pire , avec fa belle apparence, qu'elle n'étoit auparavant.

On falsifie fur-tout les boiflbns , & fur-tout les vins, parce que la tromperie eft plus difficile a connoître, & donne plus de profit

au trompeur.

La falsification des vins verts ou aigres se fait avec de la litarge : la litarge est une préparation de plomb. Le plomb uni aux acides fait un sel fort doux qui corrige au goût la verdeur du vin , mais qui est un poison pour ceux qui le boivent. Il importe donc , avant de boire du vin falsifié, de savoir s'il est litargié, ou s'il ne l'est pas. Or , voici comment je raisonne pour découvrir cela.

La liqueur du vin ne contient pas seulement de l'esprit inflammable , comme vous l'avez vu par l'eau-de-vie qu'on en tire; elle contient encore de l'acide, comme vous pouvez le connaître par le vinaigre & le tartre qu'on en tire aussi.

L'ACIDE a du rapport aux substances métalliques , & s'unit avec elles par dissolution , pour former un sel composé, tel, par exemple, que la rouille qui n'est qu'un fer dissout par l'acide contenu dans l'air ou dans l'eau , & tel aussi que le verd-de-gris, qui n'est qu'un cuivre dissout par le vinaigre.

(51) A chaque explication qu'on veut donner à l'enfant, un petit appareil

«ui la procède, fait beaucoup à le rendre attentif.

Ff ij

±1% Traité

Mais ce même acide a plus de rapport encore aux substances alcalines qu'aux substances métalliques , en sorte que par l'intervention des premières , dans les sels composés dont je viens de vous parler , l'acide est forcé de lâcher le métal auquel il est uni, pour s'attacher à l'alcali.

Alors la substance métallique dégagée de l'acide qui la tenoit
dans toute, se précipite & rend la liqueur opaque.

Si donc un de ces deux vins est litargiré , son acide tient la li-
targe en dissolution. Que j'y verse de la liqueur alcaline, elle force-
ra l'acide de quitter prise pour s'unir à elle; le plomb n'étant plus
tenu en dissolution , reparoîtra, troublera la liqueur & se précipi-
tera enfin dans le fond du verre.

S'il n'y a point de plomb (ç i) , ni d'aucun métal dans le vin ,"
l'alcali s'unira paisiblement (53) avec l'acide, le tout restera dis-
sout , & il ne se fera aucune précipitation.

Ensuite je versai de ma liqueur alcaline successivement dans les
deux verres : celui du vin de la maison resta clair & diaphane ,
l'autre en un moment fut trouble , & au bout d'une heure on vit
clairement le plomb précipité , dans le fond du verre.

Voilà , repris-je, le vin naturel & pur dont on peut boire, &
voici le vin falsifié qui empoisonne. Cela fera découvrir par les
mêmes connoissances dont vous me demandiez l'utilité. Celui
qui fait bien comment se fait l'encre, fait connoître aussi les vins
falsifiés.

[52] Les vins qu'on vend en dé- fi manifeste & si dangereux soit
souvent chez les marchands de vin de Pa- fert par la police. Mais
il est vrai que ris , quoiqu'ils ne soient pas tous li- les gens aillés ,
ne buvant guères de tartres , sont rarement exempts de ces vins
, sont peu sujets à en être plombés parce que les comptoirs de em-
poisonnés. ces marchands sont garnis de ce métal, & que le vin
qui se répand dans [53] L'acide végétal est fort doux, la mesure en
passant & séjourant sur Si c'étoit un acide minéral , & qu'il ce

plomb , en difflbut toujours quel- fut moins étendu, l'union ne fe feroic partie. 11 cil éuange qu'un abus pas fans efl'ervdcence.

DE L'É

J'ÉTOIS fort content de mon exemple, & cependant je m'apperqus que l'enfant n'en étoit point frappé. J'eus befoin d'un peu de temps pour fentirque je n'avois fait qu'une fottife. Car, fans parler de l'impoffibilité qu'à douze ans un enfant pût fuivre mon explication, l'utilité de cette expérience n'entroit pas dansfon efprit, parce qu'ayant goûté des deux vins, & les trouvant bons tous deux , il ne joignoit aucune idée à ce mot de fabrication que je penfois lui avoir fi bien expliqué; ces autres mots mal-fain , poifon , n'avoient même aucun fens pour lui : il étoit la-deffus dans le cas de l'Hiftorien du Médecin Philippe ; c'eft le cas de tous les enfans.

Les rapports des effets aux caufes dont nous n'appercevons pas la liaifon, les biens & les maux dont nous n'avons aucune idée, les befoins que nous n'avons jamais fentis , font nuls pour nous ; il eft. împoffible de nous intérefler par eux à rien faire qui s'y rapporte. On voit a quinze ans le bonheur d'un homme fage , comme a trente la gloire du paradis. Si l'on ne conçoit bien l'un & l'autre, on fera peu de chofe pour les acquérir, & quand même on les concevrait, on fera peu de chofe encore fi on ne les defire, fi on ne les fent convenables à foi. Il eft aifé de convaincre un enfant que ce qu'on veut lui enfeignereft utile; mais ce n'eft rien de le convaincre fi l'on ne fait le perfuader. En vain la tranquille raifon nous fait approuver ou blâmer , il n'y a que la paffion qui

nous faflè agir , & comment (è paſſionner pour des intérêts qu'on n'a point encore?

Ne montrez jamais rien à l'enfant qu'il ne puiffe voir. Tandis que l'humanité lui eſt prefque étrangère, ne pouvant l'élever à l'état d'homme , rabaiſſez pour lui l'homme à l'état d'enfant. En fongeant à ce qui lui peut être utile dans un autre âge, ne lui parlez que de ce dont il voit dès-à-préfent l'utilité. Du reſte jamais de comparaifons avec d'autres enfans, point de rivaux, point de concurrens , même a la courſe, auffi-tôt qu'il commence à raifonner : j'aime cent fois mieux qu'il n'apprenne point ce qu'il n'apprendroit que par jaloufie ou par vanité. Seulement je marquerai tous les ans les progrès qu'il aura faits, je les comparerai à ceux qu'il fera l'année fuivante; je lui dirai, vous êtes grandi de tant de lignes , voila le foſſé que vous fautiez , le fardeau que vous

230 Traité

portiez; voici la diſtance où vous lanciez un caillou, la carrière que vous parcouriez d'une haleine, &c. Voyons maintenant ce que vous ferez. Je l'excite ainſi fans le rendre jaloux de perſonne ; il voudra ſe furpaſſer , il le doit ; je ne vois nul inconvéniement qu'il foit émule de lui-même.

Je hais les livres ; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne fait pas. On dit qu'Hermès grava fur des colonnes les élémens des ſciences, pour mettre ſes découvertes à l'abri d'un déluge. S'il les eût bien imprimées dans la tête des hommes, elles ſ'y feroient confervées par tradition. Des cerveaux bien préparés font les monumens où ſe gravent le plus sûrement les connoiſſances humaines.

N'y auroit-il point moyen de rapprocher tant de leçons éparfes dans tant de livres? De les réunir fous un objet commun qui pût être facile à voir , intérefTant à fuivre , & qui pût lèrvir de Simulant, même à cet âge ? Si l'on peut inventer une fituation où tous les befoins naturels de l'homme fe montrent d'une manière fenfible à l'efprit d'un enfant, & où les moyens de pourvoir a ces mêmes befoins, fe développent fucceffivement avec la même facilité, c'eft par la peinture vive & naïve de cet état qu'il faut donner le premier exercice à fon imagination.

Philofophe ardent, je vois déjà s'allumer la vôtre. Ne vous mettez pas en frais ; cette fituation eft trouvée , elle eft décrite , &, fans vous faire tort, beaucoup mieux que vous ne la décririez vous-même; du moins avec plus de vérité & de fimPLICITÉ. Puif-qu'il nous faut abfolument des livres, il en exifte un qui fournit, à mon gré , le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre fera le premier que lira mon Emile : feul il compofera durant long-temps toute fa bibliothèque , & il y tiendra toujours une place diftinguée. Il fera le texte auquel tous nos entretiens fur les fciences naturelles ne ferviront que de commentaires. Il fervira d'épreuve durant nos progrès à l'état de notre jugement, & tant que notre goût ne fera pas gâté , fa leûre nous plaira toujours. Quel eft donc ce merveilleux livre ? Eft- ce Ariftote, eftee Pline, eft-ce Buftbn ? Non ; c'eft Ilobinfon Ciuloé.

RoBINSON Cri'foé dans fon ifle, feul , dépourvu de l'affiftance de fes iemblables & des inftrumens de tous les arts, pourvoyant cependant à la fubfiftance, a fa confervation , & fe procurant même une forte de bien-être; voilà un objet intéreffant pour tout âge & qu'on a mille moyens de rendre agréable aux enfans. Voilà comment nous réalifons l'ifle déferte qui me fervoit d'abord de

comparaifon. Cet état n'eft pas , j'en conviens , celui de l'homme focal ; vraifemblablement il ne doit pas être celui d'Emile; mais c'eft fur ce même état qu'il doit apprécier tous les autres. Le plus sûr moyen de s'élever au-deffus des préjugés , & d'ordonner fes jugemens fur les vrais rapports des chofes, eft de fe mettre à la place d'un homme ifolé , & déjuger de tout comme cet homme en doit juger lui-même, eu égard à fa propre utilité.

Ce roman , débarralTé de tout fon fatras , commençant au naufrage de Robinfon près de fon isle, & finiflant à l'arrivé du vaiffeau qui vient l'en tirer, fera tout à la fois l'amufement & l'instruction d'Emile durant l'époque dont il eft ici queftion. Je veux que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe fans cefTe de fon château, de fes chèvres, de fes plantations; qu'il apprenne en détail, non dans des livres, mais furies chofes, tout ce qu'il faut favoir en pareil cas; qu'il penfe être Robinfon lui-même; qu'il fe voye habillé de peaux , portant un grand bonnet, un grand fabre , tout le grotesque équipage de la figure, au parafol près dont il n'aura pas befoin. Je veux qu'il s'inquiète des mefures à prendre, fi ceci ou cela venoit à lui manquer ; qu'il examine la conduite de fon héros ■ qu'il cherche s'il n'a rien omis, s'il n'y avoit rien de mieux à faire; qu'il marque attentivement fes fautes, & qu'il en profite pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas : car ne doutez point qu'il ne projette d'aller faire un établiffement femblable; c'eft le vrai château en Efpagne de cet heureux âge, où l'on ne connoît d'autre bonheur que le néceffaire & la liberté.

Quelle refiburce que cette folie pour un homme habile , qui n'a fu la faire naître qu'afin de la mettre à profit! L'enfant pre/Té de fe faire un magafin pour fon isle, fera plus ardent pour apprendre, que le maître pour enfeigner. Il voudra favoir tout ce qui

est utile, & ne voudra favoir que cela; vous n'aurez plus besoin de le guider, vous n'aurez qu'à le retenir. Au reste , dépêchons-nous de l'établir dans cette isle, tandis qu'il y borne sa félicité; car le jour approche où, s'il y veut vivre encore, il n'y voudra plus vivre seul ; & où Vendredi, qui maintenant ne le touche guères, ne lui suffira pas long- temps.

La pratique des arts naturels , auxquels peut suffire un seul homme, mené à la recherche des arts d'industrie , & qui ont besoin du concours de plusieurs mains. Les premiers peuvent s'exercer par des solitaires , par des fauves ; mais les autres ne peuvent naître que dans la société, & la rendent nécessaire. Tant qu'on ne connoît que le besoin physique, chaque homme se suffit à lui-même; l'introduction du superflu rend indispensable le partage & la distribution du travail ; car bien qu'un homme travaillant seul ne gagne que la subsistance d'un homme, cent hommes travaillant de concert, gagneront de quoi en faire subsister deux cens. Si-tôt donc qu'une partie des hommes se repose , il faut que le concours des bras de ceux qui travaillent, supplée au travail de ceux qui ne font rien.

VOTRE plus grand soin doit être d'écarter de l'esprit de votre élevé toutes les notions des relations sociales qui ne font pas à sa portée; mais quand l'enchaînement des connoissances vous force à lui montrer la mutuelle dépendance des hommes, au lieu de la lui montrer par le côté moral , tournez d'abord toute son attention vers l'industrie & les arts mécaniques, qui les rendent utiles les uns aux autres. En le promenant d'atelier en atelier, ne souffrez jamais qu'il voie aucun travail sans mettre lui-même la main à l'œuvre ; ni qu'il en forte sans favoir parfaitement la raison de

tout ce qui s'y fait, ou du moins de tout ce qu'il a observé. Pour cela travaillez vous-même, donnez-lui par-tout l'exemple; pour le rendre maître, soyez par-tout apprentif; & comptez qu'une heure de travail lui apprendra plus de choses, qu'il n'en retiendrait d'un jour d'explications.

Il y a une estime publique attachée aux différens arts, en raison

en vers le

de v Éducation. 233

inverse de leur utilité réelle. Cette estime se mesure directement sur leur inutilité même, & cela doit être. Les arts les plus utiles sont ceux qui gagnent le moins, parce que le nombre des ouvriers se proportionne au besoin des hommes, & que le travail nécessaire a tout le monde, coûte forcément à un prix que le pauvre peut payer. Au contraire, ces importuns qu'on n'appelle pas artisans, mais artistes, travaillant uniquement pour les oisifs & les riches, mettent un prix arbitraire à leurs babioles; & comme le mérite de ces vains travaux n'est que dans l'opinion, leur prix même fait partie de ce mérite, & on les estime à proportion de ce qu'ils coûtent. Le cas qu'en fait le riche ne vient pas de leur usage, mais de ce que le pauvre ne les peut payer. *Nolo habere bona tamen quibus populus inviderit.* (54.)

Que deviendront vos élèves, si vous leur laissez adopter ce préjugé, si vous le favorisez vous-même, s'ils vous voyent, par exemple, entrer avec plus d'égards dans la boutique d'un orfèvre que dans celle d'un ferrurier ? Quel jugement porteront-ils du vrai mérite des arts & de la véritable valeur des choses, quand ils verront par-tout le prix de fantaisie en contradiction avec le prix

tiré de l'utilité réelle, & que, plus la chose coûte, moins elle vaut.
Au premier moment que vous laissez entrer ces idées dans leur tête, abandonnez le reste de leur éducation; malgré vous ils feront élevés comme tout le monde; vous avez perdu quatorze ans de foin.

Emile songeant à meubler son île, aura d'autres manières de voir. Robinson eût fait beaucoup plus de cas de la boutique d'un taillandier, que de tous les colifichets de Saïde. Le premier lui eût paru un homme très-respectable, & l'autre un petit charlatan.

» Mon fils en fait pour vivre dans le monde: il ne vivra » pas avec des fages, mais avec des foux; il faut donc qu'il » connaisse leurs folies, puisqu'il en est par elles qu'ils veulent » être conduits. La connaissance réelle des choses peut être

(54) Petron.

Traité de V Édite. Tome I. G g

234 Traité

• la bonne, mais celle des hommes & de leurs jugemens vaut
» encore mieux; car dans la société humaine le plus grand instrument de l'homme est l'homme, & le plus sage est celui qui
» se sert le mieux de cet instrument. A quoi bon donner aux
» enfans l'idée d'un ordre imaginaire tout contraire à celui qu'ils
» trouveront établi, & sur lequel il faudra qu'ils se règlent.

» Donnez-leur premièrement des leçons pour être sages, & puis

* vous leur en donnerez pour juger en quoi les autres sont foux ?

VOILA les précieuses maximes sur lesquelles la fautive prudence des pères travaille à rendre leurs enfans esclaves des préjugés dont ils les nourrissent, & jouets eux-mêmes de la tourbe inféodent ils pensent faire l'instrument de leurs passions. Pour parvenir à connaître l'homme, que de choses il faut connaître avant lui ! l'homme est la dernière étude du sage, & vous prétendez en faire la première d'un enfant ! Avant de l'instruire de nos sentimens, commencez par lui apprendre à les apprécier : est-ce connaître une folie que de la prendre pour la raison ? Pour être sage, il faut discerner ce qui ne l'est pas : comment votre enfant connaîtra-t-il les hommes, s'il ne fait ni juger leurs jugemens, ni démêler leurs erreurs ? C'est un mal de savoir ce qu'ils pensent, quand on ignore si ce qu'ils pensent est vrai ou faux. Apprenez-lui donc premièrement ce que sont les choses en elles-mêmes ; & vous lui apprendrez après ce qu'elles sont à nos yeux : c'est ainsi qu'il faudra comparer l'opinion à la vérité, & s'élever au-dessus du vulgaire : car on ne connaît point les préjugés quand on les adopte, & l'on ne mené point le peuple quand on lui ressemble. Mais si vous commencez par l'instruire de l'opinion publique avant de lui apprendre à l'apprécier, assurez-vous que, quoique vous puissiez faire, elle deviendra la sienne, & que vous ne la détruirez plus. Je conclus que, pour rendre un jeune homme judicieux, il faut bien former ses jugemens, au lieu de lui dicter les nôtres.

Vous voyez que jusqu'ici je n'ai point parlé des hommes à mon élevé, il auroit eu trop de bon sens pour m'entendre ; ses relations avec son père ne lui font pas encore assez sensibles pour qu'il puisse juger des autres par lui. Il ne connoît d'être

humain que lui seul, & même il est bien éloigné de se connoître ; mais s'il porte peu de jugemens sur la personne, au moins il n'en porte que de justes. Il ignore quelle est la place des autres mais il sent la sienne & s'y tient. Au lieu des loix sociales qu'il ne peut connoître , nous l'avons lié des chaînes de la nécessité. Il n'est presque encore qu'un être physique ; continuons de le traiter comme tel.

C'est par leur rapport sensible avec son utilité , sa sûreté , sa conservation, son bien-être, qu'il doit apprécier tous les corps de la nature & tous les travaux des hommes. Ainsi le fer doit être à ses yeux d'un beaucoup plus grand prix que l'or, & le verre que le diamant. De même il honore beaucoup plus un cordonnier, un maçon, qu'un l'Empereur, un le Blanc & tous les joailliers de l'Europe; un panifier est sur-tout , à ses yeux, un homme très- important, & il donneroit toute l'Académie des Sciences pour le moindre confiseur de la rue des Lombards. Les orfèvres, les graveurs, les doreurs ne font, à son avis, que des fainéans qui s'amuse à des jeux parfaitement inutiles ; il ne fait pas même un grand cas de l'horlogerie. L'heureux enfant jouit du temps sans en être esclave ; il en profite & n'en connoît pas le prix. Le calme des passions , qui rend pour lui sa succession toujours égale , lui tient lieu d'instrument pour le mesurer au besoin (55). En lui supposant une montre , aussi-bien qu'en le faisant pleurer , je me donnois un Emile vulgaire , pour être utile & me faire en-

tendre; air quant au véritable, un enfant fi différent des autres, ne ferviroit d'exemple à rien.

Il y a un ordre non moins naturel , & plus judicieux encore, par lequel on confidère les arts félon les rapports de néceflité qui les lient, mettant au premier rang les plus indépendans, & au dernier ceux qui dépendent d'un plus grand nombre d'autres. Cet ordre , qui fournit d'importantes confidérations fur celui de la fo-

[55] Le temps perd pour nous fa du fage eft l'égalité d'humeur & la pnix médire , quand nos pallions veulent de l'ame; il eft toujours à l'un heure, régler fon cours à leur gré. La montre & il la connoît toujours.

Traité

ciété générale , eft femblable au précédent , & fournis au même renverfement dans l'eftime des hommes; en forte que l'emploi des matières premières fe fait dans des métiers fans honneur , prefque fans profit , & que plus elles changent de mains , plus la maind'œuvre augmente de prix & devient honorable. Je n'examine pas s'il eft vrai que l'induftrie foit plus grande & mérite plus de récompense dans les arts minucieux qui donnent la dernière forme à ces matières , que dans le premier travail qui les convertit à l'ufage des hommes ; mais je dis qu'en chaque chofe l'art dont l'ufage eft le plus général & le plus indifpenfable , eft incontestablement celui qui mérite le plus d'eftime, & que celui a qui moins d'autres arts font néceffaires la mérite encore par-deflus les plus fubordonnés , parce qu'il eft plus libre & plus près de l'indépendance. Voila les véritables règles de l'appréciation des arts & de l'induftrie ; tout le refte eft arbitraire & dépend de l'opinion.

Le premier & le plus relpeâable de tous les arts eft l'agriculture : je mettrois la forge au fécond rang , la charpente au troifième , & ainfi de fuite. L'enfant qui n'aura point été féduit par les préjugés vulgaires, en jugera précifément ainfi. Que de réflexions importantes notre Emile ne tirera-t-il point la-deïïusde fon Robin-fon ? Que penfèra-t-il en voyant que les arts ne fe perfectionnent qu'en fe fubdivifant , en multipliant à l'infini les inftrumens des uns & des autres ? Il fe dira : tous ces gens - lh font fottement ingénieux : on croiroit qu'ils ont peur que leurs bras & kurs doigts ne leur fervent à quelque chofe, tant ils inventent d'inftrumens pour s'en pafter. Pour exercer un feul art ils font à^rvis à mille autres , il faut une ville à chaque ouvrier. Pour mon camarade & moi nous mettons notre génie dans notre adrefTe ; nous nous faifons des outils que nous puiffions porter par-toût avec nous. Tous ces gens fi fiers de leurs talens dans Paris, ne fauroient rien dans notre isle, & feroient nos apprentifs à leur tour.

Lkctf^R, ne vous arrêtez pas à voir ici l'exercice du corps & l'adrefTe des mains de notre élevé ; mais confidérez quelle direction nous donnons à fes curiofités enfantines ; confidérez le fens ,

l'efprit inventif, la prévoyance ; confidérez quelle tête nous allons lui former. Dans tout ce qu'il verra, dans tout ce qu'il fera, il voudra tout connortre, il voudra favoir la raifon de tout : d'inftrument en infiniment il voudra toujours remonter au premier ; il n'admettra rien par fuppofition ; il refuferoit d'apprendre ce qui demanderoit une connoiffance antérieure qu'il n'auroit pas : s'il voit faire un refibrt, il voudra favoir comment l'acier a été tiré de la mine ; s'il voit afTembler les pièces d'un coffre , il voudra favoir comment l'arbre a été coupé. S'il travaille lui-même , à chaque outil dont il fe fert, il ne manquera pas de fe dire : fi je.

n'avois pas cet outil, comment m'y prendrois-je pour en faire un femblable ou pour m'en paffer ?

Au relte une erreur difficile à éviter dans les occupations pour lesquelles le maître fe paffionne , eft de fuppofer toujours le même goût à l'enfant. Gardez , quand l'amufement du travail vous emporte , que lui , cependant , ne s'ennuye fans vous l'ofer témoigner. L'enfant doit être tout à la chofe , mais- vous devez être tout à l'enfant, l'oblèrver , l'épier fans relâche & fans qu'il y paroiffe , prefTentir tous fes fentimens d'avance, & prévenir ceux qu'il ne doit pas avoir ; l'occuper enfin de manière que non-feulement il fe fente utile à la chofe , mais qu'il s'y plaife à force de bien comprendre a quoi fèrt ce qu'il fait.

La fociété des arts confifle en échange d'indufirie , celle du commerce en échange des chofes , celle des banques en échange de lignes & d'argent ; toutes ces idées fe tiennent , & les notions élémentaires font déjà prifcs; nous avons jette les fondemens de tout cela dès le premier âge , à l'aide du jardinier Robert. Il ne nous refte maintenant qu'a généralifèr ces mêmes idées, & les étendre a plus d'exemples pour lui faire comprendre le jeu du trafic pris en lui - même , & rendu fenfible par les détails d'hiftoire naturelle qui regardent les productions particulières à chaque pays , par les détails d'arts & de feiences qui regardent la navigation , enfin par le plus grand ou moindre embarras du tranfport fe!on l'éloignement des lieux, fclon la fituation des terres, des mers, des rivières, &c.

238 Traité

Nulle fociété ne peut exifter fans échange , nul échange fans mefure commune , & nulle mefure commune fans égalité. Ainfi.

toute fociété a pour première loi quelque égalité conventionnelle, foit dans les hommes , foit dans les chofes.

L'Égalité conventionnelle entre les hommes, bien différente de l'égalité naturelle, rend néceffaire le droit pofitif , c'eft-à-dire, le gouvernement & les loix. Les connoiffances politiques d'un enfant doivent être nettes & bornées : il ne doit connoître du gouvernement en général que ce qui fe rapporte au droit de propriété dont il a déjà quelque idée.

L'ÉGALITÉ conventionnelle entre les chofes, a fait inventer la monnoie ; car la monnoie n'eft qu'un terme de comparaifon pour la valeur des chofes de différentes efèces , & en ce fens la monnoie eft le vrai lien de la fociété : mais tout peut être monnoie; autrefois le bétail l'étoit, des coquillages le font encore chez plusieurs peuples, le fer fut monnoie à Sparte, le cuir l'a été en Suède, l'or & l'argent le font parmi nous.

Les métaux, comme plus faciles à tranfporter, ont été généralement choifis pour termes moyens de tous les échanges, & l'on a convertis ces métaux en monnoie , pour épargner la mefure ou le poids à chaque échange : car la marque dt la monnoie n'eft qu'une attestation que la pièce ainfi marquée eft d'un tel poids, & le Prince feul a droit de battre monnoie , attendu que lui feul a droit d'exiger que fon témoignage faffe autorité parmi tout un peuple.

L'USAGE de cette invention ainfi expliqué , fe faitfentir au plus fiupide. Il eft difficile de comparer immédiatement des chofes de différentes natures, du drap, par exemple, avec du bled; mais quand on a trouvé une mefure commune , favoir la monnoie"; il eft aifé au fabricant & au laboureur de rapporter la

vateur des choses qu'ils veulent échanger à cette mesure commune. Si telle quantité de drap vaut une telle somme d'argent, & que telle quantité de bled vaille aussi la même somme d'argent, il s'enfuit que le marchand recevant ce bled pour son drap, fait un échange équi-

table. Ainsi c'est par la monnaie que les biens d'espèces diverses viennent communiés, & peuvent se comparer.

N'ALLEZ pas plus loin que cela, & n'entrez point dans l'explication des effets moraux de cette institution. En toute chose il importe de bien exposer les usages avant de montrer les abus. Si vous prétendiez expliquer aux enfans comment les signes font négliger les choses, comment de la monnaie font naître toutes les chimères de l'opinion, comment les pays riches d'argent doivent être pauvres de tout, vous traiteriez ces enfans, non-seulement en philosophes, mais en hommes sages, vous prétendriez leur faire entendre ce que peu de philosophes même ont bien conçu.

Sur quelle abondance d'objets intéressans ne peut-on point tourner ainsi la curiosité d'un élevé, sans jamais quitter les rapports réels & matériels qui sont à sa portée, ni souffrir qu'il s'élève dans son esprit une seule idée qu'il ne puisse pas concevoir ? L'art du maître est de ne laisser jamais appesantir ses observations sur des minuties qui ne tiennent à rien, mais de le rapprocher sans cesse des grandes relations qu'il doit connaître un jour pour bien juger du bon & du mauvais ordre de la société civile. Il faut savoir affortir les entretiens dont on l'amuse au tour d'esprit qu'on lui a donné. Telle question, qui ne pourroit pas même effleurer l'attention d'un autre, va tourmenter Emile durant six mois.

Nous allons dîner dans une maifon opulente ; nous trouvons les apprêts d'un feftin, beaucoup de monde, beaucoup de laquais, beaucoup de plats , un fervice élégant & fin. Tout cet appareil de plaifir & de fête a quelque chofe d'enivrant, qui porte à la tête quand on n'y eft pas accoutumé. Je preffens l'effet de tout cela fur mon jeune élevé. Tandis que le repas fe prolonge , tandis que les fervices fe fuccèdent, tandis qu'autour de la table régnent mille propos bruyans , je m'approche de fon oreille , & je lui dis : par combien de mains eftimeriez-vous bien qu'ait paffé tout ce que vous voyez fur cette table, avant que d'y arriver ? Quelles foules d'idées j'éveille dans fon cerveau par ce peu de mots ! A l'inftant voilà toutes les vapeurs du délire abattues. Il rêve, il réfléchit,

240 Traité

il calcule, il s'inquiète. Tandis que les philofophes égayés par le vin, peut-être par leurs voifines, radotent & font les en fans , le voila lui philofophant tout feul dans fon coin ; il m'interroge, je refuse de répondre , je le renvoie à un autre temps ; il s'impatiente, il oublie de manger & de boire , il brûle d'être hors de table pour m'entretenir à fon aife. Quel objet pour fa cu'riofité ! quel texte pour fon inftru&ion ! Avec un jugement fain que rien n'a pu corrompre, que penfera-t-il du luxe, quand il trouvera que toutes les régions du monde ont été miles à contribution; que vingt millions de mains, peut-être, ont long-temps travaillé ; qu'il en a coûté la vie , peut-être, à des milliers d'hommes : & tout cela pour lui préfenter en pompe a midi ce qu'il va dépofer le foir dans fa garderobe }

Épier, avec foin les conclufions fecrettes qu'il tire en fon cœur de toutes fes obfervations. Si vous l'avez moins bien gardé que je ne le fuppofe , il peut être tenté de tourner fès réflexions dans un

autre fens , & de fe regarder comme un perfonnage important au monde, en voyant tant de foin concourir pour apprêter fon dîner. Si vous présentez ce raifonnement, vous pouvez aifément le prévenir avant qu'il le fafle, ou du moins en effacer auffi-tôt l'imprefion. Ne fâchant encore s'approprier les chofes que par une jouiffance matérielle, il ne peut juger de leur convenance ou difconvenance avec lui que par des rapports fenfibles. La comparaifon d'un dîner fimple & ruftique préparé par l'exercice , affaifonné par la faim, par la liberté , par la joie , avec fon feftjn fi magnifique , & fi compaffé , futrira pour lui faire fentir que tout l'appareil du feftin, ne lui ayant donné aucun profit réel , & fon tftomac fortant tout auffi content de la table du payfan que de celle du financier, il n'y avoit rien à l'un de plus qu'à l'autre qu'il pût 'appeller véritablement lien.

Imaginons ce qu'en pareil cas un gouverneur pourra lui dire. Rippeilez-vous bien ces deux repas, & décidez en vous même lequel vous avez fait avec le plus de plaifir. Auquel avez-vous remarqué le plus de joie ? Auquel a-ton mangé de plus grand jppétit, b"i plus gaiement, ri de meilleur cœur ? Lequel a duré

le

le plus long-temps fans ennui, & l'àns avoir befoin d'être renouvelé par d'autres fervices ? Cependant voyez la différence : ce pain bis que vous trouvez fi bon , vient du bled recueilli par ce payfan; fon vin noir & groffier, mais défaltérant & fain, eft du crû de fa vigne ; le linge vient de fon chanvre , filé l'hiver par fa femme, par fes filles, par fa fervante : nulles autres mains que celles de fa famille n'ont fait les apprêts de fa table ; le moulin le plus proche & le marché voifin font les bornes de l'univers pour lui. En quoi donc avez -vous réellement joui de tout ce qu'ont

fourni de plus la terre éloignée & la main des hommes sur l'autre table ? Si tout cela ne vous a pas fait faire un meilleur repas , qu'avez-vous gagné à cette abondance ? Qu'y avait-il-là qui fût fait pour vous ? Si vous eussiez été le maître de la maison , pourra-t-il ajouter, tout cela vous fût resté plus étranger encore; car le foin d'étaler aux yeux des autres votre jouissance , eus achevé de vous l'ôter : vous auriez eu la peine & eux le plaisir.

Ce discours peut être fort beau, mais il ne vaut rien pour Emile dont il paie la portée , & à qui l'on ne doit point ses réflexions. Parlez-lui donc plus simplement. Après ces deux épreuves , dites-lui quelque matin : où dînerons - nous aujourd'hui ? Autour de cette montagne d'argent qui couvre les trois quarts de la table , & de ces parterres de fleurs de papier qu'on fert au delft sur des miroirs ? Parmi ces femmes en grand panier qui vous traitent en marionnette , & veulent que vous ayez dit ce que vous ne savez pas ? Ou bien dans ce village à deux lieues d'ici , chez ces bonnes gens qui nous reçoivent si joyeusement, & nous donnent de si bonne crème ? Le choix d'Emile n'est pas douteux ; car il n'est ni babillard ni vain ; il ne peut souffrir la gêne , & tous nos ragoûts fins ne lui plaisent point : mais il est toujours prêt à courir en campagne , & il aime fort les bons fruits , les bons légumes, la bonne crème, & les bonnes gens. (56) Chemin faisant, la réflexion vient d'elle-même. Je vois que

(56) Le goût que je suppose à mon n'ayant rien de cet air fat & requinque*

élevé pour la campagne, est un fruit qui plaît tant aux femmes, il en est

naturel de son éducation. D'ailleurs » moins fûté que d'autre enfuis; par Traité de Vtduc. Tome / H U

242 Traité

ces foules d'hommes qui travaillent à ces grands repas, perdent bien leurs peines, ou qu'ils ne fongent guères à nos plailîrs.

Mes exemples, bons peut-être pour un fujet, feront mauvais pour mille autres. Si l'on en prend l'efprit, on faudra bien les varier au befoin , le choix tient à l'étude du génie propre à chacun, & cette étude tient aux occasions qu'on leur offre de se montrer. On n'imaginera pas que dans l'espace de trois ou quatre ans que nous avons à remplir ici, nous puissions donner à l'enfant le plus heureusement né, une idée de tous les arts & de toutes les sciences naturelles, suffisante pour les apprendre un jour de lui-même; mais en faisant ainsi passer devant lui tous les objets qu'il lui importe de connaître, nous le mettons dans le cas de développer son goût, son talent, de faire les premiers pas vers l'objet où se porte son génie, & de nous indiquer la route qu'il lui faut ouvrir pour féconder la nature.

Un autre avantage de cet enchaînement de connoissances bornées, mais justes , est de les lui montrer par leurs liaisons, par leurs rapports , de les mettre toutes à leur place dans son esprit , & de prévenir en lui les préjugés qu'ont la plupart des hommes pour les talents qu'ils cultivent , contre ceux qu'ils ont négligés. Celui qui voit bien l'ordre du tout, voit la place où doit être chaque partie; celui qui voit bien une partie, & qui la connaît à fond, peut être un savant homme : l'autre est un homme judicieux

; & vous vous fouvenez que ce que nous nous propofons d'acquérir, eft moins la fcience que le jugement.

Quoi qu'il en foir , ma méthode eft indépendante de mes exemples; elle eft fondée fur la mefure des facultés de l'homme a (es

conféquent il fe plaît moins avec elles, égards qui leur font dus : je me fuis

& fe g;\te inoins dans leur fœiétédont fait une inviolable loi de n'exiger rien

il n'ilt pas encore en état de fentir le de lui dontlaraifonne fût à fa portée,

charme. Je me fuis gardé de lui ap- & il n'y a point de bonne raifon pour

prendre à leur baifer la main, à leur un enfant de traiter un lexe autrement

dire des fadeurs, pas même à leur mar- que l'autre, r.uer, préférablement aux hommes , les

différens âges, & fur le choix des occupations qui conviennent à ces facultés. Je crois qu'on trouveroit aifément une autre méthode avec laquelle on paroitroit faire mieux ; mais fi elle étoit moins appropriée à l'efpèce, a l'âge , au fexe , je doute qu'elle eût le même fuccès.

Ek commençant cette féconde période, nous avons profité de la furabondance de nos forces fur nos befoins , pour nous porter hors de nous : nous nous fommes élancés dans les eieux : nous avons mefuré la terre; nous avons recueilli les loix de la nature \

en un mot , nous avons parcouru l'isle entière; maintenant nous revenons à nous ; nous nous rapprochons infenfiblement de notre habitation. Trop heureux, en y rentrant, de n'en pas trouver encore en poffeffion l'ennemi qui nous menace, & qui s'apprête a s'en emparer !

Que nous refte-il a faire après avoir obfervé tout ce qui nous environne? D'en convertir à notre ufage tout ce que nous pouvons nous approprier, & de tirer partie de notre curiofité pour l'avantage de notre bien-être. Jufqu'ici nous avons fait provifion d'infrumens de toute efpece , fans favoir defquels nous aurions befoin. Peut-être, inutiles à nous-mêmes, les nôtres pourront-ils fervir à d'autres ; & peut-être, à notre tour , aurons-nous befoin des leurs. Ainfi nous trouverions tous notre compte à ces échanges; mais pour les faire, il faut connoître nos befoins mutuels, il faut que chacun fâche ce que d'autres ont à fon ufage , & ce qu'il peut leur offrir en retour. Suppofons dix hommes , dont chacun a dix fortes de befoins. Il faut que chacun, pour fon néceffaire , s'applique à dix fortes de travaux ; mais vu la différence de génie & de talent, l'un réulfira moins à quelqu'un de ces travaux, l'autre à un autre. Tous, propres à diverfes chofes , feront les mêmes, & feront mal fervis. Formons une fociété de ces dix hommes, & que chacun s'applique pour lui feul & pour les neuf autres , au genre d'occupation qui lui convient le mieux; chacun profitera des talens des autres, comme fi lui feul les avoit tous; chacun perfectionnera le fien par un continuel exercice, & il arrivera que tous les dix , parfaitement bien pourvus , auront encore du furabondant pour

II h ij

d'autres. Voilà le principe apparent de toutes nos institutions. H n'est pas de mon fujet d'en examiner ici les conséquences ; c'est ce que j'ai fait dans un autre écrit.

Sur ce principe, un homme qui voudroit se regarder comme un être isolé , ne tenant du tout à rien , & se suffisant à lui-même, ne pourroit être que misérable. Il lui feroit même impossible de subsister; car trouvant la terre entière couverte du tien & du mien, & n'ayant rien à lui que son corps, d'où tireroit-il son nécessaire? En sortant de l'état de nature, nous forçons nos semblables d'en sortir aussi ; nul n'y peut demeurer malgré les autres , & ce feroit réellement en sortir , que d'y vouloir rester dans l'impossibilité d'y vivre : car la première loi de la nature est le soin de se conserver.

Ainsi se forment peu-à-peu, dans l'esprit d'un enfant , les idées des relations sociales , même avant qu'il puisse être réellement membre actif de la société. Emile voit que pour avoir des instrumens à son usage, il lui en faut encore à l'usage des autres , par lesquels il puisse obtenir en échange les choses qui lui sont nécessaires , & qui sont en leur pouvoir. Je l'ai amené aisément à sentir le besoin de ces échanges , & à se mettre en état d'en profiter.

Monseigneur, il faut que je vive, disoit un malheureux auteur fatyrique au Ministre qui lui reprochoit l'infamie de ce métier. Je n'en vois pas la nécessité , lui repartit froidement l'homme en place. Cette réponse, excellente pour un Ministre , eût été barbare & fautive en toute autre bouche. Il faut que tout homme vive. Cet argument auquel chacun donne plus ou moins de force , à proportion qu'il a plus ou moins d'humanité, me paroît sans réplique pour celui qui le fait, relativement à lui-même. Puisque de toutes les aversions que nous donne la nature, la plus forte est celle de

mourir , il s'enfuit que tout est permis par elle à quiconque n'a nul autre moyen possible pour vivre. Les principes sur lesquels l'homme vertueux apprend à mépriser sa vie, & à l'immoler à son devoir, sont bien loin de cette {implicite primitive. Heureux les peuples chez lesquels on peut être bon sans effort &

juste sans vertu! s'il est quelque misérable état au monde, où chacun ne puisse pas vivre sans mal faire , & où les citoyens soient fripons par nécessité, si ce n'est pas le malfaiteur qu'il faut pendre , c'est celui qui le force à le devenir.

Si-TOT qu'Emile fera ce que c'est que la vie , mon premier soin sera de lui apprendre à la conserver. Jusqu'ici je n'ai point distingué les états, les rangs, les fortunes, & je ne les distinguerai guères plus dans la suite , parce que l'homme est le même dans tous les états ; que le riche n'a pas l'estomac plus grand que le pauvre , & ne digère pas mieux que lui; que le maître n'a pas les bras plus longs ni plus forts que ceux de son esclave ; qu'un Grand n'est pas plus grand qu'un homme du peuple; & qu'enfin les besoins naturels étant par-tout les mêmes , les moyens d'y pourvoir doivent être par - tout égaux. Appropriez l'éducation de l'homme à l'homme, & non pas à ce qui n'est point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former exclusivement pour un état, vous le rendez inutile à tout autre; & que s'il plaît à la fortune , vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux ? Qu'y a-t-il de plus ridicule qu'un grand Seigneur devenu gueux , qui porte , dans sa misère, les préjugés de sa naissance ? Qu'y a-t-il de plus vil qu'un riche appauvri, qui, se frouvenant du mépris qu'on doit à la pauvreté , se sent devenu le dernier des hommes ? L'un a pour toute ressource le métier de fripon public, l'autre celui de valet rampant, avec ce beau mot : il faut que je vive.

Vous vous fiez à l'ordre actuel de la société, sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables, & qu'il vous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut regarder vos enfants. Le Grand devient petit, le riche devient pauvre, le Monarque devient Sujet : les coups du fort sont si rares que vous pourriez compter d'en être exempt? Nous approchons de l'état de crise & du siècle des révolutions. (57) Qui peut vous répon-

(57) Je tiens pour impossible, que soit son déclin. J'ai de mon opinion des

les grandes monarchies de l'Europe raifons plus particulières que cette

aient encore longtemps à durer; toutes maxime; mais il n'est pas à propos de

ont brille-, & tout Etat qui brille est les dire ,& chacun ne les voit que trop.

Traité

dredre ce que vous deviendrez alors ? Tout ce qu'ont fait les hommes, les hommes peuvent le détruire. Il n'y a de caractères ineffaçables que ceux qu'imprime la nature, & la nature ne fait ni Princes, ni riches, ni grands seigneurs. Que fera donc, dans la bassesse, ce Satrape que vous n'avez élevé que pour la grandeur ? Que fera, dans la pauvreté, ce publicain qui ne fait vivre que d'or ? Que fera, dépourvu de tout, ce fastueux imbécille qui ne fait point usage de lui-même, & ne met son être que dans ce qui est étranger à lui ? Heureux celui qui fait quitter alors l'état qui le quitte, & refait homme en dépit du fort! Qu'on loue tant qu'on voudra ce Roi vaincu, qui veut s'enterrer en furieux sous les dé-

bris de fon trône; moi je le méprifè, je vois qu'il n'exifte que par fa couronne, & qu'il n'eft rien du tout s'il n'eft Roi : mais celui qui la perd & s'en paffe, eft alors au-deffus d'elle. Du rang de Roi, qu'un lâche, un méchant, un fou peut remplir comme un autre, il monte à l'état d'homme que fi peu d'hommes favent remplir, ^lors il triomphe de la fortune , il la brave , il ne doit rien qu'à lui feul , & quand il ne lui refte a montrer que lui , il n'eft point nul; il eft quelque chofe. Oui , j'aime mieux cent fois le Roi de Syracufe, maître d'école a Corinthe , & le Roi de Macédoine, greffier à Rome, qu'un malheureux Tarquin , ne fâchant que devenir s'il ne règne pas; que l'héritier & le fils d'un Roi des Rois, (58) jouet de quiconque ofe infulter à fa misère, errant de cour en cour, cherchant par-tout des fecours , & trouvant par-tout des affronts, faute de fâvoir faire autre chofe qu'un métier qui n'eft plus en fon pouvoir.

L'HOMME & le citoyen , quel qu'il foit, n'a d'autre bien à mettre dans la fociété que lui-même, tous fes autres biens y font malgré lui; & quand un homme eft riche, ou il ne jouit pas de fa richeffe, ou le public en jouit auffi. Dans le premier cas, il vole aux autres ce dont il fe prive; & dans le fécond , il ne leur donne rien Ainfi la dette fociale lui refte toute entière, tant qu'il ne paye que de fon bien. Mais mon père, en le gagnant , a

(58) Vonone, fils de Phraate, Roi des Parthes,

de r Education. 247

fervi la fociété. . . Soit, il a payé fa dette, mais non pas la vôtre. Vous devez plus aux autres que fi vous fufliez né fans bien ; puifque vous êtes né favorifé. Il n'eft point jufté que ce qu'un homme a fait pour la fociété, en décharge un autre de ce qu'il lui

doit : car chacun se devant tout entier , ne peut payer que pour lui , & nul père ne peut transmettre à son fils le droit d'être inutile à ses semblables ; or, c'est pourtant ce qu'il fait, félon vous, en lui transmettant ses richesses , qui font la preuve & le prix du travail. Celui qui mange dans l'oisiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole ; & un rentier que l'état paie pour ne rien faire, ne diffère guères, à mes yeux, d'un brigand qui vit aux dépens des passans. Hors de la société, l'homme isolé ne devant rien à personne, a droit de vivre comme il lui plaît ; mais dans la société, où il vit nécessairement aux dépens des autres, il leur doit en travail le prix de son entretien ; cela est sans exception. Travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social. Riche ou pauvre , puissant ou faible, tout citoyen oisif est un fripon.

Où , de toutes les occupations qui peuvent fournir la subsistance à l'homme, celle qui le rapproche le plus de l'état de nature est le travail des mains : de toutes les conditions , la plus indépendante de la fortune & des hommes , est celle de l'artisan. L'artisan ne dépend que de son travail, il est aussi libre que le laboureur est esclave : car celui-ci tient à son champ , dont la récolte est à la discrétion d'autrui. L'ennemi , le Prince , un voisin puissant, un procès lui peut enlever ce champ ; par ce champ on peut le vexer en mille manières : mais par-tout où l'on veut vexer l'artisan , son bagage est bientôt fait ; il emporte ses bras & s'en va. Toutefois l'agriculture est le premier métier de l'homme ; c'est le plus honnête , le plus utile, & par conséquent le plus noble qu'il puisse exercer. Je ne dis pas à Emile : apprends l'agriculture; il la fait. Tous les travaux rustiques lui sont familiers; c'est par eux qu'il a commencé; c'est à eux qu'il revient sans cesse. Je lui dis donc : cultive l'héritage de tes pères; mais si tu perds cet héritage , ou si tu n'en as point, que faire? Apprends un métier.

Un métier à mon fils ! mon fils artisan ! Monfieur , y penfez-vous ?

248 Traité

J'y penſe mieux que vous, Madame, qui voulez le réduire à ne pouvoir jamais être qu'un Lord, un Marquis, un Prince , & peut-être un jour moins que rien ; moi , je lui veux donner un rang qu'il ne puiffe perdre, un rang qui l'honore dans tous les temps, & quoi que vous en puiffiez dire, il aura moins d'égaux à ce titre qu'à tous ceux qu'il tiendra de vous.

La lettre tue & l'eſprit vivifie. Il s'agit moins d'apprendre un métier pour favoir un métier, que pour vaincre les préjugés qui le méprifent. Vous ne ferez jamais réduit à travailler pour vivre. Eh! tant pis, tant pis pour vous. Mais n'importe, ne travaillez point par néceſſité , travaillez par gloire. Abbaiffez-vous à l'état d'artisan pour être au-deſſus du vôtre. Pour vous foumettre la fortune & les chofes , commencez par vous en rendre indépendant. Pour régner par l'opinion , commencez par régner fur elle.

Souvenez- VOUS que ce n'eſt point un talent que je vous demande ; c'eſt un métier, un vrai métier , un art purement mécanique , où les mains travaillent plus que la tête , & qui ne mené point à la fortune , mais avec lequel on peut s'en païier. Dans des maifons fort au-deſſus du danger de manquer de pain, j'ai vu des pères pouſſer la prévoyance juſqu'à joindre au foin d'inſtruire leurs enfans celui de les pourvoir de connoiſſances , dont, à tout événement, ils puſſent tirer parti pour vivre. Ces pères prévoyans croient beaucoup faire : ils ne font rien , parce que les reſſources qu'ils penſent ménager à leurs enfans, dépendent de cette même fortune au-deſſus de laquelle ils les veulent mettre. En forte

qu'avec tous ces beaux talens, fi celui qui les a , ne fe trouve dans des circonftances favorables pour en faire ufage , il périra de mi-
sère comme s'il n'en avoit aucun.

DÈS qu'il efi quefiion de manège & d'intrigues, autant vaut les employer h fe maintenir dans l'abondance, qu'a regagner, du fein de la misère, de quoi remonter a fon premier état. Si vous cultive/, des arts dont le fuccès tient à la réputation de l'artifte ; Ci vous vous rendez propre h des emplois qu'on n'obtient que par la faveur , que vous fervira tout cela , quand juficment dégouté

du

de l'Éducation. 249

du monde , vous dédaignerez les moyens , fans Iefquels on n'y peut réuflir r Vous avez étudié la politique & les intérêts des Princes : voilà qui va fort bien ; mais que ferez -vous de ces connoiïïances, fi vous ne favez parvenir aux miniftres, aux femmes de la Cour, aux chefs des bureaux, fi vous n'avez le fecret de leur plaire; fi tous ne trouvent en vous le fripon qui leur convient? Vous êtes architecte ou peintre : foit ; mais il faut faire connoître votre talent. Penfez-vous aller de but en blanc expofer un ouvrage au fal Ion ? Oh! qu'il n'en va pasainfi! Il faut être de l'Académie ; il y faut même être protégé pour obtenir au coin d'un mur quelque place obfcure. Quittez-moi la règle & le pinceau; prenez un fiacre, & courez de porte en porte; c'eft ainfi qu'on acquiert la célébrité. Or , vous devez favoir que toutes ces illuftres portes ont des SuifTes ou des portiers qui n'entendent que par geftes, & dont les oreilles font dans leurs mains. Voulez-vous enfeigner ce que vous avez appris, & devenir maître de géographie, ou de mathématique, ou de langues, ou de mufique , ou

de deffein ? Pour cela même il faut trouver des écoliers , par conféquent des prôneurs. Comptez qu'il importe plus d'être charlatan qu'habile, & que fi vous ne favez de métier que le vôtre, jamais vous ne ferez qu'un ignorant.

Voyez donc combien toutes ces brillantes reffources font peu folides, & combien d'autres reffources vous font néceffaires pour tirer parti de celles-là. Et puis , que deviendrez-vous dans ce lâche abaiffement ? Les revers, fans vous inftruire , vous aviliffent; jouet plus que jamais de l'opinion publique, comment vous éieverez-vous au-defTus des préjugés, arbitres de votre fort ? Comment mépriferez-vous la baffeffe & les vices dont vous avez befoin pour fubfifter? Vous ne dépendiez que des richeffes , & maintenant vous dépendez des riches; vous n'avez fait qu'empirer votre efclavage , & le furcharger de votre misère. Vous voilà pauvre fans être libre ; c'eft le pire état où l'homme puiffe tomber.

Mais au lieu de recourir pour vivre à ces hautes connoiffances qui font faites pour nourrir l'ame & non le corps , fi vous recourez , au befoin , à vos mains & à l'ufage que vous en favez faire,

Truite de l'Éduc. Tome I. Ii

250 Traité

toutes les difficultés difparoiffent , tous les manèges deviennent inutiles; la reflburce eft toujours prête au moment d'en ufer ; la probité, l'honneur ne font plus un obftacle à la vie; vous n'avez plus befoin d'être lâche & menteur devant les grands, fouple & rampant devant les fripons, vil complaifant de tout le monde , emprunteur ou voleur, ce qui eft à-peu-près la même choie quand on n'a rien : l'opinion des autres ne vous touche

point; vous n'avez a faire votre cour a perfonne, point de fots à flatter, point de Suiffes à fléchir, point de courtifanne à payer, &, qui pis eft, à encenfer. Que des coquins mènent les grandes affaires, peu vous importe : cela ne vous empêchera pas, vous, dans votre vie obfcure, d'être honnête homme & d'avoir du pain. Vous entrez dans la première boutique du métier que vous avez appris. Maître , j'ai befoin d'ouvrage . . . compagnon , mettez- vous-là , travaillez. Avant que l'heure du dîner (bit venue, vous avez gagnez votre dîner : fi vous êtes diligent & fobre , avant que huit jours fe pafTent, vous aurez de quoi vivre huit autres jours : vous aurez vécu libre , fain, vrai, laborieux , jufté : ce n'eft pas perdre fon temps que d'en gagner ainfi.

Je veux abfolument qu'Emile apprenne un métier. Un métier honnête, au moins, direz-vous. Que fignifie ce mot? Tout métier utile au public n'eft-il pas honnête? Je neveux point qu'il foit brodeur, ni doreur, ni verniffeur comme le Gentilhomme de Locke; je ne veux qu'il foit ni muficien, ni comédien, ni faifeur de livres. A ces profeffions près, & celles qui leur reffemblent, qu'il prenne celle qu'il, voudra ; je ne prétends le gêner en rien. J'aime mieux qu'il foit cordonnier que poète : j'aime mieux qu'il pave les grands chemins que de faire des fleurs de porcelaine. Mais, direz-vous , les archers , les efpions , les bourreaux font des gens utiles. Il ne tient qu'au gouvernement qu'ils ne le foient point ; mais pafTons, j'avois tort; il ne fuffit pas de choifir un métier utile, il faut encore qu'il n'exige pas des gens qui l'exercent, des qualités d'ame odieufes , & incompatibles avec l'humanité. Ainfi revenant au premier mot, prenons un métier honnête; mais fouvenons-nous toujours qu'il n'y a point d'honnêteté fans utilité.

Un célèbre auteur de ce fiècle, dont les livres font pleins de grands projets & de petites vues , avoit fait vœu , comme tous les prêtres de la communion , de n'avoir point de femme en propre ; mais se trouvant plus scrupuleux que les autres sur l'adultère, on dit qu'il prit le parti d'avoir de jolies fervantes, avec lesquelles il réprouoit, de son mieux , l'outrage qu'il avoit fait à son espèce, par ce téméraire engagement. Il regardoit comme un devoir du citoyen d'en donner d'autres à la patrie, & du tribut qu'il lui payoit , en ce genre, il peuploit la classe des artisans. Si-tôt que ces enfans étoient en âge , il leur faisoit apprendre à tous un métier de leur goût , n'excluant que les professions oiseuses , futiles ou fujettes à la mode , telles , par exemple , que celle de perruquier, qui n'est jamais nécessaire, & qui peut devenir inutile d'un jour à l'autre , tant que la nature ne se rebuera pas de nous donner des cheveux.

Voilà l'esprit qui doit nous guider dans le choix du métier d'Emile; ou plutôt ce n'est pas à nous de faire ce choix, c'est à lui ; car les maximes dont il est imbu , conservant en lui le mépris naturel des choses inutiles , jamais il ne voudra consumer son temps en travaux de nulle valeur , & il ne connoît de valeur , aux choses , que celle de leur utilité réelle ; il lui faut un métier qui pût servir à Robinson dans son île.

En faisant passer en revue devant un enfant les productions de la nature & de l'art ; en irritant sa curiosité , en le suivant où elle le porte , on a l'avantage d'étudier ses goûts, ses inclinations, ses penchans , & de voir briller la première étincelle de son génie, s'il en a quelqu'un qui soit bien décidé. Mais une erreur commune & dont il faut vous préserver, c'est d'attribuer à l'ardeur du talent l'effet de l'occasion, & de prendre pour une inclination marquée,

vers tel ou tel art, l'esprit imitatif commun à l'homme & au finge, & qui porte machinalement l'un & l'autre à vouloir faire tout ce qu'il voit faire, fans trop favoir a quoi cela eft bon. Le monde eft plein d'artifuns, & fur-tout d'artiftes, qui n'ont point le talent naturel de l'art qu'ils exercent, & dans lequel on

les a pouffes dès leur bas .âge, foit déterminé par d'autres conve-

252 Traité

nances foit trompé par un zèle apparent qui les eût portés de même vers tout autre art , s'ils l'avoient vu pratiquer auffitôt. Tel entend un tambour & fe croit Général ; tel voit bâtir & veut être architecte. Chacun eft tenté du métier qu'il voit faire , quand il le croit eftimé.

J'Ai connu un laquais , qui , voyant peindre & deffiner fon maître, fe mit dans la tête d'être peintre & deffinateur. Dès l'infant qu'il eut formé cette réfolution , il prit le crayon , qu'il n'a plus quitté que pour prendre le pinceau, qu'il ne quittera de fa vie. Sans leçons & fans règles il fe mit à deffiner tout ce qui lui tomboit fous la main. Il pafla trois ans entiers collé fur fes barbouillages , fans que jamais rien pût l'en arracher que fon fervice , & fans jamais fe rebuter du peu de progrès que de médiocres difpofitions lui laifibient faire. Je l'ai vu durant fix mois d'un été trèsardent, dans une petite anti-chambre au midi, où l'on fuffoquoit au paflage, affis, ou plutôt cloué tout le jour fur fa chaise, devant un globe , deffiner ce globe , le redeffiner , commencer & recommencer fans cefTe avec une invincible obftination , jufqu'a ce qu'il en eût rendu la ronde - boue afièz bien pour être content de fon travail. Enfin, favorifé de fon maître & guidé par un artifte

, il est parvenu au point de quitter la livrée, & de vivre de son pinceau. Jusque à certain terme la persévérance supplée au talent ; il a atteint ce terme , & ne le passera jamais. La confiance & l'émulation de cet honnête garçon sont louables. Il se fera toujours estimer par son assiduité, par sa fidélité, par ses mœurs ; mais il ne peindra jamais que des défauts de porte. Qui est-ce qui n'eût pas été trompé par son zèle, & ne l'eût pas pris pour un vrai talent ? Il y a bien de la différence entre se plaire à un travail, & y être propre. Il faut des observations plus fines qu'on ne pense , pour s'assurer du vrai génie & du vrai goût d'un enfant, qui montre bien plus ses desirs que ses dispositions , & qu'on juge toujours par les premiers , faute de savoir étudier les autres. Je voudrais qu'un homme judicieux nous donnât un traité de l'art d'observer les enfans. Cet art feroit très-important à connaître : les pères & les maîtres n'en ont pas encore les élémens.

MAIS peut-être donnons-nous ici trop d'importance au choix d'un métier. Puisqu'il ne s'agit que d'un travail des mains , ce choix n'est rien pour Emile ; & son apprentissage est déjà plus d'a moitié fait , par les exercices dont nous l'avons occupé jusqu'à présent. Que voulez-vous qu'il fasse ? Il est prêt à tout : il fait déjà manier la bêche & la houe ; il fait se ferver du tour, du marteau, du rabot, de la lime ; les outils de tous les métiers lui sont déjà familiers. Il ne s'agit plus que d'acquiescer , de quelqu'un de ces outils, un usage assez prompt, assez facile pour égaler en diligence les bons ouvriers qui s'en fervent, & il a sur ce point un grand avantage par-dessus tous, c'est d'avoir le corps agile, les membres flexibles, pour prendre, sans peine, toutes sortes d'attitudes, & prolonger, sans effort, toutes sortes de mouvemens. De plus, il a les organes justes & bien exercés ; toute la mécanique des arts lui est déjà connue. Pour savoir travailler en maître , il ne lui manque

que de l'habitude ; & l'habitude ne se gagne qu'avec le temps. Auquel des métiers, dont le choix nous reste à faire, donnera-t-il donc assez de temps pour s'y rendre diligent ? Ce n'est plus que de cela qu'il s'agit.

Donnez à l'homme un métier qui convienne à son sexe, & au jeune homme un métier qui convienne à son âge. Toute profession fédentaire & cafanière , qui efféminé & ramollit le corps, ne lui plaît ni ne lui convient. Jamais jeune garçon n'aspira de lui-même à être tailleur; il faut de l'art pour porter à ce métier de femmes, le sexe pour lequel il n'est pas fait (59). L'aiguille & l'épée ne fauroient être maniées par les mêmes mains. Si j'étois Souverain, je ne permettrais la couture, & les métiers à l'aiguille , qu'aux femmes , & aux boiteux réduits à s'occuper comme elles. En fuppofant les eunuques nécessaires , je trouve les Orientaux bien fous d'en faire exprès. Que ne se contentent-ils de ceux qu'a fait la nature, de ces foules d'hommes lâches dont elle a mutilé le cœur ? Ils en auroient de reste pour le besoin. Tout homme foible , délicat, craintif, est condamné par

(59} Il n'y avoit point de tailleurs parmi les anciens : les habits des hommes se faisoient dans la viaison par les femmes.

aj4 Traité

elle à la vie fédentaire ; il est fait pour vivre avec les femmes, ou à leur manière. Qu'il exerce quelqu'un des métiers qui leur sont propres, à la bonne heure ; & s'il faut absolument de vrais eunuques , qu'on réduise à cet état les hommes qui déshonorent leur sexe en prenant des emplois qui ne lui conviennent pas. Leur choix annonce l'erreur de la nature : corrigez cette erreur de manière ou d'autre , vous n'aurez fait que du bien.

J'interdis a mon élevé les métiers mal-fains, mais non pas les métiers pénibles , ni même les métiers périlleux. Ils exercent à la fois la force & le courage ; ils font propres aux hommes feuls , les femmes n'y prétendent point ; comment n'ont-ils pas honte d'empiéter fur ceux qu'elles font?

Luclantur paucoe , comedunt colliphia paucce. Vos lanam trahitis, calathi/^ue peracula. refertis. Velkra (60)

En Italie, on ne voit point de femmes dans les boutiques ; & l'on ne peut rien imaginer de plus trifte que le coup-d'œil des rues de ce pays-la , pour ceux qui font accoutumés a celles de France & d'Angleterre. En voyant des marchands de modes vendre aux Dames des rubans , des pompons , du rezeau , de la chenille ; je trouvois ces parures délicates bien ridicules dans de grofles mains, faites pour fouffler la forge & frapper fur l'enclume. Je me difois : dans ce pays les femmes devroient, par surprise, lever des boutiques de fourbiffeurs & d'armuriers. Eh! que chacun fane & vende les armes de fon fexe. Pour les connoître , il les faut employer.

Jeune homme, imprime à tes travaux la main de l'homme. Apprends à manier d'un bras vigoureux la hache & la fcie, à équarrir une poutre, à monter fur un comble , a pofer le faîte, h l'affermir de jambes de force & d'entraits ; puis crie a ta fœur de

[60] Juv. Sat. II.

de r Éducation. 155

venir t'aider a ton ouvrage, comme elle te difoit de travailler à fon point croifé.

J'en dis trop pour mes agréables contemporains , je le fens j mais je me laifie quelquefois entraîner à la force des conféquences. Si quelque homme que ce foit a honte de travailler en public, armé d'une doloire & ceint d'un tablier de peau , je ne vois plus en lui qu'un efclave de l'opinion, prêt à rougir de bien faire, fi-tôt qu'on fe rira des honnêtes gens. Toutefois cédon's au préjugé des pères tout ce qui ne peut nuire au jugement des enfans. Il n'eft pas néceffaire d'exercer toutes les profeflions utiles pour les honorer toutes ; il fuffit de n'en eftimer aucune au-deffbus de foi. Quand on a le choix , & que rien d'ailleurs ne nous détermine, pourquoi ne confulteroit-on pas l'agrément , l'inclination , la convenance entre les profeflions de même, rang ? Les travaux des métaux font utiles , & même les plus utiles de tous. Cependant, à moins qu'une raifon particulière ne m'y porte, je ne ferai point de votre fils un maréchal, un ferrurier , un forgeron; je n'aimerois pas à lui voir, dans fa forge, la figure d'un cyclope De même , je n'en ferai pas un maçon , encore moins un cordonnier. Il faut que tous les métiers fe faffent; mais qui peut choifir, doit avoir égard à la propreté; car il n'y a point là d'opinion : fur ce point les fens nous décident. Enfin, je n'aimerois pas ces ftupides profeflions , dont les ouvriers , fans induftrie & prefque automates , n'exercent jamais leurs mains qu'au même travail. Les tiïierands , les faifeurs de bas , les fcieurs de pierre ; a quoi fert d'employer à ces métiers des hommes de fens ? C'eft une machine qui en mené une autre.

TOUT bien confidéré, le métier que j'aimerois le mieux qui fût du goût de mon élevé, eft celui de menuifier. Il eft propre, il eft utile, il peut s'exercer dans la maifon ; il tient fuffifamment le corps en haleine; il exige , dans l'ouvrier , de l'adreffe & de l'in-

duftrie, & dans la forme des ouvrage* que l'utilité détermine, l'élégance & le goût ne font pas exclus.

Que fi par hazard le génie de votre élevé étoit décidément

Traité

tourné vers les fciences fpéculatives , alors je ne blâmeroïs pas qu'on lui donnât un métier conforme à fes inclinations; qu'il ap- prît, par exemple, à faire des infrumens de mathématiques, des lunettes , des téléfcopes , &c.

Quand Emile apprendra fon métier , je veux l'apprendre avec lui ; car je fuis convaincu qu'il n'2pprendra jamais bien que ce que nous apprendrons enfèmble. Nous nous mettrons donc tous deux en apprentiflage , & nous ne prétendrons point être traités en Meffieurs , mais en vrais apprentifs , qui ne le font pas pour rire : pourquoi ne le ferions- nous pas tout de bon ? Le Czar Pierre étoit charpentier au chantier , & tambour dans fes propres troupes : penfez-vous que ce Prince ne vous valût pas par la nai- fance ou par le mérite ? Vous comprenez que ce n'efl- point a Emile que je dis cela ; c'efl- à vous qui que vous puiffiez être.

Malheureusement nous ne pouvons paflertout notre temps à l'établi. Nous ne fommes pas feulement apprentifs ouvriers, nous fommes apprentifs hommes ; & l'apprenti flage de ce dernier mé- tier elt plus pénible & plus long que l'autre. Comment feronsnous donc? Prendrons - nous un maître de rabot une heure par jour comme on prend un maître a danferî Non, nous ne ferions pas des apprentifs , mais des difciples; & notre ambition n'elt pas tant d'apprendre la menuiferie, que de nous élever à l'état de me- nuifier. Je fuis donc d'avis que nous allions toutes les femaines une ou deux fois, au moins, pafler la journée entière chez le

maître , que nous nous levions à fon heure , que nous foyons à l'ouvrage avant lui , que nous mangions a fa table , que nous travaillions fous fes ordres ; & qu'après avoir eu l'honneur de foupper avec fa famille , nous retournions, fi nous voulons, coucher dans nos lits durs. Voila comment on apprend plufieurs métiers à la fois, & comment on s'exerce au travail des mains, fans négliger l'autre apprentiflage.

Soyons Amples en faifant bien. N'allons pas reproduire la vanité par nos foins pour la combattre. S'enorgueillir d'avoir vaincu fes préjugés, c'eft: s'y foumettre. On dit que, par un ancien

ufage

ancien ufage delà Maifon Ottomane, le Grand Seigneur eft obligé de travailler de fes mains, & chacun fait que les ouvrages d'une main royale ne peuvent être que des chef- d'oeuvres. Il diftribue donc magnifiquement ces chef- d'oeuvres aux Grands de la Porte; & l'ouvrage eft payé félon la qualité de l'ouvrier. Ce que je vois de mal à cela n'eft pas cette prétendue vexation ; car, au contraire , elle eft un bien. En forçant les Grands de partager avec lui les dépouilles du peuple, le Prince eft d'autant moins obligé de piller le peuple directement. C'eft un foulagement néceffaire au defpotifme, & fans lequel cet horrible gouvernement ne fauroit fubfifter.

Le vrai mal d'un pareil ufage, eft l'idée qu'il donne a ce pauvre homme de fon mérite. Comme le Roi Midas , il voit changer en or tout ce qu'il touche ; mais il n'apperçoit pas quelles oreilles cela fait pouffer. Pour en conferver de courtes à notre Emile, préférons fes mains de ce riche talent; que ce qu'il fait ne tire pas fon prix de l'ouvrier, mais de l'ouvrage. Ne fouffrons jamais qu'on

juge du fien qu'en le comparant à celui des bons maîtres. Que fon travail foit prifé par le travail même , & non parce qu'il eft de lui. Dites de ce qui eft bien fait , voilà qui eft bien fait; mais n'ajoutez point, qui eft-ce qui a fait cela) S'il dit luimême d'un air fier & content de lui ; c'eft moi qui l'ai fait; ajoutez froidement; vous ou un autre, il n'importe; c'eft toujours un travail bienfait.

BONNE mère , préférve-toi fur- tout des menfonges qu'on te prépare. Si ton fils fait beaucoup de chofes , défie-toi de tout ce qu'il fait : s'il a le malheur d'être élevé dans Paris & d'être riche, il eft perdu. Tant qu'il s'y trouvera d'habiles artiftes , il aura tous leurs talens ; mais loin d'eux , il n'en aura plus. A Paris le riche fait tout ; il n'y a d'ignorant que le pauvre. Cette capitale eft pleine d'amateurs & fur-tout d'amatrices, qui font leurs ouvrages comme M. Guillaume inventoit fes couleurs. Je connois à ceci trois exceptions honorables parmi les hommes, il y en peut avoir davantage ; mais je n'en connois aucune parmi les femmes , & je doute qu'il y en ait. En général on acquiert un nom dans les Traité de VÈduc. Tome I. K- K

Traité

arts comme dans la robe ; on devient artifte & juge des artiftes comme on devient Dofteur en Droit & Magiftrat.

Si donc il étoit une fois établi qu'il eft beau de favoir un métier, vos enfans le fauroient bientôt fans l'apprendre : ils pafleroient maîtres comme les Confeillers de Zurich. Point de tout ce cérémonial pour Emile ; point d'apparence & toujours de la réalité. Qu'on ne dife pas qu'il fait ; mais qu'il apprenne en fi- lence. Qu'il farte toujours fon chef-d'œuvre, & que jamais il ne parte

maître ; qu'il ne se montre pas ouvrier par son titre ; mais par son travail.

Si jusqu'ici je me suis fait entendre, on doit concevoir comment avec l'habitude de l'exercice du corps & du travail des mains, je donne insensiblement à mon élève le goût de la réflexion & de la méditation , pour balancer en lui la paresse qui résulteroit de son indifférence pour les jugemens des hommes , & du calme de ses passions. Il faut qu'il travaille en payant, & qu'il pense en philosophe , pour n'être pas averti fainéant qu'un sauvage. Le grand objet de l'éducation est de faire que les exercices du corps & ceux de l'esprit fervent toujours de délassément les uns aux autres.

Mais gardons-nous d'anticiper sur les instructions qui demandent un esprit plus mûr. Emile ne fera pas long-temps ouvrier , sans s'apercevoir par lui-même l'inégalité des conditions, qu'il n'avoit d'abord qu'aperçue. Sur les maximes que je lui donne & qui sont à sa portée, il voudra m'examiner à mon tour. En recevant tout de moi seul , en se voyant si près de l'état des pauvres , il voudra savoir pourquoi j'en suis si loin. Il me fera peut-être, au dépourvu , des questions faibles. Vous êtes riche , vous me l'avez dit , & je le vois. Un riche doit aussi son travail à la société , puisqu'il est homme. Mais vous , que faites-vous donc pour elle ? Que diroit à cela un beau gouverneur ? Je l'ignore. Il feroit peut-être assez sot pour parler à l'enfant des foins qu'il lui rend. Quant à moi , le ciel me tire d'affaire. Voilà , cher Emile, une excellente que je vous promets d'y répondre pour moi, quand vous y ferez ^

pour vous-même une réponse dont vous fbyeç_ content. En attendant j'aurai Join de rendre à vous & aux pauvres ce que j'ai de trop , & de faire une table ou un banc par femaine } afin de n'être pas toutà-fait inutile à tout.

Nous voici revenus à nous-mêmes. Voilà notre enfant prêt à cefler de l'être , rentré dans fon individu. Le voilà fentant plus que jamais la nécefiïté qui l'attache aux chofes. Après avoir commencé par exercer fon corps & fes (eus , nous avons exercé fon efprit & fon jugement. Enfin nous avons réuni l'ufage de fes membres à celui de fes facultés. Nous avons fait un être agiiiant & penfant ; il ne nous refte plus , pour achever l'homme , que de faire un être aimant & fenfible; -c'eft-à-dire , de perfectionner la raifon par le fentiment. Mais avant d'entrer dans ce nouvel ordre de choies , jettons les yeux fur celui d'où nous fortions , & voyons, le plus exactement qu'il eft poffible, jufqu'où nous fommes parvenus.

NOTRE élevé n'avoit d'abord que des fenfations, maintenant il a des idées; il ne faifoit que fentir , maintenant il juge. Car de la comparaifon de plufieurs fenfations fuccellives ou fimultanées , & du jugement qu'on en porte, naît une forte de fenfation mixte ou complexe , que j'appelle idée.

La .manière de former les idées , eft ce qui donne un caractère à l'efprit humain. L'efprit qui ne forme fes idées que fur des rapports réels, eft un efprit folide; celui qui fe contente des rapports apparens , eft un efprit fuperficiel; celui qui voit les rapports tels qu'ils font, eft un efprit jufte; celui qui les apprécie mal, eft un efprit faux; celui qui controuve àes rapports imaginaires qui n'ont ni réalité, ni apparence, eft un fou ; celui qui ne compare point, eft un imbécille. L'aptitude plus ou moins grande à comparer des

idées & à trouver des rapports, est ce qui fait dans les hommes le plus ou le moins d'esprit, &c.

Les idées simples ne font que des sensations comparées. Il y a des jugemens dans les simples sensations aussi-bien que dans les sensations complexes, que j'appelle idées simples. Dans la faifa-

Kk ij

260 Traité

tion, le jugement est purement passif, il affirme qu'on sent ce qu'on sent. Dans la perception ou idée, le jugement est actif; il rapproche, il compare, il détermine des rapports que le sens ne détermine pas. Voilà toute la différence, mais elle est grande. Jamais la nature ne nous trompe; c'est toujours nous qui nous trompons.

Je vois fervir à un enfant de huit ans d'un fromage glacé. Il porte la cuiller à sa bouche, sans favoir ce que c'est, & fait du froid, s'écrie: Ah! cela me brûle! Il éprouve une sensation très-vive; il n'en connoît point de plus vive que la chaleur du feu, & il croit sentir celle-là. Cependant il s'abuse; le faiffement du froid le blesse, mais il ne brûle pas, &c ces deux sensations ne font pas semblables, puisque ceux qui ont éprouvé l'une & l'autre, ne les confondent point. Ce n'est donc pas la sensation qui le trompe, mais le jugement qu'il en porte.

Il en est de même de celui qui voit, pour la première fois; un miroir ou une machine d'optique, ou qui entre dans une cave profonde, au cœur de l'hiver ou de l'été, ou qui trempe dans l'eau tiède une main très-chaude ou très-froide, ou qui fait rouler entre deux doigts croisés une petite boule, &c. s'il se contente de

dire ce qu'il apperçoit , ce qu'il fent, fon jugement étant purement paflif, il eft impoffible qu'il le trompe; mais quand il juge de la chofe par l'apparence, il eft actif, il compare, il établit par induction des rapports qu'il n'apperçoit pas, alors il fe trompe o'u peut fe tromper. Pour corriger ou prévenir l'erreur , il a befoin de l'expérience.

Montrez de nuit à votre élevé des nuages paflant entre la lune & lui, il croira que c'eft la lune qui pafle en fens contraire, & que les nuages font arrêtés. Il le croira par une induction précipitée, parce qu'il voit ordinairement les petits objets fe mouvoir préféramment aux grands, & que les nuages lui femblent plus grands que la lune dont il ne peut eftimer l'éloignement. Lorfque dans un bateau qui vogue, il regarde d'un peu loin le rivage , il tombe dans l'erreur contraire, & croit voir courir la terre, parce que ne fe fentant point en mouvement, il regarde le bateau, la mer ou

la rivière, & tout fon horizon,- comme un tout immobile dont le rivage , qu'il voit courir , ne lui femble qu'une partie.

La première fois qu'un enfant voit un bâton a moitié plongé dans l'eau , il voit un bâton brifé , la fenfation eft vraie , & elle ne laifTeroit pas de l'être, quand même nous ne faurions point la raifon de cette apparence. Si donc vous lui demandez ce qu'il voit, il dit : un bâton brifé , & il dit vrai ; car il eft très-sûr qu'il a la fenfation d'un bâton brifé. Mais quand , trompé par fon jugement, il va plus loin, & qu'après avoir affirmé qu'il voit un bâton brifé, il affirme encore que ce qu'il voit eft en effet un bâton brifé, alors il dit faux : pourquoi cela? Parce qu'alors il devient actif , & qu'il ne juge plus par infpection , mais par induction , en affirmant ce qu'il ne fent pas , favoir que le jugement qu'il reçoit par un fens , feroit confirmé par un autre.

Puisque toutes nos erreurs viennent de nos jugemens, il est clair que si nous n'avions jamais besoin de juger, nous n'aurions nul besoin d'apprendre ; nous ne ferions jamais dans le cas de nous tromper ; nous ferions plus heureux de notre ignorance que nous ne pouvons l'être de notre faveur. Qui est-ce qui nie que les favans ne fâchent mille choses vraies que les ignorans ne fauront jamais? Les favans font-ils pour cela plus près de la vérité ? Tout au contraire; ils s'en éloignent en avançant, parce que la vanité de juger faisant encore plus de progrès que les lumières, chaque vérité qu'ils apprennent ne vient qu'avec cent jugemens faux. Il est de la dernière évidence que les compagnies favantea de l'Europe ne font que des écoles publiques de menfonges ; & très-sûrement il y a plus d'erreurs dans l'Académie des Sciences, que dans tout un peuple de Hurons.

Puisque plus les hommes favent , plus ils se trompent; le seul moyen d'éviter l'erreur est l'ignorance. Ne jugez point, vous ne vous abuserez jamais. C'est la leçon de la nature aussi-bien que delà raison. Hors les rapports immédiats en très-petit nombre & très-sensibles que les choses ont avec nous, nous n'avons naturellement qu'une profonde indifférence pour tout le reste. Un Sauvage ne

Traité

tourneroit pas le pied pour aller voir le jeu de la plus belle machine , & tous les prodiges de l'électricité, Que ni l'importe? est le mot le plus familier à l'ignorant, & le plus convenable au sage.

Mais malheureusement ce mot ne nous va plus. Tout nous importe depuis que nous fommes dépendans de tout ; & notre curiosité s'étend nécessairement avec nos besoins. Voilà pourquoi j'en donne une très-grande au Philosophe, & n'en donne point au Sauvage. Celui-ci n'a besoin de personne ; l'autre a besoin de tout le monde, & fur-tout d'admirateurs.

On me dira que je fors de la nature ; je n'en crois rien. Elle choit les instrumens & les règles, non sur l'opinion, mais sur le besoin. Or, les besoins changent selon la situation des hommes. Il y a bien de la différence entre l'homme naturel vivant dans l'état de nature , & l'homme naturel vivant dans l'état de société. Emile n'est pas un fuvage à reléguer dans les déserts ; c'est un fuvage fait pour habiter les villes. Il faut qu'il sache y trouver son nécessaire , tirer parti de leurs habitans ; & vivre, enfin comme eux, du moins avec eux.

PuisQu'AU milieu de tant de rapports nouveaux, dont il va dépendre, il faudra malgré lui qu'il juge, apprenons-lui donc à juger.

La meilleure manière d'apprendre à bien juger est celle qui tend le plus à simplifier nos expériences & à pouvoir même nous en passer sans tomber dans l'erreur. D'où il suit qu'après avoir longtemps vérifié les rapports des uns par l'autre, il faut encore apprendre à vérifier les rapports de chaque uns par lui-même, sans avoir besoin de recourir à un autre uns; alors chaque sensation deviendra pour nous une idée, & cette idée sera toujours conforme à la vérité. Telle est la forte d'acquis dont j'ai tâché de remplir ce troisième âge de la vie humaine.

Cette manière de procéder exige une patience & une circonspection dont peu de maîtres sont capables, & sans laquelle jamais le disciple n'apprendra à juger. Si, par exemple, lorsque celui-ci s'abuse sur l'apparence du bâton brisé, pour lui montrer son erreur, vous

vous pressez de tirer le bâton hors de l'eau, vous le détrompez peut-être; mais que lui apprendrez-vous ? Rien que ce qu'il aurait bien-tôt appris de lui-même. Oh! que ce n'est pas-là ce qu'il faut faire! Il s'agit moins de lui apprendre une vérité, que de lui montrer comment il faut s'y prendre pour découvrir toujours la vérité, Pour mieux l'instruire, il ne faut pas le détromper si-tôt. Prenons Emile & moi pour exemple.

Premièrement à la féconde des deux questions supposées, tout enfant élevé à l'ordinaire ne manquera pas de répondre affirmativement. C'est sûrement, dira-t-il, un bâton brisé. Je doute fort qu'Emile me fasse la même réponse. Ne voyant point la nécessité d'être avant ni de le paraître, il n'est jamais pressé de juger; il ne juge que sur l'évidence, & il est bien éloigné de la trouver dans cette occasion, lui qui fait combien nos jugemens sur les apparences sont sujets à l'illusion, ne fût-ce que dans la perspective.

D'ailleurs, comme il fait par expérience que mes questions les plus frivoles ont toujours quelque objet qu'il n'aperçoit pas d'abord, il n'a point pris l'habitude d'y répondre étourdiment. Au contraire, il s'en défie, il s'y rend attentif, il les examine avec grand soin avant d'y répondre. Jamais il ne me fait de réponse qu'il n'en soit content lui-même; & il est difficile à contenter. Enfin nous ne nous piquons, ni lui ni moi, de savoir la vérité des choses, mais seulement de ne pas donner dans l'erreur. Nous ferions bien plus confus de nous payer d'une raison qui n'est pas

bonne, que de n'en point trouver du tout. Je ne fais, eft un mot qui nous va fi bien à tous deux, & que nous répétons fi fouvent qu'il ne coûte plus rien à l'un ni à l'autre. Mais foit que cette étourderie lui échappe, ou qu'il l'évite par notre commode je ne fais, ma réplique eft la même; voyons , examinons.

Ce bâton qui trempe à moitié dans l'eau , eft fixé dans une fituation perpendiculaire. Pour fa voir s'il eft brifé , comme il le paroît , que de chofes n'avons-nous pas à faire avant de le tirer de l'eau ou avant d'y porter la main ?

Traité

i°. D'ABORD nous tournons tout autour du bâton, & nous voyons que la brifure tourne comme nous. C'eft donc notre œil feul qui la change, & les regards ne remuent pas le corps.

z°. Nous regardons bien à plomb fur le bout du bâton qui eft hors de l'eau, alors le bâton n'eft plus courbe, le bout voifin de notre œil nous cache exactement l'autre bout. Notre œil a-t-il redreffé le bâton ?

3ff. Nous agitions la furface de l'eau, nous voyons le bâton fe plier en plufieurs pièces, fe mouvoir en zigzag, & fuivre les ondulations de l'eau. Le mouvement que nous donnons à cette eau fuffit-il pour brifer , amollir & fondre ainfi le bâton?

40. Nous faifons écouler l'eau , & nous voyons le bâton fe redreffer peu-à-peu à mefure que l'eau baiffe. N'en voilà-t-il pas plus qu'il ne faut pour éclaircir le fait & trouver la réfraction ? Il n'eft donc pas vrai que la vue nous trompe , puifque nous n'avons befoin que d'elle feule pour rectifier les erreurs que nous lui attribuons.

Supposons l'enfant assez stupide pour ne pas sentir le résultat de ces expériences ; c'est alors qu'il faut appeler le toucher au secours de la vue. Au lieu de tirer le bâton hors de l'eau , laissez-le dans sa situation ; & que l'enfant y passe la main d'un bout à l'autre, il ne sentira point d'angle : le bâton n'est donc pas brisé.

Vous me direz qu'il n'y a pas seulement ici des jugemens ; mais des raisonnemens en forme. Il est vrai ; mais ne voyez-vous pas que dès tôt que l'esprit est parvenu jusqu'aux idées , tout jugement est un raisonnement. La conscience de toute sensation est une proposition, un jugement. Donc dès tôt que l'on compare une sensation à une autre, on raisonne. L'art de juger & l'art de raisonner, sont exactement le même.

Emile ne fera jamais sa dioptrique , ou je veux qu'il l'apprenne autour de ce bâton. Il n'aura point dévié d'inflexes ; il n'aura point compté les taches du folcil ; il ne fera ce que c'est

qu'un

qu'un microscope & un télescope. Vos doctes élevés se moqueront de son ignorance. Us n'auront pas tort ; car avant de se ferver de ces instrumens , j'entends qu'il les invente , & vous vous doutez bien que cela ne viendra pas si-tôt.

Voilà l'esprit de toute ma méthode dans cette partie. Si l'enfant fait rouler une petite boule entre deux doigts croisés, & qu'il croie sentir deux boules , je ne lui permettrai point d'y regarder qu'au paravant il ne soit convaincu qu'il n'y en a qu'une.

Ces éclaircissements surKront, je pense, pour marquer nettement le progrès qu'a fait jusqu'ici l'esprit de mon élevé, & la route par laquelle il a suivi ce progrès. Mais vous êtes effrayés, peut-

être, de la quantité de choses que j'ai fait passer devant lui. Vous craignez que je n'accable son esprit sous ces multitudes de connoissances. C'est tout le contraire ; je lui apprends bien plus à les ignorer qu'à les savoir. Je lui montre la route de la science aidée , à la vérité ; mais longue, immense, lente à parcourir. Je lui fais faire les premiers pas pour qu'il reconnoisse l'entrée; mais je ne lui permets jamais d'aller loin.

Forcé d'apprendre de lui-même, il use de sa raison & non de celle d'autrui; car pour ne rien donner à l'opinion, il ne faut rien donner à l'autorité, & la plupart de nos erreurs nous viennent bien moins de nous que des autres. De cet exercice continu il doit résulter une vigueur d'esprit, semblable à celle qu'on donne au corps par le travail & par la fatigue. Un autre avantage , est qu'on n'avance qu'à proportion de ses forces. L'esprit, non plus que le corps, ne porte que ce qu'il peut porter. Quand l'entendement s'approprie les choses avant de les déposer dans la mémoire, ce qu'il en tire en suite est à lui. Au lieu qu'en surchargeant la mémoire à son insu, on s'expose à n'en jamais rien tirer qui lui soit propre.

Emile a peu de connoissances , mais celles qu'il a sont véritablement siennes ; il ne fait rien à demi. Dans le petit nombre des choses qu'il fait, & qu'il fait bien, la plus importante est, qu'il y en a beaucoup qu'il ignore & qu'il peut savoir un jour, beaucoup plus que d'autres hommes savent & qu'il ne fera de sa vie, & une

Traité de l'Éduc. Tome I LI

266 Traité

infinité d'autres qu'aucun homme ne fera jamais. Il a un esprit universel , non par les lumières , mais par la faculté d'en ac-

quérir ; un esprit ouvert, intelligent, prêt à tout, & comme dit Montagne, finon inftruit, du moins inftruifable. Il me fuffit qu'il fâche trouver l'a quoi bon, fur tout ce qu'il fait, & le pourquoi, fur tout ce qu'il croit. Encore une fois, mon objet n'eft point de lui donner la fcience ; mais de lui apprendre à l'acquérir au befoin, de la lui faire eftimer exactement ce qu'elle vaut, & de lui faire aimer la vérité par-deflus tout. Avec cette méthode on avance peu , mais on ne fait jamais un pas inutile, & l'on n'eft point forcé de rétrograder.

Emile n'a que ces connoiffances naturelles & purement phyfiques. Il ne fait pas même le nom de l'hiftoire, ni ce que c'eft que métaphyfique & morale. Il connoit les rapports eflentiels de l'homme aux chofes , mais nul des rapports moraux de l'homme à l'homme. Il fait peu généralifer d'idées, peu faire d'abftraâions. Il voit des qualités communes à certains corps fans raifonner fur ces qualités en elles-mêmes. Il connoit l'étendue abftraite a l'aide des figures de la géométrie, il connoit la quantité abftraite à l'aide des lignes de l'algèbre. Ces figures & ces lignes font les fupports de ces abftraftions, fur lefquels fes fens fe repofent. Il ne cherche point à connoître les chofes par leur nature, mais feulement par les relations qui l'intérefient. Il n'eftime ce qui lui eft étranger que par rapport a lui ; mais cette eftimation eft exacle & sûre. La fantaifie, la convention n'y entrent pour rien. Il fait plus de cas de ce qui lui eft plus utile, & ne fe départant jamais de cette manière d'apprécier, il ne donne rien a l'opinion.

Emile eft laborieux, tempérant, patient, ferme, plein de courage. Son imagination nullement allumée ne lui groffiit jamais les dangers: il eft fenfible à peu de maux , & il fait fouffrir avec confiance, parce qu'il n'a point appris a difputer contre la defti-

née. A l'égard de la mort, il ne fait pas encore bien ce que c'est ; mais accoutumé à fubir fans réfiſtance la loi de la néceſſité, quand il faudra mourir, il mourra fans gémir & fans ſe débattre; c'eſt tout ce que la nature permet dans ce moment abhorré de tous. Vivre

libre & peu tenir aux chofes humaines, eſt le meilleur moyen d'apprendre à mourir.

En un mot , Emile a de la vertu tout ce qui ſe rapporte à lui-même. Pour avoir auſſi les vertus ſociales , il lui manque uniquement de connoître les relations qui les exigent ; il lui manque uniquement les lumières que ſon eſprit eſt tout prêt à recevoir.

Il ſe confidère fans égard aux autres , & trouve bon que les autres ne penſent point à lui. Il n'exige rien de perſonne, & ne croit rien devoir à perſonne. Il eſt ſeulement dans la ſociété humaine, il ne compte que ſur lui ſeulement. Il a droit auſſi plus qu'un autre de compter ſur lui-même ; car il eſt tout ce qu'on peut être à ſon âge. Il n'a point d'erreurs ou n'a que celles qui nous ſont inévitables ; il n'a point de vices ou n'a que ceux dont nul homme ne peut ſe garantir. Il a le corps lègre, les membres agiles, l'eſprit juſte & fans préjugés, le cœur libre & ſans pallions. L'amour- propre, la première & la plus naturelle de toutes, y eſt encore à peine exalté. Sans troubler le repos de perſonne , il a vécu content , heureux & libre autant que la nature l'a permis. Trouvez- vous qu'un enfant ainſi parvenu à ſa quinzième année, ait perdu les précédentes?

EMILE

LIVRE QUATRIEME

U E nous païbns rapidement fur cette terre ! Le premier quart de la vie eft écoulé, avant qu'on en connoiffe l'ufage ; le dernier quart s'écoule encore , après qu'on a celle d'en jouir. D'abord nous ne favons point vivre : bientôt nous ne le pouvons plus; &, dans l'intervalle qui fépare ces deux extrémités inutiles , les trois quarts du temps qui nous refte font confumés par le fommeil, par le travail, par la douleur, par la contrainte, par les peines de toute efpece. La vie eft courte , moins par le peu de temps qu'elle dure , que parce que , de ce peu de temps , nous n'en avons prefque point pour la goûter. L'infant de la mort a beau être éloigné de celui de la naiffance , la vie eft toujours trop courte , quand cet efpace eft mal rempli.

Nous naiffons , pour ainfi dire , en deux fois : l'une pour exifter, & l'autre pour vivre; l'une pour l'efpece , & l'autre pour le fexe. Ceux qui regardent la femme comme un homme imparfait ont tort, fans doute; mais l'analogie extérieure eft pour eux. Jufqu'à l'âge nubile, les enfans des deux fexes n'ont rien d'apparent qui les diftingue : même vifrage , même figure , même teint, même voix, tout eft égal; les filles font des enfans, les garçons font des enfans; le même nom fuffit à des êtres fi femblables. Les mâles en qui l'on empêche le développement ultérieur du fexe gardent cette conformité toute leur vie ; ils font

470 Traité

toujours de grands enfans : & les femmes ne perdant point cette même conformité, femblent , à bien des égards , ne jamais être autre chofe.

Mais l'homme en général n'eft pas fait pour refter toujours dans l'enfance. Il en fort au temps prefcrit par la nature, & ce moment de crife, bien qu'allez court, a de longues influences.

f Comme le mugiffement de la mer précède de loin la tempête , cette orageufe révolution s'annonce par le murmure des pallions naiflantes : une fermentation fourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans l'humeur, des emportemens fréquens, une continuelle agitation d'efprit , rendent l'enfant prefqu'indifciplinable. Il devient fourd à la voix qui le rendoit docile : c'eft un lion dans fa fièvre ; il méconnoît fon guide, il ne veut plus être gouverné.

Aux fignes moraux d'une humeur qui s'altère, fe joignent des changemens fenfibles dans la figure. Sa phyfionomie fe développe & s'empreint d'un caractère : le coton rare & doux qui croît au bas de fes joues, brunit & prend de la confiftance. Sa voix mue, ou plutôt il la perd : il n'eft ni enfant ni homme, & ne peut prendre le ton d'aucun des deux. Ses yeux , ces organes de l'ame , qui n'ont rien dit jufqu'ici, trouvent un langage & de l'expreflion ; un feu naiffant les anime , leurs regards plus vifs ont encore une fainte innocence , mais ils n'ont plus leur première imbécillité : il fent déjà qu'ils peuvent trop dire, il commence à favoir les baifler. Se rougir; il devient fenfible, avant de favoir ce qu'il fent ; il eft inquiet fans raifon de l'être. Tout cela peut venir lentement & vous laifier du temps encore; mais 11 fa vivacité le rend trop impatiente , fi fon emportement fe change en fureur , s'il s'irrite & s'attendrit d'un inflant à l'autre, s'il verfe des pleurs fansfujet, fi, près des objets qui commencent à devenir dangereux pour lui, fon poulx s'élève & fon œil s'enflamme, fi la main d'une femme fe pofant fur la lienne le fait friffonner, s'il fe trouble ou s'intimide

auprès d'elle; Ulifle, ô fage Ulillè ! prends garde à toi j les outres
que tu fermois avec tant de foin font ouvertes ;

de r Education. 271

les vents font déjà déchaînés ; ne quitte plus un moment le
gouvernail , ou tout eft perdu.

C'est ici la féconde naiffance dont j'ai parlé ; c'eft ici que
l'homme naît véritablement à la vie, & que rien d'humain n'eft
étranger à lui. Jufqu'ici nos foins n'ont été que des jeux d'enfant,
ils ne prennent qu'à préfent une véritable importance. Cette
époque» où finirent les éducations ordinaires, eft proprement
celle où la nôtre doit commencer : mais pour bien expofer ce
nouveau plan , reprenons de plus haut l'état des chofes qui s'y
rapportent.

Nos pallions font les principaux inftrumens de notre conferva-
tion ; c'eft donc une entreprife aufli vaine que ridicule de vouloir
les détruire ; c'eft contrôler la nature, c'eft réformer l'ouvrage de
Dieu. Si Dieu difoit à l'homme d'anéantir les pallions qu'il lui
donne, Dieu voudroit & ne voudroit pas, il le contrediroit lui-
même. Jamais il n'a donné cet ordre infenfé, rien de pareil n'eft
écrit dans le cœur humain ; & ce que Dieu veut qu'un homme fa-
flb , il ne le lui fait pas dire par un autre homme, il le lui dit lui-
même , il l'écrit au fond de fon cœur.

Or , je trouverois celui qui voudroit empêcher les pallions de
naître , prefqu'aufli fou que celui qui voudroit les anéantir ; &
ceux qui croiroient que tel a été mon projet jufqu'ici , m'auroient
fûrement fort mal entendu.

Mais raisonneroit-on bien, si , de ce qu'il est dans la nature de l'homme d'avoir des passions, on alloit conclure que toutes les passions que nous sentons en nous, & que nous voyons dans les autres, sont naturelles ? Leur source est naturelle , il est vrai; mais mille ruisselans étrangers l'ont grossie ; c'est un grand fleuve qui s'accroît sans celle , & dans lequel on retrouveroit à peine quelques gouttes de ses premières eaux. Nos passions naturelles sont très-bornées; elles sont les instrumens de notre liberté, elles tendent à nous conserver. Toutes celles qui nous subjuguent & nous détruisent, nous viennent d'ailleurs; la nature ne nous les donne pas , nous nous les approprions à son préjudice.

LÀ source de nos passions, l'origine & le principe de toutes les

t.ii Traité

autres , la seule qui naît avec l'homme & ne le quitte jamais tant qu'il vit, est l'amour de soi: passion primitive , innée, antérieure à toute autre, & dont toutes les autres ne sont, en un sens , que des modifications. En ce sens toutes, si l'on veut, sont naturelles. Mais la plupart de ces modifications ont des causes étrangères, sans lesquelles elles n'auroient jamais lieu ; & ces mêmes modifications, loin de nous être avantageuses , nous sont nuisibles ; elles changent le premier objet, & vont contre leur principe : c'est alors que l'homme se trouve hors de la nature, & se met en contradiction avec soi.

L'amour, de soi-même est toujours bon & toujours conforme à l'ordre. Chacun étant chargé spécialement de sa propre conservation, le premier & le plus important de ses soins, est, & doit être, d'y veiller sans cesse; & comment y veilleroit-il ainsi , s'il n'y prenoit le plus grand intérêt?

Il faut donc que nous nous aimions pour nous conferver ; & pat une fuite immédiate du même fentiment, nous aimons ce qui nous conferve. Tout enfant s'attache a fa nourrice : Romulus devoit s'attacher a la louve qui l'avoit allaité. D'abord cet attachement eft purement machinal. Ce qui favorife le bien - être d'un individu l'attire; ce qui lui nuit le repouffe; ce n'eft la qu'un infint aveugle. Ce qui transforme cet infint en fentiment, l'attachement en amour, l'averfion en haine, c'eft l'intention manifef-tée de nous nuire ou de nous être utile. On ne fe paffionne pas pour les êtres infenfibles qui ne fuivent que l'impulfion qu'on leur donne; mais ceux dont on attend du bien ou du mal par leur difpofition intérieure, par leur volonté, ceux que nous voyons agir librement pour ou contre, nous infpirent des fentimens femblables à ceux qu'ils nous montrent. Ce qui nous fert, on le cherche; mais ce qui nous veut fervir, on l'aime: ce qui nous nuit, on le fuit; mais ce qui nous veut nuire, on le hait.

Le premier fentiment d'un enfant eft de s'aimer lui-même; & le fecond , qui dérive du premier, eft d'aimer ceux qui l'approchent ; car dans l'état de foibleTe où il eft, il ne connoît perfonne que par l'allifiance & les foins qu'il reçoit. D'abord l'attachement

qu'il

<3u'il a pour fa nourrice & fa gouvernante n'eft qu'habitude. Il les cherche parce qu'il a befoin d'elles, & qu'il fe trouve bien de les avoir; c'eft plutôt connoiffance que bienveillance. il lui faut beaucoup de temps pour comprendre que non - feulement elles lui font utiles , mais qu'elles veulent l'être ; & c'eft alors qu'il commence à les aimer.

Un enfant est donc naturellement enclin à la bienveillance , parce qu'il voit que tout ce qui l'approche est porté à l'affliger, & qu'il prend de cette observation l'habitude d'un sentiment favorable à son espèce ; mais à mesure qu'il étend ses relations , ses besoins , ses dépendances actives ou passives, le sentiment de ses rapports à autrui s'éveille, & produit celui des devoirs & des préférences. Alors l'enfant devient impérieux, jaloux, trompeur, vindicatif. Si on le plie à l'obéissance, ne voyant point l'utilité de ce qu'on lui commande, il l'attribue au caprice, à l'intention de le tourmenter, & il se mutine. Si on lui obéit à lui-même, aussitôt que quelque chose lui résiste, il y voit une rébellion, une intention de lui résister , il bat la chaise ou la table pour avoir déobéi. L'amour de soi , qui ne regarde qu'à nous , est content quand nos vrais besoins sont satisfaits; mais l'amour-propre , qui se compare , n'est jamais content & ne faurait l'être; parce que ce sentiment , en nous préférant aux autres, exige aussi que les autres nous préfèrent à eux ; ce qui est impossible. Voilà comment les passions douces & affluentes naissent de l'amour de soi , & comment les passions haineuses & irascibles naissent de l'amour-propre. Ainsi ce qui rend l'homme essentiellement bon, est d'avoir peu de besoins & de peu se comparer aux autres; ce qui le rend essentiellement méchant, est d'avoir beaucoup de besoins & de tenir beaucoup à l'opinion. Sur ce principe, il est aisé de voir comment on peut diriger au bien ou au mal toutes les passions des enfants & des hommes. Il est vrai que ne pouvant vivre toujours seuls ils vivront difficilement toujours bons : cette difficulté même augmentera nécessairement avec leurs relations ; & c'est en ceci , surtout, que les dangers de la société nous rendent l'art & les soins plus indispensables, pour prévenir, dans le cœur humain, la dépravation qui naît de ses nouveaux besoins.

.L'ETUDE convenable a l'homme est celle de ses rapports. Tant qu'il ne se connaît que par son être physique, il doit s'étudier par ses rapports avec les choses ; c'est l'emploi de son enfance : quand il commence à sentir son être moral , il doit s'étudier par ses rapports avec les hommes; c'est l'emploi de sa vie entière, à commencer au point où nous voilà parvenus.

Si-tôt que l'homme a besoin d'une compagne, il n'est plus un être isolé , son cœur n'est plus seul. Toutes ses relations avec son espèce, toutes les affections de son âme naissent avec celle-là. Sa première passion fait bien-tôt fermenter les autres.

Le penchant de l'infini est indéterminé. Un sexe est attiré vers l'autre , voilà le mouvement de la nature. Le choix , les préférences, l'attachement personnel font l'ouvrage des lumières, des préjugés, de l'habitude : il faut du temps & des connaissances pour nous rendre capables d'amour; on n'aime qu'après avoir jugé , on ne préfère qu'après avoir comparé. Ces jugemens se font sans qu'on s'en aperçoive , mais ils n'en sont pas moins réels. Le véritable amour, quoi qu'on en dise, fera toujours honoré des hommes : car, bien que ses emportemens nous égarent , bien qu'il n'exclue pas du cœur qui le sent des qualités odieuses & même qu'il en produise, il en suppose pourtant toujours d'estimables , sans lesquelles on ferait hors d'état de le sentir. Ce choix, qu'on met en opposition avec la raison , nous vient d'elle; on a fait l'Amour aveugle, parce qu'il a de meilleurs yeux que nous, & qu'il voit des rapports que nous ne pouvons apercevoir. Pour qui n'aurait nulle idée de mérite ni de beauté, toute femme ferait

également bonne , & la première venue feroit toujours la plus aimable. Loin que l'amour vienne de la nature, il est la règle & le frein de les penchans : c'est par lui, qu'excepté l'objet aimé, un sexe n'est plus rien pour l'autre.

La. préférence qu'on accorde, on veut l'obtenir; l'amour doit être réciproque. Pour être aimé, il faut se rendre aimable; pour être préféré, il faut se rendre plus aimable qu'un autre , plus aimable que tout autre , au moins aux yeux de l'objet aimé. De-là les premiers regards

sont les femblables ; de-là les premières comparaisons avec eux ; de-là l'émulation , les rivalités , la jalousie. Un cœur plein d'un sentiment qui déborde, aime à s'épancher ; du besoin d'une maîtresse naît bientôt celui d'un ami ; celui qui sent combien il est doux d'être aimé , voudroit l'être de tout le monde , & tous ne fauroient vouloir de préférence, qu'il n'y ait beaucoup de mécontents. Avec l'amour & l'amitié naissent les dissensions , l'inimitié, la haine. Du sein de tant de passions diverses, je vois l'opinion s'élever un trône inébranlable, & les stupides mortels aveuglés par son empire , ne fonder leur propre existence que sur les jugemens d'autrui.

Étendez ces idées , & vous verrez d'où vient à notre amour-propre la forme que nous lui croyons naturelle ; & comment l'amour de soi , cédant d'être un sentiment absolu , devient orgueil dans les grandes âmes, vanité dans les petites; & , dans toutes, se nourrit sans cesse aux dépens du prochain. L'espèce de ces passions, n'ayant point son germe dans le cœur des enfans , n'y peut naître d'elle-même; c'est nous seuls qui l'y portons, & jamais elles n'y prennent racine que par notre faute; mais il n'en est plus ainsi du cœur du jeune homme ; quoi que nous puissions

faire , elles y naîtront malgré nous. Il est donc temps de changer de méthode.

COMMENÇONS par quelques réflexions importantes sur l'état critique dont il s'agit ici. Le partage de l'enfance à la puberté , n'est pas tellement déterminé par la nature, qu'il ne varie dans les individus selon les tempéramens , & dans les peuples selon les climats. Tout le monde fait les distinctions observées sur ce point entre les pays chauds & les pays froids, & chacun voit que les tempéramens ardents sont formés plutôt que les autres ; mais on peut se tromper sur les causes , & souvent attribuer au physique ce qu'il faut imputer au moral; c'est un des abus les plus fréquents de la philosophie de notre siècle. Les infirmités de la nature sont tardives & lentes , celles des hommes sont presque toujours prématurées. Dans le premier cas , les sens éveillent l'imagination ; dans le second, l'imagination éveille les sens ; elle leur donne une activité précoce qui ne peut manquer d'énerver , d'affaiblir d'abord les individus , puis l'espèce même à la longue. Une observation plus

Mm ij

générale & plus sûre que celle de l'effet des climats, est que la puberté & la puissance du sexe est toujours plus hâtive chez les peuples instruits & policés , que chez les peuples ignorans & barbares (61). Les enfans ont une sagacité singulière pour démêler, à travers toutes les figneries de la décence , les mauvaises mœurs qu'elle couvre. Le langage épuré qu'on leur donne, les leçons d'honnêteté qu'on leur donne, le voile du mystère qu'on affecte de tendre devant leurs yeux, sont autant d'aiguillons à leur curiosité. À la manière dont on s'y prend, il est clair que ce qu'on feint de

leur cacher , n'est que pour le leur apprendre, & c'est , de toutes les instructions qu'on leur donne, celle qui leur profite le mieux.

Consultez l'expérience, vous comprendrez à quel point cette méthode infensée accélère l'ouvrage de la nature & ruine le tempérament. C'est ici l'une des principales causes qui font dégénérer les races dans les villes. Les jeunes gens, épuisés de bonne heure , restent petits, foibles, malfaits , vieillissent au lieu de grandir; comme la vigne à qui l'on fait porter du fruit au printemps, languit & meurt avant l'automne.

(60 Dans les Filles, dit M. de où pour satisfaire la vanité, l'on met

Buflon, «S5 chez les gens aînés , les en- fants dans le manger une extrême

sans accoutumés à des nourritures abon- parcimonie, & où la plupart font,

dantes ci? succulentes , arrivent plutôt comme dit le proverbe, habit de ve.

à cet état ; à la campagne & dans le lours & ventre de fin. On est étonné

pauvre peuple , les enfants font plus tard- dans ces montagnes de voir de grands

à ifs, parce qu'ils [ont mal & trop peu garçons, forts comme des hommes,

nourris ; il leur faut deux ou trois an- avoir encore la voix aigüe & le men«

nées déplus. Hift. Nat. T. IV. P. 238. ton fans barbe ; & de grandes filles,

J'.nlmets l'oblervation , niais non l'ex- d'ailleurs très-formées, n'avoir aucun

plication, puifque dans le pays où le figne périodique de leur fexe. DifFé-

villagoois fe nourrit ttùs-bien & mange rcnce qui me paroît venir uniquement

beaucoup, comme daus le Valais, & de ce que, dans la fimplici-té de leurs

même en certains cantons montueux mœurs, leur imagination plus long-

de l'Italie, comme le Frioul, IMge de temps paifible & calme, fait plus tard

puberté ilans les deux fexes eft égale- fermenter leur fang, &rend leur tem-

meut plu» taidif qu'au fein des Villes , pérablement moins précoce.

D É L'ÉDUCATION: ^f

Il faut avoir vécu chez des peuples groffiers & fimples , pour connoître jufqu'à quel âge une heureufe ignorance y peut prolonger l'innocence des enfans. C'eft un fpectacle à la fois touchant & rifible d'y voir les deux fexes livrés à la fécurité de leurs cœurs , prolonger , dans la fleur de l'âge & de la beauté , les jeux naïfs de l'enfance , & montrer par leur familiarité même la pureté de leurs

plaisirs. Quand enfin cette aimable jeune fille vient à se marier, les deux époux , se donnant mutuellement les prémices de leur personne , en font plus chers l'un à l'autre ; des multitudes d'enfants sains & robustes deviennent le gage d'une union que rien n'altère, & le fruit de la félicité de leurs premiers ans.

Si l'âge où l'homme acquiert la conscience de son sexe, diffère autant par l'effet de l'éducation que par l'action de la nature , il suit de-là qu'on peut accélérer & retarder cet âge selon la manière dont on élèvera les enfants ; & si le corps gagne ou perd de la confiance à mesure qu'on retarde ou qu'on accélère ce progrès, il suit encore que , plus on s'applique à le retarder, plus un jeune homme acquiert de vigueur & de force. Je ne parle encore que des effets purement physiques ; on verra bientôt qu'ils ne se bornent pas là.

De ces réflexions je tire la solution de cette question si souvent agitée, s'il convient d'éclairer les enfants de bonne heure sur les objets de leur curiosité, ou s'il vaut mieux leur donner le change par de modestes erreurs ? Je pense qu'il ne faut faire ni l'un ni l'autre. Premièrement, cette curiosité ne leur vient point sans qu'on y ait donné lieu. Il faut donc faire en sorte qu'ils ne l'aient pas. En second lieu , des questions qu'on n'est pas forcé de résoudre, n'exigent point qu'on trompe celui qui les fait: il vaut mieux lui imposer silence que de lui répondre en mentant. Il sera peu surpris de cette loi, si l'on a pris soin de l'y affecter dans les choses indifférentes. Enfin, si l'on prend le parti de répondre, que ce soit avec la plus grande simplicité , sans mystère , sans embarras , sans fourire. Il y a beaucoup moins de danger à (satisfaire la curiosité de l'enfant qu'à l'exciter.

Traité

Que vos réponfes foient toujours graves, courtes, décidée! J & fans jamais paroître héfiter. Je n'ai pas befoin d'ajouter qu'elles doivent être vraies. On ne peut apprendre aux enfans le danger de mentir aux hommes , fans fentir , de la part des hommes , le danger plus grand de mentir aux enfans. Un feul menfonge avéré du maître à l'élévé , ruinerait a jamais tout le fruit de l'éducation.

Une ignorance abfolue fur certaines matières, eft, peut-être , ' ce qui conviendrait le mieux aux enfans : mais qu'ils apprennent de bonne heure ce qu'il eft impoffible de leur cacher toujours. Il faut, ou que leur curiofité ne s'éveille en aucune manière, ou qu'elle foit fatisfaite avant l'âge où elle n'eft plus fans danger. Votre conduite avec votre élevé dépend beaucoup, en ceci, de fa fituation particulière, des fociétés qui l'environnent, des circonftances où l'on prévoit qu'il pourra fe trouver, &c. Il importe ici de ne rien donner au hazard, & fi vous n'êtes pas sûr de lui faire ignorer , jufqu'à feize ans, la différence des fexes , ayez foin qu'il l'apprenne avant dix.

Je n'aime point qu'on affecte avec les enfans un langage trop épuré, ni qu'on faffe de longs détours, dont ils s'apperçoivent , pour éviter de donner aux chofes leur véritable nom. Les bonnes mœurs, en ces matières, ont toujours beaucoup de fimplicité; mais des imaginations fouillées par le vice rendent l'oreille délicate, & forcent de raffiner fans ceffe fur les expreffions. Les termes groffiers font fans conféquence; ce font les idées lafcives qu'il faut écarter.

Quoique la pudeur foit naturelle à l'efpèce humaine, naturellement les enfans n'en ont point. La pudeur ne naît qu'avec la connoiffance du mal : & comment les enfans , qui n'ont ni ne doivent avoir cette connoiffance, auroient-ils le fentiment qui en

est l'effet ! Leur donner des leçons de pudeur & d'honnêteté, c'est leur apprendre qu'il y a des choses honteuses & deshonnêtes; c'est leur donner un diktat secret de connaître ces choses-là. Tôt ou tard ils en viennent à bout , &c la première étincelle qui touche à l'ima-

DE l'ÉDUCATION. 2^{je}

gination, accélère à coup sûr l'embrassement des sens. Qui-conque rougit est déjà coupable : la vraie innocence n'a honte de rien.

Les enfans n'ont pas les mêmes desirs que les hommes; mais fujets, comme eux, à la malpropreté qui blesse les sens, ils peuvent, de ce seul affluement , recevoir les mêmes leçons de bienfaisance. Suivez l'esprit de la nature , qui , plaçant dans les mêmes lieux les organes des plaisirs secrets , & ceux des besoins dégoûtans, nous inspire les mêmes soins à différens âges, tantôt par une idée & tantôt par une autre ; à l'homme par la modestie , à l'enfant par la propreté.

Je ne vois qu'un bon moyen de conserver aux enfans leur innocence ; c'est que tous ceux qui les entourent la respectent & l'aiment. Sans cela , toute la retenue dont on tâche d'user avec eux , se dément tôt ou tard ; un sourire , un clin d'oeil , un geste échappé, leur disent tout ce qu'on cherche à leur taire : il leur suffit, pour l'apprendre, de voir qu'on le leur a voulu cacher. La délicatesse de tours & d'expressions dont se fervent entre eux les gens polis , fuyant des lumières que les enfans ne doivent point avoir, est tout-à-fait déplacée avec eux ; mais quand on honore vraiment leur (implicite, l'on prend aisément, en leur parlant, celle des termes qui leur conviennent. Il y a une certaine naïveté

de langage qui fied & qui plaît a l'innocence : voilà le vrai ton qui détourne un enfant d'une dangereufe curiofité. En lui parlant Amplement de tout , on ne lui laiffe pas foupçonner qu'il refte rien de plus à lui dire. En joignant aux mots groffiers, les idées déplaifantes qui leur conviennent, on étouffe le premier feu de l'imagination : on ne lui défend pas de prononcer ces mots & d'avoir ces idées ; mais on lui donne, fans qu'il y fonge , de la répugnance îi les rappeler; & combien d'embarras cette liberté naïve ne fauve-t-elle point à ceux qui, la tirant de leur propre cœur, difent toujours ce qu'il faut dire, & le difent toujours comme ils l'ont fenti 1

Co MMENT fefont les enfans ? Queftion embarraffTmte qui vient affez naturellement aux enfans , & dont la réponfe indifere tw

zto Traité

ou prudente décide quelquefois de leurs mœurs & de leur fanté pour toute leur vie. La manière la plus courte qu'une mère imagine pour s'en débarrasser fans tromper fon îils , eft de lui imposer filence : cela feroit bon, fi od l'y eût accoutumé de longue main dans des queftions indifférentes, & qu'il ne foupçonnât pas du myftère à ce nouveau ton. Mais rarement elle s'en tient-là. C'eft le fecret des gens mariés, lui .dira-t-elle ; de petits garçons ne doivent point être fi curieux. Voilà qui elt fort bien pour tirer d'embarras la mère; mais qu'elle fâche que , piqué de cet air de mépris , le petit garçon n'aura pas un moment de repos qu'il n'ait appris le fecret des gens mariés, & qu'il ne tardera pas de l'apprendre.

Qu'on me permette de rapporter une réponse bien différente que j'ai entendu faire à la même question , & qui me frappa d'autant plus , qu'elle partoît d'une femme auili modeite dans ses discours que dans ses manières , mais qui favoit au befoin fouler aux pieds , pour le bien de son fils tic pour la vertu , la fausse crainte du blâme & les vains propos des plaifans. Il n'y avoit pas Jongtemps que l'enfant avoit jette par les urines une petite pierre /qui lui avoit déchiré l'urètre ; mais le mal passé étoit oublié. Maman , dit le petit étourdi , comment fit font les en/ans ? Mon fils , répond la mère sans héfiter, les femmes les pijfent avec des douleurs qui leur coûtent quelquefois la vie. Que les foux rient, que les fots foient scandalifés; mais que les sages cherchent fi jamais ils trouveront une réponse plus judicieufe , & qui aille mieux à ses fins.

D'abord l'idée d'un befoin naturel, & connu de l'enfant, détourne celle d'une opération myftérieufe. Les idées acceffoires de la douleur & de la mort, couvrent celle-là d'un voile detrifteffe, qui amortit l'imagination & réprime la curiosité : tout porte l'esprit fur les fuites de l'accouchement, & non pas fur ses causes. Les infirmités de la nature humaine, des objets dégoûtans , des images de souffrance, voilà les éclairciffemens où mené cette réponse , fi l.i répugnance qu'elle infpire permet à l'enfant de les demander. Par où. l'inquiétude des desirs aura-t-elle occasion de

naître

de L'Éducation. 281

naître dans des entretiens ainfi dirigés 1 Et cependant vous voyez que la vérité n'a point été altérée , & qu'on n'a point eu besoin d'abuser son élevé au lieu de l'instruire.

Vos enfans lifent ; ils prennent dans leurs Ieclures des connoiffances qu'ils n'auroient pas s'ils n'avoient point lu. S'ils étudient , l'imagination s'allume & s'aiguife dans le filence du cabinet. S'ils vivent dans le monde, ils entendent un jargon bizarre, ils voient des exemples dont ils font frappés ; on leur a fi bien perfuadé qu'ils étoient hommes, que dans tout ce que font les hommes en leur préfence , ils cherchent aufli-tôt comment cela peut leur convenir; il faut bien que les actions d'autrui leur fervent de modèle, quand les jugemens d'autrui leur fervent de loi. Des domeftiques qu'on fait dépendre d'eux , par conféquent intéreffés a leur plaife , leur font leur cour aux dépens des bonnes mœurs ; des gouvernantes rieufes leur tiennent à quatre ans des propos, que la plus effrontée n'oferoit leur tenir à quinze. Bientôt elles oublient ce qu'elles ont dit; mais ils n'oublient pas ce qu'ils ont entendu. Les entretiens poliffans préparent les mœurs libertines; le laquais fripon rend l'enfant débauché, & le fecret de l'un fert de garant à celui de l'autre.

L'enfant élevé félon fon âge eft feul. Il ne connoît d'attachemens que ceux de l'habitude; il aime fa fœur comme fa montre, & fon ami comme fon chien. Il ne fe fent d'aucun fêxe , d'aucune efpèce ; l'homme & la femme lui font également étrangers ; il ne rapporte à lui rien de ce qu'ils font, ni de ce qu'ils difent, il ne le voit ni ne l'entend, ou n'y fait nulle attention; leurs difcours ne l'intéreffent pas plus que leurs exemples : tout cela n'eft point fait pour lui. Ce n'eft pas une erreur artificieufe qu'on lui donne par cette méthode, c'eft l'ignorance de la nature. Le temps vient où la même nature prend foin d'éclaircir fon élevé ; & c'eft alors feule-ment qu'elle l'a mis en état de profiter fans rifque des leçons qu'elle lui donne. Voilà le principe : le détail des règles n'eft pas

de mon fujet ; & les moyens que je propofe en vue d'autres objets, fervent encore d'exemple pour celui-ci.

Voulez-vous mettre l'ordre & la règle dans les parties naïves
Traité de l'Éducation. Tome I. Nn

282 Traité

famés? Étendez l'espace durant lequel elles se développent, afin qu'elles aient le temps de s'arranger à mesure qu'elles naissent. Alors ce n'est pas l'homme qui les ordonne, c'est la nature elle-même ; votre soin n'est que de la laisser arranger son travail. Si votre élevé étoit seul , vous n'auriez rien à faire; mais tout ce qui l'environne, enflamme son imagination. Le torrent des préjugés l'entraîne; pour le retenir il faut le pousser en sens contraire. Il faut que le sentiment entraîne l'imagination , & que la raison fasse taire l'opinion des hommes. La source de toutes les passions est la sensibilité; l'imagination détermine leur pente. Tout être qui sent ses rapports , doit être affecté quand ces rapports s'altèrent, & qu'il en imagine, ou qu'il en croit imaginer de plus convenables à sa nature. Ce sont les erreurs de l'imagination qui transforment en vices les passions de tous les êtres bornés, même des Anges , s'ils en ont : car il faudroit qu'ils connussent la nature de tous les êtres , pour favoir quels rapports conviennent le mieux à la leur.

Voici donc le sommaire de toute la machine humaine dans l'usage des passions. 1 °. Sentir les vrais rapports de l'homme, tant dans l'espèce que dans l'individu. 2 °. Ordonner toutes les affections de l'âme selon ces rapports.

Mais l'homme est-il maître d'ordonner ses affections selon tels ou tels rapports ? Sans doute , s'il est maître de diriger son imagi-

nation fut tel ou tel objet, ou de lui donner telle ou telle habitude. D'ailleurs il s'agit moins ici de ce qu'un homme peut faire sur lui-même, que de ce que nous pouvons faire sur notre élevé par le choix des circonstances où nous le plaçons. Exposer les moyens propres à le maintenir dans l'ordre de la nature, c'est dire assez comment il en peut sortir.

Tant que la sensibilité reste bornée à son individu, il n'y a rien de moral dans ses actions ; ce n'est que quand elle commence à s'étendre hors de lui , qu'il prend d'abord les (en ti mens , & en suite les notions du bien & du mal qui le constituent véritablement homme & partie intégrante de son espèce. C'est donc à ce premier point qu'il faut d'abord fixer nos observations.

Elles sont difficiles, en ce que, pour les faire , il faut rejeter les exemples qui font fausser nos yeux, & chercher ceux où les développemens succèdent de l'ordre de la nature.

Un enfant façonné , poli , civilisé , qui n'attend que la puissance de mettre en œuvre les instructions prématurées qu'il a reçues, ne se trompe jamais sur le moment où cette puissance lui survient. Loin de l'attendre, il l'accélère; il donne à son sang une fermentation précoce ; il fait quel doit être l'objet de ses desirs long-temps même avant qu'il les éprouve. Ce n'est pas la nature qui l'excite, c'est lui qui la force: elle n'a plus rien à lui apprendre en le faisant homme. Il l'étoit par la pensée long-temps avant de l'être en effet.

La véritable marche de la nature est plus graduelle & plus lente. Peu-à-peu le sang s'enflamme , les esprits s'élaborent , le tempérament se forme. Le sage ouvrier qui dirige la fabrique, a soin de perfectionner tous ses instrumens avant de les mettre en

œuvre ; une longue inquiétude précède les premiers desirs , une longue ignorance leur donne le change ; on desire sans savoir quoi : le sang fermente & s'agite ; une surabondance de vie cherche à s'étendre au-dehors. L'œil s'anime & parcourt les autres êtres ; on commence à prendre intérêt à ceux qui nous environnent ; on commence à sentir qu'on n'est pas fait pour vivre seul ; c'est ainsi que le cœur s'ouvre aux affections humaines , & devient capable d'attachement.

Le premier sentiment dont un jeune homme élevé soigneusement est susceptible, n'est pas l'amour, c'est l'amitié. Le premier acte de son imagination naissante est de lui apprendre qu'il a des semblables , & l'espèce l'affecte avant le sexe. Voilà donc un autre avantage de l'innocence prolongée, c'est de profiter de la sensibilité naissante , pour jeter dans le cœur du jeune adolescent , les premières semences de l'humanité. Avantage d'autant plus précieux, que c'est le seul temps de la vie où les mêmes soins puissent avoir un vrai succès.

J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure , & livrés aux femmes & à la débauche , étoient inhumains & cruels ; la fougue du tempérament les rendoit impatiens, vindicatifs, fu-

Nn ij

284 Traité

rieux : leur imagination, pleine d'un seul objet , se refusait à tout le reste ; ils ne connoissoient ni pitié ni miséricorde ; ils auroient sacrifié père & mère & l'univers entier , au moindre de leurs plaisirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuse (Implicite , est porté par les premiers mouvemens de la na-

ture vers les partions tendres & affectueufes : fon cœur compatif-
fant s'émeut fur les peines de fes femblables , il treffaillit d'aife
quand il revoit fon camarade, fes bras favent trouver des
étreintes careffantes, lès yeux favent verfer des larmes d'atten-
driffement ; il eft fenfible à la honte de déplaire , au regret d'avoir
offenfé. Si l'ardeur d'un fang qui s'enflamme, le rend vif, empor-
té, colère, on voit le moment d'après toute la bonté de fon cœur
dans l'effufion de fon repentir; il pleure, il gémit fur la bleffure
qu'il a faite, il voudroit, au prix de fon fang, racheter celui qu'il
averfé; tout fon emportement s'éteint , toute fa fierté s'humilie
devant le fentiment de fa faute. Eft- il offenfé lui-même : au fort
de fa fureur une excufe , un mot Iedéfarme ; il pardonne les torts
d'autrui d'auflî bon cœur qu'il répare les fiens. L'adolefcence n'eft
l'âge ni de la vengeance ni de la haine, elle eft celui de la commi-
fération , de la clémence, de la générofité , Oui , je le foutiens , &
je ne crains point d'être démenti par l'expérience, un enfant qui
n'eft pas mal né, & qui a confervé jufqu'à vingt ans fon inno-
cence, eft, à cet âge, le plus généreux , le meilleur, le plus aimant
& le plus aimable des hommes. On ne vous a jamais rien dit de
femblable; je le crois bien : vos Philofophes élevés dans toute la
corruption des Collèges , n'ont garde de l'avoir cela.

C'EST la foibleffe de l'homme qui le rend fociable ; ce font nos
misères communes qui portent nos cœurs h l'humanité: nous ne
lui devrions rien fi nous n'étions pas hommes. Tout attachement
eft un figne d'infuffifance : fi chacun de nous n'avoit nul befoin
des autres, il ne fongeroit guères à s'unir a eux. Ainfi de notre in-
firmité même naît notre frêle bonheur. Un être vraiment heureux
eft un être folitaire : Dieu feul jouit d'un bonheur abfolu ; mais
qui de nous en a l'idée ? Si quelque être imparfait pouvoit fe fu-
fire a lui-même, de quoi jouiroit-il félon nous? Il feroitfeul, il fe-

roit misérable. Je ne conçois pas que celui qui n'a besoin de rien, puisse

aimer quelque chose : je ne conçois pas que celui qui n'aime rien , puisse être heureux.

Il fuit de-la que nous nous attachons a nos semblables , moins par le sentiment de leurs plaisirs, que par celui de leurs peines; car nous y voyons bien mieux l'identité de notre nature, & les gars de leur attachement pour nous. Si nos besoins communs nous unifient par intérêt, nos misères communes nous unifient par affection. L'aspect d'un homme heureux inspire aux autres moins d'amour que d'envie : on l'accuseroit volontiers d'usurper un droit qu'il n'a pas , en se faisant un bonheur exclusif : & l'amour- propre souffre encore , en nous faisant sentir que cet homme n'a nul besoin de nous. Mais qui est-ce qui ne plaint pas le malheureux qu'il voit souffrir ? Qui est-ce qui ne voudroit pas le délivrer de ses maux, s'il n'en coûtoit qu'un fouhait pour cela ? L'imagination nous met a la place du misérable, plutôt qu'a celle de l'homme heureux; on sent que l'un de ces états nous touche de plus près que l'autre. La pitié est douce , parce qu'en se mettant a la place de celui qui souffre , on sent pourtant le plaisir de ne pas souffrir comme lui. L'envie est amère en ce que l'aspect d'un homme heureux , loin de mettre l'envieux a sa place, lui donne le regret de n'y pas être. Il semble que l'un nous exempte des maux qu'il souffre, & que l'autre nous ôte les biens dont il jouit.

Voulez- vous donc exciter & nourrir dans le cœur d'un jeune homme les premiers mouvemens de la sensibilité naissante, & tourner son caractère vers la bienfaisance & vers la bonté ? N'allez point faire germer en lui l'orgueil , la vanité , l'envie par la trompeuse image du bonheur des hommes; n'exposez point d'abord à

ses yeux la pompe des Cours, le faste des palais, l'attrait des spectacles : ne le promenez point dans les cercles, dans les brillantes assemblées. Ne lui montrez l'extérieur de la grande société qu'après l'avoir mis en état de l'apprécier en elle-même. Lui montrer le monde avant qu'il connaisse les hommes , ce n'est pas le former ; c'est le corrompre : ce n'est pas l'instruire; c'est le tromper.

Les hommes ne sont naturellement ni Rois, ni Grands, ni

286 Traité

Courtisans, ni riches. Tous sont nés nus & pauvres, tous sont sujets aux misères de la vie , aux chagrins, aux maux, aux besoins, aux douleurs de toute espèce ; enfin tous sont condamnés à la mort. Voilà ce qui est vraiment de l'homme; voilà de quoi nul mortel n'est exempt. Commencez donc par étudier, de la nature humaine, ce qui en est le plus inséparable , ce qui constitue le mieux l'humanité.

A quinze ans l'adolescent fait ce que c'est que souffrir , car il a souffert lui-même : mais à peine fait-il que d'autres êtres souffrent aussi : le voir sans le sentir , n'est pas le savoir , & comme je l'ai dit cent fois, l'enfant n'imaginant point ce que sentent les autres, ne connaît de maux que les siens ; mais quand le premier développement des sens allume en lui le feu de l'imagination , il commence à se sentir dans ses semblables, à s'émouvoir de leurs plaintes, & à souffrir de leurs douleurs. C'est alors que le triste tableau de l'humanité souffrante doit porter à son cœur le premier avertissement qu'il ait jamais éprouvé.

Si ce moment n'est pas facile à remarquer dans vos enfants , à qui vous en prenez-vous ? Vous les instruisez de si bonne heure à

jouer le fentiment, vous leur en apprenez fi - tôt le langage, que parlant toujours fur le même ton , ils tournent vos leçons contre vous-mêmes, & ne vous laiffent nul moyen de diftinguer quand, ceffant de mentir, ils commencent à fentir ce qu'ils difent. Mais voyez mon Emile; k l'âge où je l'ai conduit, il n'a ni fenti , ni menti. Avant de favoir ce que c'eft qu'aimer , il n'a dit k perfonne : je vous aime bien, on ne lui a point prefcrit la contenance qu'il devoit prendre en entrant dans la chambre de fon père, de fa mère ou de fon gouverneur malade ; on ne lui a point montré l'art d'affecter la trifteffe qu'il n'avoit pas. Il n'a feint de pleurer fur la mort de perfonne ; car il ne fait ce que c'eft que mourir. La même infenfibilité qu'il a dans le cœur, eft auffi dans fes manières. Indifférent k tout , hors a lui - même , comme tous les autres enfans , il ne prend intérêt k perfonne ; tout ce qui le diftingue, eft qu'il ne veut point paroître en prendre, & qu'il n'eft pas faux comme eux.

de r Éducation. 287

EMILE ayant peu réfléchi fur les êtres fenfibles, faudra tard ce que c'eft que fouffrir & mourir. Les plaintes & les cris commenceront d'agiter fes entrailles, l'afpeft du fang qui coule lui fera détourner les yeux , les convulfions d'un animal expirant lui donneront je ne fais quelle angoiffe, avant qu'il fâche d'où lui viennent ces nouveaux mouvemens. S'il étoit refté ftupide & barbare, il ne les auroit pas ; s'il étoit plus inftruit, il en connoîtroit la fource : il a déjà trop comparé d'idées pour ne rien fentir , & pas affez pour concevoir ce qu'il fent.

Ainsi naît la pitié , premier fentiment relatif qui touche le cœur humain , félon l'ordre de la nature. Pour devenir fenfible & pitoyable, il faut que l'enfant fâche qu'il y a des êtres femblables à lui , qui fouffrent ce qu'il a fouffert, qui fentent les douleurs qu'il

a fenties, & d'autres dont il doit avoir l'idée, comme pouvant les fentir auffi. En effet, comment nous laiffons-nous émouvoir a la pitié , fi ce n'eft en nous tranfportant hors de nous , & nous identifiant avec l'animal fouffrant ; en quittant, pour ainfi dire, notre être pour prendre le fien ? Nous ne fouffrons qu'autant que nous jugeons qu'il fouffre ; ce n'eft pas dans nous , c'eft dans lui que nous fouffrons. Ainfi nul ne devient fenfible que quand fon imagination s'anime & commence à le tranfporter hors de lui.

Pour exciter & nourrir cette fenfibilité naiffante, pour la guider ou la fuivre dans fa pente naturelle , qu'avons - nous donc à faire, fi ce n'eft d'offrir au jeune homme des objets fur lesquels puiffe agir la force expanfve de fon cœur, qui le dilatent, qui retendent fur les autres êtres, qui le f.:ffent par- tout retrouver hors de lui ; d'écarter avec foin ceux qui le refftrrent , le concentrent, & tendent le reffort du moi humain? C'eft-a-dire , en d'autres termes, d'exciter en lui la bonté, l'humanité, la commifération, la bienfaifance , toutes les paffions attirantes & douces qui plaifent naturellement aux hommes , & d'empêcher de naître l'envie, la convoitife, la haine, toutes les paffions repouffantes & cruelles, qui rendent, pour ainfi dire, la f.nfihilité non-feulement nulle, mais négative , & font le tourment de celui qui les éprouve.

288 Traité

Je crois pouvoir réfumer toutes les réflexions précédentes en deux ou trois maximes précifes , claires & faciles a faifir,

PREMIERE MAXIME

Il n'est pas dans le cœur humain de se mettre à la place des gens qui j'ont plus heureux que nous , mais seulement de ceux qui/ont plus à plaindre.

Si l'on trouve des exceptions à cette maxime , elles sont plus apparentes que réelles. Ainsi l'on ne se met pas à la place du riche ou du Grand auquel on s'attache ; même en s'attachant sincèrement on ne fait que s'approprier une partie de son bien-être. Quelquefois on l'aime dans ses malheurs : mais tant qu'il prospère , il n'a de véritable ami que celui qui n'est pas la dupe des apparences, & qui le plaint plus qu'il ne l'envie, malgré sa prospérité.

On est touché du bonheur de certains états, par exemple, de la vie champêtre & pastorale. Le charme de voir ces bonnes gens heureux, n'est point empoisonné par l'envie : on s'intéresse à eux véritablement : pourquoi cela? Parce qu'on se sent maître de descendre à cet état de paix & d'innocence, & de jouir de la même félicité; c'est un pis-aller qui ne donne que des idées agréables, attendu qu'il suffit d'en vouloir jouir pour le pouvoir. Il y a toujours du plaisir à voir ses reflués, à contempler son propre bien, même quand on n'en veut pas user.

Il faut de-là que pour porter un jeune homme à l'humanité , loin de lui faire admirer le fort brillant des autres, il faut le lui montrer , par les côtés tristes , il faut le lui faire craindre. Alors, par une conséquence évidente, il doit (se frayer une route au bonheur, qui ne soit sur les traces de personne.

DEUXIEME MAXIME

On ne plaint jamais dans autrui que les maux dont on ne se feroit pas exempt soi-même.

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Je ne connois rien de si beau, défi profond, de si touchant, de si vrai que ce vers- là.

Pourquoi

POURQUOI les Rois font-ils sans pitié pour leurs sujets? C'est qu'ils comptent de n'être jamais hommes. Pourquoi les riches font-ils si durs envers les pauvres? C'est qu'ils n'ont pas peur de le devenir. Pourquoi la Noblesse a-t-elle un si grand mépris pour le peuple? C'est qu'un noble ne fera jamais roturier. Pourquoi les Turcs font-ils généralement plus humains , plus hospitaliers que nous ? C'est que , dans leur gouvernement , tout-à-fait arbitraire, 1^{re} grandeur & la fortune des particuliers étant toujours précaires & chancelantes , ils ne regardent point l'abaissement & la misère comme un état étranger à eux (61); chacun peut être demain ce qu'est aujourd'hui celui qu'il opprime. Cette réflexion , qui revient sans cesse dans les romans orientaux , donne à leur lecture je ne sais quoi d'attendrissant que n'a point tout l'appât de notre félicité morale.

N'accoutumez donc pas votre élevé à regarder du haut de sa gloire les peines des infortunés, les travaux des misérables, & n'espérez pas lui apprendre à les plaindre, s'il les considère comme lui étant étrangers. Faites-lui bien comprendre que le sort de ces malheureux peut être le sien , que tous leurs maux font ses pieds, que mille événements imprévus & inévitables

peuvent l'y plonger d'un moment à l'autre. Apprenez-lui à ne compter ni sur la naïveté, ni sur la fantaisie, ni sur les richesses ; montrez-lui toutes les vicissitudes de la fortune, cherchez-lui les exemples toujours trop fréquents de gens qui, d'un état plus élevé que le sien, sont tombés au-dessous de ces malheureux : que ce soit par leur faute ou non, ce n'est pas maintenant de quoi il est question : fait-il seulement ce que c'est que faute ? N'empêchez jamais sur l'ordre de ses connaissances, & ne l'éclairez que par les lumières qui sont à sa portée ; il n'a pas besoin d'être fort avancé pour sentir que toute la prudence humaine ne peut lui répondre si dans une heure il sera vivant ou mourant ; si les douleurs de la néphrétique ne lui feront point grincer les dents avant la nuit ; si dans un mois il sera riche ou pauvre ; si dans un an, peut-être, il ne ramènera point sous le nerf-de-bœuf dans les galères

(62) Cela paraît changer un peu maintenant : les états semblent devenir plus fixes, & les hommes deviennent aussi plus durs.

Traité de l'éduc. Tome I. ° °

290 Traité

d'Alger. Sur-tout n'allez pas lui dire tout cela froidement comme son catéchisme : qu'il voye, qu'il sente les calamités humaines : ébranlez, effrayez son imagination des périls dont tout homme est sans cesse environné ; qu'il voye autour de lui tous ces abîmes, & qu'à vous les entendre décrire, il se presse contre vous de peur d'y tomber. Nous le rendrons timide & poltron, direz-vous. Nous verrons dans la fuite, mais quant à présent commençons par le rendre humain ; voilà sur-tout ce qui nous importe.

TROISIEME MAXIME

LA pitié qu'on a du mal d'autrui ne se mesure pas sur la quantité de ce mal , mais sur le sentiment qu'on prête à ceux qui souffrent.

On ne plaint un malheureux qu'autant qu'on croit qu'il se trouve à plaindre. Le sentiment physique de nos maux est plus borné qu'il ne semble ; mais c'est par la mémoire qui nous en fait sentir la continuité, c'est par l'imagination qui les étend sur l'avenir , qu'ils nous rendent vraiment à plaindre. Voilà, je pense, une des causes qui nous endurent plus aux maux des animaux qu'à ceux des hommes, quoique la sensibilité commune dût également nous identifier avec eux. On ne plaint guères un cheval de chartier dans son écurie, parce qu'on ne présume pas qu'en mangeant son foin il songe aux coups qu'il a reçus & aux fatigues qui l'attendent. On ne plaint pas non plus un mouton qu'on voit paître , quoiqu'on fâche qu'il fera bientôt égorgé , parce qu'on juge qu'il ne prévoit pas son sort. Par extension l'on s'endurcit ainsi sur le sort des hommes , & les riches se consolent du mal qu'ils font aux pauvres, en les supposant assez stupides pour n'en rien sentir. En général , je juge du prix que chacun met au bonheur de ses semblables par le cas qu'il paraît faire d'eux. Il est naturel qu'on fasse bon marché du bonheur des gens qu'on méprise. Ne vous étonnez donc plus si les politiques parlent du peuple avec tant de dédain , ni si la plupart des Philosophes affectent de faire l'homme si méchant.

C'est le peuple qui compose le genre humain ; ce qui est

pas le peuple est si peu de chose que ce n'est pas la peine de le compter. L'homme est le même dans tous les états ; si cela est , les

états les plus nombreux méritent le plus de respect. Devant celui qui pense, toutes les distinctions civiles disparaissent : il voit les mêmes passions , les mêmes sentiments dans le goujat & dans l'homme illustre ; il n'y distingue que leur langage, qu'un coloris plus ou moins apprêté , & si quelque différence essentielle les distingue, elle est au préjudice des plus diffimulés. Le peuple se montre tel qu'il est, &n'est pas aimable ; mais il faut bien que les gens du monde se déguisent : s'ils se montroient tels qu'ils sont, ils feroient horreur.

Il y a, disent encore nos sages , même dose de bonheur & de peine dans tous les états : maxime aussi funeste qu'infoutenable ; car si tous sont également heureux, qu'ai-je besoin de m'incommoder pour personne > Que chacun reste comme il est : que l'esclave soit maltraité , que l'infirme souffre , que le gueux périsse ; il n'y a rien à gagner pour eux à changer d'état. Ils font l'énumération des peines du riche , & montrent l'inanité de ses vains plaisirs : quel grossier sophisme ! les peines du riche ne lui viennent point de son état, mais de lui seul, qui en abuse. Futil plus malheureux que le pauvre même, il n'est point à plaindre, parce que ses maux sont tous son ouvrage , & qu'il ne tient qu'à lui d'être heureux. Mais la peine du misérable lui vient des choses, de la rigueur du sort qui s'appesantit sur lui. Il n'y a point d'habitude qui puisse lui ôter le sentiment physique de la fatigue, de l'épuisement, de la faim : le bon esprit ni la sagesse ne servent de rien pour l'exempter des maux de son état. Que gagne Épicure de prévoir que son maître va lui casser la jambe ? La lui casse-t-il moins pour cela ? Il a par-dessus son mal, le mal de la prévoyance. Quand le peuple feroit aussi sensé que nous le supposons stupide, que pourroit-il être autre que ce qu'il est, que pourroit-il faire autre que ce qu'il fait ? Étudiez les gens de cet ordre , vous verrez que sous un

autre langage ils ont autant d'esprit & plus de bon sens que vous. Refrêchez donc votre espèce ; fongez qu'elle est composée essentiellement de la collection des

Oo i)

292 Traité

peuples; que quand tous les Rois & tous les Philosophes en feroient ôtés, il n'y paroîtroit guères, & que les choses n'en iroient pas plus mal. En un mot, apprenez à votre élevé à aimer tous les hommes & même ceux qui les dépriment; faites en forte qu'il ne se place dans aucune classe, mais qu'il se retrouve dans toutes: parlez devant lui du genre humain avec attendrissement, avec pitié même, mais jamais avec mépris. Homme, ne deshonne point l'homme.

C'EST par ces routes & d'autres semblables, bien contraires à celles qui sont frayées , qu'il convient de pénétrer dans le cœur d'un jeune adolescent, pour y exciter les premiers mouvemens de la nature, le développer & l'étendre sur des semblables; à quoi j'ajoute qu'il importe de mêler à ces mouvemens le moins d'intérêt personnel qu'il est possible : sur-tout point de vanité, point d'émulation, point de gloire, point de ces sentimens qui nous forcent de nous comparer aux autres , car ces comparaisons ne font jamais sans quelque impression de haine contre ceux qui nous disputent la préférence, ne fût-ce que dans notre propre estime. Alors il faut s'aveugler ou s'irriter, être un méchant ou un sot; tâchons d'éviter cette alternative. Ces parlions si dangereuses naîtront tôt ou tard , me dit-on, malgré nous. Je ne le nie pas; chaque chose a son temps & son lieu ; je dis seulement qu'on ne doit pas leur aider à naître.

Voilà l'esprit de la méthode qu'il faut se prescrire. Ici les exemples & les détails sont inutiles, parce qu'ici commence la division presque infinie des caractères , & que chaque exemple que je donnois ne conviendrait pas peut-être à un sur cent mille. C'est à cet âge aussi que commence, dans l'habile maître, la véritable fonction de l'observateur & du Philosophe qui fait l'art de fonder les cœurs en travaillant à les former. Tandis que le jeune homme ne songe point encore à se contrefaire , & ne l'a point encore appris, à chaque objet qu'on lui présente, on voit dans son air, dans ses yeux, dans son geste, l'impression qu'il en reçoit ; on lit sur son visage tous les mouvemens de son âme; à force de les épier on parvient à les prévoir, & enfin à les diriger.

On remarque en général que le sang , les bleffures , les cris , les gémissemens , l'appareil des opérations douloureuses, & tout ce qui porte aux sens des objets de souffrance, fait plutôt & plus généralement tous les hommes. L'idée de destruction étant plus composée , ne frappe pas de même ; l'image de la mort touche plus tard & plus faiblement, parce que nul n'a par devers soi l'expérience de mourir; il faut avoir vu des cadavres pour sentir les angoisses des agonisans. Mais quand une fois cette image s'est bien formée dans notre esprit, il n'y a point de spectacle plus horrible à nos yeux ; soit à cause de l'idée de destruction totale qu'elle donne alors par les sens, soit parce que sachant que ce moment est inévitable pour tous les hommes , on se sent plus vivement affecté d'une situation à laquelle on est sûr de ne pouvoir échapper.

Ces impressions diverses ont leurs modifications, leurs degrés qui dépendent du caractère particulier de chaque individu & de ses habitudes antérieures ; mais elles sont universelles, & nul n'en est tout-à-fait exempt. Il en est de plus tardives & de moins gé-

nérales , qui font plus propres aux âmes fenfibles. Ce font celles qu'on reçoit des peines morales , des douleurs internes , des afflictions , des langueurs, & de la triftefle. Il y a des gens qui ne favent être émus que par des cris & des pleurs ; les longs & fourds gémissemens d'un cœur ferré de détresse, ne leur ont jamais arraché des foupirs ; jamais l'aspect d'une contenance abattue , d'un visage hâve & plombé d'un œil éteint & qui ne peut plus pleurer , na les fit pleurer eux - mêmes ; les maux de l'ame ne font rien pour eux; ils font jugés, la leur ne fent rien : n'attendez d'eux que rigueur inflexible, endurcissement, cruauté. Ils pourront être intègres & justes , jamais démens, généreux , pitoyables. Je dis qu'ils pourrontêtrejustes.fi toutefois un homme peut l'être quand il n'est pas miséricordieux.

Mais ne vous preffez pas de juger les jeunes gens par cette règle, fur- tout ceux qui, ayant été élevés comme ils doivent l'être, n'ont aucune idée des peines morales qu'on ne leur a jamais fait éprouver : car encore une fois, ils ne peuvent plaindre que les maux qu'ils connoissent; & cette apparente infenfibilité qui ne vient

Traité

que d'ignorance, se change bientôt en attendrissement , quand ils commencent à sentir qu'il y a dans la vie humaine mille douleurs qu'ils ne connoissent pas. Pour mon Emile, s'il a eu de la simplicité & du bon sens dans son enfance , je suis bien sûr qu'il aura de l'ame & de la sensibilité dans sa jeunesse; car la vérité des sentimens» tient beaucoup à la justesse des idées.

Mais pourquoi le rappeler ici ? Plus d'un lecteur me reprochera , sans doute, l'oubli de mes premières résolutions , & du bon-

heur confiant que j'avois promis à mon élevé. Des malheureux, des mourans, des fpeâacles de douleur & de misère! Quel bonheur ! quelle jouissance pour un jeune cœur qui naît a la vie ! fon trille intituteur qui lui deftinoit une éducation fi douce, ne le fait naître que pour fouffrir. Voila ce qu'on dira. Que m'importe? J'ai promis de le rendre heureux, non de faire qu'il parût l'être. Eft-ce ma faute fi toujours dupes de l'apparence, vous la prenez pour la réalité?

PRENONS deux jeunes gens fortant de la première éducation , & entrant dans le monde par deux portes directement oppjées. L'un monte tout-à-coup fur l'Olympe, & fe répand dans la plus brillante fociété. On le mène à la Cour, chez les Grands, chez les riches , chez les jolies femmes. Je le fuppofe fêté par tout , & je n'examine pas l'effet de cet accueil fur fa raifon ; je fuppofe qu'elle y réfifte. Les plaifirs volent au-devant de lui , tous les jours de nouveaux objets l'amufent, il fe livre à tout avec un intérêt qui vous féduit. Vous le voyez attentif, empreffé , curieux; fa première admiration vous frappe; vous l'eftimez content, mais voyez l'état de fon ame : vous croyez qu'il jouit; moi je crois qu'il fouffre.

Qu'aPPERÇOIT-il d'abord en ouvrant les yeux ? Des multitudes de prétendus biens qu'il ne connoiffoit pas , & dont la plupart n'étant qu'un moment à fa portée , ne femblent fe montrer à lui que pour lui donner le regret d'en être privé. Se promene-t-il dans un Palais : vous voyez, à fon inquiète curiofité qu'il fe demande pourquoi fa maifon paternelle n'tft pas ainfi. Toutes lès queftions vous difent qu'il fe compare fans cefTe au maître de cette maifon ;

de r Éducation.

& tout ce qu'il trouve de mortifiant pour lui dans ce parallèle, aigüife fa vanité en la révoltant , s'il rencontre un jeune homms mieux mis que lui , je le vois murmurer en fecret contre l'avarie© de fes parens. Eft-il plus paré qu'un autre : il a la douleur de voir cet autre l'effacer, ou par fa nailfance ou par fon efprit,& toute fa dorure humiliée devant un fimple habit de drap. Brille- t-il feul dans. une affemblée : s'élève- t-il fur la pointe du pied pour être mieux vu : qui eft-ce qui n'a pas une difpofition fecrette a rabai/Ter l'air fuperbe & vain d'un jeune fat? Tout s'unit bien-tôt comme de concert; les regards inquiétans d'un homme grave, les mots railleurs d'un cauftique ne tardent pas d'arriver jufqu'à lui ; & ne fût- il dédaigné que d'un feul homme, le mépris de cet homme empoifonne à l'inftant les applaudiffemens des autres.

Donnons-lui tout; prodiguons-lui les agrémens, le mérite; qu'il foit bien fait, plein d'efprit, aimable; il fera recherché des femmes : mais en le recherchant avant qu'il les aime , elles le rendront plutôt fou qu'amoureux ; il aura de bonnes fortunes , mais il n'aura ni tranfports ni partions pour les goûter. Ses defirs , toujours prévenus, n'ayant jamais le temps de naître, au fein des plaifirs il ne fent que l'ennui de la gêne; le fexe fait pour le bonheur du fien , le dégoûte & le rafïàfie même avant qu'il le connoiffe, s'il continue a le voir, ce n'eft plus que par vanité ; & quand il s'y attacheroit par un goût véritable , il ne fera pas feul jeune , feul brillant, feul aimable, & ne trouvera pas toujours dans lès maîtreiïes des prodiges de fidélité.

Je ne dis rien des tracafteries , des trahifons , des noirceurs , des repentirs de toute efèce inféparables d'une pareille vie. L'expérience du monde en dégoûte, on le fait; je ne parle que des ennus attachés a là première illufion.

Quel contrarie pour celui qui, renfermé jufqu'ici dans le fein de fa famille & de fes amis, s'eft vu l'unique objet de toutes leurs attentions, d'entrer tout- à coup dans un ordre de chofes où il efr compté pour fi peu, de fe trouver comme noyé dans une fphère étrangère, lui qui fit fi long tems le centre de la fienné ! Que

T R A 1 T É

d'affronts ! que d'humiliations ne faut-il pas qu'il eſtuye , avant de perdre, parmi les inconnus, les préjugés de fon importance pris & nourris parmi les fiens ! Enfant, tout lui cédoit, tout s'empreiToit autour de lui; jeune homme, il faut qu'il cède a tout le monde; ou , pour peu qu'il s'oublie & conferve fes anciens airs , que de dures leçons vont le faire rentrer en lui-même ! L'habitude d'obtenir aifément les objets de fes defirs, le porte à beaucoup defirer , & lui fait fentir des privations continuelles. Tout ce qui le flatte, le tente; tout ce que d'autres ont, il voudroit l'avoir; il convoite tout, il porte envie à tout le monde ,il voudroit dominer par-tout; la vanité le ronge , l'ardeur des defirs effrénés enflamme fon jeune cœur, la jaloufie & la haine y naiffent avec eux ; toutes les paſſions dévorantes y prennent à la fois leur effor ; il en porte l'agitation dans le tumulte du monde; il la rapporte avec lui tous les foirs; il rentre mécontent de lui & des autres : il s'endort plein de mille vains projets, troublé de mille fantaifies; & fon orgueil lui peint jufques dans fes fonges , les chimériques biens dont le defir le tourmente, & qu'il ne poſſédera de fa vie. Voilà votre élevé; voyons le mien.

Si le premier spectacle qui le frappe est un objet de tristesse, le premier retour sur lui-même est un sentiment de plaisir. En voyant de combien de maux il est exempt, il se sent plus heureux qu'il ne pensoit l'être. 11 partage les peines de ses semblables ; mais ce partage est volontaire & doux. Il jouit à la fois de la pitié qu'il a pour leurs maux, & du bonheur qui l'en exempte; il se sent dans cet état de force qui nous étend au delà de nous , & nous fait porter ailleurs l'activité superflue à notre bien être. Pour plaindre le mal d'autrui, sans doute il faut le connaître, mais il ne faut pas le fétir. Quand on a souffert, ou qu'on craint de souffrir , on plaint ceux qui souffrent; mais tandis qu'on souffre , on ne plaint que soi. Or, si , tous étant affligés aux misères de la vie, nul n'accorde aux autres que la sensibilité dont il n'a pas actuellement besoin pour lui-même, il s'enfuit que la commiseration doit être un sentiment très-doux, puisqu'elle dépose en notre faveur, & qu'au contraire un homme dur est toujours malheureux, puisque

état

de l'Éducation. 297

l'état de son cœur ne lui laisse aucune sensibilité surabondante , qu'il puisse accorder aux peines d'autrui.

Nous jugeons trop du bonheur sur les apparences ; nous le supposons où il est le moins ; nous le cherchons où il ne fauroit être : la gaieté n'en est qu'un ligne très-équivoque. Un homme gai n'est souvent qu'un infortuné, qui cherche à donner le change aux autres, & à s'étourdir lui-même. Ces gens si rians , si ouverts, si fereins dans un cercle , sont presque tous tristes & grondeurs chez eux, & leurs domestiques portent la peine de l'amusement qu'ils donnent à leurs sociétés. Le vrai contentement n'est ni gai ni fo-

lâtre; jaloux d'un fentiment fi doux, en le goûtant on y penfe, on le favoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guères , & ne rit guères ; il refTerre , pour ainfi dire , le bonheur autour de fon cœur. Les jeux bruyans, la turbulente joie voilent les dégoûts & l'ennui. Mais la mélancolie eft amie de la volupté; l'attendriffement & les larmes accompagnent les plus douces jouiffances, & l'exceffive joie elle-même arrache plutôt des pleurs que des ris.

Si d'abord la multitude & la variété des amufemens paroît contribuer au bonheur, fi l'uniformité d'une vie égale paroît d'abord ennuyeufe en y regardant mieux, on trouve, au contraire, que la plus douce habitude de l'ame confifte dans une modération de jouiffance , qui latfle peu de prife au defir & au dégoût. L'inquiétude des defirs produit la curiofité, l'inconfiance; le vuide des turbulens plaifirs produit l'ennui. On ne s'ennuie jamais de fon état, quand on n'en connoît point de plus agréable. De tous les hommes du monde , les Sauvages font les moins curieux & les moins ennuyés ; tout leur eft indifférent : ils ne jouiffent pas des chofes, mais d'eux; ils paffent leur vie à ne rien faire, & ne s'ennuient jamais.

L'HOMME du monde eft tout entier dans fon mafque. N'étant prefque jamais en lui-même, il y eft toujours étranger & mal à fon aife, quand il eft forcé d'y rentrer. Ce qu'il eft, n'eft rien ; ce qu'il paroît, eft tout pour lui.

Traité de l'Éduc. Tottii I Pp

Traité

Je ne puis m'empêcher de me repréfenter fur le vifage du jeune homme dont j'ai parlé ci-devant, je ne fais quoi d'imper-

minent, de doux, d'affecté, qui déplaît, qui rebute les gens unis; & fut celui du mien, une physionomie intéressante & simple, qui montre le contentement, la véritable sérénité de l'âme, qui inspire l'estime, la confiance, & qui semble n'attendre que l'épanchement de l'amitié, pour donner la fièvre à ceux qui l'approchent. On croit que la physionomie n'est qu'un simple développement de traits déjà marqués par la nature. Pour moi, je penserois qu'outre ce développement, les traits du visage d'un homme viennent insensiblement à se former & prendre de la physionomie par l'impression fréquente & habituelle de certaines affections de l'âme. Ces affections se marquent sur le visage, rien n'est plus certain; & quand elles tournent en habitudes, elles y doivent laisser des impressions durables. Voilà comment je conçois que la physionomie annonce le caractère, & qu'on peut quelquefois juger de l'un par l'autre, sans aller chercher des explications mystérieuses, qui supposent des connaissances que nous n'avons pas.

Un enfant n'a que deux affections bien marquées, la joie & la douleur, il rit ou il pleure, les intermédiaires ne font rien pour lui : sans cesse il passe de l'un de ces mouvemens à l'autre. Cette alternative continuelle empêche qu'ils ne fassent sur son visage aucune impression confiante, & qu'il ne prenne de sa physionomie; mais dans l'âge où, devenu plus sensible, il est plus vivement ou plus constamment affecté, les impressions plus profondes laissent des traces plus difficiles à détruire, & de l'état habituel de l'âme résulte un arrangement de traits que le temps rend ineffaçables. Cependant il n'est pas rare de voir des hommes changer de physionomie à différens âges. J'en ai vu plusieurs dans ce cas, & j'ai toujours trouvé que ceux que j'avois pu bien observer & suivre, avoient aussi changé de parties habituelles. Cette seule observa-

tion bien confirmée me paroîtroit décilîve , & n'eft pas déplacée dans un traité d'éducation, où il importe d'apprendre à juger des mouvemens de l'ame par les fignes extérieurs.

Jii ce fais, fi, pour n'avoir pas appris limiter des manières ôj

convention, & à feindre des fentimens qu'il n'a pas , mon jeune homme fera moins aimable; ce n'eft pas de cela qu'il s'agit ici ; je fais feulement qu'il fera plus aimant, & j'ai bien de la peine à croire que celui qui n'aime que lui, puiffe artèz bien fe déguifer pour plaire autant que celui qui tire , de fon attachement pour les autres , un nouveau fentiment de bonheur. Mais quant à ce fentiment même , je crois en avoir afTez dit pour guider fur ce point un Ieâeur raifonnable , & montrer que je ne me fuis pas contredit.

Je reviens donc a ma méthode , & je dis : quand l'âge critique approche, offrez aux jeunes gens des fpeftacles qui les retiennent, & non des fpeflacles qui les excitent : donnez le change a leur imagination naiflante par des objets qui, loin d'enflammer leurs fens , en répriment l'activité. Éloignez-les des grandes villes , où la parure & l'immodeftie des femmes hâte & prévient les leçons de la nature, où tout préfente à leurs yeux des plaifirs qu'ils ne doivent connoître que quand ils fauront les choifir. Ramenez-les dans leurs premières habitations , où la {implicite champêtre Iairte les partions de leur âge fe développer moins rapidement; ou fj leur goût pour les arts les attache encore a la ville, prévenez en eux, par ce goût même, une dangereufe oifiveté. ChooiifTez avec foin leurs fociétés , leurs occupations, leurs plaifirs; ne leur montrez que des tableaux touchans, mais modefres, qui les remuent fans les féduire, & qui nourriffent leur fenfibilité , fans émuouvoir leurs fens. Songez aufli qu'il y a par-tout quelques ex-

cès a craindre, & que les partions immodérées font toujours plus de mal qu'on n'en veut éviter. Il ne s'agit pas de faire de votre élevé un gardemalade, un frère de la Charité , d'affliger ses regards par des objets continuels de douleurs & de souffrances, de le promener d'infirmes en infirmes, d'hôpital en hôpital, & de la grève aux prisons. Il faut le toucher & non l'endurcir l'aspect des misères humaines. Longtemps frappé des mêmes spectacles, on n'en fait plus les impressions, l'habitude accoutume à tout; ce qu'on voit trop on ne l'imagine plus, & ce n'est que l'imagination qui nous fait sentir les maux d'autrui ; c'est ainsi qu'à force de voir mourir & souffrir, les

300 Traité

Prêtres & les Médecins deviennent impitoyables. Que votre élevé connoisse donc le fort de l'homme & les misères de ces {emblables ; mais qu'il n'en soit pas trop souvent le témoin. Un seul objet bien choisi , & montré dans un jour convenable, lui donnera pour un mois d'attendrissement & de réflexion. Ce n'est pas tant ce qu'il voit, que son retour sur ce qu'il a vu , qui détermine le jugement qu'il en porte; & l'impression durable qu'il reçoit d'un objet, lui vient moins de l'objet même , que du point de vue sous lequel on le porte à se le rappeler. C'est ainsi qu'en ménageant les exemples, les leçons, les images, vous éteufferez long-temps l'aiguillon des sens , & donnerez le change à la nature, en suivant ses propres directions.

A mesure qu'il acquiert des lumières, choisissez des idées qui s'y rapportent ; à mesure que ses desirs s'allument , choisissez des tableaux propres à les réprimer. Un vieux militaire qui s'est distingué par ses mœurs, autant que par son courage, m'a raconté que dans sa première jeunesse , son père, homme de sens, mais

trèsdévot, voyant fon tempérament naissant le livrer aux femmes, n'épargna rien pour le contenir; mais enfin malgré tous fes soins, le fentant prêt a lui échapper , il s'avifa de le mener dans un hôpital de véroles, & fans le prévenir de rien, le fit entrer dans une falle , où une troupe de ces malheureux expioient , par un traitement effroyable, le défordre qui les y avoit expofés. Ace hideux afpecl , qui révoquoit à la fois tous les féhs , le jeune homme faillit à fe trouver mal. Va, misérable débauché , lui dit alors le père d'un ton véhément, fuis le vil penchant qui t'entraîne ; bien-tôt tu feras trop heureux d'être admis dans cette falle, ou, victime des plus infâmes douleurs , tu forceras ton père à remercier Dieu de ta mort.

Ce peu de mots, joint a l'énergique tableau qui frappoit le jeune homme, lui firent une impre'iion qui ne s'effaça jamais. Condamné, par fou état, à pafter fa jeune/Te dans des garni fons , il aima mieux efluyer toutes les railleries de fes camarades, que d'imiter leur libertinage. Tai été homme, me dit- il , j'ai eu desfoiblcf- Jls; mais parvenu jufqu'à mon âge, je n'ai jamais pu voir une fille publique fans horreur. Maître! peu de difeours ; mais appre-

de v Éducation. 301

liez a choifir les lieux , les temps , les perfonnes; puis donnez toutes vos leçons en exemples , & foyez sûr de leur effet.

L'EMPLOI de l'enfance eft peu de chofe. Le mal qui s'y gliffa n'eft point fans remède, & le mal qui s'y fait, peut venir plu3 tard ; mais il n'en eft pas ainfi du premier âge où l'homme commence véritablement à vivre. Cet âge ne dure jamais affez pour l'ufage qu'on en doit faire, & fon importance exige une attention fans relâche : voila pourquoi j'infifte fur l'art de le prolonger. Un des

meilleurs préceptes de la bonne culture est de tout retarder tant qu'il est possible. Rendez les progrès lents & sûrs ; empêchez que l'adolescent ne devienne homme au moment où rien ne lui reste à faire pour le devenir. Tandis que le corps croît, les esprits destinés à donner du baume au fang & de la force aux fibres , se forment & s'élaborent. Si vous leur faites perdre un cours différent, & que ce qui est destiné à perfectionner un individu , serve à la formation d'un autre, tous deux restent dans un état de faiblesse , & l'ouvrage de la nature demeure imparfait» Les opérations de l'esprit se font à leur tour de cette altération , & l'ame, aussi débile que le corps, n'a que des fondions faibles & languissantes. Des membres gros & robustes ne font ni le courage ni le génie, & je conçois que la force de l'ame n'accompagne pas celle du corps, quand d'ailleurs les organes de la communication des deux substances sont mal disposés. Mais quelque bien disposés qu'ils puissent être , ils agiront toujours faiblement , s'ils n'ont pour principe qu'un sang épuisé, appauvri, & dépourvu de cette substance qui donne de la force & du jeu à tous les ressorts de la machine. Généralement on aperçoit plus de vigueur d'ame dans les hommes dont les jeunes ans ont été préservés d'une corruption prématurée, que dans ceux dont le désordre a commencé avec le pouvoir de s'y livrer; & c'est , sans doute, une des raisons pourquoi les peuples qui ont des mœurs, surpassent ordinairement en bon sens & en courage, les peuples qui n'en ont pas.]*. Ceux-ci brillent uniquement par je ne sais quelles petites qualités déliées, qu'ils appellent esprit, agacité, finesse ; mais ces grandes & nobles fondions de sagesse & de raison qui distinguent les hono-

rent l'homme par de belles aëYions, par des vertus, par des foins véritablement utiles , ne fe trouvent guères que dans les premiers.

Les maîtres fe plaignent que le feu de cet âge rend la jeunette indifciplinable, & je le vois; mais n'eft-ce pas leur faute? Si- tôt qu'ils ont laiffé prendre a ce feu fon cours par les fens , ignorent-ils qu'on ne peut plus lui en donner un autre ? Les longs & froids fermons d'un pédant effaceront- ils dans l'efprit de fon élevé , l'image des plaifirs qu'il a conçus? Banniront- ils de fon cœur les delirs qui le tourmentent? Amortiront-ils l'ardeur d'un tempérament dont il fait l'ufage ? Ne s'irritera-t-il pas contre les obftacles qui s'oppofent au feul bonheur dont il ait l'idée; & dans la dure loi qu'on lui prefcrit fans pouvoir la lui faire entendre, que verra-t-il, finon le caprice & la haine d'un homme qui cherche à le tourmenter ? Eft-il étrange qu'il fe mutine & le haïïe à fon tour ?

Je conçois bien qu'en fe rendant facile, on peut fe rendre plus fupportable, & conferver une apparente autorité. Mais je ne vois pas trop a quoi fert l'autorité qu'on ne garde fur fon élevé qu'en fomentant les vices qu'elle devoit réprimer; c'eft comme û pour calmer un cheval fougueux, l'écuyer le faifoit fauter dans un précipice.

Loin que ce feu de l'adolefcence foit un obftacle à l'éducation, c'eft par lui qu'elle fe confomme & s'achève; c'eft lui qui vous donne une priſe fur le cœur d'un jeune homme, quand il ceſſe d'être moins fort que vous. Ses premières affections font les rênes avec leſquelles vous dirigez tous ſes mouvemens ; il étoit libre, & je le vois dflervi. Tant qu'il n'aimoit rien, il ne dépendoit que de lui-même & de ſes befoins ; fi- tôt qu'il aime, il dépend de ſes attachemens. Ainſi ſe forment les premiers liens qui l'uniflent à fon

espèce. En dirigeant sur elle sa sensibilité naissante , ne croyez pas qu'elle embrassera d'abord tous les hommes, & que ce mot de genre humain signifiera pour lui quelque chose. Non, cette sensibilité se bornera premièrement à ses semblables, & ses semblables ne feront point pour lui des incon-

de v Éducation. 303

nus ; mais ceux avec lesquels il a des liaisons, ceux que l'habitude lui a rendu chers ou nécessaires, ceux qu'il voit évidemment avoir avec lui des manières de penser & de sentir communes, ceux qu'il voit exposés aux peines qu'il a souffertes , & sensibles aux plaisirs qu'il a goûtés; ceux, en un mot, en qui l'identité de la nature plus manifestée lui donne une plus grande disposition à s'aimer. Ce ne fera qu'après avoir cultivé son naturel en mille manières , après bien des réflexions sur ses propres sentimens , & sur ceux qu'il observera dans les autres, qu'il pourra parvenir à généraliser ses notions individuelles, sous l'idée abstraite d'humanité , & joindre à ses affections particulières celles qui peuvent l'identifier avec son espèce.

En devenant capable d'attachement, il devient sensible à celui des autres (63) , & par-là même, attentif aux signes de cet attachement. Voyez-vous quel nouvel empire vous allez acquérir sur lui ? Que de chaînes vous avez mises autour de son cœur avant qu'il s'en aperçût ! Que ne sentira-t-il point, quand, ouvrant les yeux sur lui-même , il verra ce que vous avez fait pour lui ; quand il pourra se comparer aux autres jeunes gens de son âge, & vous comparer aux autres gouverneurs ? Je dis quand il le verra, mais gardez-vous de le lui dire; si vous le lui dites , il ne le verra plus. Si vous exigez de lui de l'obéissance en retour des soins que vous lui avez rendus , il croira que vous l'avez surpris : il se dira, qu'en

feignant de l'obliger gratuitement, vous avez prétendu le charger d'une dette , & le lier par un contrat auquel il n'a point confenti. En vain vous ajouterez que ce que vous exigez de lui n'est que pour lui-même; vous exigez, enfin; & vous exigez en vertu de ce que vous avez fait sans son aveu. Quand un malheureux prend l'argent qu'on feint de lui donner, & se trouve enrôlé malgré lui, vous criez à l'injustice ; n'êtes vous pas plus injuste encore de

(63) L'attachement peut se palier par un autre. Tout homme qui de retour, jamais l'amitié. Elle est un n'est pas l'ami de son ami est très-échange , un contrat comme les autres un fourbe; car ce n'est qu'en très , mais elle est le plus digne de tous, rendant ou feignant de rendre l'amitié , Le mot d'ami n'a point d'autre correction qu'on peut l'obtenir.

T R A I T É

demander à votre élevé le prix des foin qu'il n'a point acceptés ?

L'INGRATITUDE feroit plus rare, si les bienfaits à usage étoient moins communs. On aime ce qui nous fait du bien ; c'est un sentiment si naturel ! L'ingratitude n'est pas dans le cœur de l'homme; mais l'intérêt y est : il y a moins d'obligés ingrats, que de bienfaiteurs intéressés. Si vous me vendez vos dons , je marchanderai sur le prix ; mais si vous feignez de donner , pour vendre en suite à votre mot, vous usez de fraude. C'est d'être gratuits qui les rend inextinguibles. Le cœur ne reçoit de lois que de lui-même; en voulant l'enchaîner on le dégage, on l'enchaîne en le laissant libre.

Quand le pêcheur amorce l'eau, le poiffon vient, & refte autour de lui fans défiance; mais quand, pris à l'hameçon caché fous l'ippât , il fent retirer la ligne , il tâche de fuir. Le pêcheur eft-il le bienfaiteur, le poiffon eft-il l'ingrat? Voit-on jamais qu'un homme oublié par fon bienfaiteur l'oublie î Au contraire, il en parle toujours avec plaifir, il n'y fonge point fans attendriffement : s'il trouve occafion de lui montrer par quelque fervice inattendu qu'il fe reflbuvent des fiens, avec quel contentement intérieur il fatisfait alors fa gratitude ! avec quelle douce joie il fe fait reconnoître! avec quel tranfport il lui dit : mon tour eft venu ! Voila vraiment la voix de la nature ? jamais un vrai bienfait ne fit d'ingrat.

Si donc la reconnoiffance eft un fentiment naturel , & que vous n'en détruifiez pas l'effet par votre faute, affurez-vous que votre élevé, commençant à voir le prix de vos foins, y fera fenfible , puvu que vous ne les ayez point mis vous-même à prix , & qu'ils vous donneront dans fon cœur une autorité que rien ne pourra détruire. Mais avant de vous être bien affiné de cet avantage , gardez de vous l'ôter, en vous faifant valoir auprès de lui. Lui vanter vos fervices, c'eft les lui rendre infupportables ; les oublier, c'eft l'en faire fouven.tr. Jufqu'à ce qu'il foit temps de le traiter en homme, qu'il ne foit jamais queftion de ce qu'il vous doit, mais de ce qu'il fe doit. Pour le rendre docile , laiffez-lui toute fa liberté, dérobezvous pour qu'il vous cherche, élevez fon ame au noble fentiment

de

DE L'ÉDUCATION. gOJ

de la reconnoissance , en ne lui parlant jamais que de son intérêt. Je n'ai point voulu qu'on lui dît que ce qu'on faisoit étoit pour son bien , avant qu'il fût en état de l'entendre; dans ce discours il n'eût vu que votre dépendance , & il ne vous eût pris que pour son valet. Mais maintenant qu'il commence à sentir ce que c'est qu'aimer, il sent aussi quel doux lien peut unir un homme à ce qu'il aime; & dans le zèle qui vous fait occuper de lui sans cesse, il ne voit plus l'attachement d'un esclave, mais l'affection d'un ami. Or, rien n'a tant de poids sur le cœur humain , que la voix de l'amitié bien reconnue ; car on fait qu'elle ne nous parle jamais que pour notre intérêt. On peut croire qu'un ami se trompe; mais non qu'il veuille nous tromper. Quelquefois on résiste à ses conseils ; mais jamais on ne les méprise.

Nous entrons enfin dans l'ordre moral : nous venons de faire un fécond pas d'homme. Si c'en étoit ici le lieu , j'explorerois de montrer comment des premiers mouvemens du cœur s'élèvent les premières voix de la conscience; & comment des sentimens d'amour & de haine naissent les premières notions du bien & du mal. Je ferois voir que Justice & bonté ne sont point seulement des mots abstraits, de purs êtres moraux formés par l'entendement; mais de véritables affections de l'ame éclairée par la raison , & qui ne sont qu'un progrès ordonné de nos affections primitives ; que par la raison seule, indépendamment de la conscience, on ne peut établir aucune loi naturelle ; & que tout le droit de la nature n'est qu'une chimère, s'il n'est fondé sur un besoin naturel au cœur humain (64).

C 64) Le précepte même d'agir avec qu'on la fuie de même avec moi ? Le

autrui comme nous voulons qu'on méchant tire avantage de la probité

agisse avec nous, n'a de vrai fondement de Ta propre injustice ; il est

ment que la conscience & le fendaient; bien aise que tout le monde (bit juste ,

car où est la raison précise d'agir étant excepté lui. Cet accord-la , quoiqu'on

moi comme si j'étais un' autre , sur-tout en disant , n'est pas fort avantageux aux

quand je suis moralement sûr de ne pas de bien. Mais quand la force^

jamais me trouver dans le même cas' d'une âme expansive m'identifie avec

Et qui me répondra qu'en suivant bien mon semblable, & que j'embrasse, pour

fidèlement cette maxime , j'obtiendrai ainsi dire, en lui , c'est peut-être pas Traité de VÉduc, Tome I. Q q

Traité

Mais je songe que je n'ai point à faire ici des Traités de Métaphysique & de Morale, ni des cours d'études d'aucune espèce.; il me faut de marquer l'ordre & le progrès de nos sentiments & de nos connaissances, relativement à notre constitution. D'autres démontreront peut-être ce que je ne fais qu'indiquer ici.

Mon Emile n'ayant jufqu'à préfent regardé que lui-même, le premier regard qu'il jette fur fes femblables le porte à fe comparer avec eux ; & le premier fentiment qu'excite en lui cette comparaifon , eft de defirer la première place. Voilà le point où l'amour de foi fe change en amour-propre , & où commencent à naître toutes les pallions qui tiennent à celle-là. Mais pour décider fi celles de ces partions qui domineront dans fon caraclère, feront humaines & douces, ou cruelles & malfaifantes , fi ce feront des partions de bienfaifance & de commifération , ou d'envie & de convoitife, il faut favoir à quelle place il fe fentira parmi les hommes, & quels genres d'obftacles il pourra croire avoir à vaincre, pour parvenir à celle qu'il veut occuper.

Pour le guider dans cette recherche, après lui avoir montré les hommes par les accidens communs à l'efpèce , il faut maintenant les lui montrer par leurs différences. Ici vient la mefure de l'inégalité naturelle & civile , & le tableau de tout l'ordre focial

Il faut étudier la fociété par les hommes, & les hommes par la fociété : ceux qui voudront traiter féparément la politique & la morale, n'entendront jamais rien à aucune des deux. En s'attachant d'abord aux relations primitives, on voit comment les hommes en doivent être affectés , & quelles paffions en doivent naître. On voit que c'eft réciproquement par le progrès des pallions que ces

fouffrir que je ne veux pas qu'il fonf- préceptes de la loi naturelle foientfonr

fre; je m'iniérefe à lui pour l'amour dés fur la raifon feule; ilsontunebafé

«k moi , & la raifon du précepte eft plus blide & plus sûre. L'amour des

dans la nature elle même, qui m'inf- hommes, dérivé de l'amour de foi, eft

pire le defir de mon bien Être en quel- le principe de la juftice humaine. Le

que lieu que je me fente exifter. D'où fommaire de toute morale eft donné

je conclus qu'il n'eft pas vrai que les dans l'évangile par celui de la loi»

relations fe multiplient & fe refTerrent. C'eft moins la force des bras que la modération des cœurs , qui rend les hommes indépendans & libres. Quiconque defire peu de chofes tient à peu de gens; mais confondant toujours nos vains defirs avec nos besoins phyfiques, ceux qui ont fait de ces derniers les fondemens de la fociété humaine, ont toujours pris les effets pour les caufes, & n'ont fait que s'égarer dans tous leurs raifonnemens.

Il y a dans l'état de nature une égalité de fait réelle & indétruite, parce qu'il eft impoffible dans cet état que la feule différence d'homme à homme foit affez grande, pour rendre l'un dépendant de l'autre. Il y a dans l'état civil une égalité de droit chimérique & vaine, parce que les moyens deftinés à la maintenir fervent eux-mêmes à la détruire; & que la force publique ajoutée au plus fort pour opprimer le foible , rompt l'efpèce d'équilibre que la nature avoit mis entr'eux. (65). De cette première contradiction découlent toutes celles qu'on remarque dans l'ordre civil , entre l'apparence & la réalité. Toujours la multitude fera facrifiée

au petit nombre, & l'intérêt public s l'intérêt particulier. Toujours ces noms fpécieux de justice & de fubordination fèrviront d'instrument a la violence, & d'armes à l'iniquité : d'où il fuit que les ordres distingués qui fe prétendent utiles aux autres, ne font, en effet, utiles qua eux-mêmes aux dépens des autres; par où l'on doit juger de la confidération qui leur eft due félon la justice & félon la raifon. Refte à voir fi le rang qu'ils le font donné eft plus favorable au bonheur de ceux qui l'occupent, pour favoir quel jugement chacun de nous doit porter de fon propre fort. Voilà maintenant l'étude qui nous importe; mais pour la bien faire, il faut commencer par connoître le cœur humain.

S'il ne s'agiffoit que de montrer aux jeunes gens l'homme par fon mafque, on n'auroit pas befoin de le leur montrer , ils le verroient toujours de refte ; mais puifque le mafque n'eft pas l'hom-

[65] L'efprit univerfel des loix de contre celui qui n'a rien; cet incontous les pays eft de favorifer toujours vénient eft inévitable, & il eft fans exle fort contre le foible , & celui qui a , ception.

Qq >'i

Traité

me, & qu'il ne faut pas que fon vernis les féduife, en leur peignant les hommes, peignez - les leur tels qu'ils font; non pas afin qu'ils les haïflent, mais afin qu'ils les plaignent , & ne leur veuillent pas reflémbler. C'eft, a mon gré , le fentiment le mieux entendu que l'homme puifie avoir fur fon efpèce.

Dans cette vue, il importe ici de prendre une route oppofée à celle que nous avons fuivie jufqu'a préfent , & d'infruire plutôt le jeune homme par l'expérience d'autrui, que par la fienne. Si les

hommes le trompent, il les prendra en haine; mais si, respecté d'eux , il les voit se tromper mutuellement, il en aura pitié. Le spectacle du monde, dit Pitagore , ressemble à celui des jeux Olympiques. Les uns y tiennent boutique, & ne songent qu'à leur profit; les autres y payent de leur personne, & cherchent la gloire ; d'autres se contentent de voir les jeux , & ceux-ci ne font pas les pires.

Je voudrais qu'on choisît tellement les sociétés d'un jeune homme, qu'il pensât bien de ceux qui vivent avec lui ; & qu'on lui apprît à si bien connaître le monde, qu'il pensât mal de tout ce qui s'y fait. Qu'il fâche que l'homme est naturellement bon, qu'il le sente, qu'il juge de son prochain par lui-même; mais qu'il voye comment la société déprave & pervertit les hommes : qu'il trouve dans leurs préjugés la source de tous leurs vices : qu'il soit porté à effimer chaque individu , mais qu'il méprise la multitude : qu'il voye que tous les hommes portent à-peu-près le même masque ; mais qu'il fâche aussi qu'il y a des visages plus beaux que le masque qui les couvre.

Cette méthode, il faut l'avouer, a ses inconvénients, & n'est pas facile dans la pratique ; car s'il devient observateur de trop bonne heure , si vous l'exercez à épier de trop près les actions d'autrui , vous le rendrez médifant & satyrique, décifif & prompt à juger; il se fera un odieux plaisir de chercher à tout de fausses interprétations, & à ne voir en bien, rien même de ce qui est bien. Il s'accoutumera du moins au spectacle du vice, & à voir les médians sans horreur, comme on s'accoutume à voir les malheureux sans

pitié. Bientôt la perversité générale lui fervira moins de leçon que d'exemple; il se dira , que si l'homme est ainsi, il ne doit pas vouloir être autrement.

Que si vous voulez l'instruire par principes , & lui faire connaître, avec la nature du cœur humain, l'application des lois externes qui tournent nos penchans en vices , en le transportant ainsi tout d'un coup des objets sensibles aux objets intellectuels, vous employez une métaphysique qu'il n'est point en état de comprendre; vous retombez dans l'inconvénient, évité si soigneusement jusqu'ici , de lui donner des leçons qui ressemblent à des leçons, de substituer dans son esprit l'expérience & l'autorité du maître à sa propre expérience, & au progrès de la raison.

Pour lever à la fois ces deux obstacles , & pour mettre le cœur humain à sa portée sans risquer de gâter le bien, je voudrais lui montrer les hommes au loin , les lui montrer dans d'autres temps ou dans d'autres lieux, & de sorte qu'il pût voir la scène sans jamais y pouvoir agir. Voilà le moment de l'Histoire; c'est par elle qu'il lira dans les cœurs sans les leçons de la philosophie ; c'est par elle qu'il les verra, simple spectateur, sans intérêt & sans passion, comme leur juge, non comme leur complice ni comme leur accusateur.

Pour connaître les hommes il faut les voir agir. Dans le monde on les entend parler , ils montrent leurs discours & cachent leurs actions ; mais dans l'Histoire elles sont dévoilées, & on les juge sur les faits. Leurs propos même aident à les apprécier. Car comparant ce qu'ils font à ce qu'ils disent, on voit à la fois ce qu'ils font & ce qu'ils veulent paraître ; plus ils se déguisent, mieux on les connaît.

Malheureusement cette étude a ses dangers, ses inconvéniens de plus d'une espèce. Il est difficile de se mettre dans un point de vue , d'où l'on puisse juger ses semblables avec équité. Un des grands vices de l'Histoire est , qu'elle peint beaucoup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons : comme elle n'est intéressante que par les révolutions, les catastrophes , tant qu'un peuple croît & prospère dans le calme d'un paisible gouvernement,

310 Traité

elle n'en dit rien , elle ne commence à en parler que quand , ne pouvant plus se suffire à lui-même , il prend part aux affaires de ses voisins , ou les laisse prendre part aux siennes; elle ne l'illustre que quand il est déjà sur son déclin : toutes nos Histories commencent où elles devoient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui se détruisent, ce qui nous manque est celle des peuples qui se multiplient; ils sont allez heureux & allez sages pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux : & en effet , nous voyons, même de nos jours , que les gouvernemens qui se conduisent le mieux , sont ceux dont on parle le moins. Nous ne favons donc que le mal , à peine à bien faire-il époque. Il n'y a que les méchans de célèbres , les bons sont oubliés ou tournés en ridicule; & voilà comment l'Histoire , ainsi que la philosophie, calomnie sans cesse le genre humain.'

De plus, il s'en faut bien que les faits décrits dans l'Histoire, ne soient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils sont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'Historien , ils se moulent sur ses intérêts, ils prennent la teinte de ses préjugés. Qui est-ce qui fait mettre exactement le lecteur au lieu de la scène, pour voir un événement tel qu'il s'est passé? L'ignorance ou la partialité dé-

guifent tout. Sans altérer même un trait hiftorique, en étendant ou re/Terrant des circonftances qui s'y rapportent , que de faces différentes on peut lui donner ! Mettez un même objet k divers points de vue, k peine paroîtra-t-il le même, & pourtant rien n'aura changé, que l'œil du fpefateur. Suffit- il, pour l'honneur de la vérité, de me dire un fait véritable, en me le faifant voir tout autrement qu'il n'eft arrivé ? Combien de fois un arbre de plus ou de moins, un rocher k droite ou k gauche, un tourbillon de pouffière élevé par le vent , ont décidé de l'événement d'un combat, fans que perfonne s'en foit apperçu? Cela empêche-t-il que l'Hiftorien ne vous dife la caufe de la défaite ou de la victoire avec aut.int d'affurance que s'il eût été par-tout? Or, que m'importent les faits en eux-mêmes, quand la raifon m'en relie inconnue; & quelles leçons puis- je tirer d'un événement dont j'ignore la vraie caufe? L'Hiftorien m'en donne une, mais il la controuve ; & la critique elle-même, dont on fait tant de bruit, n'eft qu'un art de

conjefturer; l'art de choifir, entre plusieurs menfonges , celui qui reffemble le mieux à la vérité.

N'AVEZ-vous jamais lu Cléopâtre ou CafTandre, ou d'autres livres de cette efpece ? L'auteur choifit un événement connu ; puis l'accommodant a fes vues , l'ornant de détails de fon invention, de perfonnages qui n'ont jamais exifté, & de portraits imaginaires, entafle fictions fur ridions pour rendre fa leflure agréable. Je vois peu de différence entre ces romans & vos hiftoires, fi ce n'eft que le romancier fe livre davantage a fa propre imagination , & que l'hiftorien s'affTervit plus à celle d'autrui ; à quoi j'ajouterai, fi l'on veut, que le premier fe propofe un objet moral, bon ou mauvais, dont l'autre ne fe foucie guères.

On me dira que la fidélité de l'histoire intéresse moins que la vérité des mœurs & des caractères; pourvu que le cœur humain soit bien peint, il importe peu que les événemens soient fidèlement rapportés; car après tout, ajoute-t-on, que nous font des faits arrivés il y a deux mille ans? On a raison, si les portraits sont bien rendus d'après nature : mais si la plupart n'ont leur modèle que dans l'imagination de l'historien, n'est-ce pas retomber dans l'inconvénient qu'on vouloit fuir, & rendre à l'autorité des écrivains, ce qu'on veut ôter à celle du maître? Si mon élève ne doit voir que des tableaux de fantaisie, j'aime mieux qu'ils soient tracés de ma main que d'une autre; ils lui feront, du moins, mieux appropriés.

Les pires historiens pour un jeune homme, sont ceux qui jugent les faits. Eh! qu'il juge lui-même; c'est ainsi qu'il apprend à connaître les hommes. Si le jugement de l'auteur le guide sans cesse, il ne fait que voir par l'œil d'un autre; & quand cet œil lui manque, il ne voit plus rien.

Je laisse à part l'Histoire moderne; non-seulement parce qu'elle n'a plus de physionomie, & que nos hommes se ressemblent tous; mais parce que nos historiens, uniquement attentifs à briller, ne songent qu'à faire des portraits fortement coloriés, & qui fouvent

312 Traité

ne représentent rien (66). Généralement les anciens sont moins de portraits, mettent moins d'esprit & plus de sens dans leurs jugemens, encore y a-t-il entre eux un grand choix à faire : & il ne faut pas d'abord prendre les plus judicieux, mais les plus simples. Je ne voudrais mettre dans la main d'un jeune homme,

ni Po'ybe, ni Salluste ; Tacite est le livre des vieillards , les jeunes gens ne font pas faits pour l'entendre : il faut apprendre à voir, dans les actions humaines', les premiers traits du cœur de l'homme, avant d'en vouloir fonder les profondeurs ; il faut favoir bien lire dans les faits avant de lire dans les maximes, ta philosophie en maximes ne convient qu'à l'expérience. La jeuneffe ne doit rien généraliser ; toute son instruction doit être en règles particulières.

Thucydide est, à mon gré, le vrai modèle des Hiftoriens. Il rapporte les faits sans les juger : mais il n'omet aucune des circonstances propres à nous en faire juger nous-mêmes. Il met tout ce qu'il raconte sous les yeux du lecteur ; loin de s'interposer entre les événemens & les lecteurs , il se dérobe ; on ne croit plus lire, on croit voir. Malheureusement il parle toujours de guerre, & l'on ne voit presque dans ses récits que la chose du monde la moins instructive , favoir des combats. La retraite des dix mille , & les commentaires de César , ont à-peu-près la même faiblesse. Le bon Hérodote, sans portraits, sans maximes, mais coulant, naïf, plein de détails les plus capables d'intéresser & de plaire, feroit, peut-être, le meilleur des Hiftoriens, si ces mêmes détails ne dégénéroient souvent en /implicites puériles , plus propres à gâter le goût de la jeuneffe qu'à le former : il faut déjà du discernement pour le lire. Je ne dis rien de Tite-Live, son tour viendra; mais il est politique, il est rhéteur, il est tout ce qui ne convient pas à cet âge.

L'Histoire en général est défectueuse , en ce qu'elle ne tient

registre

[66] Voyez Dnviln , Oniccinrdin, prefque le feul qui favoit peindre fans Strada,Sii!is , Machiavel, & quelque* faire de portraits, fois de Tiiuu lui mOme. Yertot cil

regiftre que de faits fenfibles & marqués , qu'on peut fixer par des noms , des lieux , des dates ; mais les caufes lentes & progrefives de ces faits, lefquelles ne peuvent s'affigner de même, reftent toujours inconnues. On trouve fouvent dans une bataille, gagnée ou perdue , la raifon d'une révolution qui , même avant cette bataille, étoit déjà devenue inévitable. La guerre ne fait guères que manifefter des événemens déjà déterminés par des caufes morales que les Hiftoriens favent rarement voir.

L'esprit philofophique a tourné de ce côté les réflexions de plufieurs écrivains de ce fiècle ; mais je doute que la vérité gagne à leur travail. La fureur des fyftêmes s'étant emparée d'eux tous, nul ne cherche à voir les chofes comme elles font, mais comme elles s'accordent avec fon fyftême.

Ajoutez à toutes ces réflexions , que l'Hiftoire montre bien plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne faifit ceux -ci que dans certains momens choifis, dans leurs vêtemens de parade; elle n'expofe que l'homme public qui s'eft arrangé pour être vu. Elle ne le fuit point dans fa maifon , dans fon cabinet, dans fa famille au milieu de fes amis , elle ne le peint que quand il repréfente; c'eft bien plus fon habit que fa perfonne qu'elle peint.

J'aimerois mieux la lecture des vies particulières pour commencer l'étude du cœur humain ; car alors l'homme a beau fe dérober, l'Hiftorien le pourfuit par- tout; il ne lui laifle aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du fpeclateur, & c'eft quand l'un croit mieux fe cacher, que l'autre le fait le

mieux connoître. Ceux, dit Montagne, qui écrivent les vies, d'autant qu'ils s'amufent plus aux confeils qu'aux événemens , plus à ce qui fe pajfe au- dedans , qu'à ce qui arrive audehors; ceux-là me Jont plus propres; voilà pourquoi c'ejl mon homme que Plutarque.

Il eft vrai que le génie des hommes aflemblés ou des peuples , eft fort différent du caractère de l'homme en particulier, & que ce feroit connoître très- imparfaitement le cœur humain que de ne pas l'examiner auffi dans la multitude; mais il n'eft pas moins vrai

traité de VBduc. Tome I. Rr

314 Traité

qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, & que qui connoîtroit parfaitement les penchans de chaque individu , pourroit prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

Il faut encore ici recourir aux anciens, par les raifons que j'ai déjà dites, & de plus, parce que tous les détails familiers & bas, mais vrais & caracïeriftiques, étant bannis du ftyl moderne, les hommes font auflî parés par nos auteurs dans leurs vies privées que fur la fcène du monde. La décence , non moins fèvre dans les écrits que dans les aâions, ne permet plus de dire en public que ce qu'elle permet d'y faire ; & comme on ne peut montrer les hommes que repréfentans toujours, on ne les connoît pas plus dans nos livres que fur nos théâtres. On aura beau faire & refaire cent fois la vie des Rois, nous n'aurons plus de Suétones (6 y).

Plutarque excelle par ces mêmes détails dans lesquels nous n'osons plus entrer. Il a une grâce inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choses, & il est si heureux dans le choix de ses traits, que souvent un mot, un fourire, un geste lui suffit pour caractériser son héros. Avec un mot plaissant, Annibal raffure son armée effrayée, & il la fait marcher en riant à la bataille qui lui livra l'Italie : Agésilas à cheval sur un bâton, me fait aimer le vainqueur du grand Roi : Célus traversant un pauvre village & causant avec ses amis, décide, sans y penser, le fourbe qui disoit ne vouloir qu'être l'égal de Pompée : Alexandre avale une médecine, & ne dit pas un seul mot ; c'est le plus beau moment de sa vie : Aristide écrit son propre nom sur une coquille, & justifie ainsi son surnom : Philopemen, le manteau bas, coupe du bois dans la cuisine de son hôte. Voilà le véritable art de peindre. La physiognomie ne se montre pas dans les grands traits, ni le caractère dans les grandes actions : c'est dans les bagatelles que le naturel se découvre. Les choses publiques sont ou trop communes, ou trop apprê-

(67) Un seul de nos historiens qui transcrire Comines dans les petits, & , a imité Tacite dans les grands traits, cela muni qui ajoute au prix de son a osé imiter Sudtone Je quelquefois Livre, l'a fait critiquer parmi nous.

de z Éducation. 315

tées, & c'est presque uniquement à celles-ci que la dignité moderne permet à nos auteurs de s'arrêter.

Un des plus grands hommes du siècle dernier fut incontestablement M. de Turenne. On a eu le courage de rendre sa vie intéressante par de petits détails qui le font connaître & aimer ; mais

combien s'est-on vu forcé d'en supprimer, qui l'auroient fait connoître & aimer davantage! Je n'en citerai qu'un, que je tiens de bon lieu, & que Plutarque n'eût eu garde d'omettre, mais que Ramfai n'eût eu garde d'écrire , quand il l'auroit fu.

Un jour d'été qu'il faisoit fort chaud, le Vicomte de Turenne, en petite veste blanche & en bonnet, étoit a la fenêtre dans son antichambre. Un de ses gens survient, & trompé par l'habillement le prend pour un aide de cuisine, avec lequel ce domestique étoit familier. Il s'approche doucement par derrière, & d'une main qui n'étoit pas légère lui applique un grand coup sur les fesses. L'homme frappé se retourne à l'instant. Le valet voit en frémissant le visage de son maître. Il se jette à genoux tout éperdu. Monseigneur,

fai cru que c'étoit Georges Et quand c'eut été Georges , s'écrie

Turenne en se frottant le derrière, il ne falloit pas frapper si fort. Voilà donc ce que vous n'osez dire ? Misérables ! foyez donc à jamais sans naturel , sans entrailles : trempez , durcissez vos cœurs de fer dans votre vile décence ; rendez-vous méprisables à force de dignité. Mais toi, bon jeune homme , qui lis ce trait, & qui sens avec attendrissement toute la douceur d'ame qu'il montre, même dans le premier mouvement, lis aussi les petites-Tes de ce grand homme , dès qu'il étoit question de sa naissance & de son nom. Songe que c'est le même Turenne qui affectoit de céder par-tout le pas \ son neveu , afin qu'on vît bien que cet enfant étoit le chef d'une maison souveraine. Rapproche ces contrastes , aime la nature , méprise l'opinion , & connois l'homme. Il y a bien peu de gens en état de concevoir les effets que des lectures, ainsi dirigées , peuvent opérer sur l'esprit tout neuf d'un jeune homme. Appesantis sur des livres dès notre enfance , accoutumés à lire

fans penfer, ce que nous lifons nous frappe d'autant moins que, portant déjà dans nous-mêmes les paffions & les préjugés qui remplirent l'hiftoire

Rr ij

TR A 1 T É

& les vies des hommes , tout ce qu'ils font nous paroît naturel , parce que nous fommes hors de la nature, & que nous jugeons des autres par nous. Mais qu'on fe repréfente un jeune homme élevé félon mes maximes : qu'on fe figure mon Emile , auquel dix-huit ans de foins aflidus n'ont eu pour objet que de conferver un jugement intègre & un cœur fain ; qu'on fe le figure, au lever de la toile, jettant, pour la première fois, les yeux fur la fcène du monde ; où , plutôt , placé derrière le théâtre, voyant les afteurs prendre & poler leurs habits , & comptant les cordes & les poulies dont les groffier preftige abufe les yeux des fpeftateurs. Bientôt a fa première furprife fuccéderont des mouvemens de honte & de dédain pour fon efpèce; il s'indignera de voir ainfi tout le genre humain , dupe de lui-même , s'avilir a ces jeux d'enfans ; il s'affligera de voir fes frères s'entredéchirer pour des rêves , & fe changer en bêtes féroces pour n'avoir pas fu fe contenter d'être hommes.

Certainement avec les difpofitions naturelles de l'élévé, pour peu que le maître apporte de prudence & de choix dans fes lectures , pour peu qu'il le mette fur la voie des réflexions qu'il en doit tirer, cet exercice fera pour lui un cours de philofophie pratique, meilleur sûrement, & mieux entendu que toutes les vaines

spéculations dont on brouille l'esprit des jeunes gens dans nos écoles. Qu'après avoir fui les romanesques projets de Pirrhus, Cynéas lui demande quel bien réel lui procurera la conquête du monde, dont il ne puisse jouir dès-à-présent sans tant de tourment ; nous ne voyons-la qu'un bon mot qui pafle : mais Emile y verra une réflexion très-fage qu'il eût faite le premier, & qui ne s'effacera jamais de son esprit , parce qu'elle n'y trouve aucun préjugé contraire qui puisse en empêcher l'impression. Quand en fuite en lisant la vie de cet infensé, il trouvera que tous ses grands dedans ont abouti à s'aller faire tuer par la main d'une femme; au lieu d'admirer cet héroïsme prétendu, que verra-t-il dans tous les exploits d'un si grand capitaine , dans toutes les intrigues d'un si grand politique , si ce n'est autant de pas pour aller chercher cette malheureuse tuile, qui devoit terminer sa vie & ses projets par une mort déshonorante ?

de l'Education. 317

Tous les conquérans n'ont pas été tués; tous les usurpateurs n'ont pas échoué dans leurs entreprises; plusieurs paroîtront heureux aux esprits prévenus des opinions vulgaires : mais celui qui , sans s'arrêter aux apparences , ne juge du bonheur des hommes que par l'état de leurs cœurs, verra leurs misères dans leurs succès mêmes, il verra leurs desirs & leurs soucis rongeurs s'étendre & s'accroître avec leur fortune ; il les verra perdre haleine en avançant, sans jamais parvenir à leur terme. Il les verra faibles à ces voyageurs inexpérimentés, qui, s'engageant pour la première fois dans les Alpes, pensent les franchir à chaque montagne, & quand ils font au sommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au-devant d'eux.

Auguste , après avoir fournis fes concitoyens , & détruit fes ri-
vaux , régît durant quarante ans le plus grand Empire qui ait exif-
té; mais tout cet immense pouvoir l'empêchoit-il de frapper les
murs de fa tête , & de remplir fon vaste palais de fès cris , en rede-
mandant à Varus fes légions exterminées? Quand il auroit vaincu
tous fes ennemis , de quoi lui auroient fervi fes vains triomphes ,
tandis que les peines de toute espèce naiffoient fans cefTe autour
de lui, tandis que fes plus chers amis attentoient à fa vie, & qu'il
étoit réduit a pleurer la honte ou la mort de tous fes proches ?
L'infortuné voulut gouverner le monde , & ne fut pas gouverner
fa maifon ! Qu'arriva- t-il de cette négligence î II vit périr à la
fleur de l'âge fon neveu, fon fils adoptif, fon gendre; fon petit-fils
fut réduit a manger la bourre de fon lit pour prolonger de
quelques heures fa miférable vie ; fa fille & fa petite-fille, après
l'avoir couvert de leur infamie, moururent, l'une de misère & de
faim dans une isle déferte, l'autre en prifon par la main d'un ar-
cher. Lui-même enfin, dernier relie de fa malheureufe famille, fut
réduit par fa propre femme a ne laifler après lui qu'un monstre
pour lui fuccéder. Tel fut le fort de ce maître du monde , tant cé-
lébré pour fa gloire & pour fon bonheur : croirai-je qu'un feul de
ceux qui les admirent le voulût acquérir au même prix?

J'ai pris l'ambition pour exemple ; mais le jeu de toutes les
pallions humaines offre de femblables leçons à qui veut étudier

Traité

L'Hiftoire pourfe connoître, & fe rendre ùge au dépens des
mort?. Le temps approche où la vie d'Antoine aura , pour le jeune
homme , une inftruftion plus prochaine que celle d'Auguste.
Emile ne fe reconnoîtra guères dans les étranges objets qui frap-
peront fes regards durant ces nouvelles études; mais il fera

d'avance écarter l'illusion des pallions avant qu'elles naissent, & voyant que, de tous les temps, elles ont aveuglé les hommes, il fera prévenu de la manière dont elles pourront l'aveugler à son tour, il jamais il s'y livre. Ces leçons , je le fais , lui font mal appropriées ; peut-être au besoin feront-elles tardives , insuffisantes ; mais foudrez-vous que ce ne font point celles que j'ai voulu tirer de cette étude. En la commençant je me proposois un autre objet ; & sûrement si cet objet est mal rempli , ce fera la faute du maître.

Songez qu'autantôt que l'amour-propre est développé, le moi relatif se met en jeu sans celle, & que jamais le jeune homme n'observe les autres sans revenir sur lui-même & se comparer avec eux. Il s'agit donc de savoir à quel rang il se mettra parmi les faibles, après les avoir examinés. Je vois , à la manière dont on fait lire l'Histoire aux jeunes gens, qu'on les transforme, pour ainsi dire , dans tous les personnages qu'ils voient ; qu'on s'efforce de les faire devenir , tantôt Cicéron , tantôt Trajan , tantôt Alexandre, de les décourager lorsqu'ils rentrent dans eux-mêmes, de donner à chacun le regret de n'être que soi. Cette méthode a certains avantages dont je ne disconviens pas ; mais quant à mon Emile , s'il arrive une seule fois , dans ces parallèles , qu'il aime mieux être un autre que lui, cet autre fût-il Socrate, fût-il Caton , tout est manqué : celui qui commence à se rendre étranger à lui-même , ne tarde pas à s'oublier tout-à-fait.

Ce ne font point les philosophes qui connoissent le mieux les hommes ; ils ne les voient qu'à travers les préjugés de la philosophie, & je ne fâche aucun état où l'on en ait tant. Un sauvage nous juge plus justement que ne fait un philosophe. Celui-ci sent ses vices, s'indigne des nôtres, & dit en lui-même : nous sommes tous

méchans ; l'autre nous regarde fans s'émouvoir, & dit : vous êtes des foux. Il a raifon, car nul ne fait le mal pour

de r Éducation. 319

le mal. Mon élevé eft ce fauvage , avec cette différence qu'Emile ayant plus réfléchi, plus comparé d'idées, vu nos erreurs de plus près , fe tient plus en garde contre lui-même & ne juge que de ce qu'il connoît.

Ce font nos parlions qui nous irritent contre celles des autres ; c'eft notre intérêt qui nous fait haïr les méchans ; s'ils ne nous faifoient aucun mal, nous aurions pour eux plus de pitié que de haine. Le mal que nous font les méchans , nous fait oublier celui qu'ils fe font eux - mêmes. Nous leur pardonnerions plus aifément leurs vices, fi nous pouvions connoître combien leur propre cœur les en punit. Nous fentons l'offenfe, & nous ne voyons pas le châtiment ; les avantages font apparens, la peine eft intérieure. Celui qui croit jouir du fruit de fes vices, n'eft pas moins tourmenté que s'il n'eût point réuffi ; l'objet eft changé, l'inquiétude eft la même : ils ont beau montrer leur fortune & cacher leur cœur , leur conduite le montre en dépit d'eux: mais pour le voir, il n'en faut pas avoir un femblable.

Les parlions que nous partageons nous féduifenï ; celles qui choquent nos intérêts nous révoltent, & par une inconféquence qui vient d'elles , nous blâmons dans les autres ce que nous voudrions imiter. L'averfion & l'illufion font inévitables, quand on eft forcé de fouffrir de la part d'autrui le mal qu'on feroit , fi l'on étoit à fa place.

Que faudroit-il donc pour bien obferver les hommes ? Un grand intérêt à les connoître, une grande impartialité à les juger :

un cœur aflez fenfible pour concevoir toutes les parlions humaines, & affez calme pour ne les pas éprouver. S'il eft dans la vie un moment favorable à cette étude, c'eft celui que j'ai choifi pour Emile; plutôt ils lui euſſent été étrangers , plus tard il leur eût été femblable. L'opinion, dont il voit le jeu, n'a point encore acquis fur lui d'empire. Les paſſions , dont il fent l'effet, n'ont point agité fon cœur. Il eft homme, il s'intéreſſe à ſes frères, il eft équitable, il juge ſes pairs. Or, sûrement s'il les juge bien , il ne voudra être h la place d'aucun d'eux ; car le but de tous les tourmens

320 Traité

qu'ils ſe donnent, étant fondé fur des préjugés qu'il n'a pas, lui paroît un but en l'air. Pour lui, tout ce qu'il deſire eſt à fa portée. De qui dépendroit-il , ſe ſuffiſant à lui-même, & libre de préjugés? Il a des bras, de la fanté (68), de la modération, peu de beſoins , & de quoi les ſatisfaire. Nourri dans la plus abſolue liberté, le plus grand .des maux qu'il conçoit eſt la fervitude. Il plaint ces miſérables Rois eſclaves de tout ce qui leur obéit : il plaint ces faux ſages enchaînés à leur vaine réputation; il plaint ces riches fots, martyrs de leur faite ; il plaint ces voluptueux de parade, qui livrent leur vie entière a l'ennui, pour paroître avoir du plaifir. Il plaindroit l'ennemi qui lui feroit du mal à lui-même, car dans ſes méchancetés il verroit la miſère. Il ſe diroit; en ſe donnant le beſoin de me nuire, cet homme a fait dépendre fon fort du mien.

Encore un pas, & nous touchons au but. L'amour-propre eſt un inſtrument utile, mais dangereux ; fouvent il bleſie la main qui ſ'en fert, & fait rarement du bien ſans mal- Emile en confidérant fon rang dans l'eſpèce humaine , & ſ'y voyant fi heureuſement placé , fera tenté de faire honneur a ſa raifon de l'ouvrage de la vôtre, & d'attribuer h. fon mérite l'effet de fon bonheur. Il ſe dira

: je fuis sage & les hommes font foux. En les plaignant il les méprifera, en fe félicitant il s'eftimera davantage, & fe fentant plus heureux qu'eux, il fe croira plus digne de l'être. Voilà l'erreur la plus à craindre, parce qu'elle eft la plus difficile à détruire. S'il reftoit dans cet état , il auroit peu gagné à tous nos foins ; & s'il falloir opter, je ne fais fi je n'aimerois pas mieux encore l'illufion des préjugés que celle de l'orgueil.

Les grands hommes ne s'abufent point fur leur fupériorité ; ils la voient , la fentent, & n'en font pas moins modeftes. Plus ils ont, plus ils connoiffent tout ce qui leur manque. Ils font moins vains de leur élévation fur nous , qu'humiliés du fentiment de leur mifère,

(6\$) Je crois pouvoir compter hardi- fon éducation ; ou plutôt au nombre des ment la fanté & la bonne conllitution dons de la nature que fon éducation au nombre des avantages acquis par lui a confervés.

de v Éducation. 321

sère, & dans les biens exclusifs qu'ils poffèdent, ils font trop fentés pour rirer vanité d'un don qu'ils ne fe font pas fait. L'homme de bien peut être fier de fa vertu , parce qu'elle eft à lui ; mais de quoi l'homme d'efprit eft- il fier? Qu'a fait Racine, pour n'être pas Pradon? Qu'a fait Boileau, pour n'être pas Cotin?

Ici c'eft toute autre chofe encore. Reftons toujours dans l'ordre commun. Je n'ai fupposé dans mon élevé ni un génie tranfcendant , ni un entendement bouché. Je l'ai choifi parmi les efprits vulgaires, pour montrer ce que peut l'éducation fur l'homme. Tous les cas rares font hors de règle. Quand donc , en conféquence de mes foins, Emile préfère fa manière d'être, de voir, de

fentir a celle des autres hommes, Emile a raifon. Mais quand il fe croit pour cela d'une nature plus excellente, & plus heureufement né qu'eux , Emile a tort. Il fe trompe , il faut le détromper, ou plutôt prévenir l'erreur, de peur qu'il ne foit trop tard en fuite pour la détruire.

Il n'y a point de folie dont on ne puiſſe défabufer un homme qui n'eſt pas fou, hors la vanité; pour celle-ci, rien n'en guérit que l'expérience, fi toutefois quelque chofe en peut guérir; à fa naiſſance au moins, on peut l'empêcher de croître. N'allez donc pas vous perdre en beaux raifonnemens , pour prouver à l'adolefcent qu'il eſt homme comme les autres, & fuſſet aux mêmes foibleſſes. Faites-le lui fentir ou jamais il ne le fera. C'eſt encore ici un cas d'exception à mes propres règles; c'eſt le cas d'expoſer volontairement mon élevé à tous les accidens qui peuvent lui prouver qu'il n'eſt pas plus ſage que nous. L'aventure du Bateleur feroit répétée en mille manières ; je laifferois aux flatteurs prendre tout leur avantage avec lui; fi des étourdis l'entraînoient dans quelque extravagance, je lui en laifferois courir le danger; fi des filoux l'attaquoient au jeu , je le leur livrerois pour en faire leur dupe (69) ; je le laifferois encenfer, plumer, dévaliſer par eux ; &

(69") An reſte notre dſſe donnera nuyſſe de ſa vie, & qui fait à peine à

peu dans ce piège, lui que tant d'amu- quoi fert l'argent. Les deux mobiles

i'etnens environnent, lui qui ne s'en* avec lelquels on conduit les enfans
Traité de VÉduc. Tome I. ' S(

quand , l'ayant mis à fec, ils finiroient par se moquer de lui , je les remercirois encore, en sa présence , des leçons qu'ils ont bien voulu lui donner. Les feuls pièges dont je le garantirois avec foin,, feroient ceux des courtifanes. Les feuls ménagemens que j'aurois pour lui , feroient de partager tous les dangers que je lui laifferois courir, & tous les affronts que je lui laifferois recevoir. J'endure-rois tout en filence, fans plainte, fans reproche, fans jamais lui en dire un feul mot; & foyez sûr qu'avec cène difcrétion bien foute-nue, tout ce qu'il m'aura vu fouffrir pour lui, fera plus d'im-preffion fur fon cœur, que ce qu'il aura fouffert lui-même.

Je ne puis m'empêcher de relever ici la faufîe dignité des gou-verneurs qui , pour jouer fottement les fages , rabaiffent leurs éle-vés , affectent de les traiter roujours en enfans , & de se diftinguer toujours d'eux dans tout ce qu'ils leur font faire. Loin de ravalier ainfi leurs jeunes courages , n'épargnez rien pour leur élever l'ame ; faites en vos égaux afin qu'ils le deviennent, & s'ils ne peuvent encore s'élever a vous , defcendez à eux fans honte, fans fcrupule. Songez que votre honneur n'efî plus dans vous , mais dans votre élevé j partagez ses fautes pour l'en corriger; chargez-vous de sa honte pour l'effacer : imitez ce brave Romain, qui, voyant fuir fon armée & ne pouvant la rallier, se mit à fuir h la tête de ses foldats, en criant : ils ne fuient pas, ils Juivent leur ca-pitaine. Fût- il deshonoré pour cela? Tant s'en faut : en facrifiant ainfi sa gloire, il l'augmenta. La force du devoir, la beauté de la vertu entraînent malgré nous nos fuffrages , & renverfent nos infenfés

d'ant l'intérêt & la vanité, ces deux que le plus favant de sa clalTe devien-

mêmes mobiles fervent aux courtila- dra le plus joueur & le plus débauché,

nés & aux efecrocs pour s'emparer d'eux Or, les moyens dont on n'ufa point

dans la fuite. Quand vous voyez ex- dans l'enfance , n'ont point dans la

citer leur avidité par des prix, par des jeunelfe le mûtne abus. Mais on doit

récompenses , quand vous le voyez fe fouvenir, qu'ici ma confiante maxi-

applaudir à dix ans dans un acte pu- me eft de mettre par-tout la choie au

blic au Collège , vous voyez comment pis. Je cherche d'abord a prévenir le

on leur fera laiffer à vingt leur bourfe vice, & puis je le fuppoſe, afin d'y

dans un brelan, & leur faute dans un remédier, mauvais lieu. Il y a toujours à parier

DE L' h D U C ~A T I O N. 323

préjugés. Si je reçois un fouffet en remplifant mes fondions auprès d'Emile, loin de me venger de ce foufflet, j'irois partout m'en vanter, & je doute qu'il y eût dans le monde un homme allez vil pour ne pas m'en refpecter davantage.

Ce n'eft pas que l'élève doive fuppofer dans le maître des lumières aufli bornées que les Tiennes , & la même facilité a fe lai-

fier féduire. Cette opinion eft bonne pour un enfant qui, ne fâchant rien voir , rien comparer , met tout le monde à fa portée , & ne donne fa confiance qu'à ceux qui favent s'y mettre en effet. Mais un jeune homme de l'âge d'Emile, & aufli fenfé que lui, n'eft plus affez fot pour prendre ainfi le change, & il ne feroit pas bon qu'il le prît. La confiance qu'il doit avoir en fon gouverneur, eft d'une autre efpèce; elle doit porter fur l'autorité de la raifon , fur la fupériorité des lumières, fur les avantages que le jeune homme eft en état de connoître, & dont il fent l'utilité pour lui. Une longue expérience l'a convaincu qu'il eft aimé de fon conducteur; que ce conducteur eft un homme fage , éclairé, qui, voulant fon bonheur, fait ce qui peut le lui procurer. Il doit favoir que, pour fon propre intérêt, il lui convient d'écouter fes avis. Or, fi le maître fe laiffoit tromper comme le difciple, il perdrait le droit d'en exiger de la déférence & de lui donner des leçons. Encore moins l'élève doit-il fuppofer que le maître le laiffe, à deflêin , tomber dans des pièges, & tend des embûches à fa fimplicité. Que faut-il donc faire pour éviter a la fois ces deux inconvéniens? Ce qu'il y a de meilleur & de plus naturel ; être fimple & vrai comme lui, l'avertir des périls auxquels il s'expofe, les lui montrer clairement, fenfiblement , mais fans exagération , fans humeur , fans pédantefque étalage, fur-tout fans lui donner vos avis pour des ordres, jufqu'à ce qu'ils le foient devenus, & que ce ton impérieux foit abfoiument néceffaire. S'obftine-t-il, après cela, comme il fera trèsfouvent : alors ne lui dites plus rien ; laiflez-le en liberté , fuivez-le, imitez-le, & cela gaiment, franchement; livrez-vous, amufez-vous autant que lui, s'il eft poffible. Si les conféquences deviennent trop fortes, vous êtes toujours la pour les arrêter; & cependant combien le jeune homme , témoin de votre prévoyan-

ce & de votre complaifance, ne doit-il pas être à la fois frappé de l'une, & touché de l'autre! Toutes fes fautes font autant de liens qu'il vous fournit pour le retenir au befoin. Or , ce qui fait ici le plus grand art du maître, c'eft d'amener les occafions & de diriger les exhortations, de manière qu'il fâche d'avance quand le jeune homme cédera & quand il s'obftinera, afin de l'environner par-tout des leçons de l'expérience , fans jamais l'expofer a de trop grands dangers.

Avertissez-le de fes fautes avant qu'il y tombe; quand il y eft tombé , ne les lui reprochez point : vous ne feriez qu'enflammer Se mutiner fon amour- propre. Une leçon qui révolte ne profite pas. Je ne connois rien de plus inepte que ce mot : je vous Tavois bien dit. Le meilleur moyen de faire qu'il fe fouviennne de ce qu'on lui a dit, eft de paroître l'avoir oublié. Tout au contraire , quand vous le verrez honteux de ne vous avoir pas cru , effacez doucement cette humiliation par de bonnes paroles. Il s'affectionnera sûrement à vous , en voyant que vous vous oubliez pour lui, & qu'au lieu d'achever de l'écraser, vous le confolez. Mais fi à fon chagrin vous ajoutez des reproches , il vous prendra en haine , & fe fera une loi de ne vous plus écouter , comme pour vous prouver qu'il ne penfe pas comme vous fur l'importance de vos avis.

Le tour de vos confolations peut encore être pour lui une inftrufion d'autant plus utile , qu'il ne s'en défiera pas. En lui difant, (je fuppofe,) que mille autres font les mêmes fautes, vous le mettez loin de fon compte, vous le corrigez en ne paroiffant que le plaindre : car pour celui qui croit valoir mieux que les autres hommes , c'eft une exeufe bien mortifiante que de fe

confoler par leur exemple; c'eft concevoir que le plus qu'il peut prétendre, eft qu'ils ne valent pas mieux que lui.

Le temps des fautes eft celui des fables. En cenfurant le coupable fous un mafque étranger, on l'inſtruit fans l'orFenfer ; & il comprend alors que l'apologue n'eft pas un menfonge , parla vérité dont il fe fait l'application. L'enfant qu'on n'a jamais trompé

de r Education. \$%\$

par des louanges , n'entend rien a la fable que j'ai ci-devant examinée ; mais l'étourdi qui vient d'être la dupe d'un flatteur , conçoit a merveille que le corbeau n'étoit qu'un fot. Ainſi d'un fait il tire une maxime; & l'expérience, qu'il eût bientôt oubliée ; fe grave, au moyen de la fable, dans fon jugement. Il n'y a point de connoiffance morale qu'on ne puiffe acquérir par l'expérience d'autrui ou par la fienné. Dans le cas où cette expérience eft dangereuſe , au lieu de la faire foi-même, on tire fa leçon de l'Hiftoire. Quand l'épreuve eft fans conféquence, il eft bon que le jeune homme y reſte expoſé ; puis au moyen de l'apologue, on rédige en maximes les cas particuliers qui lui font connus.

Je n'entends pas pourtant que ces maximes doivent être développées ni même énoncées. Rien n'eft fi vain , fi mal entendu , que la morale par laquelle on termine la plupart des fables ; comme fi cette morale n'étoit pas ou ne devoit pas être étendue dans la fable même, de manière à la rendre fenſible au lecteur. Pourquoi donc, en ajoutant cette morale à la fin , lui ôter le plaifir de la trouver de fon chef. Le talent d'inſtruire eft de faire que le difciple fë plaife à l'inſtruction. Or, pour qu'il ſ'y plaifë, il ne faut pas que fon eſprit reſte tellement paſſif à tout ce que vous lui dites, qu'il n'ait abſolument rien à faire pour vous entendre. Il

faut que l'amour-propre du maître laiffe toujours quelque prife au fien ; il faut qu'il fe puiffe dire : je conçois, je pénètre, j'agis, je m'inftruits. Une des chofes qui rendent ennuyeux le Pantalon de la Comédie Italienne, eft le foin qu'il prend toujours d'interpréter au Parterre des platifes qu'on n'entend déjà que trop. Je ne veux point qu'un gouverneur foit Pantalon , encore moins un auteur. Il faut toujours fe faire entendre ; mais il ne faut pas toujours tout dire : celui qui dit tout, dit peu de chofes; car a la fin on ne l'écoute plus. Que fignifient ces quatre vers que La Fontaine ajoute à la fable de la grenouille qui s'enfle? A-t-il peur qu'on ne l'ait pas compris? A-t-il befoin , ce grand peintre, d'écrire les noms audeffbus des objets qu'il peint? Loin de généralifer par-là fi morale, il la particularife, il la reftreint, en quelque forte, aux exemples cités, & empêche qu'on ne l'applique à d'autres. Je voudrois

\ld

Traité

qu'avant de mettre les fables de cet auteur inimitable entre les mains d'un jeune homme, on en retranchât toutes ces concluions, par lefquelles il prend la peine d'expliquer ce qu'il vient de dire aufli clairement qu'agréablement. Si votre élevé n'entend la fable qu'à l'aide de l'explication, foyez sûr qu'il ne l'entendra pas même ainfi.

Il importeroit encore de donner k ces fables un ordre plus didactique & plus conforme au progrès des fentimens & des lumières du jeune adolefcent. Conçoit-on rien de moins raifonnable que d'aller fuivre exactement l'ordre numérique du livre, fans égard au befoin ni a l'occafion ? D'abord le corbeau , puis la

cigale , puis la grenouille, puis les deux mulets, &c. J'ai fur le cœur ces deux mulets, parce que je me fouviens d'avoir vu un enfant élevé pour la finance, & qu'on étourdifibit de l'emploi qu'il alloit remplir, lire cette fable, l'apprendre, la dire, la redire cent & cent fois fans en tirer jamais la moindre objection contre le métier auquel il étoit deftiné. Non-feulement je n'ai jamais vu d'enfans faire aucune application folide des fables qu'ils apprenoient; mais je n'ai jamais vu que perfonne fe fouciât de leur faire faire cette application. Le prétexte de cette étude eft l'instruction morale; mais le véritable objet de la mère & de l'enfant, n'eft que d'occuper de lui toute une compagnie, tandis qu'il récite fes fables : aulfi les oublie-t-il toutes en grandiflânt , lorqu'il n'eft plus queftion de les réciter, mais d'en profiter. Encore une fois, il n'appartient qu'aux hommes de s'inftuire dans les fables, & voici pour Emile le temps de commencer.

Je montre de loin, (car je ne veux pas non plus tout dire,) les routes qui détournent de la bonne , afin qu'on apprenne a les éviter. Je crois qu'en fuivant celle que j'ai marquée, votre élevé achètera la connoiffance des hommes & de foi-même au meilleur marché qu'il eft poffible, que vous le mettez au point de contempler les jeux de la fortune fans envier le fort de fes favoris, & d'être content de lui fins fc croire plus fage que les autres. Vous avez auffi commencé à le rendre acteur pour le rendre fpectateur,

faut achever; car du parterre on voit les objets tels qu'ils paraissent de l' Éducation. 327

roiffent; mais delà fcène on les voit tels qu'ils font. Pour embrasser le tout, il faut fe mettre dans le point de vue; il faut approcher pour voir les détails. Mais à quel titre un jeune homme en-

trérat il dans les affaires du monde ? Quel droit a-t-il d'être initié dans ces myftères ténébreux ? Des intrigues de plaifirs bornent les intérêts de fon âge; il ne difpofe encore que de lui-même, c'eft comme s'il ne difpofoit de rien. L'homme eft la plus vile des marchandifes; & parmi nos importans droits de propriété, celui de la perfonne eft toujours le moindre de tous.

Quand je vois que dans l'âge de la plus grande activité, l'on borne les jeunes gens à des études purement fpéculatives , & qu'après , fans la moindre expérience, ils font tout d'un coup jettes dans le monde & dans les affaires, je trouve qu'on ne choque pas moins la raifon que la nature , & je ne fuis plus furpris que lî peu de gens fâchent fe conduire. Par quel bizarre tour d'elprit nous apprend-on tant de chofes inutiles , tandis que l'art d'agir eft compté pour rien? On prétend nous former pour la fociété , &: l'on nous inftruit comme fi chacun de nous devoit paffer fa vie à penfer feul dans fa cellule, ou à traiter des fujets en l'air avec des indifférens. Vous croyez apprendre à vivre à vos enfans, en leur enfeignant certaines contorhons du corps & certaines formules de paroles qui ne lignifient rien. Moi au/fi , j'ai appris à vivre à mon Emile; car je lui ai appris à vivre avec lui-même, & de plus à favoir gagner fon pain : mais ce n'eft pas affez. Pour vivre dans le monde il faut favoir traiter avec les hommes ; il faut connoître les inftrumens qui donnent prife fur eux ; il faut calculer l'action & réaâion de l'intérêt particulier dans la fociété civile, & prévoir fi juftle les événemens, qu'on foit rarement trompé dans fes entreprifes, ou qu'on ait du moins toujours pris les meilleurs moyens pour réulfir. Les Loix ne permettent pas aux jeunes gens de faire leurs propres affaires & de difpofe de leur propre bien; mais que leur ferviroient ces précautions, fi, jufqu'à l'âge prefcrit, ils ne pouvoient acquérir aucune expérience ? Ils n'auroient rien

gagné d'attendre , & feroient tout auffi neufs à vingt- cinq ans qu'a quinze. Sans doute, il faut empêcher qu'un jeune homme, aveuglé par fon

328 Traité

ignorance, ou trompé par fes paflions, ne fe faffe du mal à lui-même ; mais à tout âge il eft permis d'être bienfaifant, a tout âge on peut protéger, fous la direction d'un homme fage , les malheureux qui n'ont befoin que d'appui.

Les nourrices, les mères s'attachent aux enfans par les foins qu'elles leur rendent; l'exercice des vertus fociales porte au fond des cœurs l'amour de l'humanité ; c'eft en faifant le bien qu'on devient bon, je ne connois point de pratique plus sûre. Occupez votre élevé à toutes les bonnes actions qui font à fa portée ; que l'intérêt des indigens foit toujours le fien ; qu'il ne les affifte pas feulement de fa bourfe , mais de fes foins ; qu'il les ferve , qu'il les protège, qu'il leur confacre fa perfonne & fon temps ; qu'il fe faffe leur homme d'affaires , il ne remplira de fa vie un fi noble emploi. Combien d'opprimés , qu'on n'eût jamais écoutés , obtiendront juftice , quand il la demandera pour eux avec cette intrépide fermeté, que donne l'exercice de la vertu; quand il forcera les portes des Grands & des riches ; quand il ira , s'il le faut , jufqu'aux pieds du Trône, faire entendre la voix des infortunés, a qui tous les abords font fermés par leur misère, & que la crainte d'être punis des maux qu'on leur fait, empêche même d'ofer s'en plaindre!

Mais ferons-nous d'Emile un chevalier errant, un redreffeur des torts , un Paladin ? Ira-t-il s'ingérer dans les affaires publiques, faire le fage & le défenfeur des Loix chez les Grands, chez les M?giftrats , chez le Prince, faire le folliciteur chez les Juges &

l'Avocat dans les tribunaux ? Je ne fais rien de tout cela. Les noms badins & ridicules ne changent rien à la nature des choses. Il fera tout ce qu'il fait être utile & bon. Il ne fera rien de plus , & il fait que rien n'est utile & bon pour lui, de ce qui ne convient pas à son âge. Il fait que son premier devoir est envers lui-même, que les jeunes gens doivent se défier d'eux, être circonspécts dans leur conduite, respectueux devant les gens plus âgés, retenus & discrets à parler sans fureur , modestes dans les choses indifférentes , mais hardis à bien faire & courageux à dire la vérité. Tels étoient ces illustres Romains, qui, avant d'être admis dans les charges ,

passoient

de l'Éducation.

passaient leur jeunesse à poursuivre le crime & à défendre l'innocence, sans autre intérêt que celui de s'instruire, en servant la justice & protégeant les bonnes mœurs.

Emile n'aime ni le bruit, ni les querelles, non-seulement entre les hommes (70), pas même entre les animaux. Il n'excite jamais deux chiens à se battre ; jamais il ne fit poursuivre un chat par un chien. Cet esprit de paix est un effet de son éducation, qui, n'ayant point fomenté l'amour-propre & la haute opinion de lui-même , l'a détourné de chercher ses plaisirs dans la domination , & dans le malheur d'autrui. Il souffre quand il voit souffrir; c'est un sentiment naturel. Ce qui fait qu'un jeune homme s'endurcit & se complait à voir tourmenter un être sensible , c'est quand un retour de vanité le fait Ce regarder comme exempt des mêmes peines par sa faiblesse ou par sa supériorité. Celui qu'on a garanti de

(70) Mais si on lui cherche querelle à lui-même, comment conduira-t-il ? Je réponds qu'il n'aura jamais de querelle, qu'il ne

s'y prêtera jamais assez pour en avoir. Mais enfin, pourfuivra-ton , qui est-ce qui est à l'abri d'un fouflet, ou d'un démenti de la part d'un brutal , d'un ivrogne ou d'un brave coquin , qui, pour avoir le plaisir de tuer son homme , commence par le déshonorer ? C'est autre chose ; il ne faut point que l'honneur des citoyens ni leur vie soit à la merci d'un brutal , d'un ivrogne ou d'un brave coquin , & l'on ne peut pas plus se préserver d'un pareil accident que de la chute d'une tuile. Un fouflet & un démenti reçus ecendurés ont des effets civils, que nulle faiblesse ne peut prévenir, & dont nul Tribunal ne peut venger l'offensé. L'inCulhTanccdesLoix lui rend donc en cela son indépendance; il est alors seul Magistrat, seul Ju» Traité de l'Éduc. Tome I.

ge entre l'offenseur & lui : il est feu! interprète & Ministre de la Loi naturelle, il se doit justice & peut seul se la rendre, & il n'y a sur la terre nul gouvernement assez insensé pour le punir de se l'être faite en pareil cas. Je ne dis pas qu'il doit s'aller battre, c'est une extravagance; je dis qu'il se doit justice, & qu'il est le seul dispensateur. Sans tant de vains Edits contre les duels , si j'étois Souverain , je réponds qu'il n'y auroit jamais ni fouflet, ni démenti donné dans mes Etats , & cela par un moyen fort simple, dont les Tribunaux ne se mêleroient point. Quoi qu'il en soit. Emile fait en pareil cas la justice qu'il se doit à lui-même, & l'exemple qu'il doit à la sûreté des gens d'honneur. 11 ne dépend pas de l'homme le plus ferme d'empêcher qu'on ne l'insulte : mais il dépend de lui d'en empêcher qu'on ne se vante long- temps de l'avoir insulté.

Tt

ce tour d'esprit, ne fauroit tomber dans le vice qui en est l'ouvrage. Emile aime donc la paix. L'image du bonheur le flatte ; & quand il peut contribuer à le produire, c'est un moyen de plus de le partager. Je n'ai pas supposé, qu'en voyant des malheureux, il n'auroit pour eux que cette pitié stérile & cruelle, qui se contente de plaindre les maux qu'elle peut guérir. Sa bienfaisance active lui donne bien-tôt des lumières, qu'avec un cœur plus dur il n'eût point acquises , ou qu'il eût acquises beaucoup plus tard. S'il voit régner la discorde entre ses camarades, il cherche à les réconcilier : s'il voit des affligés, il s'informe du sujet de leurs peines : s'il voit deux hommes se haïr, il veut connaître la cause de leur inimitié : s'il voit un opprimé gémir des vexations du puissant & du riche , il cherche de quelles manœuvres se couvrent ces vexations ; & dans l'intérêt qu'il prend à tous les misérables, les moyens de finir leurs maux ne font jamais indifférens pour lui. Qu'avons-nous donc à faire pour tirer parti de ces dispositions d'une manière convenable à son âge ? De régler ses sens & ses connoissances , & d'employer son zèle à les augmenter.

Je ne me laisTe point de le redire : mettez toutes les leçons des jeunes gens en actions plutôt qu'en discours. Qu'ils n'apprennent rien dans les livres de ce que l'expérience peut leur enseigner. Quel extravagant projet de les exercer à parler sans sujet de rien dire ; de croire leur faire sentir, sur les bancs d'un collège, l'énergie du langage des passions , & de toute la force de l'art de persuader , sans intérêt de rien persuader à personne ! Tous les préceptes de la rhétorique ne semblent qu'un pur verbiage à quiconque n'en fait pas l'usage pour son profit. Qu'importe à un écuyer de savoir comment s'y prit Annibal pour déterminer ses soldats à passer les Alpes ? Si, au lieu de ces magnifiques harangues,

vous lui diez comment il doit s'y prendre pour porter son Préfet à lui donner congé, foyez sûr qu'il feroit plus attentif à vos règles.

Si je voulois enseigner la rhétorique à un jeune homme, dont toutes les passions fiulloient déjà développées , je lui présenterois sans cesse des objets propres à flatter ces passions , & j'examinerois avec lui quel langage il doit tenir aux autres hommes, pour les engager

DE l'ÉDUCATION. 331

à favoriser ses desirs. Mais mon Emile n'est pas dans une situation si avantageuse à l'art oratoire. Borné presque au nécessaire physique, il a moins besoin des autres que les autres n'ont besoin de lui ; & n'ayant rien à leur demander pour lui-même, ce qu'il veut leur persuader ne le touche pas d'aussi près pour l'émouvoir excessivement. Il fuit de-là qu'en général il doit avoir un langage simple & peu figuré. Il parle ordinairement au propre, & seulement pour être entendu. Il est peu sentencieux , parce qu'il n'a pas appris à généraliser ses idées; il a peu d'images, parce qu'il est rarement passionné.

Ce n'est pas pourtant qu'il soit tout-à-fait flegmatique & froid. Ni son âge, ni ses mœurs , ni ses goûts ne le permettent. Dans le feu de l'adolescence , les esprits vivifiants retenus & cohobés dans son sang, portent à son jeune cœur une chaleur qui brille dans ses regards, qu'on sent dans ses discours, qu'on voit dans ses actions. Son langage a pris de l'accent & quelquefois de la véhémence. Le noble sentiment qui l'inspire, lui donne de la force & de l'élevation; pénétré du tendre amour de l'humanité, il transmet , en parlant, les mouvemens de son âme; sa généreuse franchise à je ne fais quoi de plus enchanteur que l'artificieuse éloquence des

autres, ou plutôt lui seul est véritablement éloquent, puisqu'il n'a qu'à montrer ce qu'il sent pour le communiquer à ceux qui l'écoutent.

Plus j'y pense, plus je trouve qu'en mettant ainsi la bienfaisance en action, & tirant de nos bons ou mauvais succès des réflexions sur leurs causes, il y a peu de connaissances utiles qu'on ne puisse cultiver dans l'esprit d'un jeune homme, si qu'avec tout le vrai savoir qu'on peut acquérir dans les collèges, il acquerra de plus une science plus importante encore, qui est l'application de cet acquis aux usages de la vie. Il n'est pas possible que, prenant tant d'intérêt à ses semblables, il n'apprenne de bonne heure à préférer si apprécier leurs actions, leurs goûts, leurs plaisirs, & à donner en général une plus juste valeur à ce qui peut contribuer ou nuire au bonheur des hommes, que ceux qui, ne s'intéressant à personne, ne font jamais rien pour autrui. Ceux qui ne traitent jamais que

Ttj

leurs propres affaires, se passionnent trop pour juger faiblement des choses. Rapportant tout à eux seuls & réglant sur leur seul intérêt les idées du bien & du mal, ils se remplissent l'esprit de mille préjugés ridicules, & dans tout ce qui porte atteinte à leur moindre avantage, ils voient aussitôt le bouleversement de tout l'univers.

Étendons l'amour-propre sur les autres êtres, nous le transformerons en vertu, & il n'y a point de cœur d'homme dans lequel cette vertu n'ait sa racine. Moins l'objet de nos soins tient immédiatement à nous-mêmes, moins l'illusion de l'intérêt particulier est à craindre, plus on généralise cet intérêt, plus il devient

équitable, & l'amour du genre humain n'est autre chose en nous que l'amour de la justice. Voulons-nous donc qu'Emile aime la vérité, voulons-nous qu'il la connoisse ? Dans les affaires tenons-le toujours loin de lui. Plus les foins feront consacrés au bonheur d'autrui , plus ils feront éclairés & sages , & moins il se trompera sur ce qui est bien ou mal : mais ne souffrons jamais en lui de préférence aveugle, fondée uniquement sur des acceptions de personnes , ou sur d'injustes préventions. Et pourquoi nuirait-il à l'un pour servir l'autre? Peu lui importe à qui tombe un plus grand bonheur en partage, pourvu qu'il concoure au plus grand bonheur de tous : c'est-là le premier intérêt du sage, après l'intérêt privé; car chacun est partie de son espèce, non d'un autre individu.

Pour empêcher la pitié de dégénérer en faiblesse , il faut donc la généraliser, & l'étendre sur tout le genre humain. Alors on ne s'y livre qu'autant qu'elle est d'accord avec la justice, parce que de toutes les vertus, la justice est celle qui concourt le plus au bien commun des hommes. Il faut par raison , par amour pour nous, avoir pitié de notre espèce encore plus que de notre prochain , & c'est une très-grande cruauté envers les hommes que la pitié pour les méchants.

Au reste, il faut se souvenir que tous ces moyens, par lesquels je jette ainsi mon élevé hors de lui-même , ont cependant toujours un rapport direct à lui ; puisque non-seulement il en résulte une

de l'Éducation.

jouissance intérieure , mais qu'en le rendant bienfaiteur au profit des autres, je travaille à sa propre instruction.

J'ai d'abord donné les moyens , & maintenant j'en montre l'effet. Quelles grandes vues je vois s'arranger peu-à-peu dans ta tête ! Quels sentimens sublimes étouffent dans ton cœur le germe des petites passions ! Quelle netteté de judiciaire ! Quelle justesse de raison je vois se former en lui de ses penchans cultivés , de l'expérience qui concentre les vœux d'une âme grande dans l'étroite borne des possibles , & fait qu'un homme supérieur aux autres, ne pouvant les élever à sa mesure , fait s'abaisser à la leur ! Les vrais principes du juste, les vrais modèles du beau, tous les rapports moraux des êtres , toutes les idées de l'ordre se gravent dans ton entendement; il voit la place de chaque chose & la cause qui l'en écarte ; il voit ce qui peut faire le bien & ce qui l'empêche. Sans avoir éprouvé les passions humaines , il connoît leurs illusions & leur jeu.

J'avance, attiré par la force des choses , mais sans m'en imposer sur les jugemens des hommes. Depuis long- temps ils me voient dans le pays des chimères ; moi je les vois toujours dans le pays des préjugés. En m'écartant si fort des opinions vulgaires , je ne cesse de les avoir présentes à mon esprit ; je les examine, je les médite, non pour les fuir ni pour les fuir , mais pour les peser à la balance du raisonnement. Toutes les fois qu'il me force à m'écarter d'elles, instruit par l'expérience , je me tiens déjà pour dit qu'ils ne m'imiteront pas; je fais que, s'obligeant à n'imaginer que ce qu'ils voient, ils prendront le jeune homme que je figure pour un être imaginaire & fantastique, parce qu'il diffère de ceux auxquels ils le comparent; sans songer qu'il faut bien qu'il en diffère, puisqu'il est élevé tout différemment, affecté de sentimens tout contraires, instruit tout autrement qu'eux, il feroit beaucoup plus surprenant qu'il leur ressemblât, que d'être tel que je le suppose.

Ce n'est pas l'homme de l'homme, c'est l'homme de la nature. Affurément il doit être fort étranger à leurs yeux.

En commençant cet ouvrage , je ne supposois rien que tout f

334 Traité

monde ne pût observer ainfi que moi , parce qu'il est un point , l'avoir la naissance de l'homme , duquel nous partons tous également ; mais plus nous avançons, moi pour cultiver la nature, & vous pour la dépraver, plus nous nous éloignons les uns des autres. Mon élevé a fix ans différoit peu des vôtres que vous n'aviez pas eu le temps de défigurer ; maintenant ils n'ont plus rien de semblable , & l'âge de l'homme fait dont il approche , doit le montrer sous une forme absolument différente , si je n'ai pas perdu tous mes soins. La quantité d'acquis est peut-être assez égale de part & d'autre ; mais les choses acquises ne se ressemblent point. Vous êtes étonnés de trouver à l'un des sentimens sublimes dont les autres n'ont pas le moindre germe ; mais confidérez aussi que ceux-ci sont déjà tous philosophes & théologiens, avant qu'Emile fâche ce que c'est que philosophie, & qu'il ait même entendu parler de Dieu.

Si donc on venoit me dire : rien de ce que vous supposez n'existe; les jeunes gens ne sont point faits ainsi ; ils ont telle ou telle passion; ils sont ceci ou cela : c'est comme si l'on nioit que jamais poirier fût un grand arbre, parce qu'on n'en voit que de nains dans nos jardins.

Je prie ces juges si prompts à la censure de considérer que ce qu'ils disent là, je le fais tout aussi-bien qu'eux; que j'y ai probablement réfléchi plus long-temps , & que n'ayant nul intérêt à leur en imposer , j'ai droit d'exiger qu'ils se donnent au moins le

temps de chercher en quoi je me trompe : qu'ils examinent bien la constitution de l'homme, qu'ils suivent les premiers développemens du cœur dans telle ou telle circonstance , afin de voir combien un individu peut différer d'un autre par la force de l'éducation ; qu'en suite ils comparent la mienne aux effets que je lui donne, & qu'ils disent en quoi j'ai mal raisonné : je n'aurai rien à répondre.

Ce qui me rend plus affirmatif, & je crois plus excusable de l'être, c'est qu'au lieu de me livrer à l'esprit de système, je donne, le moins qu'il est possible , au raisonnement, ik ne me fie qu'à l'observation. Je ne me fonde point sur ce que j'ai imaginé, mais sur

de l'Éducation. 335

Ce que j'ai vu. Il est vrai que je n'ai pas renfermé mes expériences dans l'enceinte des murs d'une ville , ni dans un seul ordre de gens : mais après avoir comparé tout autant de rangs & de peuples , que j'en ai pu voir dans une vie passée à les observer , j'ai retranché, comme artificiel , ce qui étoit d'un peuple & non pas d'un autre , d'un état & non pas d'un autre \ & je n'ai regardé comme appartenant incontestablement à l'homme, que ce qui étoit commun à tous , à quelque âge, dans quelque rang, & dans quelque nation que ce fût.

Or , si suivant cette méthode vous suivez dès l'enfance un jeune homme, qui n'aura point reçu de forme particulière , & qui tiendra le moins qu'il est possible à l'autorité & à l'opinion d'autrui, à qui, de mon élevé ou des vôtres, pensez-vous qu'il ressemblera le plus ? Voilà, ce me semble , la question qu'il faut résoudre, pour savoir si je me suis égaré.

L'homme ne commence pas aisément à penser; mais si - tôt qu'il commence, il ne cesse plus. Quiconque a pensé pensera toujours; & l'entendement, une fois exercé à la réflexion, ne peut plus rester en repos. On pourroit donc croire que j'en fais trop ou trop peu, que l'esprit humain n'est point naturellement si prompt à s'ouvrir, &c qu'après lui avoir donné des facilités qu'il n'a pas, je le tiens trop long-temps enfermé dans un cercle d'idées qu'il doit avoir franchi.

Mais considérez premièrement que, voulant former l'homme de la nature, il ne s'agit pas pour cela d'en faire un sauvage, & de le reléguer au fond des bois; mais qu'enfermé dans le tourbillon social, il suffit qu'il ne s'y laisse entraîner ni par les passions, ni par les opinions des hommes, qu'il voye par ses yeux, qu'il sente par son cœur, qu'aucune autorité ne le gouverne hors celle de sa propre raison. Dans cette position, il est clair que la multitude d'objets qui le frappe, les fréquents sentimens dont il est affecté, les divers moyens de pourvoir à ses besoins réels, doivent lui donner beaucoup d'idées qu'il n'auroit jamais eues, ou qu'il eût acquises plus lentement. Le progrès naturel à l'esprit est accéléré, mais non renversé. Le même homme qui doit rester stupide dans les forêts,

T R A I T É

doit devenir raisonnable & sensible dans les villes, quand il y fera simple spectateur. Rien n'est plus propre à rendre sage que les folies qu'on voit sans les partager; & celui même qui les partage

s'infruit encore, pourvu qu'il n'en foit pas la dupe, & qu'il n'y porte pas l'erreur de ceux qui les font. »

Considérez auffi que, bornés par nos facultés aux chofes fenfibles , nous n'offrons prefque aucune prife aux notions abftraites de la philofophie & aux idées purement intellectuelles. Pour y atteindre il faut, ou nous dégager du corps , auquel nous fommes fi fortement attachés , ou faire d'objet en objet un progrès graduel & lent, ou enfin franchir rapidement & prefque d'un faut l'intervalle, par un pas de géant dont l'enfance n'eft pas capable , & pour lequel il faut, même aux hommes, bien des échelons faits exprès pour eux. La première idée abftraite eftle premier de ces échelons ; mais j'ai bien de la peine à voir comment on s'avife de le conftruire.

L'ÊTRE incompréhensible qui embraffe tout , qui donne le mouvement au monde, & forme tout le fyftême des êtres, n'eft ni vifible à nos yeux , ni palpable à nos mains ; il échappe à tous nos fens. L'ouvrage fe montre; mais l'ouvrier fe cache. Ce n'eft pas une petite affaire de connoître enfin qu'il exifte, & quand nous fommes parvenus là, quand nous nous demandons, quel eft-il, où eft-il? Notre efprit fe confond, s'égare, & nous ne favons plus que penfer.

Locke veut qu'on commence par l'étude des efprits , & qu'on paffe en fuite à celle des corps : cette méthode eft celle de la fuperftition , des préjugés, de l'erreur; ce n'eft point celle de la raifon , ni même de la nature bien ordonnée ; c'eft fe boucher les yeux pour apprendre à voir. Il faut avoir long- temps étudié les corps pour fe faire une véritable notion des efprits , & foupçonner qu'ils n'exiftent. L'ordre contraire ne fert qu'à établir le matérialifme.

Puisque nos fens font les premiers inflrumens de nos connoiffances , les êtres corporels 6c fenfibles font les feuls , dont nous avons immédiatement l'idée. Ce mot efprit, n'a aucun fens pour quiconque n'a pas philofophé. Un efprit n'eft qu'un corps pour le peuple

peuple & pour Iesenfans. N'imaginent-ils pas des efprits qui crient qui parlent, qui battent, qui font du bruit î Or, on m'avouera que des efprits qui ont des bras & des langues, reffemblent beaucoup à des corps. Voila pourquoi tous les peuples du monde , fans excepter les Juifs , fe font fait des Dieux corporels. Nous-mêmes , avec nos termes d'Efprit, de Trinité, de Perfonnes, fommes pour la plupart des vrais anthropomorphites. J'avoue qu'on nous apprend à dire que Dieu eft par-tout; mais nous croyons aufli que l'air efl par-tout , au moins dans notre atmofphère , & le mot efprit dans fon origine ne fignifie lui-même que fouffle & vent. Si-tôt qu'on accoutume les gens à dire des mots fans les entendre, il eft facile, après cela , de leur faire dire tout ce qu'on veut.

Le fentiment de notre action fur les autres corps a dû d'abord nous faire croire que quand ils agiflbient fur nous, c'étoit d'une manière femblable à celle dont nous agiffons fur eux. Ainfi l'homme a commencé par animer tous les êtres dont il fentoit l'action. Se fentant moins fort que la plupart de ces êtres, faute de connoître les bornes de leur puiffance, il l'a fuppofée illimitée , & il en fit des Dieux aufli-tôt qu'il en fit des corps. Durant les premiers âges, les hommes, effrayés de tout, n'ont rien vu de mort dans la nature. L'idée de la matière n'a pas été moins lente à fe former en eux que celle de l'efprit, puifque cette première idée eft une abftraction elle-même. Us ont ainfi rempli l'Univers de Dieux

fenfibles. Les aftres, les vents, les montagnes, les fleuves, les arbres, les villes, les maifons mêmes, tout avoit fon ame , fon Dieu, fa vie. Les marmoufets de Laban , les manitous des Sauvages , les fétiches des Nègres , tous les ouvrages de la nature & des hommes, ont été les premières Divinités des mortels : le polythéïfme a été leur première religion, & l'idolâtrie leur premier culte. Ils n'ont pu reconnoître un feul Dieu que quand , généralifant de plus en plus leurs idées , ils ont été en état de remonter à une première caufe, de réunir le fyftême total des êtres fous une feule idée, 6c de donner un fens au mot fubftance, lequel eft au fond la plus grande des abftractions. Tout enfant qui croit en Dieu eft donc néceffai rement ou idolâtre, ou du moins anthropomorphite ; & quand

Traite de l'Éduc. Tome I. Vv

Traité

une fois l'imagination a vu Dieu, il eft bien rare que l'entendement le conçoive. Voilà précifément l'erreur où mené l'ordre de Locke.

Parvenu, je ne fais comment, à l'idée abftraite de la fubftance, on voit que, pour admettre une fubftance unique, il lui faudroit fuppofer des qualités incompatibles qui s'excluent mutuellement , telles que la penfée & l'étendue , dont l'une eft effentiellement divifible, & l'autre exclut toute divifibilité. On conçoit d'ailleurs que la penfée, ou , fi l'on veut, le fentiment , eft une qualité primitive & inféparable de la fubftance à laquelle elle appartient, qu'il en eft de même de l'étendue par rapport à fa fubftance. D'où l'on conclut que les êtres qui perdent une de ces qualités , perdent la fubftance à laquelle elle appartient ; que par conféquent la mort

n'est qu'une féparation des fubftances , & que les êtres où ces deux qualités font réunies , font compofés des deux fubftances auxquelles ces deux qualités appartiennent.

ÔR , confidérez maintenant quelle diftance refte encore entre la notion des deux fubftances & celle de la nature divine ; entre l'idée incompréhénfible de l'aftion de notre ame fur notre corps, & l'idée de l'action de Dieu fur tous les êtres. Les idées de création, d'annihilation , d'ubiquité, d'éternité, de toute-puiffance , celles des attributs divin's, toutes ces idées qu'il appartient a fi peu d'hommes de voir auflî confulès & auffi obfcures qu'elles le font, & qui n'ont rien d'obfcur pour le peuple, parce qu'il n'y comprend rien du tout, comment fe préfenteront-elles dans toute leur force, c'eft-à-dire, dans toute leur obfcurité , à de jeunes efprits encore occupés aux premières opérations des fens, & qui ne conçoivent que ce qu'ils touchent ? C'eft en vain que les abîmes de l'infini font ouverts tout autour de nous; un enfant n'en fait point être épouvanté, fes foibles yeux n'en peuvent fonder la profondeur. Tout eft infini pour les enfans, ils ne favent mettre des bornes à rien; non qu'ils faffent la mefure fort longue, mais parce qu'ils ont l'entendement court. J'ai même remarqué qu'ils mettent l'infini moins au-delà qu'au de-çà des dimenfions qui leur font connues. Ils eftimeront un efpace immenfe, bien plus par leurs pieds que par leurs yeux ; il ne s'étendra pas pour eux plus loin qu'ils

DE r ÉDUCATION. 339

ne pourront voir, mais plus loin qu'ils ne pourront aller. Si on leur parle de la puiffance de Dieu, ils l'efflimeront prefque auffi fort que leur père. En toute chofe leur connoiffance étant pour eux la mefure des poffibles , ils jugent ce qu'on leur dit toujours

moindre que ce qu'ils favent. Tels font les jugemens naturels a l'ignorance & à la foiblefle d'efprit. Ajax eut craint de fe mefurer avec Achille, & défie Jupiter au combat , parce qu'il connoit Achille & ne connoît pas Jupiter. Un payfan Suifie qui fe croyoit le plus riche des hommes, & à qui l'on tâchoit d'expliquer ce 'que c'étoit qu'un Roi , demandoit , d'un air fier, fi le Roi pourroit bien avoir cent vaches à la montagne.

Je prévois combien de lefleurs feront furpris de me voir fuivre tout le premier âge de mon élevé fans lui parler de religion. A quinze ans il ne favoit s'il avoit une ame, & peut-être a dix- huit n'eft-il pas encore temps qu'il l'apprenne : car s'il l'apprend plutôt qu'il ne faut , il court rifque de ne le favoir jamais.

Si j'avois a peindre la ftupidité fâcheufe, je peindrois un pé-dant enfeignant le catéchifme a des enfans; fi je voulois rendre un enfant fou, je l'obligerois d'expliquer ce qu'il dit en difant fon catéchifme. On m'objettera que la plupart des dogmes du Chrif-tianifme étant des myftères , attendre que l'efprit humain foit capable de les concevoir, ce n'eft pas attendre que l'enfant foit homme, c'eft attendre que l'homme ne foit plus. A cela je répons premièrement, qu'il y a des myftères qu'il efl non-feulement impo/ïble à l'homme de concevoir , mais de croire , & que je ne vois pas ce qu'on gagne a les enfeigner aux enfans, fi ce n'eft de leur apprendre à mentir de bonne heure. Je dis de plus , que pour admettre les myftères il faut comprendre , au moins, qu'ils font incompréhénfibles ; & les enfans ne font pas même capables de cette conceptionlà. Pour l'âge où tout eft myflère, il n'y a point de myftères proprement dits.

Il faut croire en Dieu pour être fauve. Ce dogme mal entendu efi: le principe de la fanguinaire intolérance, & la caufè de toi'tes

ces vaines infruitions qui portent le coup mortel à la raison hu-

Vv ij

340 Traité

maine en l'accoutumant à se payer de mots. Sans doute, il n'y a pas un moment à perdre pour mériter le salut éternel : mais si , pour l'obtenir , il faut de répéter de certaines paroles, je ne vois pas ce qui nous empêche de peupler le Ciel de fanfonnets & de pîes, tout aussi-bien que d'enfans.

L'obligation de croire en suppose la possibilité. Le philosophe qui ne croit pas a tort , parce qu'il use mal de la raison qu'il a cultivée, & qu'il est en état d'entendre les vérités qu'il rejette. Mais l'enfant qui professe la religion chrétienne, que croit-il? Ce qu'il conçoit, & il conçoit si peu ce qu'on lui fait dire, que si vous lui dites le contraire, il l'adoptera tout aussi volontiers. La foi des enfans & de beaucoup d'hommes est une affaire de géographie. Seront- ils récompensés d'être nés à Rome plutôt qu'à la Mecque. On dit à l'un que Mahomet est le Prophète de Dieu , &c il dit que Mahomet est le Prophète de Dieu ; on dit à l'autre que Mahomet est un fourbe, & il dit que Mahomet est un fourbe. Chacun des deux eût affirmé ce qu'affirme l'autre, s'ils se fussent trouvés transférés. Peut- on partir de deux dispositions si semblables, pour envoyer l'un en Paradis & l'autre en Enfer ? Quand un enfant dit qu'il croit en Dieu, ce n'est pas en Dieu qu'il croit, c'est à Pierre ou à Jacques qui lui disent qu'il y a quelque chose qu'on appelle Dieu; & il le croit à la manière d'Euripide.

O Jupiter! car de toi rien finon

Je ne connois seulement que le nom (71).

NOUS tenons que nul enfant mort avant l'âge de raison ne fera privé du bonheur éternel; les Catholiques croient la même chose de tous les enfans qui ont reçu le baptême, quoiqu'ils n'aient jamais entendu parler de Dieu. Il y a donc des cas où l'on peut être fauve sans croire en Dieu, & ces cas ont lieu, soit dans l'enfance,

(71) Plutarque, Traité de l'Amour; mais les clameurs du peuple trad. de l'Amiot. C'est ainsi que les Athéniens forcèrent Euripide à commencer d'abord la Tragédie de Mécène ce commencement.

DE L'ÉDUCATION

soit dans la démence, quand l'esprit humain est incapable des opérations nécessaires pour reconnaître la Divinité. Toute la différence que je vois ici entre vous & moi, & c'est que vous prétendez que les enfans ont à sept ans cette capacité, & que je ne la leur accorde pas même à quinze. Que j'aie tort ou raison, il ne s'agit pas ici d'un article de foi, mais d'une simple observation d'histoire naturelle.

Par le même principe, il est clair que tel homme parvenu jusqu'à la vieillesse sans croire en Dieu, ne fera pas pour cela privé de sa préférence dans l'autre vie, si son aveuglement n'a pas été volontaire, & je dis qu'il ne l'est pas toujours. Vous en convenez pour les enfans qu'une maladie prive de leurs facultés spirituelles, mais non de leur qualité d'homme, ni par conséquent du droit aux bienfaits de leur Créateur. Pourquoi donc n'en pas convenir aussi pour ceux qui, séparés de toute société dès leur enfance, auroient mené une vie absolument sauvage, privés des lumières qu'on n'acquiert que dans le commerce des hommes (72.) ? Car il est d'une impossibilité démontrée qu'un pareil fau-

vage pût jamais élever ses réflexions jufqu'à la connoiffance du vrai Dieu. La raifon nous dit que l'homme n'eft puniffable que par les fautes de fa volonté, & qu'une ignorance invincible ne lui fauroit être imputée à crime. D'où il fuit que devant la juftice éternelle , tout homme qui croiroit , s'il avoit les lumières néceffaires, eft réputé croire, & qu'il n'y aura d'incrédulés punis que ceux dont le cœur fe ferme à la vérité.

GARDONS-NOUS d'annoncer la vérité à ceux qui ne font pas en état de l'entendre , car c'eft y vouloir fubftituer l'erreur. Il vaudroit mieux n'avoir aucune idée de la Divinité que d'en avoir des idées baffes, fantaftiques , injurieufes , indignes d'elle; c'eft un moindre mal de la méconnoître que de l'outrager. J'aimerois mieux , dit le bon Plutarque , qu'on crût qu'il n'y a point de Plutarque au monde , que fi l'on difoit que Plutarque eft injufte, en-
vieux, ja-

(72) Sur l'état naturel de l'efprit humain & fur la lenteur de ses progrès: Voyez la première partie du Discours sur l'Inégalité.

Irai té

Joux, & fi tyran, qu'il exige plus qu'il ne laiffe le pouvoir de faire.

Le grand mal des images difformes de la Divinité qu'on trace dans l'efprit des enfans eft qu'elles y reftent toute leur vie , & qu'ils ne conçoivent plus étant hommes d'autre Dieu que celui des enfans. J'ai vu en Suiffe une bonne & pieufe mère de famille tellement convaincue de cette maxime, qu'elle ne voulut point inftruire fon fils de la religion dans le premier âge , de peur que , content de cette inftruction groffière, il n'en négligeât une meilleure à l'âge de raifon. Cet enfant n'entendoit jamais parler

de Dieu qu'avec recueillement & révérence, & fi-tôt qu'il en vouloit parler lui-même, on lui impofoit filence comme fur un fujet trop fublime & trop grand pour lui. Cette réferve excitoit fa curiosité, & fon amourpropre afpiroit au moment de connoître ce myftère qu'on lui cachoit avec tant de foin. Moins on lui parloit de Dieu, moins on fouffroit qu'il en parlât lui-même, & plus il s'en occupoit : cet enfant voyoit Dieu par-tout; & ce que je craindrois de cet air de myftère indifcrettement affeclé, feroit qu'en allumant trop l'imagination d'un jeune homme , on n'altérât fa tête, & qu'enfin l'on n'en fit un fanatique au lieu d'en faire un croyant.

Mais ne craignons rien de femblable pour mon Emile , qui, refusant conflamment fon attention a tout ce qui eft au-deffus de fa portée , écoute avec la plus profonde indifférence les chofes qu'il n'entend pas. Il y en a tant fur lefquelles il eft habitué à dire : cela n'eft pas de mon reflbrt, qu'une de plus ne l'embarraffe guères; & quand il commence à s'inquiéter de ces grandes queftions , ce n'eft pas pour les avoir entendu propofer , mais c'eft quand le progrès de fes lumières porte fes recherches de ce côté-la.

Nous avons vu par quel chemin l'efprit humain cultivé s'approche de ces myftères , & je conviendrai volontiers qu'il n'y parvient naturellement au fuin de la fociété même , que dans un âge plus avancé. Mais comme il y a, dans la même fociété, des caufes

fvi tables, par lefquelles le progrès des pallions eft accéléré, fi l'on n'accéléroit de même le progrès des lumières qui fervent à

de r Éducation. 343

régler ces paffions , c'eft alors qu'on fortiroit véritablement de l'ordre de la nature, & que l'équilibre feroit rompu. Quand on n'eft pas maître de modérer un développement trop rapide , il

faut mener avec la même rapidité ceux qui doivent y correspondre, en forte que l'ordre ne soit point interverti, que ce qui doit marcher ensemble ne soit point séparé , & que l'homme, tout entier à tous les momens de sa vie , ne soit pas à tel point par une de ses facultés , & à tel autre point par les autres.

Quelle difficulté je vois s'élever ici ! difficulté d'autant plus grande, qu'elle est moins dans les choses que dans la puiffanimité de ceux qui n'offent la réformation : commençons, du moins, par offrir la proposition. Un enfant doit être élevé dans la religion de son père; on lui prouve toujours très-bien que cette religion, quelle qu'elle soit, est la seule véritable, que toutes les autres ne sont qu'extravagance & absurdité. La force des argumens dépend absolument, sur ce point, du pays où l'on les propose. Qu'un Turc, qui trouve le Christianisme si ridicule à Constantinople , aille voir comment on trouve le Mahométisme à Paris : c'est sur-tout en matière de religion que l'opinion triomphe. Mais nous qui prétendons secouer son joug en toute chose , nous qui ne voulons rien donner à l'autorité, nous qui ne voulons rien enseigner à notre Emile qu'il ne pût apprendre de lui-même par tout pays, dans quelle religion l'élèverons-nous? A quelle secte aggrégerons-nous l'homme de la nature ? La réponse est fort simple, ce me semble ; nous ne l'aggrégerons ni à celle-ci , ni à celle là : mais nous le mettrons en état de choisir celle où le meilleur usage de sa raison doit le conduire.

Incedo per ignés Suppositos cineri doloso.

N'IMPORTE; le zèle & la bonne foi m'ont jusqu'ici tenu lieu de prudence. J'espère que ces garants ne m'abandonneront point au besoin. Lecteurs , ne craignez pas de moi des précautions in-

dignes d'un ami de la vérité : je n'oublierai jamais ma devise ,
mais il m'est trop permis de me défier de mes jugemens. Au lieu

344 Traité de l'Éducation.

de vous dire ici de mon chef ce que je pense , je vous dirai ce
que pensoit un homme qui valoit, mieux que moi. Je garantis la
vérité des faits qui vont être rapportés; ils sont réellement arrivés.
à l'auteur du papier que je vais transcrire : c'est à vous de voir si
l'on peut en tirer des réflexions utiles sur le sujet dont il s'agit. Je
ne vous propose point le sentiment d'un autre ou le mien pour
règle ; je vous l'offre à examiner.

Fin du Tome premier.

T. p. 11?

3L A* \$ \$ ■ JLa

DES MATIERES

Contenues en ce Volume.

N. Désigne les Notes.

A Bbli de St. Pierre ; comment étoit les en/ans. Page 25 £

Comment appelloit les hommes. 51

Académies , sont des écoles publiques de menfonges. *à

Accent , si il faut se piquer de n'en point avoir. S 9

Ce que le François met à la place. éo

Les enfans en ont peu. ï 7 >

Achille, allégorie de son immersion dans le Styx. 10

Comment le Poète lui ôte le mérite de la valeur. 31

Activité, surabondante dans les enfans, & défaillance dans les vieillards. '

Adolescence, signes des approches de cet âge. _ 169

Peut être accélérée ou retardée par l'éducation. XJJ

Affaires , comment un jeune homme peut les apprendre. 3 1 6

Ceux qui ne traitent que les leurs propres , s'y passionnent trop.

Affection d'un parler modeste , mauvaise avec les enfans. 278

Affronts déshonorans , à qui en appartient la vengeance. N. 3 z c;

Age de force.

„ ; • 2QI Son emploi.

Age prodigieux. JT

Ajax , eut craint Achille o défie Jupiter. 5 3 9

Alexandre , croyait à la vertu. «7

Alimens folides, nourrissent mieux que les liquides. N. 38

Alimens des premiers hommes. *79

Traité de V Édite. Tome I. Xx

346 Table

Amateurs & Amatrices , comment font à Paris leurs ouvrages.

Page 257

Exceptions. 258

Amour, exige des connoiffances. 274

A de meilleurs yeux que nous. Ibid.

Fixe & rend exclujifle penchant de la nature. Ibid.

Paffwms qu 'il entrain e à fa fuite. 275

Amour de foi , principe de toutes nos pajfwms. 272

Toujours bon & conforme à tordre. Ibid.

Quelles fortes de pajfwms en naiffent. Ibid.

Amour-propre , pourquoi rtejl jamais content. 273

Quelles Jortes de pajfwms en naiffent. Ibid.

Devient orgueil dans les grandes âmes , vanité dans les petites.

Comment fe transforme en vertu. 332

Analyfe. 208

Analogie grammaticale, les enfans la fuivent mieux que nous.

57 Angle vifuel , comment nous trompe. 162.

Anglois , fe dij'ent un peuple de bon naturel. N. 1 S 3

Angloife, à dix ans excelloit fur le clavecin. 173

Animaux , ont tous quelque éducation. 44
 Dorment plus l'hiver que l'été. 144
 Antoine (Marc) , temps où Vhijôire de fa vie ejl infruclive. 3 1
 8" Anthropomorphites. 337
 Appétit des enfans. 1S3
 ApprentifTages , comment Emile en fait deux à la fois. 25e
 Araignées, quels enfans en ont peur. 46
 Arme à feu. Ibid.
 Art de gouverner fans préceptes. 1 2.9
 D'obferver les enfans. , 253
 En quel ordre l'efime publique les range. 233
 Emile les rangera dans la fienne en un ordre inverfe. Ibid.
 Autre manière d'ordonner les Arts , félon les rapports de
 nicejjité
 qui les lient. 237
 Arts fauvages & Arts civils, dijlinclion des uns & des autres.
 131
 Artifan , fon état ejl le plus indépendant dç tous. 147
 des Matières. 347
 Artifans des villes, finement ingénieux. Page 236
 Aftianax. 46

Attachement des enfans, n'est d'abord qu'une habitude. 273

En quoi l'attachement diffère de l'amitié. N. 303

Averrifs & Temens négligés, s'il faut en parler après coup. 324

Augiifte, était le précepteur de [es petits- fils. N. 23

Si c'est vrai qu'il ait été heureux. 3 x 7

Autorité, il ne faut rien lui donner quand on ne veut rien donner

à l'opinion. 205

Si celle du maître doit se confier aux dépens des mœurs. 301

-D'Ariens. n. 183

Bâton, à moitié plongé dans l'eau. 261

Berceau. 41

Bibliothèque d'Emile. 230

Bienfaiteurs intéressés, plus communs que les obligés ingrats. 303

Biens & maux, de la vie humaine examinés. 6y & suiv.

Bonheur de l'homme naturel, en quoi consiste. 219

Si la mesure du bonheur est égale dans tous les états. 291

Nous jugeons trop du bonheur sur les apparences. 297

Bons mots, recueils pour en trouver. 108

Bonté, de tous Us attributs de la Divinité toute-puissante ,
celui

Jans lequel on la peut le moins concevoir ^ 1

Bouchers , en quels pays ne font pas reçus en témoignage. 182

Bouillie, nourriture peu faine. "5 o

Boule roulée entre deux do'-gts croifés. 260 , 265

BoufTble , comment nous l inventons. 2 i \$

Bru t d'une arme à feu. . + 6

Buffon (M. de) cité. 15 N. 42 N. 152

V_ ^ADRES dorés, à quoi brns. 269

Campagne, renouvelle les gcturations des villes. 39

Canard de la foire. *■ 11

Caprice, ne vient point de la liberté. 131

Keft point l'ouvrage de la nature. I 3 1 Exemples de la manière
d'en guérir un enfant. Ibid. Q 1 3 \$

Xx ij

348 Table

Cartes géographiques. Page 208 , 209

Caron le Cenfeur , éleva fon fils dés le berceau K. 2 3

Cerf- volant. 197

Chardin, cité. i4a

Charité , manière inepte dont on croit tinspirer aux en/ans.
104 Chat , examine tous les objets nouveaux. 138

Châtiment, doit être ignore des en/ans. 87, 101

Cheval, réflexion fur cet exercice. 148

Chimères , ornent les objets réels.] 190

Cicéron, cité. *3

Citoyenne. r°

Citoyens , ce qu'il faut faire quand ils font forcés d'être fripons.

Climat

Climats tempérés, leurs avantages. Jbid.

Coëffures des enfans, 142

Collèges. 11, 59

Colère. 87

Commander & obéir, mots qui doivent être inconnus à l'enfant. 8 1 Concurrence, quand doit cejfer d'être un inflrument de l'éducation.

Confidentes , font ordinairement des nourrices dans les drames anciens. 3 ^ ConnoiffTances , leur choix relativement aux bornes de V intelligence humaine. 201 Bien vues par leurs rapports, p refervent des préjugés pour celle qu'on a cultivée. 142

Confolations, tour qu'on peut leur donner pour humilier l'amour-propre. 324 Contradictions de l'ordre focial, quelle efl leur fource. 307 Conventions & devoirs, ouvrent la porte à tous les vices. 100 Corps débile , afoiblit Pâme. 31, 301 Corps humain , différence de l'habitude qui lui convient dans l'exercice t ou dans t inaction. 141 Cofmographie, fa première leçon. 206 Courage , en quels lieux il faut le chercher. 3 z

des Matières. 349

Courfe. Page 163

Infruction que T enfant peut tirer de cet exercice. 1 6 5

Couvens. \$ 9

Cris des enfans. 47

Cuifine Françoisife. 1 8 o

Culture, un de fes grands préceptes efi de tout retarder. 300

Curiofité , fa première fource. 202

Comment fe fait fon développement. 203

Quelle feroit celle d'un philofophe relégué dans une ife déferte.

Ibid.

Curiofité , raifon pourquoi h Philofophe en a tant, & le Sauvage

fi peu. 2.62

Cyclopes. 1 8 3

Czar Pierre. 2.56

J-ZAnse. 160, 161

Déclamer. 176

Définitions , comment pourroient être bonnes. n. m

Dents , moyen de faciliter leur éruption. 5 5 & fidv.

Dépendance des chofes & dépendance des hommes. 7 cj

La première ne nuit point à la liberté. y 6

Défordre moral , par où commence. 186' fuiv.

Deflein , réflexions fur cet art. 167 , 168

Dette fociale , comment fe paye. 24.6

Devoir, impofé mal à propos aux enfans. 84,

Effet de cette indifcrétion. Ibid.

Ce qu'on doit mettre à la place. 8 5

Dialogue de morale entre le maître & T enfant. 83

Dieux du paganifme, comment furent imaginés. 337

Diftances , moyen d'apprendre aux enfans à en juger. 47

Divinité , il vaut mieux n'en point parler aux enfans, que de leur

en donner de faiiijes idées. 341

Docilité , effet de celle qu'on exige des enfans. 2 1 9

Domination , tient à l'opinion comme tout le refie. 73

Douleur , l'homme doit apprendre à la connokre. 60 , 78

Comment perd fon amertume au goût des enfans. 147

350 Table

J_> Au , dans quel état V enfant la. doit boire. Page 144

Éducation, [es diverfes ejpèces. 71

Oppofition entre elles. 9

Choix. 7, 11

But. 8

Sens de ce mot che^_ les Anciens. 13

Commence à la naijfance. 47

iVe fe partage pas. 27

Nouvelle difficulté. 1\$

Quel en doit être le véritable injlrument. 8 6

Importance de la retarder. 8 8

Difficulté. 90

Doit être d'abord purement négative. 8 9

Progrès de fis différences. 333

Éducation exclusive, préfère les inflruclions coûteufes. 148

Éducation naturelle, doit rendre l'homme propre à toutes les conditions humaines. 29 Maintient l'enfant dans la feule dépendance des chofes. 76 Éducation vulgaire, difpenje les enfatis d'apprendre à penfer. 128 Quel efprit elle leur donne. 129 Égalité civile & naturelle, leur différence. 307 Égalité conventionnelle, rend néceJJ'aires le droit poftif& les loie. 138 A fait inventer la monnoie. IbiJ. Elevé, imaginaire que l'auteur fc donne. 26 JNe doit point s'envi fager comme devant être un jour féparé de fon gouverneur. 29 Incomenient qu'il paffe fuccejivement par diverfes mains. 36 Avantage qu'il n'apprit rien du tout jufqu\)\ dou^e ans. 88 Comment on le trouvera capable d'intelligence, de mémoire, de raifonnemait. 117 I\e don recevoir de leçons que de l'expérience. 129 Doit toujours croire faire Ja volonté en faifant la votre. 1\e> Le mal de J'on inÇruclion cjl moins dans ce qu'il n'entend point, qiu dans ce qui! croit entendre. 227 Comment je m'y prends, pour que le mien ne foit pas aujji fainéant qu'un Sauvage. 258

des Matières. 3J1

Elevé, utilité de fes travaux dans les arts. Page 237

En parcourant les ateliers, doit mettre lui-même la main à

l'œuvre. z^

Choix de fin métier, s'il a du goût pour les feiences fpéculatives.

En cejfant d'être enfant, doit fentir la fupériorité du maître. 323

Différence du vôtre & du mien. -, , .

Élevés, ce qu'on leur apprend , plutôt qtf à nager. 14S

Eloquence, manière inepte de Venfeigner aux jeunes gens.
330

Vrai moyen. o 5 x

Emile , pourquoi paroît d'abord peu fur la fcène. x 6

Riche & pourquoi. 2 9

A de la naijjance , & pourquoi. Ibid.

Orphelin , en quelfens. Ibid.

Première chofe qu'il doit apprendre. £.

N'aura ni maillot. *o

JVi charriais, ni b ourlets , ni lifières. g,- Pourquoije V élevé
d'abord à la campagne. 38 o2

Son dialogue avec le jardinier Robert. a7

N'apprendra jamais rien par cœur. !! 8

Comment apprend à lire. IX£

A dejfiner. xs-j

A nager. i49

Boira fin eau froide ayant chaud ; précaution. xa*

Avis que je lui donne fur les furprifes nocturnes. 1 < 8

PenJifQ non queftionneur dans fa curiosité. 206

Son aventure à la foire. 211

Sa première leçon de cosmographie. 206

De fladque. 216

De physique fyflématique. 218 Mot déterminant entre lui & moi dans toutes les actions de

notre vie. 11Q Quefion qui , de ma part , fuit infailliblement toutes les fiennes.

Comment je lui fais fentir l'utilité de favoir s'orienter. 213

Quel livre compoj'eru long-temps fcul fa bibliothèque. 230

352 Table

Emile, émule de lui-même. Page 229

S'intérefe à des quefions qui ne pourroient pas même effleurer l'attention d'un autre; exemple. 239

Pourquoi peu fêté des femmes dans fon enfance , & avantage de cela. N. 241

Pourquoi je veux qu'il apprenne un métier. Z4§

Choix de fon métier. 2 % \$

Fait à la fois deux apprentifages : 256

Comment je loue fon ouvrage quand il efl bienfait. 257

Quefion qu'Urne fait, quand il juge que je fuis riche, & ma réponfe. 258

Efl un Sauvage fait pour habiter les villes. z6z

Ne répond point étourdiment à mes quefions. 263

Sait /'à, quoi bon fur tout ce qu'il fait , & le pourquoi fur tout ce qu'il croit. 266

État de fis progrès à dou\e ans. 102

A quinze. 266

N'eJI pas faux comme les autres enfans. 286

Saura tard ce que c'ejl quefouffrir & mourir. 287

Quand il commence à fe comparer à fis fimblables. 307

Quelles pajjions domineront dans fon caractère. Ibid.

Imprejfwns que feront fur lui les leçons de l'Hifoire. 311

Ne fi transformera point dans ceux dont il lira les vies, 318 Ju-
gera trop bien les autres pour envier leur fort. 319

Pourra s'1 enorgueillir de fa fupériorité. 3 ~ °

Remède a cela. 311

Comment s'injlruira dans les affaires. 328

Aime la paix. 329

Son parler n 'ejl ni véhément. 331

Ni froid. îbid.

Étendue de fis idées , & élévation de fis fintimens. 333

Ne s' inquiet te point des idées qui pajfent fa portée. 342

A quelle fecle doit être aggrégç. 343

Encre, comment elle fi fait. 226

Utilité de favoir cela. 229

Enfance , premier état. 49

Enfance ,

des Matières. 353

Enfance , Deuxième état. Page £ ,

Troisième état. j g q

Court tableau de fa dépravation. zz

Seul moyen de l'en garantir. z , Ses premiers développemens
font prefqut tous a la fois. 62.

Doit être aimée & favorifiée. £\$

Son état par rapport à l'homme. j, 7 a

Ne peut guères abuser de la liberté. % t

A des manières de p enfer qui lui font propres. 84,

Doit mûrir dans les enfans. 8 9

Il y a des hommes qui n'y pajfent point. 107

Ne point fe preffer de la juger. 110

Semblable dans les deux sexes. z6a

Enfans , comment traités à leur naissance. 14,41 Supportent
des changemens que ne Jupporteroient pas les hommes.

Doivent être nourris à la campagne. 28

Leurs premières Jenfations purement affectives. 44,

Doivent être de bonne heure accoutumés aux ténèbres. 4. <j

Ont rarement peur du tonnerre. 46

Comment apprennent à juger des difflantes. 47

Ont les mujeles de la face très- mobiles. 48

Pourquoi font fi volontiers du dégât. 5 1

Comment deviennent impérieux. ^ 3

Maximes de conduite avec eux. Jbid.

En grandijfant deviennent moins refnuans. Ibid.

Ne point les flatter pour les faire taire. ^±

Sont prej que tous feirés de trop bonne heure. 5 5

Suivent mieux que. nous l'analogie grammaticale. ^ 7

On sempreffe trop de les faire parler. 58 , 61 , & fuiv.

Et de corriger leurs fautes de la langue. 5 8

Apprennent à parler plus difiinclement dans les Couvens &
dans
les Collèges. 5 9

Pourquoi ceux des pay fans articulent mieux que les nôtres.
^58

Donnent fouvent aux mots d'autres fens que nous. 64.

Ne point montrer un air allarmé quand ils fe blejfent. Jbid.

Traité de VÊduc. Tome I. Y y

Table

Enfans , avantages pour eux d'être petits & foibles. Page 64,
Souffrent plus de la gêne qu'on leur impose , que des
incommodités

dont on les garantit.

En les gâtant, on les rend misérables.

Règles pour accorder ou refuser leurs demandes* *

On les conduit par les passions qu'on leur donne,

D'où vient leur pétulance.

Abus des longs discours qu'on leur tient.

Ils ont point naturellement portés à mentir.

Pourquoi trouvent quelquefois d'heureux traits.

Leur apparente facilité d'apprendre cause leur perte.

On ne leur apprend que des mots.

N'ont point une véritable mémoire.

Comment se cultive celle qu'ils ont.

Quelle est leur géographie.

Si l'histoire est à leur portée.

Comment se perd leur jugement».

De leurs vêtements.

Et de leur coiffure.

Généralement trop vêtus,

Sur-tout dans les villes.

En quel mois il en meurt le pîus*

S'ils doivent boire ayant chaud.

Ont befbîn d'un long fommeih

Moyen de les faire dormir.

Et fe réveiller d'eux-mêmes,

Comment fuportent gaiment la douleur.

Peuvent être exercés aux jeux d'adrebbe.

S'ils doivent avoir les mânes alimens que nous,

Viffiadté de les obferver.

On ne fait point fe mettre à leur plact.

Effet de la docilité qu'on en exige.

Ne les payer que de raifons qu'ils piaffent entendit.

Font peu d'attention aux leçons en difcours.

Si l'on doit leur apprendre à être galans près des femmes. N.

241

Un appareil de machines & d'influmcns les effraye ou les diflraits.

79,&fuiv.

loi

IIO

Ibid.

Ibid.

des Matières. 355

Enfans, ne s'intér ejfent qu'aux chofes purement phyfiqu.es.
Page 166

Sont naturellement portés à la bienveillance. 173

Mais leurs premiers attachemens ne font qu'habitude. z% 1

Leur curiofitè fur certaines matières. zj6

Comment doit être éludée. 177 & fuiv.

Apprennent à jouer le fentiment. 186

Inconvénient de cela. 187

Tout efl fini pour eux. 3 3 S

Enfant , augmente de prix en avançant en Age. z 1

Doit /avoir être malade. 3 3

Suppofè homme à fa naiffance. 4 z

Pourquoi tend la main avec effort pour faifir un objet éloigné.

A quelle dépendance doit être ajfujettî. 76

Ne doit point être contraint dans fes mouvemens. Ibid. Ne
doit rien obtenir par des pleurs. 7 7 Ne doit pas avoir plus de

mots que d'idées. 6 z De la première fauffe idée qui entre dans fa tête, naijfen V erreur & le vice. 8 1 Ne joint pas à ce qu'il dit les mêmes idées que nous. 108 Gouverne le maître dans les éduca-tions foignées. 130 Comment n'épiera pas les mœurs du maître. 131 Ne doit point apprendre à déclamer. 176 Moyen de le rendre curieux. 104.

Ne peut être ému par le fentiment. 10\$ Ne s^intèrefe à rien dont il ne voye V utilité. 119 Situation où tous les befoins naturels de l'homme ,& les moyens d'y pourvoir fe développent fenfible-ment à fon efprit. 130 Comment il faut lui montrer les relations faciales. %-^z Sa première étude ejl une forte de phyfique expéri-mentale. 138 Ne doit rien faire fur fa parole. z 1 9 Enfant qui fe croit brûlé par la glace. z6o Enfant difcote , manière de h conte-nir. 19\$ Enfant fait. J9° Sa peinture. 191 &fiir.

Ennui, d'où vient. 197

Y y ij

356 Table

Entendement humain , fon premier terme & fes progrès. Page 41 Envie, efl amère & pourquoi. 2.8 "J

Ép'&ete , fa prévoyance ne lui fert de rien. 291

Erreur , le feul moyen de V éviter efl V ignorance. 361

Erreurs de nos fens , font des erreurs de nos jugemens ; exemple.

Efprit, chaque efprit a fa forme félon laquelle il doit être gou-verné. 9 o Ses caractères. 259 Efprit (P) d'un enfant doit être cf abord exhalé modérément , puis retenu. 112 Efprit, de votre élevé

& du mien. 129 Efprit vulgaire, à quoi fe reconnoit dans l'enfance. 112 Sens du mot efprit , pour le peuple & pour les enfans. 3 3 6 Sens primitif. 337 État de nature , en en fortant nous forçons nos femblables d'en for tir aufji. 24.4 État de nature , quelle occupation nous en rapproche le plus. 147 État de nature, état civil : ce qu'il faudroit pour en réunir les avantages. 7 5 Études, s' il y en a où il ne faille que des yeux. 114 S'il y en a qui conviennent aux enfans. 117 Études fpéculatives, trop cultivées aux dépens de t art d'agir. 309 Étudier par cœur, habitue à mal prononcer. 59 Euripide , ce qu'il dit de Jupiter. 34° Excès, d'indulgence ou de rigueur à éviter. 78 Exercice du corps , s'il nuit aux opérations de V efprit. \n Explications en difeours , font peu d'imprejjion fur les enfans. 212 Mauvair'e explication par les choj'es. n6

A ABLFS.y? leur étude convient aux enfans. 118

Analyfe d'une de celles de La Fontaine. 120

Examen de leur morale. 113

Quel ejl leur vrai temps. 314

La morale n'y doit pas être développée. 3 1 <;

Facultés fuptrllues de l'homme, caufes de fa misère. 70

des Matières. 357

Famille, comment fe dijfout. Page 18

Fantailie des en/ans gâtés. nn

Farineux. 37

Favori n , cité. 70

Fautes , leur temps efl celui des Tables. 3 2.4,
 Félicité de l homme ici-bas ejl négative. 68
 Femme , considérée comme un homme imparfait, 269
 hl'ejl à bien des égards qu'un grand enfant. Jbid.
 Femmes , notre première éducation leur appartient. N. 5
 iVtf veulent plus être nourrices, ni mères. 16
 Quel air leur plaît dans les hommes. N. 242
 Fétiches. 337
 Feu de la jeunette, pourquoi la rend indisciplinable. 302
 C'eJI par lui qu'on la peut gouverner. Ibid.
 Foi des enfans, à quoi tient. 34.0
 FoiblefTe, en quoi conjîfe. 6 a
 D'où vient celle de Vhomme. 109
 C'ejl elle qui le rend fociable. 284
 Force, en quoi confifle. 6 a
 A quel âge l'homme a le plus de force relative. 200
 Comment il en doit employer V excédent. 201
 Force du génie & de l'ame , comment s'annonce dans
 l'enfance.
 Forêt de Montmorenci. 29

François , ce qui rend leur abord repouffant & défagréable. 5 2
N. 163

xJAiT^ , /igné très- équivoque du contentement. xay Gauffres
ifopérimètres. 172 Gaurts. 170 Genevois , peut-être ne feroient
plus libres , s'ils n'avoient fu marcher fans Jouliers. 160 Génie, a
Jbuvent dans l'enfance l'apparence de la Jlupidité. 109 Génie des
hommes , différent dans tes peuples & dans les individus.

Géographie, idée qu'en ont les enfans. 114

Ses premières leçons. 208

Table

Géométrie, s'il eÿt vrai que les enfans l'apprennent. Page tu

Notre manière de tenfeigner donne plus à l'imagination qu'au
raijonnement. 170

Comment Emile en apprendra les premiers élémens. Ibid\

Moyen de la rendre intérejfante. 202

Courmandife, préférable à la vanité pour mener les enfans.
180 Vice des cœurs fans étoffes. 1 8 x

Goût , remarque fur ce fens. 1 7 8 & fuivi

Goûts naturels , font les plus /impies. 179

Et les plus univerfels. Ibid,

Gouvernement politique, à quoi doit fi borner P idée qu'il en
faut donner à V enfant. 237

Gouverneur, première qualité qu'il devrait avoir. 24

Moyen d'éviter la difficulté du choix. 2 %

Doit être jeune. 27

S'il doit avoir déjà fait une éducation. Ibid.

Doit choisir aussi son élève. Ibid.

Ne doit point s' envifager comme en devant è"tft un jour fép
are.

Ne doit point se charger d'un élève infirme. 30

Doit avoir de l'autorité sur tout ce qui entoure son élève , &
moyen d'acquérir cette autorité. 9 1

Doit se faire apprentif avec son élève. 232

Abus à éviter dans leurs communs travaux. 237

Fondement de la confiance que t élève doit avoir en lui. 322

Comment doit se conduire dans les fautes de son élève devenu
grand. 314.

Gouverneurs , leur fautive dignité. 322

Grand Seigneur devenu gueux. 245

GrafTeyer. \$ 8

Griffes , pain de PiémonJ. \$ 6

Gymnastique. 139

Abitude , n'efl point la nature. 8

Seule habitude qu'on doit donner à l'enfant dans le premier âge.

des Matières.

Habitude, d'oà vient l'attrait de t habitude. Page 103

Habitude du corpj, convenable à V exercice , différente de celle qui

convient à t inaction. I4_s

Haleine de l'homme , mortelle à l'homme. -ia

Henri IV. Mot de ce Prince fur les prédictions des aftrologues.
108

Héritier , comment s'élève. 134

Hermès. a t Q

Hérodote , cité. lû[X% ,g7

Hiftoire , rieft point à la portée des en/ans. 1 1 4,

Exemple. !! -

Temps de fin étude. • c o

Calomnie le genre humain* îIO

N'ef jamais fidèle. 3 x r

En quoi femblable aux Romans. Ibid.

Doit peindre fans faire de portraits. 2 I Z

Montre plus les actions que les hommes. a 1 1

Histoire moderne, n'a point de physionomie. 311

Historiens anciens. j8~

Hobbes , comment appelloit le méchant. « 1

En quel sens fin grand principe est vrai 70

Hochets. ^ ^

Homme, comment défapprend à mourir. 32

Son haleine est mortelle à ses semblables. 3 0

Fort par lui-même , rendu faible par la société. 7\1%

Doit s'1 armer contre les accidents imprévus. 1 < 4.

Est le même dans tous les états. 24c

Ce qui le rend essentiellement bon ou méchant. %n-i

Doit être formé avant d'user de son libre arbitre. o oo

Ne pas le montrer aux jeunes gens par son malheur 306

Commence difficilement à penser & ne cesse plus. 335

Homme courant d'étude en étude, à quoi comparé. zoo

Homme du monde, tout entier dans son malheur. 297

Homme naturel, en quoi consiste son bonheur. 210

Homme naturel , vivant dans l'état de nature, fort différent de

l'homme naturel vivant dans l'état civil. z6i, 33\$

Borné par J es facultés aux chofis fenfibles. 336

*6o Table

Homme , pourquoi 'fen parle tard à mon élevé: Page 234

Hommes vulgaires, ont feuls befoin d'être élevés. 2 S

Humanité , premier devoir de V homme. 6o

Ce qui la conjlitue. 2^4

Comment s'excite & fe nourrit dans le cœur d'un jeune homme.

Maximes pour cela. 2 8 7 & Juiv.

Hygiène. 33

X DÉ ES , dijlinguées des images. m

Et des fenfations. 2. 5 9

La manière de les fortifier ejl ce qui donne un caractère à l'efprit

humain. Ibid,

Idées fimples , ce que c'efi. Ibid.

Identité fucceffive, comment nous avons le fentiment de la nôtre. 6"ç

Jeune* femmes , leur manège pour ne pas nourrir leurs en/ans. 1 7

Jeunes gens corrompus de bonne heure , font durs & cruels.
283

Caractère de ceux qui conservent long-temps leur innocence.
284

Pourquoi paroiJJ'ent quelquefois infenibles , quoiqu'ils ne le
/oient

pas. 2, 9 3

Inconvénient de les rendre trop obfervateurs. 308

Jeune homme , objets qu'on doit lui montrer à certain âge,
287, 299

Exemple. 300

Doit penfer bien de ceux qui vivent avec lui, 308

Eftimer les individus, & mèprifer la multitude. Ibid.

Jeux , par qui & à quelle occafion inventés. 187

Jeux de nuit, utilité & pratique. 151

Jeux olympiques, à quoi comparés. 308

Imagination , étend la mefure des poffibles. 69

Transforme en vices les pajjions des êtres bornés. 282

Imitation, goût naturel. 106*

Comment dégénère en vice. Ibid,

Indigeflions, comment les enfans n'en auront jamais. 186

In fanv. 63

Infiul 338

Ingratitude, n\fl pas dans le cœur de l'homme. 3°4

Ingratitude

des Matières. 361

Ingratitude, d'où elle vient. page 30.

Inoculation. x.

Inflinct , comment devient fentiment. Z~-L Infruction , à quel prix on la donne aux en/ans. 86 Doit être renvoyée autant qu'on peut. £z L'on n'y doit employer ni rivalité, ni vanité. xiq Instructions de la nature font tardives, celle des hommes prématurées. Zj* Infrumens mécaniques , leur multitude nuit à l'adresse des mains & à la jufteffe des fens. ZI- Intelligence , épreuve & mefure de fon développement. 201 Intolérance , quel dogme ejl fon principe. 230 Jugemens actifs & paffifs. 2 5 9 Difiinction. 2.60 Comment on apprend à bien juger. x6z Juftice , quel efl en nous fon premier fentiment. ç < Juftice humaine, fon principe. N, 30^ Juftice & bonté ne font pa de purs êtres moraux. Ibid. Juvenal cité. 2 < 4

-L'A FONTAINE, fi fes Fables conviennent aux en/ans. 118

Lait, y? le choix du lait de la mère ou d'une autre, efl indifférent.

D'abord féreux , puis prend de la confiâncc. 2 <;

Efl une Jubfiance végétale. 37

Se caille toujours dans Veflomac. Ibid.

Langue naturelle. 48

Langues , fi leur étude convient aux enfans. 1 1 ^

Un enfant n'en apprend jamais qu'une. Ibid.

Pourquoi l'on enseigne aux enfans par préférence les langues
mortes. 114

Leçons , doivent être plus en actions qu'en discours. a a

Liberté, le premier de tous les biens. n^ Liberté bien réglée,
seul infiniment d'une bonne éducation. 86

Lire, manière d'apprendre à lire aux enfans. 1 2 >{

Lilère , laiJJ'c une mauvaise démarche aux enfans. N. 6\$

Traité de VÉduc. Tome I. Zz

362 Table

Lit , moyen de n'en trouver jamais de mauvais. Page 14\$

Quel est le meilleur. , Ibid.

Litarge. 227

Livre qui composera seul la bibliothèque d'Emile. 23a

Livres, innombrables de la misère des enfants. 225

Locke recommande de ne point droguer les enfans. 33

Examen de la maxime, qu'il faut raisonner avec eux. 82

Comment veut qu'on rende un enfant libéral. 104

Veut qu'on apprenne à lire aux enfans avec des dés. 1 2 5

Inconfequence de cet Auteur , fur leur boiffon. 143

Métier qu'il donne a fon Gentilhomme. 25 I

Veut qu'on étudie les efprits avant les corps. 336

Loix , ce qu'il leur manque pour rendre les hommes libres, y[^]
& Juiv. Favorife le fort contre le faible. N. 307

Loix de la nature , dans leur recherche ne pas prendre les faits
pour des raifons. 218

Loix de la nature , exemple Jur la pefanteur. Ibid.

Lotophages. 183

Louche , précaution pour qu'un enfant ne le devienne pas. 4 5

Lune, au-delà d'un nuage en mouvement , paroît fe mouvoir
en fens contraire. 260

Lydiens, comment donnèrent le change à leur faim. 187

1VA AchINES, leur appareil effraye ou difrait les enfans. xi6

Nous ferons nous-mêmes les nôtres. Ibid.

A force d'en raffcmbler autour de foi, Von n'en trouve plus en
foi- même. 217

Maigre, n'échauffe que par F ajfaifonnement. 3 S

Maillot. „ 15 , 40, 54

Maître , gouverné par l'enfant. 130

Mal , n'en faire à perjonne , la première & la plus importante
leçon

de morale. 106

Maux , entaffès fur l'enfance. 30

Maux plyifiques , moins cruels que les autres. 12

Maux moraux , tous dans l'opinion hors un Jcul. y 1

Maux de l'ame , n'excitent pas fi généralement à compaffion
que les

autres. 293

des Matières. 363

Manitou. Page 337

Îvlarcel , célèbre maître à danfer. 161

Marmoufets de Laban. 337

Maroc, ce que Montagne a dit d'un de /es Rois. 147

Mafques , comment on empêche un enfant d'en avoir peur. 46

Matière. 338

Maximes de conduite avec les enfans. 5 3

Maximes fur la pitié. 288

Médecine , d'où vient fon empire. 3 1

Maux quelle nous donne. 3 %

Sophisme jur [on usage. Jbid.

AuJji nuisible à l'ame qu'au corps. Jbid.

H'a fait aucun bien aux hommes. 71

Médecin , ne doit être appelle qu'à l 'extrémité. 3 \$

Mélancolie, amie de la volupté. 2.97

Mémoire , les enfans n'en ont pas une véritable. lit

Comment fe cultive celle qu'ils ont. 118

Ménalippe, Tragédie d'Euripide. N. 340

Menfonge de fait & de droit. 101

Ni run, ni l'autre n'ejl naturel aux enfans. 102

Menuiserie. * \$ \$

Mères , d'elles dépend tout l'ordre moral. 1 9

avantage pour elles de nourrir leurs enfans» 20

Méridienne à tracer. ZI1

Aventure quelle amené. Ibid.

Mefures naturelles. 167

Métaux , choisis pour termes moyens des échanges. 238 Méthode , il en faudroit une pour apprendre difficilement tes sciences.

x 1 7 La mieux appropriée à l'espece , à Vâge , au sexe, ejl la meilleure. 2. 4 3 Métier, pourquoi je veux qu'Emile en apprenne un. 248 Métiers, raifons de leur diflinction. 243 Misères

de l'homme, le rendent humain. 284 Mœurs , comment peuvent
renaître. 19 Comment l'enfant n'épiera pas celles de fon gouver-
neur. 131

Zz ij

564 Table

Mœurs, en quoi les peuples qui en ont , jurpajfent ceux qui
n'en

ont pas. Page 101

Monnoie , pourquoi inventée. 238

JV'e/? qu'un terme de comparaijbn. Ibid.

Tout peut être monnoie. Ibid.

Pourquoi marquée. Ibid.

Son ufage. Ibid.

Effets moraux de cette invention , ne peuvent Itre expliqués
aux

en/ans. 2 3 9

Monfeigneur , il faut que je vive : réflexion fur ce mot & fur la
réponfe. 244

Montaigne cité. 140, 147

Montre du fage. 235

Morale, comment on Penfeigne aux en/ans. 82

L'nique leçon qu'on leur en doit donner. 106

Morale & politique ne peuvent se traiter séparément. 306

Morale des fables, examinée. . 123

Morale , ne doit pas être développée. 32^

Moralité , il n'y en a point dans nos actions avant l'âge de raison. 5 1

Mort, comment devient un grand mal pour l'homme. 71

Comment se fait peu sentir. 1 47

L'idée s'en imprime tard dans l'esprit des enfans. 203

Mots, l'enfant n'en doit pas plus /avoir qu'il n'a d'idées. 62

Seule chose qu'on apprenne aux enfans. 112

Difficulté de leur donner toujours le même sens. 1 1 1

Mouvement, c'est par lui que nous apprenons qu'il y a des choses
qui ne font pas nous. 47

Muscles de la face , plus mobiles dans l'enfant que dans
[l'homme.

Musique, moyen de l'entendre par les doigts. 1 > 9

Peut servir à parler aux fous. Ibid.

De la manière de l'enseigner aux enfans. 176

Mythes. 339

I Ager, quel exercice on préfère à celui-là dans Ici grande éducation. Page 14.8 Ce qui le rend périlleux. 140 Naissance de l'homme, a ,pour ainsi dire, deux époques, 269 , 271 Nature , routes contraires par le/quelles on en fort dès V enfance, z o Exerce inccjfamment les enfans. 2 1 Comme l homme en fort par fes passions. zjz Ses injlruâions tardives & lentes. a 7 <; Son progrès en développant la puiſſance dufexe. 283 Nature de l'homme. 8 Nature Divine. 338 Newton , portoit V hiver ſes habits d'été. 142 Notions morales, leur progrès dans mon élevé- 201 Nourrice, la véritable. 23 La meilleure au gré de V accoucheur. 3 4 Choix. 3 5 Doit être la gouvernante de ſon nourriſſon. 36 He doit pas changer de manière de vivre. Ibid. Nourrices , comment traitées , 6" pourquoi. 18 Rai/on de leur attachement à l'uſage du maillot. 42 Excellent dans l'art de diſſoudre un enfant qui pleure. 5 5 Précaution qu'elles négligent. Ibid.

Difent aux enfans trop de mots inutiles. 5 6 Nuage, paſſant entre la lune & l'enfant, lui paraît immobile, & la lune en mouvement. 260 Nuit , doit venir t effroi qu'elle caufe. 151 Remède. 1 >j 4 Expédition nocturne de l'auteur dans ſon enfance. 1 5 1

Bjections

Contre la liberté laiſſée aux enfans. 67

Contre l'éducation retardée. 00

Contre la méthode inactive de ne rien apprendre aux enfans. 126

Contre l'emploi que l'Auteur fait de l'enfance. 130

Contre la culture prématurée d'un corps non formé. 174
Contre la pratique déformer à l'enfant un jugement à lui. 233

Table

Objets fins contre le choix des objets que l'auteur offre à l'adolescent.

cent. Page 294

Objets, choix de ceux qu'on doit montrer à l'enfant. 45 , 46

De nos premières observations , fin-tôt que nous commençons à nous éloigner de nous. 203

Objets purement physiques , les seuls qui puissent intéresser les enfants

enfants. 219

Objets intellectuels ne font pas fin-tôt à la portée des jeunes gens.

Observation des mœurs , inconvénient d'y livrer trop un jeune homme. Ibid.

Odorat , réflexion sur ce sens. 188

Opportunité d'un vol public. 247

Opinion, ce qu'il faut faire pour régner par elle. 24.9

Pour ne lui rien donner, il ne faut rien donner à l'autorité. 265

Élevé son trône sur les passions des hommes. 275

Ordre à fuivre dans les études. 27 S

Ordre moral, comment l'homme y entre. 305

Ordre focial, temps d'en expofer le tableau au jeune homme.
306

Sources de toutes fa contradictions. 307

Témérité de s'y fier. 24 Ç

Organes, des plaifirs fecrets & des befoins degoutans ,
pourquoi

placés dans les mêmes lieux. 279

Ottomans , ancien ufage des Princes de cette maifon. 2 ■> 6

Ovide cité. 62.

Ouie , culture de cefens. 174

Organe actif qui lui correfpond. 17c

Outils, plus les nôtres font ingénieux , plus nos organes
deviennent

grojjiers & mal-adroits. 2x7

A ANTALON , pourquoi ennuyeux. 315

Parallèle de mon élève & du vôtre, entrant tous deux dans le
monde. 294 & fuiv.

Pan. fit- , comment on en guérit les enfans. 146

Paflions , une Jeule efl naturelle à l'homme. %"J

àunt les injlrumens de notre confervation. 271
 des Matières. 367
 Paflîons, quelle ejî celle qui fert de principe aux autres. Page
 271
 Comment par elle l'homme fort de la nature. Ibid.
 Comment fe dirigent au bien ou au mal. 273
 Sommaire de la fagejfe humaine dans leur ufage. 282
 Leur progrès force d 'accélérer celui des lumières. 279
 Partions douces & affeclueufes naijſent de V amour de foi ;
 pallions
 haineufes & irafcibles , naijſent de t 'amour-propre. 273
 Paflions impétueufes, moyen d'en faire peur aux enfans. 93
 Partions naiſſantes, moyen de les ordonner. 282
 Paume , exercice pour les garçons. 172
 Pauvre , n'a pas befoin d' éducation. 2 9
 Payfan Su\fiè,idée qu'il avoit de la puiſſance Royale. 339
 Payfans , n'ont point peur des araignées. 4 \$
 Leurs enfans articulent mieux que les nôtres. 5 S
 Ne grajſeyent jamais. Ibid.
 Pourquoi plus grojjiers que les Sauvages. 1 2 S
 Pédarete, citoyen. 10

Père , fa tâche. 1 4

Ne doit point avoir de préférence entre fes enfans. 30

Perfpéctive , fans fes illufions nous ne verrions aucun efpace.
162

Péruviens, comment traitoient les enfans. N. 41

Petite- vérole. J47

Pétrone cité. 2 3 3

Pétulance des enfans, d'oh vient. \$2,87

Peuple , a autant d'efprit & plus de bonfens que Vous. 291

Peuples corrompus, n'ont ni vigueur, ni vrai courage. 301

Peuples qui ont des mœurs , qualités qui leur font propres.
Ibid.

Philippe , Médecin d'Alexandre, fin hiftoire. 11\$

Philofophie en maximes , ne convient qu'à l'expérience. 3 1 2

Philofophie de notre fiècle , un de fes plus fréquens abus. 27\$

Phyfionomie. 2.98

Phyfiques , fes premières leçons. 2 1 5

Phyfique expérimentale, veut de la fimPLICITÉ dans fes inf
rumens.

Phyfique fyftématique , à quoi bonne. 2 1 8

Sa première leçon. Ibid.

^é8 Table

Pithagore, à quoi comparoit le fpeâacle du monde. Page 308

Pitié , comment elle agit Jur nous. 288

EJl douce & pourquoi. 28 \$

Comment on V empêche de dégénérer en foiblejfe. 332

Pitié pour les méchans , cruelle au genre humain. Ikid.

Plan que l'Auteur s'ejl tracé. 26

Pleurs des en fans. 49 , 54, 5 \$, 66, yj

Plutarque cité. N. 23, 340

En quoi il excelle. 314

Poifon, quelle idée en ont les enfans," , 116

Politeffe, idée de celle qu'on donne aux enfans des riches. jj

Poupées ambulantes. 200

Précepteur , quel ejl le vrai. 2 3

Incapacité de l'Auteur pour ce métier. 26

Préjugé qui méprife les métiers, comment j'apprends à Emile à le vaincre. 248

Préjugés. , s enorgueillir de les vaincre, c'ejl s'y foumettre. z^6

Préfent , ne doit point être facrifié à V avenir dans l'éducation.
66 Prêtres & Médecins, peu pitoyables. 299

Prévoyance , fource de nos misères. 7 1

Prévoyance des besoins , marque une intelligence déjà fort avancée. 219 Principes des choses , pourquoi tous les peuples qui en ont reconnu deux , ont regardé le mauvais comme inférieur au bon. <> 1

Progrès d'Emile à douze ans. 191

A quinze. 265

Propriété , exemple de la manière d'en donner la première idée à

V enfant. 9 6

Puberté , varie dans les individus félon les tempéramens, & dans

les hommes félon les climats. 275

Peut être accélérée ou retardée par des causes morales. Ibid.

Toujours plus hâtive chez les peuples policés. 2.76

Et dans les Villes. N. Ibid.

Pudeur, les enfans n'en ont point. 278

Puissance du sexe , comment les enfans l'accélèrent. 183

Pyrrhus , jugement d'Emile sur sa vie. 3 1 6

Question

des Matières. 369

Question par laquelle on réprime les fottés & faillidieuses

questions des en/ans. Page 211

Ses avantages. Ibid.

Question cabreuse, & réponse. 279

Quintilien cité. \ 2. 6

JtV.AcES , périssent ou dégénèrent dans les Villes. 39

Raison , frein de la force. 8 6

Comment on la décrédite dans le esprit des enfans. 8 9

Raison fenitive. na

Ses injurians. Ibid.

Raisons , importance de n'en point donner aux enfans qu'ils ne puissent entendre. 28 Raisonement , de quelle espèce est celui des enfans. 1 1 r

Si- tôt que l'esprit est parvenu jusqu'aux idées, tout jugement est

un raisonnement. x6<

Reconnaissance , sentiment naturel au cœur humain. 304.

Moyen de l'exciter dans le cœur du jeune homme. Ibid.

Réfraction. rç,»

Refus, /l'en être point prodigue & n'en jamais révoquer. 77

Régime pythagoricien. N. 38 , 183

Régime végétal, convenable aux nourrices. 37

Relations sociales , comment on doit les montrer à l'enfant.
132,

Religion , choix de celle d'Emile. 343

Repas rustique, comparé avec un festin d'appareil. 240

Réprimande que m'adresse un Bateleur en présence d'Emile.
214.

République de Platon , n'est pas un traité de politique. 10

Ce que c'est. x t

Comment les enfans y sont élevés. 10 Riche, l'éducation de
/on état ne lui convient point. 28 Riche appauvri. 241 Riches ,
trompés en tout. 3 c "Rivage, pourquoi, quand on le côtoie en ba-
teau , paroît si mouvoir en sens contraire. 160 Robert, jardinier,
en dialogue avec T Auteur & son élevé. 97 Robinson Crisofoé. 231

Traité de l'éduc. Tome I, Aaa

37^ Table

Romains illustres , à quoi païsoient leur jeunesse. Page 328

Romains orientaux , plus intéressés que les nôtres. 289

Romulus, de voit s'attacher à la louve qui l'avoit allaité. 272

l'Age humaine, en quoi consiste. 68, 281

Savans , sont plus loin de la vérité que les ignorans. 2-6 1

Saveurs fortes, nous répugnent naturellement. 179

Inconvénient de s'y accoutumer. 180

Sauvages , pourquoi plus fubtils que les payfans. 128

Devroient , félon les médecins , être perclus de rhumatifmes.

N. 143 Pourquoi cruels. 183

De tous les hommes les moins curieux & les moins ennuyés.

Science humaine, la portion propre aux favans très-petite , en comparai/on de celle qui efl commune à tous. 44

Sens , lequel fe développe le plus tard. n. 47

De l'art de les exercer. 1406" Juiv.

Deux manières de vérifier leurs rapports. 26 z

S^ns- commun, ce que c'efl. 180

Senfations & fentimens ont des exprejions différentes. 49

Dijtinguées des idées. 159

Comment chacune peut devenir pour nous une idée. 16z

Moyen d'en avoir à la fois deux contraires en touchant le même corps. 260 Senfations affc&ives précèdent les repréfentatives. 44 Senfibilité , comment on t étouffe ou V empêche de germer. 28c Comment elle naît. 287 A quoi a" abord elle fe borne dans un jeune homme. 302 Doit fervir à le gouverner. 303 Sentimens, gradation de ceux d'un enfant. 271 Quel efl le premier dont foit J'ujccptible un jeune homme bien élevé. 183 Sevrer , temps & moyen. ^ 5 Signe, ne doit jamais être fubjlituè à la chofe que quand il efl im~ poffible de la montrer. 207

des Matières. 371

Situations ou les besoins naturels de l'homme & les moyens d'y pourvoir [se développent faiblement à l'esprit d'un enfant.

Page 130 Société a fait l'homme / bible. 74.

Toute Société conclut en échange.

Application de ce principe au commerce & aux arts'. 237

D'où il suit que toute société a pour première loi quelque égalité

conventionnelle. 238

Soleil, son lever. 204.

Sommeil des enfans. 144

Moyens d'en régler la durée. 145, 146

Sourds, moyen de leur parler en musique. 159

Spartiates, élevés en polytons, n'étoient pas pour cela groggers étant grands. 130

Spectacle du monde, à quoi comparé. 308

Sphère armillaire, machine mal composée. 207

Statique, sa première leçon. 216

Stupidité d'un enfant toujours élevé dans la maison. 137

Stupidité fâcheuse, sous quel trait je la peindrais. 339

Substance animale en putréfaction fourmille de vers. 37

Substances, combien il y en a. 338

Sucs nourriflans , doivent être exprimés cPalimens folides. N.
38 Suétone cité. N- 2.3

Surprifes nocturnes. * ^

Synthèfe. 2.08

A AciTE, à quel âge cet Auteur ejl bon à lire. 312,

Tailleurs , inconnus chéries anciens. N. 1 5 3

Talens élevés , inconvenient de n'avoir qu'eux pour toute
rcjjburce.

Talens naturels , facilité de s'y tromper. 2 \$ t

Exemple. 2 \$ 1

Thémiftocle, comment fon fils gouvernoit la Grèce. N. 73

Thucydide, modèle des Hijloriens. 3IZ

Temps , cef plus le perdre d'en mal i/fer que de n'en rien faire.

Aaa ij

272 Table

Temps , quand il ejl avantageux d'en perdre. P^ge go

Irop long dans le premier âge , & trop court dans celui de l'inf-
truclion. 2 o 9

Quand les enfans commencent à connoître [on prix. 219

Ténèbres, on y doit de bonne heure accoutumer les en/ans. 45

Tonnerre, rarement les en/ans en ont peur. 46

Toucher , culture de ce fens. 1 \$ 1

Ses jugemens bornés & sûrs. 159

Comment peut fupplèer à la vue. 151

A rouie. 1 i 3

Moyens de Vaiguifer ou de Vémouffer. Ibid.

Sans lui nous n'aurions aucune idée de t étendue. 166

Tréfor de Saint Marc à Venije , ce qui lui manque. 139

Turenne, trait de douceur de ce grand homme. 31\$

Petit ejfe. IZO

V ALtRE-MAXIME cité. 63

Vanité , fuites mortifiantes de fon premier mouvement dans Emile.

Varron cité. 1 3

Vertu , en la préchant aux en/ans, on leur fait aimer le vice.
104

Vertus , font des apprentiJJ'ages de P enfance. 147

Vertus par imitation. 10Ç

V éremens , obfervat'wns fur ceux des enfans. 140» '41

Vérité, doit coûter quelque chose à connaître, pour que P enfant y

fajfc attention. 206

Quand on peut Jans risque exig'.r qüun enfant la dife. N. 1 36

Viande, fon goût n'ejl pas naturel à l homme. 182

Lambeau de Plutarque fur cet aliment. 283

Vice , il n'y en a pas un dans le cœur de l'homme dont on ne puijfe

dire comment il y efl entré. 87

Vie , pour qui la peur de la perdre enfuit tout le prix. 3 1

A quel point commence véritablement celle de l'individu. 66

On doit la Idifler goûter aux enfans. 6 y

Les vieillards la regrettent plus que les jeunes gens. 7 1

Vie dure, multiplie les Jenfations agréables, 14\$

des Matières. 575

Vie humaine, fes plus grands rifques font dans Jon Commencement.

Page 66

Courte à plus d'un égard. 2.70

Vies particulières , préférables à VHiJloire. 3 1 3

Vieillards, déplaifent aux en/ans. 2.7

Aiment à voir tout en repos autour d'eux. \$ 2.

Vigueur d'efprit, comment fe contracte. 2,46

V i. les , font le gouffre de Vejpèce humaine. 39

Pourquoi les races y dégènèrent. 276

Vin, nous ne V aimons pas naturellement. 179

Falfifié par de la litarge ef un poifon. 217

Moyen de connoitre cette fal/ification, Ibtd.

Virgile, fon plus beau vers. 2^{oo}

Virginité, importance delà conferver long-temps. 277 , 281

Préceptes. *77 > z99

Vifages plus beaux que leurs mafques. 30\$

Vivre, ce que c'ejl. 1 3

Vocabulaire de l'enfant, doit être court. 62

Voix , combien de fortes l'homme en a. 176

Volant, ejl un jeu de femme. 172

Ufage , en prendre prejque toujours le contrtpied pour bien faire.

Ufages , en toute chofe doivent être bien expliqués avant de montrer les abus. 1 3 9 Utilité , fens de ce mot dans Vefprit des cnfins. 219

Pourquoi ce mot dans notre bouche les frappe fi peu. 220

Exemple de l'art de le leur faire entendre. 213

Vue, exercice de ce fins. 1°z

Ce qui rend jes ji/gcmens équivoques. lbid.

Comment la cour Je exerce un enfant à mieux voir. 166

-/vÉnophon cité. 2°

Zji Urich , comment paffcnt maîtres les Confeillers de cette ville.

M8 Fin de la Table.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/jjrcollectioncomogrous>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : li-regratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.